

nr. 54



# SERMONS PRÉCHEZ

DEVANT

SON ALTESSE ROIALE

MADAME

LA DUCHESSE

D'YORCK.

*à l'usage des capucins de Chabillon*  
Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE,  
de la Compagnie de JESUS.

TOME QUATRIÈME.



A LYON,

Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD,

---

M. DC. LXXXIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi*

11. 10. 1900. 10. 10. 1900. 11. 10. 1900.



# T A B L E

D E S S E R M O N S  
contenus en ce quatrième  
Volume.

---

SERMON SOIXANTE-CINQUIE'ME,

De la Confession.

**D**EUX erreurs où nous tombons pres-  
ques tous rendent la plûpart de nos  
Confessions inutiles ; nous nous cro-  
ions plus innocens que nous ne som-  
mes , nous-nous croions véritablement penitens quoi-que  
nous ne le soions point du tout.

SERMON SOIXANTE-SIXIE'ME ,

De la Misericorde de Dieu envers  
le Pecheur.

*Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pecheur,*  
à iij

## T A B L E.

Et il ne le rebute point dans sa penitence, il court après lui dans sa fuite; à son retour il vient au devant de lui.

### SERMON SOIXANTE-SEPTIÈME;

De la soumission à la volonté de Dieu.

*La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement bien-heureux dans le ciel, & notre soumission nous rend bien-heureux dès cette vie.*

### SERMON SOIXANTE-HUITIÈME;

De la confiance en Dieu.

*Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance, & quand il ne s'y seroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit.*

### SERMON SOIXANTE-NEUVIÈME;

De la Prière.

*Nous obtenons peu par nos Prières parce que nous demandons trop peu, & que le peu que nous demandons nous ne le demandons pas assés.*





## S E R M O N S O I X A N T E - D I X I E ' M E ,

De l'Aumône.

*Dieu à qui tous les biens appartiennent commande de donner l'aumône, il promet aussi de la rendre.*

## S E R M O N S O I X A N T E U N Z I E ' M E ,

De la Charité Chrétienne.

*Nous devons aimer nôtre prochain parce qu'il est à Dieu, qu'il en est l'image, l'objet de sa tendresse & de son amour. Nous devons aimer nôtre prochain comme nous voulons être aimez des hommes, comme nous-nous aimons nous-mêmes, comme JESUS-CHRIST nous a aimez.*

## S E R M O N S O I X A N T E - D O U Z I E ' M E ,

De l'amour de Dieu.

*Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, & qui nous aime infiniment.*

## S E R M O N S O I X A N T E - T R E I Z I E ' M E ,

De l'humilité d'un Chrétien.

*Tous les Chrétiens ont un sujet continuel de s'a-*

## T A B L E.

*néantir devant Dieu dans leurs cheûtes passées ; j'ai peché , je puis pecher ce sont deux considerations, qui doivent étouffer l'orgueil.*

### SERMON SOIXANTE-QUATORZIE'ME,

Du jeûne & de l'abstinence du Carême.

*Le Chrétien qui n'observe pas ou l'abstinence ou les jeûnes de l'Eglise , fait un fort grand peché ; où comme dans le peché d'Adam il entre de la desobéissance & de l'infidelité, il est comme celui du premier homme , la source de plusieurs pechez & dans nous & dans les autres :*

### SERMON SOIXANTE-QUINZIE'ME,

Des Aversitez :

*Les Aversitez nous sont utiles si nous sommes bons ; Elles nous sont mêmes nécessaires si nous sommes mauvais :*

### SERMON SOIXANTE-SEIZIE'ME,

De la Prédication.

*La plupart des fideles qui assistent à la Prédication, n'en sont nullement touchez ; Quelques-uns de ceux qui en sont touchez, ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers ; & la lenteur ou la lâcheté des autres :*

## SERMON SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME;

Du Respect humain.

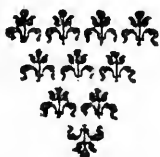
*On ne hazarde rien en méprisant le respect humain ; On hazarde beaucoup quand on l'écoute.*

## SERMON SOIXANTE-DIX-HUITIÈME,

De la Médifance.

*De tous les maux dont l'homme est capable, il n'en est aucun qui soit si facile de commettre que la médifance ; il n'en est aussi aucun qui soit si difficile de reparer.*

*Oraison Funebre de Madame Françoise-Magdelaine de Nereftang, Abbefse du Monaftere Royal de la Beniffon-Dieu.*





MEDITATIONS SUR LA PASSION  
DE JESUS-CHRIST.

*Pour les Vendredis de Carême.*

PREMIERE MEDITATION.

De la Penitence de IESUS souffrant.

**J**ESUS est un veritable penitent, chargé des pechez de tout le monde, pleurant & satisfaisant pour tous ces pechez.

DEUXIE'ME MEDITATION.

De la charité de IESUS souffrant.

*Jesus souffre ce qu'il ne devoit pas souffrir, il a souffert plus qu'il ne falloit souffrir; il a souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir.*

TROISIE'ME MEDITATION.

De la patience de IESUS souffrant.

*La patience lie la langue de Jesus souffrant par le silence qu'il garde; elle compose son visage par la tranquillité qu'il fait paroître; elle calme son cœur par la douceur qu'il témoigne à ses ennemis.*

# T A B L E.

## QUATRIÈME MEDITATION.

Du mépris du monde par I E S U S souffrant.

*Jésus témoigne dans sa Passion un grand mépris des discours du monde : Un grand mépris des jugemens du monde : Un grand mépris des mépris mêmes du monde.*

## CINQUIÈME MEDITATION.

De l'abnégation entière de la propre volonté de  
I E S U S souffrant.

*Jésus a dans sa Passion une conformité parfaite à la volonté de son Pere: Il renonce à sa propre volonté pour suivre celle de ses superieurs : Il la conforme à celle de ceux à qui il ne devoit nulle obéissance.*

## SIXIÈME MEDITATION.

Du zele de I E S U S souffrant.

*Jésus a étendu son Zele & est mort pour toutes sortes de personnes, en quelque état, condition, ou disposition qu'elles soient. Il est mort pour les fervens, pour les tièdes, pour les insensibles ; ou pour les Saints, pour les pecheurs, pour les reprouvez.*

## SEPTIÈME MEDITATION.

De la traïson de Judas.

*Réflexions sur le peché de Judas, sur son ôstination dans son peché, sur sa mort en son peché.*

## T A B L E.

### HUITIÈME MEDITATION.

De la cheûte de Saint Pierre.

*D'où vient que S. Pierre a fait une cheûte si funeste ? D'où vient que Iesus-Christ a permis que le premier de ses Apôtres tomba d'une manière si funeste ? Quelle penitence en a-t-il faite ?*

### NEUVIÈME MEDITATION.

De la conduite de Pilate dans la Passion de  
J E S U S - C H R I S T.

*Pilate connaît Iesus-Christ, il le voulut sauver, & pourtant il le condamna.*

### DIXIÈME MEDITATION:

De l'empressement de Sainte Magdelaine pour  
être aux Piés de J E S U S.

*Elle fait sa penitence aux Piés de Iesus chez Simon le Pharisien ; Iesus étant allé loger en passant chez sainte Marthe, Magdelaine s'alla asseoir à ses Piés. Iesus mourant sur le Calvaire Magdelaine est aux piés de Iesus crucifié.*

Fin de la Table du quatrième Volume.

SERMON



# SERMON LXV.

## DE LA CONFESSION.

Parate viam Domini , rectas facite  
semitas ejus.

*Preparez la voie du Seigneur , rendez droits  
les sentiers par lesquels il doit venir.  
S. Luc. c. 3.*

*Deux erreurs où nous tombons presque tous rendent  
la plupart de nos Confessions inutiles : nous nous  
croions plus innocens que nous ne sommes ; nous  
nous croions vraiment penitens , quoi-que nous ne  
le soions point du tout.*



O u s voici enfin à la veille de nô-  
tre bon-heur. Le désiré des nations  
vient à nous , & nos cœurs commen-  
cent à s'épanouir à l'odeur de ses  
parfums. Il n'est point nécessaire d'observer le  
ciel , pour savoir que l'heure de sa naissance est

fort proche, nous en avons un infaillible présage en cette joie si douce & si pure qui a coutume de la précéder & de se répandre dans l'ame de tous les fidèles. Je ne sai, Messieurs, si vous ne vous êtes jamais appliqué à rechercher la cause d'une si grande allegresse. Il est visible que la foi du Rédempteur, que le souvenir d'un mystère aussi tendre & aussi devot que celui que nous allons bientôt célébrer en est la première source; mais je ne doute point qu'elle ne vienne encore de la sainte disposition, où la plupart des Chrétiens sont en ce tems ici de se reconcilier avec Dieu. Comment est-ce que la paix & la consolation du saint Esprit ne se répandroit pas sur toute l'Eglise en un jour, où presque tous ses enfans songent à se purifier par la penitence, & à arracher de leurs cœurs le peché, cette racine amere de tous les maux & de tous les chagrins de la vie?

Voilà quelle est ma pensée, Chrétiens Auditeurs, & je vous avoue que dans cette veüe je suis monté en chaire aujourd'hui beaucoup plus volontiers qu'à l'ordinaire. De tous ceux qui m'entendront, me suis-je dit à moi-même, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit dans le dessein d'aller à Confesse ou dès ce soir même, ou demain, ou du moins avant que les fêtes soient passées. Quelle disposition plus avantageuse peut-on souhaiter dans des Auditeurs? Quand est-ce que la parole de Dieu fera du fruit, si elle est sterile dans une conjoncture si favorable? mais quel sujet pourrois-je choisir ou plus-agréable ou plus-utile à des personnes qui se preparent, pour se confesser que la Confession même? C'est la



voïe par laquelle JESUS doit venir à eux , c'est cette voïe qu'il m'ordonne de lui préparer & de rédresser , s'il est possible , *Parate viam domini, rectas facite semitas ejus.*

Que je m'estimerois heureux , Chrétienne Compagnie , si par l'instruction que je m'en vais faire , je pouvois vous aider à vous approcher dignement au moins une fois du Sacrement de Penitence. Au reste ce mot d'instruction ne vous doit point rebutter , je sai que je parle à des personnes qui savent leur cathéchisme , c'est pourquoi je tâcherai de ne rien dire de trop commun ; j'ose me promettre que si l'on daigne bien m'écouter avec quelque attention , il y aura peu de mes Auditeurs , qui ne profitent de ce discours , & qui ne se confessent ensuite un peu mieux qu'ils ne faisoient. Vierge sainte je ne m'engage que dans la confiance que j'ai en vôtre protection. Je vous la demande humblement au nom de toute cette assemblée. *Ave Maria.*

A entendre les terribles menaces que Dieu fait au pecheur presque dans toutes les pages de l'Écriture , à voir les supplices qu'il tient tout prêts pour nous punir , ce semble , aussi-tôt que nous aurons commis quelque crime , il n'est personne qui n'ait sujet de croire qu'il est perdu sans ressource , s'il est assez mal-heureux pour l'offencer. Mais n'est-ce pas une chose bien digne d'admiration , Chrétiens Auditeurs , que tandis que le Seigneur tonne , qu'il semble tout prêt à foudroier d'une part , qu'il allume des brasiers , des étans de feu pour l'homme rebelle , il lui prépare en même-tems un bain d'un prix infini , pour

4 *Sermon soixante-cinquième*,  
le guerir de tous les maux que sa desobéissance  
lui pourroit causer ?

Lors que nonobstant toutes ces menaces tout  
cét appareil de terreur nous venons à tomber dans  
quelque crime , il ne laisse pas de se trouver au-  
prés de nous , pour nous secourir , pour nous ré-  
lever avec douceur , pour nous laver dans son  
propre sang ! ô amour ! ô misericorde ! ô seve-  
rité même pleine de tendresse ! il me semble de  
voir une bonne mere, qui dans la crainte qu'elle a  
que son enfant ne se blesse, lui arrache en colere le  
coûteau des mains, lui défend sous de grièves pei-  
nes de le reprendre , vous diriez alors qu'elle n'a  
ni tendresse ni amitié , mais si nonobstant ces  
précautions le pauvre enfant vient à se blesser ;  
elle se sent comme frappée elle-même , elle court  
à lui toute émeüe & bien-loin d'exécuter ses me-  
naces , elle ne songe qu'à laver la plaie , qu'à la  
panser , qu'à le consoler lui-même , & à essuier  
ses larmes , que seroit-ce de nous , Chrétiens  
Auditeurs , si l'on en usoit avec nous d'une autre  
manière ! si nous ne recevions le remede de nos  
offences de celui-là-même que nous offençons.

Le demon qui n'ignore pas qu'étans fragiles  
comme nous sommes , nous ne pourrions man-  
quer de perir sans ce remede ; le demon , dis-je,  
n'oublie rien ou pour nous le ravir , ou pour nous  
le rendre inutile , il est venu à bout de l'ôter en-  
tièrement à ceux qui sont hors de l'Eglise Ro-  
maine , il porte nos catholiques à ne s'en servir  
que rarement , & lors qu'ils y ont recours , il  
tâche de le leur tourner en poison par le peu de  
préparation qu'ils y apportent. C'est un grand

mal-heur sans doute que dans le même Sacrement qui a été établi pour nôtre reconciliation; nous trouvions le sujet d'une plus-grande disgrâce, qu'il nous arrive la même chose qu'à ceux qui se noient en prenant le bain qui leur étoit ordonné pour leur santé : mais quelle peut-être la source d'un si grand mal-heur ! Ce n'est pas pour l'ordinaire, qu'on manque de sincérité, il est peu de penitens à qui la confusion ferme la bouche au tribunal de la penitence ; non, si je ne me trompe ; c'est plutôt qu'on se flatte, & qu'on s'aveugle soi-même ; mais il arrive très-souvent que nous trompons nos confesseurs, parce que nous sommes trompez les premiers.

Il y a donc deux erreurs, où nous tombons presque tous ; & qui nous rendent la plûpart de nos Confessions inutiles : Pour vous obliger à les éviter, Chrétiens Auditeurs, il suffit de vous les découvrir, & c'est ce que je tâcherai de faire dans ce discours. La première erreur ; c'est que nous nous attribuons beaucoup plus d'innocence que nous n'en avons effectivement, & la seconde c'est que nous nous flattons d'une penitence que nous n'avons pas ; nous nous croions plus innocens que nous ne sommes voila le premier point ; nous nous croions vraiment penitens quoi-que nous ne le soions point du tout, ce sera le second point. C'est tout le sujet de nôtre entretien.

On voit quelque-fois des Chrétiens, qui s'excusent de se confesser souvent ; sur ce qu'ils ne trouvent pas de-quoi s'accuser, à moins qu'ils ne laissent couler un espace de tems considerable après chaque Confession. Et en effet il peut at-

river qu'après avoir reçu l'absolution du Prêtre on passe quelques jours dans un assés grande innocence par la vertu de la grace qu'on a receüe dans ce Sacrement, laquelle venant ensuite à se rallentir, on retombe dans les mêmes fautes. Si cela est, par cette même raison qu'on n'a rien à dire après quelques jours, il faudroit réitérer souvent la Confession pour n'avoir jamais rien à dire, & pour passer ainsi sa vie dans un parfait éloignement du peché. Mais il est bien plus probable selon la parole du savant Abbé de Celles, que ceux qui ne trouvent point de pechez en eux, ne soient dans cette peine que parce qu'il y en a trop. *Revera tales inopes copia fecit*; ce sont des personnes qui dans l'examen qu'elles font d'elles-mêmes, ne vont point jusqu'au fond de l'ame, parce que dans ce fond elles entrevoient un amas de corruption, qu'elle craignent de découvrir entièrement, de-peur qu'une plus grande connoissance ne les oblige à se réformer. C'est pour-quoi on se contente de passer légèrement sur ce qu'on a fait depuis le dernier examen, on ne s'attache qu'aux fautes qu'on peut retrancher sans donner atteinte à certain plan de vie qu'on s'est tracé à soi-même sur les regles du monde, & de l'amour propre & qu'on n'a pas envie de changer.

Ce plan au quel on ne touche point quand on s'examine, renferme mille maximes contraires aux maximes de IESUS-CHRIST. L'avarice, l'ambition, la vanité, l'amour du plaisir y reglent toutes les actions de la journée. Il ne faut rien oublier pour s'enrichir, pour s'élever, pour plaire, pour passer le tems agréablement. Il faut avoir

la reputation d'honneste homme, d'homme galant, d'homme de cœur en quelque sens qu'il plaïse au siècle corrompu de prendre ces termes ; il faut paroître dans les assemblées, y briller, y effacer, s'il est possible ; le reste du monde, & pour cela il ne faut rien negliger, il faut se servir de tous les artifices que le monde a coûtume de mettre en usage. Enfin il faut tâcher de mener une vie gaïe & commode & de goûter toutes les douceurs qu'elle nous présente. Tout cela, ne se peut faire, qu'on ne coure mille hazars de pechet, qu'on ne peche effectivement en mille manières ; tout cela est formellement opposé à la Sainteté du Christianisme, à laquelle chaque Chrétien est obligé d'aspirer ; à proportion de son état ; ce n'est pas là une vie simplement à réformer, mais à changer de fond en comble. Cependant de peur d'être obligé effectivement de vie, ou de reveiller les reproches de la conscience, lesquels troubleroiët en suite tous les divertissemens, on ferme les yeux à tous ces desordres, on se persuade que ce n'est rien, que si l'on peche quelque fois en vivant de la sorte, ce sont des effets de la fragilité plutôt que des occasions, où l'on s'engage. En un mot que c'est une nécessité de vivre ainsi.

Cela supposé, Chrétiens Auditeurs, il ne faut pas s'étonner qu'on ait peu de choses à dire en Confession. Quand on a posé pour principe que c'est une nécessité de vivre, comme l'on vit dans le monde, & que pour être Chrétien il suffit d'en avoir le nom ; je comprends comment c'est qu'on se trouve fort innocent & qu'on est embarrassé ; quand il faut aller à confesse. Mais si l'on

vouloit y proceder avec sincerité , si l'on vouloit examiner à fond la vie qu'on mene, voir un peu sur quels principes, sur quelles maximès elle roule, ce qu'elle a de conformité ou d'opposition avec la vie de **IESUS - CHRIST**, si, dis-je, on vouloit remuër cette cloaque, percer cét abcez, où il se fait un si grand amas de pourriture, on seroit bien-tôt hors de cét embarras prétendu, pour tomber dans un embarras tout contraire, où nous jetteroit la veüë d'un nombre presque infini de desordres.

Pour sortir entièrement d'une erreur si dangereuse, il me semble que quand on se prepare pour se confesser il n'y auroit qu'à jeter les yeux sur la vie de quelque Saint ou de quelque Sainte de même condition que nous, car il y en a de toutes les conditions, & remarquer en combien de choses nôtre conduite se trouve directement opposée à leur conduite. Comparez-vous un peu Chrétiens Auditeurs, avec quelque personne d'une vertu éminente, & d'une pieté exemplaire. Voïez de combien de choses elle fait scrupule, dont vous ne vous confessez pas. Comparez ses prieres avec vos prieres, ses discours avec les vôtres, ses repas avec vos repas, ses habits avec vos habits, ses occupations avec vôtre oisiveté, si cette personne avoit vécu seulement un jour de la manière que vous vivez, elle se croiroit la plus miserable de toutes les créatures, elle se croiroit perduë, & cependant vous ne vous croïez coupable de rien, vous êtes Chrétien toutefois aussi-bien qu'elle, & par consequent vous avez les mêmes obligations.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui sont ex-

trémement dans le monde qui s'aveuglent ainsi volontairement, il y a quelque-fois des personnes qui se croient elles-mêmes délicates jusqu'au scrupule, qui omettent de s'accuser de leurs principales fautes, parce qu'elles ne peuvent se résoudre à croire que ce soient des fautes. Par exemple on doit au Marchand, on doit aux Ouvriers, aux domestiques, on doit à d'autres, desquels on a autrefois ou emprunté, ou peut-être même usurpé le bien, & néanmoins on ne veut rien retrancher de la dépense, pour se mettre en état de paier, ou quoi-qu'on pût paier sur l'heure, on diffère à un autre tems, on croit que c'est assez d'être dans le dessein de le faire, on se trompe : c'est une injustice manifeste, on s'en doute, & si l'on n'en est pas tout-à-fait certain, c'est qu'on est bien aise de l'ignorer. Cependant on met son esprit à la torture pour dire des pechez, où l'on trouve à peine matiere d'absolution, & l'on ne dit mot de ces choses qui sont tout-à-fait essentielles ; il y a des familles entières toutes divisées qui ne veulent point entendre parler de reconciliation, ce sont au reste des gens de bien, mais ils ont persuadé à leur conscience qu'ils ne sont pas obligez de faire nulle démarche, qu'on a des raisons de ne se point voir, de se plaindre éternellement les uns des autres, & de faire savoir ces raisons à toute la terre, on s'en confesse deux fois, trois fois, quatre fois, mais enfin comme on sent bien qu'on n'a pas envie de s'amander, on ne s'en confesse plus, & on se fait accroire à soi-même qu'il n'y a pas d'obligation de s'en confesser. Combien de personnes addonnées à la devotion sont sujettes à des

impatiences, dont elles prétendent se faire un mérite auprès de Dieu ? qui bien-loin de s'accuser du trouble qu'elles causent dans leur maison ; veulent faire passer leur chagrin pour un effet de leur vigilance ; & du soin qu'elles prennent de leurs domestiques ? combien de zelez sous prétexte d'avoir à cœur la religion & la justice ; de ne pouvoit rien souffrir qui ne soit dans l'ordre, sous prétexte de faire des leçons aux foibles & aux ignorans, ou de se consoler avec les bons du mal-heur de ceux qui perissent, s'abandonnent à une cruelle medifance qu'ils aiment-mieux colorer, & déguiser de la sorte, que de combattre l'inclination qu'ils ont à ce vice ?

Que si ces défauts quoi-que grossiers échappent à ceux qui n'ont pas trop d'envie de les connoître, combien de mouvemens interieurs seront omis dans l'examen de la conscience ; si l'on ne s'applique à sonder le cœur, pour en découvrir toutes les plaies ? vous dites que Dieu-merci, vous êtes sans passion ; quoi sans amour, sans haine, sans envie, sans nul desir de vengeance, sans aversion ? d'où vient donc ce secret empressement que vous avez de voir je ne sai quelle personne, de lui plaire, & de lui faire du bien, c'est un effet me direz-vous de vôtre amitié : Oui, mais vous savez bien qu'en toutes ces amitez prétenduës il y a toujours quelque chose d'impur & de sensuel ; & si vous voulez bien nous dire ce qui en est ; ce n'est plus amitié mais un amour tres-danger eux. Que veut dire cette joie que sent vôtre cœur, lors qu'il arrive à cet homme quelque petite disgrâce ? d'où vient que vous prenez



tant de plaisir à voir cette femme humiliée ? d'où vient que vous souffrez, que vous êtes à la torture quand on dit du bien de cet autre ? le veux que cela n'aille pas plus-loin ; il est certain que ces sentimens sont contraires à la charité Chrétienne :

Que si vous me dittes que vous vous êtes examiné sur tous ces points & de la meilleure foi du monde, que vous êtes remonté jusqu'à la source jusqu'aux motifs de vos actions ; que vous êtes descendu jusqu'au fond de vôtre ame, & que vous avez tout dit au confesseur. Dieu en soit loué mille fois, si vous continuéz de vous faire ainsi justice à vous-même, je vous répons qu'en peu de tems vous tirerez un grand fruit de l'usage de la Confession. Mais après vous être redemandé un compte si exact de ce que vous aviez fait, avez vous eû le courage de jeter la veûë sur ce que vous n'aviez pas fait ? je demande si vous avez eû assez de courage pour cela ; parce que je crains que ce ne soit pour vous un abîme, une mer inépuisable. Pour une action que l'on fait, & qu'on ne devrait pas faire, il est sûr qu'il y en a cent qu'on devrait faire, & qu'on ne fait pas. Avez-vous eû soin que vos sujets, que vos serviteurs ne fissent rien d'injuste sous vôtre nom & sous vôtre autorité ? vos domestiques savent-ils ce qu'il faut savoir pour être sauvés ? prient-ils Dieu & le matin & le soir, observent-ils les jeûnes de l'Eglise ? se confessent-ils ? sont ils réservés dans leurs actions & dans leurs paroles ? vous n'en savez rien, me dittes vous. Hé bien cette ignorance est une matière de Confession. Quand toutes les choses se trouveroient

heureusement fort réglées, vous ne laisseriez pas d'être coupable pour ne vous être pas informé de l'état où elles étoient : si vous n'avez soin de ceux qui sont à votre service, que deviendront-ils ? sur tout en un pays où ils n'ont n'y Evêque, n'y Curé, n'y Catechiste, où ils ne peuvent apprendre les devoirs du Christianisme que de vous même, ou de ceux à qui vous en donnerez la charge. Vous n'ignorez pas les obligations que vous avés à l'égard de vos enfans, vous savez que ce n'est pas assez qu'ils soient instruits aux lettres humaines, ou aux exercices du corps, mais qu'il faut leur apprendre à connoître Dieu, à le craindre, à l'aimer de tout leur cœur, à qui les confiez vous ces enfans ? savez vous bien qu'ils n'ont nul principe de pieté ? qu'on ne songe rien moins qu'à les mettre en voie de salut ?

De plus, il y a des occasions où vous êtes obligé de corriger vos frères, de les conseiller charitablement, n'y avez-vous point manqué en quelque rencontre ? Le principal usage que vous êtes obligé de faire de votre autorité, de vos biens, de votre prudence, c'est pour empêcher que le Seigneur ne soit offensé, vous devez, quand il est en votre pouvoir, aller au devant des querelles, les éteindre, reprimer les personnes injustes & violentes, imposer silence aux impies & aux médifans. Vous êtes-vous bien acquitté de tous ces devoirs ? Cette Demoiselle qui écoute si patiemment des discours qui blessent la pudeur chrétienne, cette Demoiselle, dis-je ; fait bien qu'en le prenant sur un certain ton, elle fermeroit la bouche à tous ceux qui osent parler de la sorte

en sa présence, si elle ne l'a pas fait, elle a manqué à son devoir, elle s'est renduë coupable de toutes les fautes qu'elle auroit pû empêcher. Vous n'avez point arrêté vos yeux sur ce tableau, vous n'avez point leû ce mauvais livre, ce n'est pas assez, il falloit brûler l'un & l'autre, & ne faire pas difficulté de sacrifier un meuble de quelque prix qu'il pust être, au salut des âmes pour lesquelles I E S U S - C H R I S T a donné son Sang jusqu'à la dernière goutte.

Davantage quand vous n'auriez point fait de mal depuis vôtre dernière Confession, il faudroit encore examiner quel bien c'est que vous avez pratiqué, quel usage vous avez fait de vôtre loisir & de vos biens. C'est un article de foi que vous devez rendre compte à Dieu de toutes vos paroles oiseuses : *Rationem reddet de omni verbo otioso*. Mais si Dieu est si rigoureux à rechercher vos paroles inutiles, croïez-vous qu'il vous pardonnera vos dépenses inutiles, vos ajustemens inutiles, vos actions inutiles, toute vôtre vie que vous passez toute entière dans une inutile oisiveté ? Le fers mon Prince, me dira quelcun dans un emploi qui m'occupe extrêmement ; & moi, dira un autre, je rens la justice avec toute sorte d'équité, & moi je suis engagé dans un grand trafic que j'exerce de bonne foi. On peut avoir toutes ces occupations & mener une vie oiseuse & tout-à-fait inutile. Comment-cela ? si c'est la vanité, ou l'ambition qui vous attache au service de vôtre maître, si vous n'êtes équitable que parce que vous aimez la gloire, ou que vous avez naturellement l'esprit droit ; enfin si le desir du bien

14      *Sermon soixante-cinquième,*  
est le ressort qui fait aller tout ce commerce , non-seulement vous ne faites rien , mais encore vous êtes injuste envers Dieu, qui doit être le but de toutes les pensées des hommes, tout ce qui ne se rapporte pas à lui manque d'une circonstance essentielle pour être bon , vous offrez à Dieu dès le matin toutes les actions de la journée , voila qui est bien , mais cette offrande n'est qu'une routine , qu'un vain compliment , si dans le fond ce n'est pas le desir de lui plaire & d'accomplir sa volonté qui vous fait agir , si vous vous recherchez vous-même en toutes vos actions ?

Enfin il ne faut pas oublier qu'au dernier jugement nôtre procès ne nous doit être fait que sur nos omissions. Allez maudits , dira le Sauveur du monde , allez au feu éternel ; mais pourquoi , Seigneur , qui a-t-il eû en mes actions de contraire à vos Saints Commandemens ? Ce n'est pas de vos actions que je me plains , mais j'ai eû faim & vous ne m'avez pas donné à manger , j'ai été malade, & vous n'avez pas daigné me visiter , j'ai eû froid & vous ne m'avez pas revêtu , vous avez mieux aimé jouër l'argent dont vous pouviez m'assister ; vous avez mieux aimé le consumer en ornemens & en repas inutiles. Voila quel est le sujet de mes plaintes & de vôtre condamnation. *Esurivi & non dedistis mihi manducare , sitivi & non dedistis mihi potum ; hospes eram , & non collegistis me, nudus, & non cooperuistis me, infirmus & in carcere & non visitastis me.* Il faut donc que je dise à mon Confesseur , si pouvant faire l'aumône je l'ai refusée à une seule personne , si j'ai négligé les pauvres malades , si j'ai se-

couru mes frères en quelque nécessité que la Providence les ait réduits. Il le faut, dis-je, si je ne me trompe, il le faut, ou je ne comprends ni JESUS-CHRIST, ni l'Évangile. Ce qui me persuade entièrement que nous nous flattons pour la plupart dans l'examen que nous faisons de nos consciences, c'est que lors qu'il arrive que Dieu nous touche tout de bon, qu'il nous inspire une véritable résolution de changer de vie, de ne vivre désormais que pour bien mourir; alors, dis-je, il n'est personne qui ne se croie obligé de commencer par faire une Confession générale, & qui dans cette Confession ne s'accuse de cent choses, dont il n'avoit fait nulle mention dans toutes les Confessions précédentes.

Voilà ce que j'avois à vous dire pour vous donner quelque entrée en la connoissance de vous-même. Mais c'est de vous, ô mon Dieu, que nous attendons les véritables lumières, dont nous avons besoin pour nous connoître parfaitement, sans ces lumières, tout ce que je viens de dire ne sera qu'une instruction vaine & infructueuse, j'aurai appris à mes Auditeurs à connoître les autres, à les juger, à les censurer, mais nullement à se juger & à se condamner eux-mêmes. Sans ces lumières nous verrons sans voir, comme vous nous l'avez dit vous-même; nous verrons assez pour être coupables, mais non pas assez pour reconnoître que nous le sommes: plutôt que de l'avouër, nous croirons qu'on nous préche des hiperboles, & que la vérité même use d'exaggeration. En un mot, nous nous ferons toujours plus-innocens que nous ne sommes,

nous nous croirons même de vrais pénitens, sans avoir souvent nulle raison de le croire ; c'est la seconde erreur qui peut rendre nos confessions inutiles, & que je dois découvrir en la seconde partie.

La Penitence interieure, qui est celle dont il s'agit en ce lieu, consiste en un repentir amer d'avoir peché, joint à une résolution sincere de ne pecher plus. C'est de cette penitence que Saint Ambroise a bien osé dire cette terrible parole. *Plures reperi, qui innocentiam servaverint, quam qui rectè pœnitentiam egerint.* On trouve rarement des personnes qui n'aient jamais perdu l'innocence du Batême, mais cependant le nombre de ceux qui après l'avoir perduë font une veritable penitence, est encore beaucoup plus petit, & ce n'est point une imagination, c'est une chose que je sai par ma propre expérience, j'ai plus trouvé de personnes vraiment innocentes, que je n'ai trouvé de vrais penitens : *Plures reperi, qui innocentiam servaverint, quam qui rectè pœnitentiam egerint.* Or comment cela seroit-il vrai, s'il n'y avoit qu'à lire en son livre un acte de contrition, & à frapper deux ou trois fois la poitrine ?

Pour le repentir, qui est la première partie de la penitence, une preuve que la plûpart des gens ne savent pas même ce que c'est, c'est qu'on ne craint gueres de s'y exposer. Il n'est rien de si cruel au monde qu'un veritable repentir, il faut avoir une grande force d'esprit pour souffrir ce genre de douleur & n'en être pas accablé, on voit tous les jours des personnes qu'elle porte jusqu'au desespoir : Il faut que ce soit quelque chose de bien amer,

amer , puisque Dieu l'accepte à la place des supplices éternels qui sont deûs à nos pechez ; c'est pour cela que cette douleur est appelée Attrition ou Contrition , parce qu'elle ne blesse pas simplement le cœur , elle le brise , elle le broïe en quelque sorte , elle lui fait , pour ainsi dire , autant de plaïes qu'il a d'atomes qui le composent. Mais quoi-que cela soit ainsi , voit-on que l'appréhension d'un si grand mal , détourne les Chrétiens d'offencer Dieu ? Au contraire ne se détermine-t-on pas tous les jours à l'offencer par l'esperance de rentrer en grace par cette voie ? Je m'en confesserai, dit-on, je le crois, s'il n'y avoit que cela à faire, je comprends comment c'est que pour contenter une passion , on s'exposeroit volontiers à toute la honte que peut causer l'aveû du peché, mais ce n'est pas assez de s'en confesser, il faudra s'en repentir. Aussi m'en repentirai-je, repliquez-vous ; vous vous en repentirez & vous ne laissez pas de le commettre ? Dittes-moi , Chrétiens Auditeurs , hors du peché avez-vous jamais rien fait en vôtre vie , dont vous fussiez bien assêuré de vous repentir. La seule crainte du repentir n'est-elle pas le motif le plus fort, pour détourner un homme de quelque action que ce puisse être ; comment donc l'assêurance que vous avez de souffrir ce même mal , vous est-elle un motif d'agir contre vôtre conscience ? Si ce n'est parce que ce n'est pas en effet le même mal, parce que le repentir que vous avez du peché est d'une autre nature que les autres, qu'il n'a que le nom du veritable repentir.

La deusième raison que j'ai de croire que cet-

te douleur est feinte, ou du moins qu'elle est très-foible, c'est la lâcheté avec quoi on se comporte ordinairement soit à confesser ses pechez, soit à en demander, ou à en recevoir la penitence. Si cette faute nous faisoit autant de peine à l'esprit qu'elle a causé de plaisir à la chair, qui est la regle que donne Saint Augustin, pour discerner une véritable contrition, non-seulement nous n'hésiterions pas à la déclarer cette faute, mais nous aurions de la peine à la retenir. Balancez-vous à rejeter un charbon ardent que nous aurions dans le sein, ou un Aspik qui nous piqueroit cruellement ? Le même Saint Augustin le refentoit sans doute ce véritable regret, aussi ne se contente-t-il pas de s'accuser en secret des desordres de sa jeunesse, il les publie hautement, il veut que toute la terre, que toute la posterité sache qu'il a été sujet à cent passions, & sur tout à la plus-honteuse de toutes les passions, trop heureux si rendant ainsi sa confusion & publique & immortelle, il peut se venger lui-même de lui-même, & adoucir un peu la douleur que lui cause le souvenir de ses crimes.

Nous lisons dans l'histoire des Conciles de Toledé, qu'un Evêque de Brague nommé Potamie, vénérable par son âge, célèbre dans toute l'Espagne par sa vertu, & sur tout par le zele avec lequel il s'étoit déclaré plusieurs fois contre les impudiques, étant tombé lui-même par une étrange fragilité en une secreete fornication, il en fut touché si vivement qu'il ne pût jamais s'empêcher de faire éclatter sa douleur. Mais quelle occasion prit-il, Dieu du ciel, pour se satisfaire ?



Messieurs , ce fût en un Concile où il présidoit lui-même, ce Concile étoit composé de cinquante Evêques, d'un grand nombre d'Abbez, de Docteurs, & d'autres Ecclesiastiques ; ce fut en présence d'une si nombreuse & si illustre assemblée, que ce grand homme , ce protecteur public de la chasteté, se prosternant contre terre, confessa son incontinence à haute voix , tout le monde frémissant à ce spectacle , & ne pouvant comprendre quel motif si pressant le pouvoit porter à effuier volontairement une si horrible confusion.

Que ne fait-on point, Chrétienne Compagnie, pour appaiser une douleur fort aigue ? Jugez donc, s'il vous plaît qu'elle est la foiblesse de la nôtre, non-seulement on excuse , on déguise, on diminuë ses pechez par des expressions foibles & ambiguës , mais encore après les avoir à peine avouëz , on dispute au Confesseur un jeûne de deux ou trois jours , on se défend de faire une aumône , on ne peut consentir à se priver d'une légère satisfaction. Quelle penitence ! quel repentir est celui-ci ? On en voit quelquefois de vrais penitens se venir jeter aux piés du Prêtre, mais il est bien aisé de les distinguer. Il me semble voir des malades qui ne peuvent plus supporter le mal qui les tuë , & qui veulent guerir à quelque prix que ce soit ; qu'on perce , qu'on coupe , qu'on brûle, pourveû qu'on me soulage, il n'importe par quel tourment on mette fin à mon supplice. On est obligé de gronder les autres , pour les rendre sensibles à leurs propres maux ; ceux-ci nous tirent à nous-mêmes les larmes des yeux , il faut les consoler au lieu de leur

faire des reproches, ils n'ont jamais assez fortement exprimé la malice de leurs pechez, quelque rigoureuse que soit la peine qu'on leur impose, ils n'en sauroient être satisfaits.

Je comprends, Chrétienne Compagnie, comment c'est que JESUS-CHRIST triomphe, & que tous les Anges tressaillent de joie à la veüe d'un homme qui fait une pareille penitence, je comprends comment c'est que Dieu oublie ses déreglemens, qu'il l'embrasse, qu'il le comble de faveurs, qu'il aime cét enfant encore plus-tendrement qu'il ne faisoit avant sa desobéissance. Mais que ce Chrétien insensible, lequel après avoir peché mortellement, a eü le courage de s'endormir entre les bras du demon, qui a pü supporter la haine de Dieu durant un mois, durant plusieurs mois, & attendre froidement que les Fêtes fussent venuës pour sortir d'un état si funeste & si dangereux; que cét homme, dis-je, pour m'être venu conter sa vie, comme il feroit une histoire, sans larmes, sans sentiment, ait fait cette admirable penitence qui chasse les demons, qui fait descendre le Saint Esprit, qui éteint les flammes de l'enfer, qui force le ciel, qui desarme la colere du Tout-puissant, non, Messieurs, je ne puis le me persuader, & je suis sûr que vous en doutez vous-même.

Ce que j'ai dit du repentir, je le dis encore de la résolution de ne pecher plus; tout le monde fait qu'elle doit être ferme & sincere, mais hélas que peu de gens mettent en pratique ce qu'ils savent sur ce point. Il ne suffit pas, Chrétiens Auditeurs, que la bouche prononce certaine for-

mule qui exprime cette résolution en trois ou quatre paroles, il faut que le cœur parle, & qu'il s'accorde avec la langue. Faisons-y un peu de réflexion ce soir lors que nous nous préparerons, pour nous confesser tâchons d'entrer dans ce cœur ; & de découvrir quels sont ses véritables sentimens , nous trouverons peut-être qu'il ne prend gueres de part à tous les bons desseins que nous avons de nous convertir , vous promettez donc de ne vous plus vanger de vos ennemis ; vous promettez de ne plus médire , sur tout de certaines personnes de qui vous détraçtez souvent par un esprit ou de vengeance ou d'envie ; vous le promettez , dittes-vous , prenez garde à ce que vous dittes , le cœur ne s'engage point du tout à cela , au contraire il sent très-bien qu'à l'avenir il en usera comme il a fait auparavant. Quel moïen de recevoir une injure sans en tirer la vengeance , & de quoi parleroit-on si l'on ne médifoit plus ? Vous vous accusez de vous être trouvé à des divertissemens, dans des assemblées, où toutes les choses ; du moins à vôtre égar ; ne se passent pas dans une aussi grande innocence qu'on nous le veut faire accroire. Vous vous accusez d'y avoir jetté des regards lascifs ; d'y avoir entretenu volontairement des pensées impures ; d'y avoir veû des objets , d'y avoir entendu des discours qui ont été dans vôtre ame comme la semence de plusieurs pechez, que vous avez commis même dans la solitude. Etes vous bien resolu de vous corriger de tout cela ; n'êtes-vous pas tout resolu au contraire de passer le carnaval dans ces mêmes divertissemens, dans ces mêmes con-

pagnies , où votre foiblesse vous expose à tant de perils d'offencer Dieu ? Vous ne jeûnates pas hier , il n'y a point eû de quatre tems pour vous , vous dittes que vous vous amanderez , mais pourquoi le dittes-vous ? Vous n'observates pas le dernier Carême , & vous savez bien que vous trouverez un prétexte pour ne faire pas celui qui vient , il y a déjà plusieurs années que vous en usez de la sorte , & vous n'êtes point tout-à-fait résolu de changer si tôt. Vous promettez de vous corriger de vos emportemens , de vos blasphêmes , mais de bonne-foi , croiez-vous que cette promesse ait un autre effet que celle que vous aviez faite à la dernière Confession , n'êtes-vous pas tout persuadé que la première fois que vous reviendrez , vous aurez encore ces mêmes pechez à dire ?

Je ne m'étonne pas , Chrétiens Auditeurs , que de toutes les résolutions qu'on fait dans la vie , il n'y en ait aucune dont on se ressouvienne moins que de celles qu'on fait quand on se confesse ; c'est que dans la verité quand on se confesse on ne fait nulle résolution. Au contraire on est très-résolu de vivre comme on a fait jusqu'alors ; & quoi qu'on dise , on ne doute pas que les choses ne doivent toujours aller de même. De la vient , qu'à la première occasion qui se présentera , & peut-être se présentera-t-elle deux jours après ; non-seulement on sera vaincu , mais on ne daignera pas même combattre , on ne déliberera pas pour se rendre ; si l'on avoit conceû un véritable desir de s'amander , on se garderoit bien d'aller de plein gré chercher le peril où l'on

n'ignore pas qu'il se rencontre. Dans les occasions qu'on n'auroit pas recherchées, on se ressouviendroit du propos qu'on a formé, la crainte d'irriter Dieu par une si grande perfidie, combattroit en nôtre cœur l'attrait au péché; on consentiroit du moins plus difficilement qu'on ne faisoit autrefois. Et ne dittes pas qu'on est fragile, qu'il est impossible de résister aux tentations; car je connois cent personnes qui après s'être plaint dix & vingt ans de leur impuissance & de leur fragilité, ont fait enfin une résolution de ne plus offenser Dieu, qu'elles n'ont jamais violée depuis; que j'ose asséurer qu'elles ne violeront jamais.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des preuves de nôtre peu de sincérité, dans le propos que nous faisons de changer de vie, puisque dans le tems même qu'on fait ce propos, on est encore bien souvent dans le desordre dont on s'accuse. Vous avez chez vous une personne dont tout le monde est scandalisé, vous êtes dans une maison où vous avez une occasion prochaine d'offenser Dieu, vous dittes que vous êtes dans le dessein d'ôter ce scandale, de sortir de ce peril, mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant que de venir à Confesse? Comment osez-vous paroître aux yeux de vôtre Juge sans lui avoir donné cette preuve de vôtre repentir? Comment osez-vous dire que vous ne retombez plus dans le crime, après vous être confessé, puisque vous ne le quittez pas même pour vous confesser? N'étoit-il pas plus à propos, n'y

avoit-il pas plus de bien-séance de commencer par vous reconciller avec vôtre ennemi, de restituer cét argent qui n'est pas à vous , par reparer le tort que vous avez fait à la réputation de vôtre frere ? Pourquoi voulez-vous attendre après la Confession de vous aquitter de ces obligations indispensables ? Voulez-vous que je vous le dise , c'est parce que vous avez une volonté secrette de ne rien faire de tout cela ? Sans doute il étoit plus-naturel de détruire avant toutes choses l'ouvrage d'iniquité , mais il vous plaît encore cét ouvrage , & vous ne pouvez vous déterminer à le détruire , le cœur espere qu'il subsistera, s'il peut le sauver seulement jusqu'après la Confession.

Voiez, mes Dames, en quel état Magdelaine se jeta aux piés du Fils de Dieu , lors qu'elle se fut résoluë à la penitence. Elle se garda bien d'y porter les mêmes ajustemens qui avoient rendu sa vertu suspecte à toute la ville de Ierusalem , elle y parût toute négligée, toute échevelée, elle n'auroit osé se montrer à JESUS-CHRIST en l'état où elle avoit été veüe jusqu'alors, elle auroit été bien ridicule , bien extravagante de le faire , ce n'auroit pas été un fort bon moïen de faire oublier son luxe & sa vanité passée , que de l'aller étaller aux yeux du Sauveur. Mais combien d'hommes & de femmes tomberont demain dans une faute toute semblable à celle qu'ils auroient condannée en cette sainte penitence. C'eût été tromper soi-même , Messieurs , de penser qu'on nous doïye remettre des pechez que nous aimons , où nous avons encore quelque attâche ; c'est se mo-

quer de Dieu , que de lui faire une promesse à quoi l'on manque dans le tems-même qu'on l'a fait. *Irrisor est*, dit Saint Isidore, & *non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet.*

Pour la conclusion & pour le fruit de ce discours , vous me demanderez peut-être , par quel moïen on peut exciter en son cœur , & ce regret d'avoir peché , & cette résolution de ne pecher plus ? D'où vient me direz-vous , que nous sommes si insensibles en une occasion , où nous devrions mourir de douleur ? Saint Crisostôme dit que le peché est l'unique mal qu'on puisse guerir avec des larmes , on peut dire encore que c'est l'unique mal qui mérite d'être pleuré, d'où vient donc qu'il est l'unique qu'on ne pleure point ? Est-il possible qu'on sache bien toutes les raisons qu'on a de s'en affliger ? Oui, Chrétienne Compagnie, on les fait, mais on ne les comprend pas. Ce petit enfant fait bien qu'il a perdu son pere, que la mort vient de le lui enlever, il ne laisse pas de jouer toutefois & de rire dans le plus-grand dueil de sa famille , parce que le pauvre enfant ne connoît pas la perte qu'il vient de faire; cét aîné en qui l'âge a déjà meuri la raison , ne peut pas s'en consoler. Toutes les fois que nous commettons ce peché mortel , nous nous faisons à-peu-prés autant de mal que s'en fit Saint Pierre en renonçant IESUS-CHRIST , que s'en étoit fait Magdelaine en s'attachant trop au monde ; les larmes de ce grand Penitent ne tarirent point jusqu'à sa mort , quoi-qu'il ne pût pas douter du pardon qu'il avoit reçu, & nous qui ne savons, ni si l'on nous a pardonné , ni si l'on nous par-

donnera jamais , nous ne sommes nullement touchés de nos desordres: Ceux qui sont en cette disposition ; ont peut-être besoin d'un plus grand remède que je ne le puis donner en si peu de tems , je vous dirai néanmoins que ceux qui sont en cette disposition , après avoir pris un tems raisonnable pour examiner leur conscience, en doivent prendre un beaucoup plus-long , pour demander instamment à Dieu la grace de sentir leur mal, il faut que par la considération de cette Majesté infinie , qu'ils ont osé outrager , par la considération de **IESUS-CHRIST** crucifié pour leur amour , à la veüe du Paradis auquel ils ont renoncé, de l'enfer qu'on leur prépare, ils tâchent d'exciter en leur cœur cette véritable composition , sans quoi il n'y a point de grace pour eux.

Que si toutes les considérations de la grandeur, de la bonté , de la justice de Dieu ne sont pas capables de les émouvoir , qu'ils éprouvent un peu si la veüe de leur propre dureté, ne pourroit point les attendrir: Mal-heureux que je suis, ai-je donc perdu la raison & le sentiment en perdant la grace ? Rien ne me touche, ni amour , ni crainte, ni bienfaits, ni châtimens ? N'est-ce point que j'ai mis le comble à mes infidelitez , & que le Seigneur m'abandonne ? Un ver de terre a osé se lever contre le Créateur de l'Univers , & il ne sauroit se repentir de sa felonie ? J'ai méprisé ; j'ai outragé mille fois celui qui m'a donné la vie, celui qui a donné sa vie pour moi, & je n'ai point d'horreur d'une ingratitude si énorme ? Je me vois sur le bord de l'enfer , je puis mourir dans



L'état funeste où je me trouve , & je ne tremble pas , & je ne meurs pas de crainte ? Je ne faisois pas ces réflexions dans le tems que j'offendois Dieu , & quand' je les aurois faites , la passion étoit si forte alors qu'on n'auroit pas deû trouver si étrange , si je n'y eusse pas été sensible ; mais à cette heure , c'est de sens froid que j'envisage ces veritez , & elles ne font nulle impression sur mon esprit. Qu'y a-t-il donc ? ô mon aimable Redempteur , suis-je perdu sans ressource ? Mon Dieu , n'y auroit-il plus de miséricorde pour moi , seroit-il bien possible que vous m'eussiez réjetté pour toujours ; hélas que deviendrai-je si vous me délaissez de la sorte !

Ces mêmes motifs nous peuvent encore aider à former un propos sincere d'amandement , on peut aussi s'y exciter par la juste crainte que nous devons avoir de pousser à bout la patience de nôtre juge , & de nous fermer par la première recherche tout retour à la clemence.

Mais ce qui doit avoir , ce me semble , plus de force que tout cela , du moins sur les cœurs qui ne sont pas entièrement endurcis , c'est la facilité étonnante avec laquelle nous voions que Dieu nous fait grace après tant de perfidies. *Tu fornicata es cum amatoribus multis* , nous dit-il par la bouche du Prophete Ieremie , Ame Chrétienne , tu m'as offensé cruellement , & non pas une seule fois , mais cent , mais mille , mais deux mille fois. *Leva oculos tuos in directum* , & *vide ubinam prostituta sis* : jette les yeux sur ta vie passée , à peine trouveras-tu une année , un jour , ou même une heure d'innocence , tu n'as eû égar ni à tems , ni

28 *Sermon soixante-cinquième,*  
à lieu, tu as péché même aux jours destinez à  
mon service ; & jusques dans les Temples où je  
faisois ma demeure. *Polluisti terram in fornicatio-*  
*nibus tuis, & in malitis tuis.* Tu as abusé de toutes  
mes créatures, tu m'as débauché mes serviteurs,  
tu les as corrompus par tes scandales. *Quam-*  
*obrem prohibita sunt stillæ pluviarum & serotinus*  
*imber non fuit :* Pour t'obliger à rentrer dans ton  
devoir, je t'ai envoié des afflictions, j'ai rendu  
ton travail inutile, j'ai confondu tes desseins,  
tout cela n'a servi de rien : *Frons meretricis facta*  
*est tibi, noluisti erubescere,* bien-loin d'avoir  
honte de tes desordres, tu t'en es glorifiée devant  
les hommes, je n'ai pû même t'obliger à en  
rougir en ma présence : *Tamen revertere ad me ;*  
*dicit Dominus.* Retourne toutefois pauvre éga-  
rée, me voici tout prêt à te recevoir : *Saltem à*  
*modo voca me pater tuus ;* n'est-il pas tems que tu  
reviennes enfin à moi, ne fais-tu pas que je suis  
ton Pere, pourquoi veux-tu l'ignorer, quoi-que  
tu reçoive de moi chaque jour, & la vie, & tous  
les biens de la vie ?

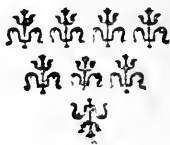
Voilà, Messieurs, de quelle manière en usé  
avec nous le Créateur du ciel & de la terre, au  
lieu de nous mépriser, de nous détruire, de nous  
danner, comme il en a d'onné tant d'autres bien  
plus-innocens, & moins opiniâtres que nous ne  
sommes, il nous a attendu jusqu'aujourd'hui, &  
le voilà qui nous presse lui-même amoureuse-  
ment de lui demander pardon, *saltem amodo ;*  
au moins à ces Fêtes, que tous les Chrétiens son-  
gent à me donner quelque marque de leur piété,  
à ces Fêtes que tout le monde se reconcilie, que

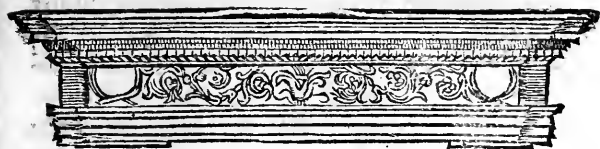
les plus-durs soient touchez par le souvenir de ma naissance , appelle moi ton Pere, je me laisserai fléchir par un nom si tendre, je viendrai à toi, je te reconnoîtrai pour mon fils , *Saltem à modo voca me pater tuus.*

Non Seigneur, je ne suis pas digne d'être comté parmi vos enfans , c'est beaucoup que vous daignez bien me recevoir au nombre de vos serviteurs , mais je jure aujourd'hui en presence de tout le ciel que j'ai irrité, que vous n'aurez jamais de serviteur plus-fidelle. C'est trop abuser d'une misericorde si excessive , il n'y a plus moiën de vous résister , ô mon Dieu, je confesse que toute ma dureté ne sauroit tenir plus long-tems contre une tendresse si paternelle. Que vous êtes bon, Seigneur ! de ne m'avoir pas fait mourir dans mon peché , quoi-qu'il sembla que j'eusse dessein de vous y forcer par mon audace & par mon ostination ! Que je vous suis obligé de ce que vous me rappelez encore une fois , mais combien vous dois-je savoir plus de gré de ce que vous me rappelez enfin , pour ne vous abandonner jamais plus ; Je vous l'ai promis cent fois , mon bon Maître , & cent fois j'ai manqué à ma promesse , mais je ne l'ai jamais promis comme je le fais présentement , & je sens bien que désormais je vais vous être fidelle. Ce desir que j'ai non-seulement d'éviter le peché, mais toutes les occasions & les apparences même du peché : Ce degout où je me trouve de tout ce qui m'a charmé autrefois , ce courage que vous m'inspirez , pour déclarer une guerre immortelle à mes passions, cét amour de la retraite , de la prière, de la mor-

30 *Sermon soixante-cinquième,*  
rification que vôtre amour commence à produire  
en mon cœur ; tout cela sont des graces qui me  
répondent en quelque sorte de ma constance. Ré-  
jouïssiez-vous hardiment Esprits bien-heureux,  
non ce n'est point ici une fausse joie que je vous  
donne , je ne suis plus ce que j'ai été , & si vous  
daignez bien m'assister de vos prières , je serai  
éternellement ce que je suis.

Si vous êtes dans cette disposition , Chrétiens  
Auditeurs , allez à la bonne heure , allez vous  
plonger dans le Sang de IESUS-CHRIST , allez  
réprendre dans ce bain sacré une beauté qui doit  
ravir les Anges, & vous gagner le cœur de Dieu-  
même : Allez plein de foi, de douleur, & de con-  
fiance vous prosterner aux piés du Prêtre, ouvrez-  
lui vôtre conscience avec humilité & avec cou-  
rage , acceptez avec joie la penitence qu'il vou-  
dra vous imposer , forcez-le de vous en donner  
une qui ait un peu plus de proportion avec vos  
pechez & avec vôtre douleur , & ne doutez pas  
que l'absolution que vous recevrez ensuite ne  
soit ratifiée dans le ciel. *Ainsi soit-il.*





# SERMON LXVI.

## DE LA MISERICORDE de Dieu envers le pecheur.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

*Voici votre Roi qui vient à vous plein de  
douceur. S. Math. c. 21.*

*Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pecheur, &  
il ne le rebute point dans sa penitence : il court  
après lui dans sa fuite, à son retour il vient au  
devant de lui.*

**C**'EST un sentiment assez commun  
parmi les maîtres de l'éloquence  
Chrétienne, que les Prédicateurs ne  
doivent parler qu'avec réserve de la  
misericorde de Dieu; de-peur que les pecheurs,  
qui ne sont déjà que trop disposez à user de délai  
& de remise ne prennent occasion de ce discours,  
de differer encore d'avantage leur penitence. Ce  
n'est pas qu'on ne sache très-bien, qu'il n'est rien

de plus-déraisonnable que de se déterminer à déplaire à Dieu, parce qu'il est bon, on fait d'ailleurs qu'il n'est point de pecheur plus desespéré que celui qui peche sur l'esperance, qu'on lui fera grace, & que se servir de la pensée de la misericorde, comme d'un motif pour perseverer dans le mal, c'est à vrai dire se fermer tout retour à cette même misericorde; on le fait, Chrétiens Auditeurs, mais comme il est mal-aisé de le bien faire entendre à tout le monde, on craint de scandaliser les foibles en leur parlant d'une chose qu'ils n'entendent pas; on craint de les porter à offencer Dieu en leur représentant sa facilité à pardonner nos offences.

Mais quoi, Seigneur, ferons-nous donc muets sur la plus aimable de vos divines perfections? ne dirons-nous rien de cette misericorde, dont toute la terre est remplie? selon ce mot de David. *Misericordiâ Domini plena est terra.* Cette misericorde paroît en tout ce que vous avez fait, & en tout ce que vous faites, elle est elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages, *miserationes ejus super omnia opera ejus.* Et elle sera la seule, qu'il ne nous sera pas permis de louer? elle nous prévient, elle nous accompagne par tout, nous en sommes tout environnez; c'est à elle que nous devons tout ce que nous sommes; c'est d'elle que nous attendons tout ce que nous espérons, & nous ne la ferons pas connoître à tout l'univers, & nous n'oserons pas même en parler? Non, Chrétienne Compagnie, je ne puis m'empêcher de vous dire mes pensées sur ce sujet. Je ne saurois retenir l'admiration que me  
cause

cause cette bonté infinie, & puis que nôtre Evangile me donne occasion de vous en entretenir, je suis resolu de me satisfaire. Bien-loin de hazarder quelque chose en m'attachant à ce dessein, j'ai sujet de m'en promettre beaucoup de fruit. Je parlerai de la miséricorde à des personnes, ou qui l'ont déjà obtenuë, ou qui la demandent actuellement, ou du moins qui songent tout de bon à la demander. Or pour toutes ces sortes de personnes, rien ne peut être plus utile, plus édifiant que le discours, que je m'en vais commencer, aidez moi divin esprit à étaler les richesses de cet amour infini, que vous avez pour les pecheurs, je vous demande cette grace au nom de **MARIE** qui est vôtre Epouse, & leur Avocate.

*Ave Maria.*

Le peché est comme une route perduë, par laquelle en s'éloignant de la loi de Dieu, l'homme s'éloigne en même-tems de Dieu-même, & s'en éloigne jusqu'à une distance infinie. La penitence est comme un sentier tout opposé, par où l'on tâche de revenir de ce funeste égarement. Dans la première de ces deux voïes, le pecheur est un insensé, qui court après de chetives créatures, dont il fait plus d'état que du Créateur. Dans la seconde c'est un mal-heureux qui s'étant apperceû de sa folie, voudroit bien, s'il étoit possible, la reparer. Il est certain que dans sa fuite il mérite les plus rigoureux châtimens, parce quelle est extrêmement outrageuse à Dieu, & que même à son retour il est indigne de la miséricorde qu'il demande, parce qu'il a peché avec une malice extrême & contre une majesté

infinie. De-sorte que si le Seigneur n'étoit infiniment bon, le plus doux traitement, à quoi j'aurois sujet de m'attendre ce seroit d'être abandonné à moi-même, quand je me retire; & d'être rejeté lors que je reviens. Mais admirez l'amour de ce bon pasteur, de ce bon maître; il n'est point rebutté par la perfidie du pecheur, & il ne le rebutte point dans sa penitence. Bien davantage, soit que nous nous éloignons, ou que nous cherchions à nous rapprocher, nous le trouvons toujourns en nôtre chemin, ou il nous poursuit si nous le fuions, où il se présente lui-même si nous le cherchons. C'est, Messieurs, ce que j'ai dessein de vous faire voir dans les deux parties de ce discours. Je veux vous montrer avec quelle bonté nôtre Dieu en use avec le pecheur en quelque disposition qu'il le trouve. Comment dans sa fuite il court après lui ce sera le premier point, comme à son retour il vient au devant de lui ce sera le second; C'est tout ce que j'ai à dire.

Dans la séparation qui se fait de l'ame avec Dieu par le peché, nulle langue ne peut exprimer, nul esprit ne peut comprendre quelle est la perte que nous faisons, puisque nous perdons l'amitié de Dieu, puisque nous perdons Dieu même. Cependant c'est merveille de voir avec quelle indifférence on fait cette perte du plus grand de tous les biens. Cela ne me surprend gueres, c'est que nous ne savons ce que nous faisons, nous ne connoissons presque pas Dieu, & la passion étouffe en nous le peu de connoissance que nous en avons; ce qui m'étonne, c'est que Dieu à qui nôtre néant est parfaitement connu, qui



ne fait nulle perte effective , lors que nous nous separons de lui , que Dieu dis-je , témoigne à cette séparation une si grande douleur , & qu'il s'empresse si fort pour nous faire revenir. Et ceci, Messieurs , n'est point une réverie ; c'est de l'Evangile , c'est de JESUS-CHRIST lui-même que nous l'apprenons. Voulez - vous savoir , Ame Chrétienne , quels sont les sentimens du Sauveur du monde toutes les fois que vous perdez la grace de Dieu ? il en est affligé jusqu'au fond de l'ame , il en est aussi troublé qu'un pauvre Pasteur qui a perdu une de ses brebis ? Autant qu'une pauvre femme qui n'ayant que dix pieces d'or en tout son bien , s'aperçoit qu'une de ces pieces lui manque. Voila les deux comparaisons dont le fils de Dieu se sert , pour nous faire entendre le regret qu'il a de nous perdre.

Réprésentez-vous donc s'il vous plaît la desolation d'un pauvre berger dont la brebis s'est égarée. On n'entend dans toutes les campagnes voisines que la voix de ce mal-heureux , lequel ayant abandonné le gros du troupeau , court dans les bois & sur les collines , brosse à travers les haillis & les buissons , en se lamentant & criant de toute sa force , & ne pouvant se résoudre à se retirer qu'il n'ait retrouvé sa brebis , & qu'il ne l'ait ramenée à la bergerie. Voila ce qu'a fait le fils de Dieu , dit Saint Cirille , lorsque les hommes s'étant soustraits par leur desobéissance à la conduite de leur Créateur , il est descendu sur la terre , & n'a épargné ni soins ni fatigues , pour nous rétablir dans l'état , duquel nous étions décheûs. C'est ce qu'il fait encore tous les jours

pour ceux qui s'éloignent de lui par le péché , il les suit , pour ainsi dire , à la trace, ne cessant de les rappeler qu'il ne les ait remis en voie de salut. Et certes s'il n'en ufoit pas de la sorte , vous savez que ce seroit fait de nous après le premier péché mortel , il nous seroit impossible d'en revenir. Il faut que ce soit lui qui fasse toutes les avances , qu'il nous présente sa grace, qu'il nous poursuive , qu'il nous invite à avoir pitié de nous-même , sans quoi nous ne songerions jamais à lui demander miséricorde.

C'est pour cette raison que David disoit à Dieu. Seigneur , je me suis égaré comme une brebis perduë , aïez la bonté de chercher vôtre serviteur. *Erravi sicut ovis que periit , quare servum tuum.* Cette prière paroît d'abor assez incivile , c'est au serviteur à chercher son maître , dont il a perdu les bonnes graces , & non pas au maître à chercher le serviteur , qui lui a été infidèle. Mais nous sommes si mal-heureux qu'après avoir fait tant de chemin en fort peu de tems , pour nous égarer nous ne saurions faire un seul pas , pour nous remettre dans la voie , & si nôtre Dieu n'a la bonté de courir après nous , pour nous arrêter dans nôtre fuite , nous fuïrons éternellement , & ne retournerons jamais à son service.

Mais admirez , s'il vous plaît , le zele & l'amour de ce bon maître : nous n'avons pas plutôt perdu son amitié en l'offençant , que tout allarmé de ce mal-heur qui nous est pourtant arrivé par nôtre faute , il se met à nous poursuivre avec des cris , qui nous marquent admirablement bien l'émotion de son cœur. Cette con-

science qui se trouble , tout-d'un-coup éclatte en mille plaintes , en mille reproches : cette conscience ce n'est pas la voix du demon , puisqu'elle nous porte au bien ; ce n'est pas nôtre propre voix , puisqu'elle parle malgré nous & contre nous ; il faut donc que ce soit la voix de Dieu : Et c'est pour cela que tout ce qu'elle dit est comme infallible , que ce sont comme autant de lois , sur lesquelles nous serons jugez. Que ne vous dit-elle point cette voix secrette ? si Dieu avoit quelque grand interest à vous conserver , si en vous perdant il avoit , pour ainsi dire , perdu la moitié de son Roïaume , seroit-il ou plus prompt à vous rappeler , ou plus assidu à vous représenter le peril extrême où vous êtes , ou plus souple pour s'insinuer dans vôtre cœur , ou plus constant à rechercher vôtre amitié ? n'est-il pas vrai qu'il ne cesse de vous mettre devant les yeux tout ce qui est capable de vous toucher : L'incertitude de la mort , les peines de l'autre vie , ses bien-faits , ses récompenses , sa justice , son amour , sa misericorde ? n'est-il pas vrai qu'il vous poursuit en tout tems & en tous lieux , au Sermon , à la Messe ; dans la solitude , au milieu même des assemblées , qu'il se trouve par tout ; que par tout il renouvelle ses gemissemens & ses plaintes ? n'est-il pas vrai qu'il prend occasion de tout ce qui se présente à vous ou d'edifiant ou de terrible , pour vous parler de réconciliation. Etes vous malade , le voila à vôtre chevet , pour vous faire ressouvenir qu'il peut & vous rendre la santé , & vous ôter aussi la vie , mais que vous courez encore un plus grand peril par le peché, donc

vôtre ame est mortellement blessée que par la fièvre qui consume votre corps. Si quelque accident trouble le cours de vos affaires, si quelque disgrâce vous est arrivée, il se trouve incontinent auprès de vous, pour vous faire entendre que la source de tous vos maux est en vous même, & que vous ne serez jamais heureux que vous ne retourniez à lui, qui est la source de tous les biens; enfin il me semble qu'il ne prend point de relâche & qu'il ne vous donne point de trêve.

Mon Dieu, vous est-il donc si important de recouvrer ce serviteur inutile? Est-ce que vous ne sauriez vous passer de moi? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaise volonté & à mon sens réprouvé, en seriez-vous pour cela plus mal-heureux, pour une ame perdue, n'en pourriez-vous pas créer dix mille, que vous santifieriez, & que vous attacheriez à votre service par des nœus indissolubles?

Cette ardeur avec laquelle il nous poursuit, est sans doute un effet d'une très-grande miséricorde, mais la douceur dont ce zèle est accompagné, marque une bonté encore plus admirable. Nonobstant le desir extrême qu'il a de nous faire revenir, il n'use jamais de violence, il n'emploie pour cela que les voies de la douceur. Je ne vois nul pecheur en toute l'histoire de l'Evangile qui ait été invité à la penitence, autrement que par des caresses & par des bienfaits. Il attira Saint Matthieu, Zachée, & les autres Publicains, en s'invitant lui-même à manger chez eux, & témoignant qu'il ne les fuïoit point, comme faisoient les Pharisiens, qui les regardoient comme

*De la Miser. de Dieu envers le pecheur.* 39  
des infames ; il toucha Magdelaine , non point  
en lui reprochant ses desordres & sa vanité, mais  
en lui permettant de l'aborder toute decriée  
qu'elle étoit, en disant du bien d'elle, & prenant  
sa défense en toutes rencontres. Un autre auroit  
ordonné qu'on observast contre la Femme adul-  
tere la loi qui la condannoit à la mort. I E S U S -  
C H R I S T au contraire la sauva par un mira-  
cle , il obligea les juges & les accusateurs de se  
retirer, & la voyant toute seule, Femme, lui dit-  
il, personne ne vous a donc condanné ? Non,  
Seigneur, allez je ne vous condannerai pas non  
plus, ne retombez plus dans vôtre peché. Il ne  
fit point rougir la Samaritaine, en lui disant  
d'abor ce qu'il savoit de sa vie scandaleuse, il  
l'engagea adroitement à commencer elle-même  
sa Confession, après quoi il s'insinua peu-à-peu  
si avant dans son esprit, qu'elle lui avoua tout,  
qu'elle le reconnut pour ce qu'il étoit, & le fit  
connoître à route la Ville de Samarie. Que ne fit-  
il point pour gagner Judas, il fit tout hors de le  
confondre, & de le traiter durement ? Il lui dit  
qu'il savoit son crime, mais il le lui dit de telle  
sorte qu'il le pût comprendre sans que les autres  
s'en apperceussent, il lui lava les piés, il les lui  
essuia, il se laissa baiser à ce perfide, il ne le trait-  
ta ni d'apostat, ni de traître. il l'appella son ami,  
& ensuite par son nom, pour marque de familia-  
rité & de tendresse. Pour porter Saint Pierre à  
la penitence, il se contenta de le regarder, & ce  
ne fut point d'un œil terrible qu'il le regarda,  
ce fut un regar plein de douceur & d'amour. En-  
fin pour vaincre l'opiniâreté de Saint Thomas, il

lui prit lui-même la main, & la porta dans la Plaie de son Côté.

Si lors que Dieu nous veut convertir, il travailloit pour ses propres interets, je ne m'étonnerois pas qu'il en usa avec tant de moderation & tant de bonté; mais il est admirable que son zele n'aïant pour but que de nous retirer de la mort & de l'enfer, il garde tant de mesures, qu'il nous épargne, qu'il nous ménage de la sorte. Quand un pere voit son fils qui se noie, ou qui est en danger d'être enveloppé dans un incendie, il ne considere point, si c'est par le pié ou par la main, si c'est par les habits ou par les cheveux qu'il le saisit pour le tirer de ce peril, il croit qu'il aura beaucoup fait, s'il peut lui sauver la vie, quand même il le blesseroit un peu. Mais nôtre Dieu a égar à nôtre foiblesse même dans ces pressantes occasions. Il étudie nôtre humeur, nos inclinations, nos passions-mêmes, & nos mauvaises habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qu'il nous fera le moins de peine. A cét homme qui aime l'argent, il offre les trésors du ciel, il le fait ressouvenir de l'extrême pauvreté où il se doit trouver en l'autre vie, s'il n'y envoie par les mains des pauvres ce qu'il possède en celle-ci. Il propose à ce voluptueux les délices & la tranquillité d'une vie pure & éloignée de toutes sortes de crimes. A cette personne qui est fort sensible aux plus-légeres douleurs, il lui met les supplices des dannez devant les yeux; à cét autre qui a du cœur & de l'amitié, il lui représente tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il fait encore pour elle.

David avoit enlevé la femme d'Urie, & de plus il avoit fait mourir le mari : Voila deux grands crimes, sur tout pour un homme extrêmement éclairé & favorisé de Dieu. Dieu lui envoïe Nathan pour l'obliger à se reconnoître ; car le pauvre Prince ne songeoit nullement à la penitence. Que fera-t-on pour le réveiller de cét assoupissement, & pour lui donner une grande horreur de son peché. David aimoit beaucoup l'équité, & par-consequent il avoit une grande horreur du vice contraire, il faut donc lui représenter sa faute comme l'action la plus-injuste qui ait jamais été faite, & de-peur qu'on ne lui fasse trop de peine, si on lui va dire ouvertement en quoi consiste son injustice, Dieu veut que le Prophète lui expose son crime sous une espece de Parabole, feignant qu'un de ses Sujets fort riche en troupeaux, avoit ravi à son voisin la seule brebis qu'il avoit, laquelle faisoit tout son plaisir & tout son tresor : afin que David s'étant condamné lui-même à la mort, comme il le fit en la personne de ce riche injuste, il n'eust pas de peine à reconnoître qu'il étoit coupable & digne de châ-timent.

Je suis assuré, Messieurs, que si nous faisons un peu de réflexion sur ce qui se passe en nous-même, sur ce qui s'y est passé autrefois, lors qu'il nous a retirez du desordre, ou d'une vie tiède & imparfaite ; si vous vouliez un peu examiner les moïens dont il s'est servi pour vous vaincre, avec quelle douceur il vous a disposé à la penitence, comme insensiblement il vous a adouci l'exercice de la vertu, comme sans effort, & sans

bruit, il s'est rendu le maître de tous vos desirs, comme il a profité de vos petites averfitez, comme il s'est même servi de vos défauts & de vos passions, pour vous engager à son service, je suis assuré que vous remarquerez, que tout ce que j'ai dit vous est arrivé, & peut-être quelque chose encore de plus-aimable que tout ce que je vous pourrois dire.

Que si vous n'avez pas fait de réflexion à la douceur admirable dont il a usé pour vous attirer à lui. Vous ne pouvez pas ne vous être point apperçeu de sa constance. Nous ne pouvons pas nier que nous ne l'aïons pour la plûpart étrangement exercée. Vous avez été long-tems que vous ne daigniez pas même écouter Dieu. Ensuite vous avez délibéré long-tems, si vous deviez vous rendre à ses pressantes & amoureuses sollicitations, & lors que vous avez été persuadé que le meilleur parti pour vous, étoit de vous donner tout à lui ; combien a-t-il fallu qu'il livrast encore de combats à votre cœur, pour l'obliger de suivre les lumières de votre esprit ? Combien de termes pris les uns après les autres ? Combien de paroles données & trahies ? Combien d'engagemens violez ? Combien d'années d'ôstination & de recheûtes, avant que vous vous soïez rendu de bonne-foi & pour toujours ?

Mon Dieu votre amour s'est trouvé à l'épreuve de cette longue & outrageuse résistance ! tout cela n'a pas été capable de vous refroidir ! Vous avez continué de me poursuivre, de m'appeller, de me solliciter, de m'aimer ! Que fait-on, vous êtes-vous dit à vous-même ? Que fait-on ? si ce



cœur ne se laissera point fléchir après avoir été long-tems inflexible? Je vois bien que ce ne sera pas si-tôt, qu'il ne me tiendra non plus la parole qu'il me donne aujourd'hui, que celle qu'il me donna il y a six mois; qu'après ce délai il en demandera encore un autre: que ce demain où il me renvoie ne viendra peut-être de plusieurs années. Mais peut-être aussi que si je ne me lasse pas de le suivre, il se lassera enfin de me fuir: Je voudrois bien que dès ce moment il fust tout à moi, mais j'aime encore mieux l'attendre long-tems, que de le desespérer pour toujours.

Voilà quel est l'amour que nôtre Dieu a pour les pecheurs. Rien de plus-presents, rien de plus-doux, rien de plus-constant que les instances qu'il leur fait, pour les retirer du mal-heur où ils se sont précipitez. Quand après avoir examiné avec attention ce zele infatigable & plein de tendresse, je jette les yeux sur ce même pecheur qui en est l'objet; je vous avouë, Messieurs, que je tombe dans un étonnement dont je ne puis revenir. David considerant nôtre bassesse, & l'opposant en son esprit à la Majesté infinie de Dieu, s'écrioit, *belas Seigneur, qu'est-ce que c'est que l'homme que vous daignez bien vous en ressouvenir?* *Quid est homo, quod memor es ejus?* Mais voici bien un autre sujet d'admiration, Dieu se ressouvient de l'homme, lors que l'homme l'a entièrement oublié; bien davantage, il semble oublier tout le reste, pour ne se ressouvenir que de cet ingrat, il laisse les nonante-neuf brebis dans le desert, & court après celle qui s'est égarée, aimant-mieux exposer tout le troupeau que d'a-

bandonner cette mal-heureuse. Il nous aime tout pecheurs que nous sommes, c'est-à-dire, quoique nous le haïssions, & ce qui est encore plus-admirable, quoi-qu'il haïsse infiniment nos pechez.

Oui, Messieurs, Dieu haït naturellement le péché, & l'ame qui en est souillée est quelque chose de si affreux à ses yeux; qu'un chien pourri; c'est la comparaison de Saint Augustin, qu'un chien pourri fait infiniment moins d'horreur aux personnes les plus-déliçables: *Quam tolerabilis canis putridus foetet hominibus quam anima peccatrix Deo!* Jugez donc quelle doit être la force de son amour, puis qu'il peut vaincre une si grande aversion. Cela me fait ressouvenir de ces amans insensés que l'on dit avoir déterré eux mêmes les corps à demi-corrumpus des personnes qu'ils avoient aimées, & s'être attachez à ces cadavres infects & defigurez, avec les mêmes emportemens que si elles eussent été vivantes, la passion étouffant en eux l'horreur que nous avons tous naturellement de cette corruption. Toutes ces idées de cadavre & de pourriture expriment si imparfaitement l'état hideux d'une ame qui est en péché mortel, que ce n'est qu'à regret que j'use de ces foibles comparaisons. Et cependant Dieu ne laisse pas de l'aimer en cet état, de lui tendre les bras, de lui présenter le baiser de paix, de courir après elle, comme après la beauté du monde la plus-parfaite.

*Quem persequeris Rex Israël,* disoit autrefois David à Saül, & nous le pouvons bien dire à Dieu, au sujet de l'amour qu'il nous témoigne.

*Quem persequeris ? canem mortuum persequeris.*

Après qui courez-vous Roi d'Israël , Roi du ciel & de la terre , vous courez après un chien mort, qui bien-loin de mériter vos empressements , n'est pas même digne de votre colère , & ne peut que vous causer de l'horreur ? Mais nous , Chrétiens Auditeurs , qui est-ce que nous fuions ? A quoi pensons-nous de mépriser Dieu, de nous moquer de son amour, d'exercer si long-tems sa patience, de refuser son amitié qu'il nous offre , & qu'il nous presse de recevoir ? Nous croions que cette voix secrète que nous entendons au fond du cœur , qui nous invite à la pénitence , qui nous représente avec tant de douceur & tant de force le danger où nous sommes de périr éternellement ; nous croions, dis-je, que cette voix est la voix de Dieu , & nous n'en faisons point de cas, & nous osons bien le faire taire ? Quoi , nous n'appréhendons point de rebutter cette Majesté infinie ? Nous ne nous ressouvenons point ni de ce qu'il est, ni de ce que nous sommes ? Nous ne sommes point effrayez de voir le Maître de l'Univers , après avoir été offensé cent fois , venir lui-même à nôtre porte rechercher nôtre amitié ? Nous le laissons frapper, nous le faisons attendre depuis si long-tems , sans daigner lui ouvrir , ou lui répondre ? Que dois-je admirer ici davantage, ô mon Dieu ! ou vôtre patience , ou nôtre opiniâtreté , ou vôtre amour, ou la dureté de nôtre cœur ? Quelle sera la confusion de cette ame ingrate , & audacieuse , si jamais vous lui ouvrez bien les yeux ! osera-t-elle paroître en vôtre présence après vous avoir traité de la sorte ? mais

quand nous aurions la hardiesse de nous présenter devant lui, voudroit-il bien nous recevoir, après avoir été rejetté d'une manière si indigne.

Oui, Messieurs, il ne laisse pas de recevoir le pecheur, lors qu'après un long égarement, après beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à son devoir. Je dis bien d'avantage le même amour, qui porte Dieu à courir après lui dans sa fuite l'engage à aller au devant de lui à son retour. C'est ma seconde partie.

Quand je dis que Dieu va au devant du pecheur qui retourne à lui par la penitence, je ne veux dire autre chose, Chrétienne Compagnie, si ce n'est qu'il pardõne les plus-grands crimes avec une facilité incroyable. Il les pardonne promptement, il les pardonne avec joie, il les pardonne de bonne foi, & sans reserve, il fait même de nouvelles graces au lieu de punir. Je m'en vais toucher en passant chacun de cès poinçts.

Sur sa promptitude à pardonner, je remarque qu'il traite le pecheur d'une manière bien opposée à celle dont il en a été traité lui-même. Le pecheur l'a laissé frapper long-tems, il l'a laissé gemir, crier à la porte de son cœur. Il seroit bien juste que Dieu se ressouvint de ces rebuts, & qu'il laissast le penitent soupirer, & se morfondre à son tour. Mais non, il ne peut se résoudre à en user de la sorte, dès que j'ai avoué mon crime, j'en reçois incontinent le pardon. Le Seigneur n'attend pas même toujõurs cét aveû, à peine ai-je conceû le desir de rentrer en grace, que j'y suis receû sur l'heure, sans caution, sans assurance pour l'avenir, quoi-que j'aie cens fois

manqué de parole, & que ce soit tous les jours à recommencer. Il semble que nôtre Dieu se laisse aveugler par le desir qu'il a de se reconcilier avec nous; il aime mieux s'exposer à une infidelité, qu'il a si souvent éprouvée, que de differer un moment sa grace pour prendre ses seûretez. En un mot saint Augustin dit qu'il est dans une plus grande impatience de pardonner au pecheur, que n'est le pecheur de recevoir le pardon. *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam tpsi peccatori accipere.* Mon Dieu que vous nous avez bien fait entendre cette verité dans la parabole de l'enfant prodigue.

L'enfant prodigue étoit un jeune libertin, qui avoit traité son pere de la maniere du monde la plus indigne, il l'avoit contraint de faire le partage de tous ses biens, & de lui donner la part qu'il avott droit d'y prétendre. Ensuite il étoit sorti de la maison paternelle, & étoit allé pour passer ses jours dans une region si reculée, qu'il étoit visible, que son intention étoit alors de ne revenir jamais; *abiit in regionem longinquam*, je n'oserois vous dire la vie infame & scandaleuse qu'il mena dans ce país étranger, il y consuma tout son bien en des débauches honteuses, & une famine horrible étant survenuë, il se vit réduit à garder les pourceaux, souâtant tous les jours d'appaiser sa faim avec du gland, mais il le souâtoit inutilement, personne ne lui en vouloit donner, une si grande disgrâce le fit revenir à lui. Il se ressouvint de l'abondance, où il avoit vécu, l'orsqu'il s'étoit tenu dans son devoir, combien, dit-il en lui-

même ? Combien Mon Pere a-t-il de personnes à son service lesquelles ne manquent de rien, qui ont même toutes choses avec abondance, pendant que je meurs ici de faim ? Il faut que je me resolve à l'aller trouver, & que je lui dise mon Pere, J'ai peché contre le ciel & contre vous je ne suis plus digne d'être appelé vôtre Fils; mais recevez moi dans vôtre maison en qualité de serviteur, & traitez moi comme les autres, qui sont à vos gages. *Iam non sum dignus vocari filius tuus, fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il n'est rien de plus-juste que cette histoire pour exprimer les égaremens du pecheur, les maux que ses desordres lui attirent, la condition vile & honteuse, où il se réduit, le peu de satisfaction qu'il trouve dans ses plaisirs sensuels, comme il en est toujourns, affamé comme il est plus charnel, & plus miserable que les bestes, comme après bien des cheûtes & des recheûtes étant enfin touché de Dieu, il commence à envier l'innocence & la tranquillité des gens-de-bien, à se dégoûter de sa vie déreglée & à concevoir le desir de mettre fin par quelque voie que ce puisse être, à son mal-heur & à ses desordres.

Voila donc ce jeune homme qui part pour s'en retourner, mais qui part dans un équipage bien different de celui auquel il étoit venu, non-seulement à pié & sans argent, mais à demi-nu, foible, extenué, tout crasseux, tout couvert d'ordures. Comment croïez vous qu'ayant mangé comme il a fait le bien de son Pere en toutes sortes de débauches, il doive être receû à son arrivée ? Il étoit encore bien-loin, dit l'Evangile, lorsque

lorsque son Pere l'aïant apperçeu dans le pitoïable état , où il étoit , il se sentit emeu de compassion , & sans attendre qu'il vint se jeter à ses piés , il court promptement au devant de lui , il se jette lui-même sur son col , il l'embrasse , il le baise , il pleure sur lui pendant que ce pauvre mal-heureux lui fait le compliment qu'il avoit prémédité ; ce compliment étoit fort court , mais cependant le bon Pere ne lui donne pas le loisir de l'achever , c'est assez , c'est trop de la moitié de ce qu'il avoit à dire : *Cito, cito proferte stolam primam, & induite illum.* Vîte , vîte , qu'on m'apporte le plus-bel habit de ma garde-robe , & qu'on l'en revête , qu'on amene le veau gras , qu'on le tuë , & qu'il ne se parle aujourd'hui que de joie & de bonne chere , parce que ce pauvre enfant étoit mort , & il est ressuscité ; je l'avois perdu , & voila que je le retrouve. *Mortuus erat, & revixit, perierat & inventus est.* Messieurs , je sai ce que c'est que la tendresse d'un Pere. Je sai qu'il est mal-aisé de l'étouffer de telle sorte qu'elle ne se réveille bien-tôt , lors qu'un enfant se soumet , & qu'il reconnoît sa faute. Mais cependant il est de certaines fautes si considérables & si importantes , qu'on ne les pardonne qu'avec peine : Un autre pere , quelque facile , quelque tendre qu'il eust été , auroit non-seulement attendu chez soi ce prodigue , mais il auroit du moins fait semblant d'être en colere , il auroit dissimulé son empressement , il ne l'auroit recçu qu'à la prière de ses amis , il lui auroit fait des leçons & des reproches en le recevant , & la prudence auroit , ce semble , demandé qu'il en usast de la sorte,

mais nôtre Dieu représenté par ce Pere dont nous parlons, à trop d'amour pour pouvoir le dissimuler un seul moment.

L'impatience où il est de voir son fils au même état où il étoit autrefois, ne lui permet pas de garder toutes ses mesures. *Cito, cito, vite, vite*, on ne fauroit en cette occasion le servir assez promptement à son gré, il s'en faut beaucoup que le fils ne souaite son rétablissement avec autant d'ardeur que le pere le desire : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Voilà, Messieurs, comment c'est que IESUS CHRIST a voulu depeindre lui-même la facilité & la promptitude avec quoi il reçoit les plus-grands pecheurs à penitence.

Pour la joie que cette même penitence lui cause, il semble qu'il ait manqué & de simbole & de termes pour l'exprimer. Quelle seroit la joie d'une mere à qui la mort auroit enlevé son enfant, si dans le plus fort de sa douleur, on lui rémettoit ce cher enfant entre les bras, plein de vie & de santé ? Voilà à-peu-près quelle est la joie que Dieu ressent à nôtre conversion ; *Mortuus erat & revixit* ; c'est comme s'il étoit mort, & ensuite ressuscité. Je ne dis rien du regal qui fut fait à l'enfant prodigue, de la musique, des dances, de la bonne chere où toute la journée se passa. Mais rien ne me touche comme ce transport du bon Pasteur, lors qu'ayant trouvé sa brebis, il s'en revient triomphant, & ne pouvant contenir toute sa joie, il appelle tous ses amis & tous ses voisins, & les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi*, leur dit-il, *quia inveni ovem;*



*De la Miser. de Dieu envers le pecheur.* 51  
*qua perierat.* Réjouissez-vous avec moi, car j'ai  
récouvert la brebis que j'avois perduë. Ne di-  
roit-on pas, Messieurs, que nôtre Dieu a fait  
quelque grande conquête, qu'il est devenu maî-  
tre d'un nouveau Roïaume; Ce n'est qu'une pau-  
vre ame qui se retire du desordre, & il veut que  
tous les Anges l'en felicitent, qu'on en fasse fê-  
te dans le Paradis, & ce qui semble incroïable  
& plein d'une exageration excessive, il témoigne  
être plus-satisfait du repentir de cette ame pe-  
cheresse, que de la perséverance de nonante-neuf  
personnes justes, qui n'ont rien jamais fait dont  
elles aient sujet de se repentir.

Nous aurions de la peine à croire toutes ces  
choses, si tous les jours nous n'en avions des  
preuves sensibles à la conversion des Chrêtiens  
les plus-déreglez. Ce ne devoit être que larmes,  
que deuil, qu'amertume, & cependant ce n'est  
qu'allegresse, ce n'est que douceur & que conso-  
lation. Dieu y fait d'abor au pecheur un festin  
délicieux, qui lui fait oublier toutes les voluptez  
passées, si la douleur y fait quelquefois verser des  
larmes. Ames penitentes, je vous prens à témoin,  
que dans la plus-grande joie du monde il n'est  
rien de plus-agréable que ces pleurs! avez vous  
jamais eû une plus-belle journée que celle où  
vous avez déchargé vôtre conscience du pesant  
fardeau qui l'accabloit, où vous avez dit un adieu  
éternel au peché & à toutes les créatures qui  
vous y tenoient assujetties?

J'ai dit en troisiéme lieu, que Dieu pardonnoit  
entiérement & sans réserve. En effet, il perd jus-  
qu'au souvenir des plus-grands outrages, il n'en

tire nulle vengeance. Lors que le bon Pasteur a retrouvé sa brebis, il ne l'a mal-traitte point, dit Saint Gregoire de Nisse : Il ne l'oblige point en la poursuivant à grands coups de retourner au troupeau ; au contraire il l'a prend sur ses épau-les, il lui épargne toute sa fatigue du chemin, & la remet doucement avec les autres. Je vous fis déjà remarquer il y a quelque tems, de quelle manière le Sauveur du monde en avoit usé envers Saint Pierre & tous les autres Disciples qui lui avoient été infidelles à sa Passion, il leur avoit prédit à tous leur lâcheté, mais il ne l'a repro-cha à aucun d'eux, il ne laissa pas de les voir, de les instruire, de les caresser après la resurreçtion. Saint Pierre qui l'avoit renoncé, ne laissa pas d'être le premier des Apôtres, & le chef visible de toute l'Eglise ; on peut dire qu'il n'en fut pas moins Saint, pour avoir été pecheur. Non, Chrêtiens Auditeurs, nôtre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahi, qu'on nous a offencé fort cruellement, quelque paix, quelque réconciliation qui se fasse, quoi-qu'au-déors les choses se rétablissent assez bien, quoi-qu'on ait envie de pardonner de bonne-foi, & qu'on fasse des efforts sur soi-même pour cela, cependant on a bien de la peine à revenir à cette même-tendresse, à cette même-confiance ; malgré qu'on en ait, il reste au fond de l'ame, je ne sai quelle amertume, qui se fait sentir de tems en tems, lors qu'on se ressouvient de ce que l'on nous a fait. Nôtre bon Maître n'est point sujet à cette foiblesse. Je voudrois que tous les pecheurs qui se

*De la Miser. de Dieu envers le pecheur. § 3*  
repentent de leurs desordres , pussent voir dans son cœur les sentimens qu'il a pour eux , comme il n'y reste nul ressentiment , nulle aigreur, avec quelle sincerité il leur pardonne, avec quelle franchise il leur remet toute la peine qu'il pourroit leur imposer.

Il ne s'en tient pas là , il ne se contente pas d'oublier nos fautes , de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres que nous avons perdu en perdant sa grace ; mais il nous rend & cette grace & ces mérites avec un notable accroissement , il nous met dans un état plus avantageux que celui duquel nous étions décheûs. De là vient cette ferveur des penitens, laquelle comme l'a observé le grand Saint Gregoire , surpasse souvent celle des ames les plus-innocentes : *Sape ferventiores pœnitentes innocentibus*. C'est dans cette veüe que le Saint Esprit a dit ces belles paroles de l'ame penitente sous la figure de Ierusalem : *Consolamini, consolamini popule meus, loquimini ad cor Ierusalem, completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius, suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis*. Consolez-vous mon peuple, & faites entendre à Ierusalem les sujets qu'elle a de se réjoûir , il est vrai que sa malice étoit arrivée à son comble , mais tout ces pechez lui ont été remis ; & pour toute vengeance elle a reçu le double des biens qu'elle possédoit auparavant : *Suscipit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis*.

Après cela , je ne m'étonne point , que durant l'espace de trente ans , Magdelaine n'ait cessé de pleurer ses déréglémens, quoi-qu'elle ne pust pas

douter qu'ils ne lui eussent été pardonnez. Je ne m'étonne point que Saint Pierre ait été inconsolable jusqu'à la mort, d'avoir manqué de fidélité à **IESUS-CHRIST**, quelque assurance qu'il eust de la remission de son crime. Peut-on se ressouvenir qu'on a offensé un si bon Maître, sans avoir le cœur percé de douleur, & sans concevoir une haine mortelle contre soi-même ? Peut-on penser qu'on la outragé de sens froid sans nulle raison, aiant au contraire mille raisons de l'aimer, qu'on a si long-tems abusé de ses biens, de sa patience, de son amour, sans mourir de regret & de repentir ?

Mais tout cela vous a été pardonné, le Seigneur vous a donné sa parole, qu'il ne s'en ressouviendra jamais, bien-loin d'en avoir du sentiment, il vous aime encore plus qu'il ne faisoit avant votre cheûte : & c'est cela-même qui aigrit & qui redouble ma douleur, d'avoir si cruellement offensé un Dieu qui me pardonne si facilement, si parfaitement, qui me rend le bien pour le mal, & toutes sortes de biens pour toutes sortes de maux. Se peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitudez, qu'il a si-tôt oubliées, que je me pardonne des perfidies dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même pressé de recevoir le pardon. Enfin que je me console de l'avoir haï si long-tems, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faisoit avant que je l'eusse jamais offensé ? Mon Dieu, que vous vous vangez cruellement, ce me semble, en ne prenant nulle vengeance de tant d'infidelitez ! Que votre misericorde me pa-

*De la Miser. de Dieu envers le pecheur.* 55  
roît bien plus-severe, que ne le pourroit être vô-  
tre justice ! A quel bourreau auriez-vous pû me  
livrer , qui m'eust été plus-cruel que le déplaisir  
que je sens d'avoir choqué cette infinie Miséri-  
corde ? Combien cette excessive bonté me rend-  
elle haïssable à moi-même , qui n'ai rien oublié  
pour m'attirer vôtre colere , pour pousser à bout  
vôtre patience ? Faut-il, ô mon Dieu ! que je vous  
aie traité si indignement , vous qui ne me trait-  
tez pas pour cela avec moins de douceur , vous  
qui ne vous plaignez pas même de ma conduite  
passée ?

Que vous êtes dur, pecheur qui que vous soïez,  
qu'une si grande facilité ne touche point , qu'el-  
le n'attire point à la penitence ? Mais que vous  
êtes déraisonnables , si elle vous porte à com-  
mettre de nouveaux crimes ? C'est une inhumani-  
té qu'on ne peut souffrir , de prendre avantage  
de la foiblesse d'un homme pour le mal-traitter,  
de le frapper parce qu'il ne peut pas se défendre ;  
mais que doit-on dire de ceux qui offensent  
Dieu , parce qu'il ne veut pas nous punir , parce  
que nous savons qu'il nous chérit , & qu'il ap-  
préende de nous perdre. On a raison d'esperer  
beaucoup d'une si grande misericorde, mais mal-  
heur à ceux qui s'en défont , en quelque état  
qu'ils se soient reduits eux-mêmes par leur osti-  
nation , quelque énormes que soient leurs pe-  
chez, quelque grand qu'en soit le nombre, quand  
il ne resteroit plus qu'un moment de tems, quand  
on n'auroit plus qu'un souffle de vie. Mais mal-  
heur & double mal-heur à ceux qui different d'y  
recourir , parce qu'elle les attend avec patience ;

qui ne veulent pas se hâter de lui demander grâce, parce qu'elle est toujours prête de l'accorder, qui sont méchans parce que Dieu est bon, qui pechent facilement parce qu'il pardonne facilement, qui se déterminent à lui déplaire parce que ce n'est qu'avec peine qu'il se résoud à les châtier.

Comment est-ce que la Misericorde sauveroit des gens à qui elle est un motif de persévérer dans le crime, à qui elle est une occasion de se danner ? La Misericorde nous doit sauver, il est vrai, mais est-ce par le péché, ou par la pénitence qu'elle le doit faire ? Elle sauve ceux qui veulent bien en profiter, mais sauverait-elle ceux qui n'en profitent pas, ceux qui en abusent, ceux qui se la changent en un poison mortel, par le mauvais usage qu'ils en font ? Elle doit défendre le pécheur du désespoir j'en conviens : mais il est certain qu'il n'est point de pécheur plus-désespéré que celui qu'elle porte à l'impenitence.

Seigneur, consommez, s'il vous plaît, en nous l'ouvrage de cette miséricorde infinie. Ne permettez pas qu'elle nous devienne funeste, ou qu'elle nous soit inutile, ne souffrez pas que nous nous perdions dans cette source de salut. Faites que l'amour infini que vous avez pour le pécheur, l'oblige à haïr le péché d'une haine en quelque sorte infinie, qu'elle l'oblige à vous aimer constamment en ce monde, afin qu'il vous aime éternellement en l'autre. *Amen.*



# SERMON LXVII.

## DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei  
qui in cœlis est, ipse meus frater, &  
soror; & mater est.

*Quiconque aura fait la volonté de mon Pere  
qui est au ciel, celui-la me tiendra lieu  
de frere, de sœur, & de mere. Saint  
Math. c. 12.*

*La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éter-  
nellement bien-heureux dans le ciel, & nôtre  
soumission nous rend bien-heureux dès cette  
vie.*

**Q**UOIQUE l'Evangile en nous invi-  
tant à vouloir tout ce que Dieu veut  
de nous, semble insinuer qu'il est en  
nôtre liberté de nous assujettir, ou  
de nous soustraire à la conduite de la Providence:

Il est vrai toute-fois qu'il faut obéir de gré ou de force, & que la volonté du Seigneur s'exécute également à l'égard de ceux qui lui résistent & de ceux qui s'y soumettent : *Consilium meum stabit , & omnis voluntas mea fiet* , nous dit-il par Isajé : Mes desseins subsisteront , & vôtre rebellion n'empêchera pas que mes ordres ne s'accomplissent , si vous n'agrées pas ce que j'ordonne , je ferai malgré-vous ce qu'il me plaît , & vous serez entraînez lors que vous refuserez de suivre. Que prétend donc le Fils de Dieu , lors qu'il nous exhorte à faire la volonté de son Pere, puis qu'elle se fait toujors nécessairement , & qu'il n'est nullement au pouvoir de l'homme de s'y opposer ? Il veut nous engager à porter de bonne grace un joug que nous ne saurions secouër. Il veut nous porter à aimer nos chaînes , afin qu'elles en soient plus-légères , & qu'il ait lieu de récompenser nôtre obéissance. De-sorte que quand on nous préche la conformité au bon plaisir de nôtre Maître , ou que nous délibérons en nous-mêmes si nous devons nous abandonner entièrement à sa Divine Providence.

Savez-vous bien de quoi il s'agit , Messieurs, il s'agit de savoir , si dans la nécessité où nous sommes d'en passer par où il lui plaît , il vaut-mieux se faire un mérite auprès de lui d'une soumission indispensable , que de s'attirer sa colere par une résistance inutile ; s'il vaut mieux que nôtre cœur soit dans la loi de Dieu, comme parle le Prophete , ou qu'il gemisse sous cette loi, s'il vaut mieux s'y attacher comme des serviteurs zelez , & des amis complaisans , ou y être



liez comme des esclaves : En un mot , s'il vaut mieux faire la volonté du Seigneur en la manière qu'elle se fait au ciel , comme nous le demandons tous les jours en l'Oraison Dominicale , ou bien comme elle s'accomplit dans les Enfers. Je suis assuré que de tous ceux qui m'entendent, nul n'hésitera entre deux partis si inégaux ; & ainsi c'est pour vous confirmer dans vos sentimens , plutôt que pour vous en inspirer de nouveaux , que je m'en vais vous exorter à préférer une soumission libre & amoureuse à l'obéissance forcée & involontaire. La Sainte Vierge , dont la vie a été un exercice continuël de cette vertu, nous obtiendra les lumières dont nous avons besoin, pour en découvrir les avantages. Demandons lui cette grace avec confiance. *Ave Maria.*

Si tous les hommes se conduisoient par les lumières de la raison, il est certain qu'entre leurs volontez & celle de Dieu , il y auroit toujours une conformité très-parfaite. Car se peut-il faire qu'il y ait au monde une personne assez déraisonnable, pour nier qu'il est juste que Dieu soit le Maître, & que tout plie sous les ordres de sa Providence ? Lors que ses desirs se trouvent opposés à nos desirs est-il quelcun , qui osast soutenir que c'est au Seigneur à céder & à se regler selon nos caprices ? La folie des hommes est-elle jamais allée jusqu'à penser que deux volontez contraires puissent être également droites , & supposé que l'une des deux soit nécessairement déreglée, qui fut jamais si présomptueux que de croire que c'est la volonté de Dieu qui s'égare , & qui doit être reformée sur nôtre aveugle & incon-

stante volonté ? Tout le monde est donc persuadé qu'il faut que l'homme obéisse , & qu'il trouve bon tout ce qui vient de la part de son Créateur. *Iustum est subditum esse Deo*, disoit le mal-heureux Antiochus, il est juste que l'homme soit soumis à Dieu. D'où vient donc que nonobstant cette persuasion on a tant de peine à se soumettre ? D'où vient qu'on se plaint , qu'on s'afflige , qu'on se desespere, lors qu'il arrive quelque chose qui n'est pas conforme à nos desirs , ce n'est pas que les dispositions de Dieu nous paroissent injustes , non , nous avons trop de lumières pour former un jugement si faux & si ridicule : mais c'est que nous croions qu'elles ne nous sont pas avantageuses, c'est pourquoy on ne les condanne pas ces dispositions saintes , mais on ne peut se refoudre à les aimer , ce n'est pas la raison , c'est le cœur qui se revolte : En un mot , on calme l'esprit assez aisément , toute la peine est de reduire la volonté. Mais pourra-t-on refuser de la soumettre cette volonté , & de la soumettre même avec plaisir , si je vous fais voir que celle de Dieu nous est aussi favorable en toutes choses , qu'elle est équitable en elle-même , si je vous prouve qu'il n'est pas moins de nôtre interest que de nôtre devoir de nous y assujettir ?

Je m'en vais vous en convaincre, Messieurs, & pour cela je n'ai que deux raisons à vous proposer , dont la première est tirée de la volonté-même de Dieu , & la deuxième de nôtre soumission. Je dis que nous avons interest à nous soumettre parfaitement à ce que Dieu veut , parce que sa volonté ne tend qu'à nous rendre éternellement

bien-heureux dans le ciel, c'est le premier point. En second lieu, parce que nôtre soumission nous rend bien-heureux dès cette vie, c'est le second.

Je suppose d'abor une verité des mieux établies & des plus-consolantes qui nous aient jamais été révélées ; c'est qu'à la réserve du peché rien ne nous arrive ici-bas, que parce que Dieu le veut ; c'est lui qui donne les richesses, & c'est lui qui envoie la pauvreté, si vous êtes malade Dieu est la cause de vôtre maladie, si vous avez recouvert la santé c'est lui qui vous l'a renduë, si vous vivez, c'est uniquement à lui que vous devez ce grand bien, & lors que la mort viendra terminer vôtre vie, ce sera de sa main que vous en recevrez le coup mortel. *Bona & mala, dit l'Ecclésiastique, vita & mors, paupertas & honestas, à Deo sunt.*

Les libertins qui attribuent au hazard la plupart des événemens de la vie, sont des aveugles qui font pitié à quiconque s'applique un peu à rechercher les causes des effets les plus imprévus, pour les rendre muets sur ce point je ne veux que l'exemple de Saül. Vous savez que ce Prince fut élu Roi par le sort, qui de toutes les élections est celle où la raison & la volonté humaine ont moins de part : Le sort fut jetté premièrement sur les douze Tribus, & celle de Benjamin l'emporta. On les jetta ensuite sur les familles de cette Tribu, la famille de Metri fut la bien-heureuse. On vint aux particuliers qui composoient cette famille, & le sort tomba sur Saül qui en étoit, & que son air & sa taille rendoit

62     *Sermon soixante-septième,*  
plus-digne du Trône que nul autre des Israélites. On ne manqua pas de s'écrier d'abor, quel hazard ! quelle fortune ! Et cependant il y eût si peu de hazard à tout cela , que Saül avoit déjà été sacré par le Prophete Samuel sept-jours avant qu'on s'assemblast pour l'élection ; Tout ceci ne fut qu'une cérémonie par laquelle Dieu voulut déclarer à tout son peuple le choix qu'il avoit fait de cét homme. *Sortes mittuntur in sinum* , dit le sage , *sed à Domino temperantur.* C'est bien souvent un enfant qui met les billets dans le pan de sa robe , & qui les tire à l'aveugle & sans savoir ce qu'il fait , mais c'est le Seigneur qui conduit sa main selon qu'il le juge plus-à-propos pour faire sortir tel Prince , ou tel Magistrat qu'il lui plaît. *Sortes mittuntur in sinum , sed à Domino temperantur.*

Mais lorsque les méchans nous persecutent avec injustice , devons-nous encore alors nous en prendre à Dieu , & l'accuser du mal que nous endurons ? Oüï , Chrétiens Auditeurs , vous devez l'en accuser uniquement. Il n'est pas la cause du peché que fait vôtre ennemi en vous maltraitant , mais il est la cause du mal que cét homme vous fait souffrir en pechant. Cét homme injuste est comme un torrent qui du haut d'un rocher vient fondre sur une vaste campagne, ce n'est pas le laboureur qui donne à ce torrent rapide le mouvement qui l'emporte , mais c'est le laboureur qui tantôt rompant une digue , tantôt comblant un fossé , ou élevant une chaussée fait entrer ces eaux dans un champ plutôt qu'en un autre, soit qu'il prétende engraisser ce champ,

*De la soumission à la volonté de Dieu.* 63  
ou le desoler par cette voie; ou si vous aimez-  
mieux, ce méchant homme est entre les mains  
de Dieu comme un poison entre les mains d'un  
Operateur habile: ce n'est pas l'Operateur qui a  
donné à cette herbe ou à ce mineral la vertu  
maligne qui leur est propre, mais c'est lui qui  
les a mélez dans ce breuvage qu'il vous présente,  
soit qu'il ait dessein de vous donner la mort,  
ou comme il se peut faire, de vous guerir. Ainsi  
ce n'est pas Dieu qui a inspiré à vôtre ennemi la  
mauvaise volonté qu'il a de vous nuire, mais  
c'est lui qui lui en a donné le pouvoir; c'est lui  
qui a détourné sur vous la malice de cette per-  
sonne, qui a disposé les choses de-telle-sorte,  
qu'elle s'est trouvée en état de troubler vôtre re-  
pos, qu'elle l'a troublé effectivement. Le Sei-  
gneur a bien voulu que vous tombassiez en ce  
piège, puisqu'il ne l'a pas empêché, puisqu'il a  
même presté la main à ceux qui nous le ten-  
doient, c'est lui qui vous a livré à eux sans dé-  
fence, & qui a conduit, pour ainsi dire, tous  
les coups qu'ils vous ont portez. *Proorsus ad  
Deum tuum*, dit saint Augustin, *refer flagellum  
tuum*. N'en doutez nullement, si vous recevez  
quelque plaie, c'est Dieu lui-même qui vous a  
blessé. Quand toutes les créatures se ligueront  
contre vous, si le Créateur ne le vouloit pas,  
s'il ne se joignoit à elles, s'il ne leur donnoit &  
la force & les moïens d'exécuter leurs mauvais  
desseins, elles n'en viendront jamais à bout. *Non  
haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset  
desuper*, disoit le Sauveur du monde à Pilate.  
Nous pouvons dire le même & aux demons &

aux hommes , & aux choses-mêmes qui sont privées de raison & de sentiment. Non , vous ne m'affligeriez pas , vous ne m'incommoderiez pas comme vous faites , si Dieu ne l'avoit ainsi ordonné. C'est lui qui vous envoie avec pouvoir de me tenter , & de me faire souffrir. *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper.*

Si de tems-en-tems nous meditions un peu cet article de nôtre créance , il n'en faudroit pas davantage pour étouffer tous nos murmures dans toutes les pertes , dans tous les mal-heurs qui nous arrivent. *Dominus dedit, Dominus abstulit.* C'est le Seigneur qui m'avoit donné ces biens, c'est lui-même qui me les a ôtez , ce n'est ni cette partie , ni ce luge , ni ce voleur qui m'a ruiné , ce n'est point cette femme qui m'a noirci par ses médifances. Si cet enfant est mort , ce n'est ni pour avoir été mal-traitté , ni pour avoir été mal-servi : c'est Dieu à qui toutes ces choses appartenoient , qui n'a pas voulu que j'en jouisse plus-long tems , *Dominus dedit, Dominus abstulit.*

C'est donc une verité de foi que Dieu fait tout le mal dont on se plaint dans le monde. Je passe plus-avant , je dis non-seulement qu'il le fait , mais encore qu'il le fait avec raison , puis que tout ce qui se passe ici-bas à nôtre égar est un effet de sa providence , c'est-à-dire , de sa sagesse divine appliquée à nous gouverner. De cette proposition il est aisé de conclurre que tout ce qui nous arrive est infailliblement pour nôtre avantage : & voici comment je le prouve.

C'est

C'est un principe de morale , dont tout le monde convient , que tout gouvernement juste & réglé a pour sa fin le bon-heur de ceux qui y sont soumis. Or de tous les gouvernemens il n'en est point de plus-reglé que celui que Dieu exerce sur nous par sa providence , qui ne tend qu'à nous rendre bien-heureux. D'ailleurs la foi nous enseigne que cette providence est universelle , c'est-à-dire , que tout ce qu'il y a dans l'univers , tout ce qui s'y fait par la volonté absolüe ou par la permission de Dieu , tout cela se rapporte au bon gouvernement des hommes , & par-consequent il se rapporte à leur bon-heur.

De-sorte que nous ne pouvons douter , que tous les maux que Dieu nous envoie de quelque nature qu'ils puissent être, nous ne pouvons douter , dis-je, qu'ils ne nous soient très-utiles, sans soupçonner Dieu-même , ou de tyrannie ou d'imprudencè , sans l'accuser d'avoir des veües contraires à celles que doit avoir un bon Souverain , ou de manquer de lumières pour discerner ce qui nous est avantageux. Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est nous qui nous trompons , qui ignorons , & ce qui nous est bon & ce qui nous est mauvais, qui désirons souvent tout ce que nous devrions craindre , & qui craignons tout ce que nous devrions désirer ? C'est un signe d'un orgueil insupportable , dit Saint Basile , de croire qu'en ses propres affaires on n'a besoin de prendre avis de personne, & qu'on a de soi-même assez de prudence pour choisir le meilleur parti. Mais si aux choses qui nous regardent, tout autre voit mieux que nous ce qui nous est plus-utile ,

quelle folie de penser que nous le voïons mieux que Dieu même ; que Dieu , dis-je , lequel est exempt des passions qui nous aveuglent, qui pénétre dans l'avenir , qui prévoit les evenemens & l'effet que chaque cause doit produire ; vous savez que les accidens les plus-fâcheux ont quelque-fois d'heureuses suites , & qu'aucontraire les succès les plus-favorables peuvent enfin se terminer à de funestes illuës : C'est même une regle que Dieu garde assez ordinairement d'aller à ses fins par des voies toutes opposées à celles que la prudence humaine a coûtume de choisir.

Or ignorans, comme nous faisons, ce qui doit arriver dans la suite , comment osons-nous murmurer de ce que nous souffrons par la permission de Dieu ? n'appréendons-nous point de nous plaindre à faux , & lorsque nous aurions le plus de sujet de nous louer de la providence ? On vend Joseph , on l'emmene en servitude , on le jette dans une prison , s'il s'afflige de ces disgraces apparentes , il s'afflige en effet de son bon-heur , car ce sont autant de marches qui l'élevent insensiblement jusques sur le trône d'Egypte. Saül a perdu les asnesses de son Pere, il faut les aller chercher fort loin & fort inutilement ; c'est bien du tems & de la peine perduë ; il est vrai , mais si cette peine le chagrine , il n'y eût jamais de chagrin plus-déraisonnable , veü que tout cela n'a été permis que pour le conduire au Prophete , qui doit l'oindre de la part de Dieu, pour être le Roi de son peuple. Que nous serons confus lorsque nous paroîtrons devant Dieu , & que nous verrons les raisons qu'il aura eües de nous envoïer ces croix , dont nous lui



savons si mauvais gré. J'ai regretté ce fils unique qui m'est mort à la fleur de l'âge , hélas s'il eust encore vécu quelques mois ou quelques années, il auroit été tué mal-heureusement , & seroit mort en peché mortel ; Je n'ai pû me consoler de la rupture de ce mariage , si Dieu eust jamais permis que l'affaire se fust concluë , j'allois passer mes jours dans le dueil , & dans la misere. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai soufferte avec tant d'impatience ; je dois mon salut éternel à cette confusion qui m'a coûté tant de larmes. Mon ame étoit perduë si je n'eusse perdu cét argent. De quoi nous mé-lons-nous , Chrétiens Auditeurs , Dieu se charge de nôtre conduite , & nous sommes dans l'inquiétude ; on s'abandonne à la bonne foi d'un medecin ; parce qu'on suppose qu'il entend sa profession , il ordonne qu'on vous applique le trépan , qu'on vous taille , qu'on vous coupe le bras ou la jambe , pour arrêter la gangrene , qui pourroit enfin gagner jusqu'au cœur , on souffre toutes ces cruelles operations , on lui en fait gré , on l'en récompense liberallement , parce qu'on juge qu'il ne le feroit pas s'il n'étoit bien nécessaire , & qu'il faut croire chacun en son art , & nous ne voulons pas faire le même honneur à nôtre Dieu , on diroit que nous nous défions de sa sagesse , & que nous craignons qu'il ne nous égare , en pensant nous conduire à nôtre fin. Quoi vous livrez vôtre corps à un homme qui se peut tromper , & dont les moindres erreurs pourroient coûter la vie , quoi qu'il vous tourmente, qu'il vous cause d'horribles douleurs,

vous le laissez faire tout comme il l'entend, & vous ne pouvez laisser faire Dieu, vous prétendez lui faire leçon en un art où il est si savant, & où ni les hommes, ni les Anges-mêmes ne voient goutte.

Mais c'est pour cela-même que nous murmurons, parce que nous n'avons jamais pénétré dans les mystères de sa providence, parce que nous ignorons les motifs qu'il a d'en user comme il en use: Si nous voions tout ce qu'il voit, nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut; on nous verroit nous demander avec larmes les mêmes afflictions, que nous tâchons de détourner par nos vœux & par nos prières. C'est pour cela qu'il nous dit à tous en la personne des enfans de Zebédée. *Nescitis quid petatis*. Pauvres gens votre aveuglement me fait pitié, vous ne savez ce que vous me demandez; laissez-moi gouverner votre fortune, je connois mieux ce qui vous est nécessaire que vous-même; si jusqu'ici je vous avois conduis par vos sentimens & selon vos goûts, vous seriez déjà perdus sans ressource. *Nescitis quid petatis*. Mon Dieu, que vous êtes bon de n'avoir nul égar à nos aveugles prières, que deviendrions-nous, si pour punir nôtre peu de soumission, vous vous déterminiez enfin à contenter tous nos desirs. Que d'égarémens, que de cheûtes, que de plaies mortelles & incurables! En quels embarras, en quels abîmes de maux ne serions-nous pas bientôt plongez! Continuez Seigneur, à mépriser nos volontez & à faire regner la vôtre: nous sommes bien déraisonnables si nous refusons de

*De la soumission à la volonté de Dieu.* 69  
nous y soumettre , puis qu'elle fait toutes choses avec tant de sagesse , avec tant de raison , que la raison-même l'engage à ne rien faire contre nos véritables interests.

Mais , Messieurs , Dieu ne fait pas seulement avec raison tout ce qu'il fait à nôtre égar , il le fait encore avec amour. Oûi Chrétiens tout ce qui nous arrive en cette vie , arrive par l'ordre ou la permission d'un Dieu , qui nous a toujours aimé , & qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous regarde comme les créatures , comme les enfans , comme les héritiers , comme les images. Les bien fais que nous avons receûs de luy ont surpassé tous nos desirs , ils surpassent même nos conceptions & ceux que nous en recevons tous les jours sont sans mesure , & sans nombre. Il nous a tiré du néant , & il est continuellement appliqué à nous conserver l'être & la vie. Il nous a lavé dans le sang de son propre fils , & il nous nourrit aujourd'hui de la chair de ce fils unique, un cœur si tendre & si amoureux pourroit-il se résoudre à nous faire le moindre mal , pourroit-il même permettre qu'on nous en fit pouvant l'empêcher , comme il le peut ? Mon Dieu plutôt que de le penser , je croirai que les plus grands maux sont de tres-grands biens , & que vos coups les plus pesans , sont de très-douces & très-magnifiques caresses.

Voulez vous donc , Chrétiens Auditeurs , voulez vous être persuadés qu'en tout ce que Dieu permet qu'il vous arrive , il n'a en veüe que vos véritables avantages & vôtre bon-heur éternel ,

faites un peu de réflexion à ce qu'il a fait pour vous. Vous estes présentement dans l'affliction , songez que celui qui en est l'auteur est celui-la même qui a bien voulu passer toute sa vie dans les douleurs, pour vous en épargner d'éternelles , que c'est celui dont l'Ange est toujors à vos côtes , veillant par son ordre sur toutes vos voies , & s'appliquant à détourner tout ce qui pourroit blesser vôtre corps ou souiller vôtre ame , songez que celui qui vous cause cette douleur est celui qui sous nos autels prie sans cesse , & se sacrifie mille fois le jour pour expier vos crimes , & pour appaiser le courroux de son Pere à mesure que vous l'irritez , que c'est celui qui vient à vous avec tant de bonté dans le Sacrement de l'Eucharistie , & qui n'a pas de plus-grand plaisir que de s'unir à vous , & de converser avec vous. Quelle ingratitude après de si grandes marques d'amour se défier encore de lui , de rejeter ses presens comme suspects , de douter si c'est pour nous faire du bien , ou pour nous nuire qu'il nous visite. Mais il me frappe cruellement , il appesantit sa main sur moi. Que craignez vous d'une main qui a été percée , qui s'est laissée attacher à la croix pour vous. Il me fait marcher par un chemin fort épineux , & s'il n'y en a pas d'autre pour aller au ciel , mal-heureux que vous êtes , aimez-vous mieux perir pour toujors que de souffrir pour quelque tems ? N'est-ce pas cette-même voie, qu'il a tenue avant vous , & pour l'amour de vous ? Y trouverez-vous une seule épine , qu'il n'ait foulée , qu'il n'ait émouffée , qu'il n'ait rougie de son sang. Il me présente un

Calice plein d'amertume. Oûi, mais songez que c'est vôtre Rédempteur qui vous le présente, qui vous aimant autant qu'il le fait, pourroit-il se résoudre à vous traiter de la sorte, s'il n'y voïoit ou une utilité extraordinaire, ou une pressante nécessité. Vous avez oûi parler de ce Prince qui aima mieux s'exposer à être empoisonné que de refuser le breverage que son Medecin lui avoit ordonné, parce qu'il avoit toujourns reconnu ce Medecin fort fidele & fort attaché à sa personne. Et nous, Chrétiens Auditeurs, nous faisons cét outrage à nôtre bon Maître, que de refuser le Calice qu'il nous a préparé lui-même. Je vous prie de n'oublier pas cette consideration; elle suffit, si je ne me trompe, pour nous faire agréer les plus-fâcheuses dispositions de la volonté divine.

Lors que le demon vous suggerera des pensées d'impatience & de blasphème, lors que la nature se révoltera dans vous contre les ordres du Seigneur, lors que les hommes, comme il arrive quelquefois, voudront vous porter au murmure, où à la vengeance, répondez à ces dangereux conseillers, ce que le Sauveur dit à Saint Pierre, pour l'obliger à remettre son épée dans le fourreau. *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum?* Quoi donc, vous prétendez m'empêcher de boire le Calice que mon Pere m'a donné; vous voudriez que je le refusasse de sa main, de cette main qui m'a crée, qui me soutient, qui me conduit, qui me protege, qui m'a toujourns été si douce, & si liberale. *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* Si c'étoit

un ennemi qui me le présenta ce Calice, s'il me venoit d'une main suspecte ou inconnue, vous auriez raison de me porter à le rejeter, mais c'est mon Pere, c'est le meilleur, le plus-tendre, le plus-passionné de tous les Peres; c'est celui de qui j'ai tout receû, & de qui j'attens toutes choses: *Vade post me satana scandalum es mihi, quia non scapis ea quæ Dei sunt.* Taisez-vous pensées rebelles & seditieuses, & vous faux amis, hommes charnels retirez-vous, vous m'êtes à scandale; on voit bien que vous n'avez nul discernement, nulle prudence; c'est vous qui êtes mes véritables ennemis, puisque vous voulez me détacher de l'ami le plus-généreux, le plus-constant que j'aie au monde, puisque vous me voulez rendre suspect mon bon Pere. Mais vous avez beau dire, je suis assuré qu'il m'aime, qu'il ne veut que mon bien, qu'il veut me rendre éternellement heureux, & que je le ferai même dès cette vie, si je me soumets à tout ce qu'il veut. C'est ma seconde Partie.

Saint Augustin au vint-deuxième livre de la Cité de Dieu, parlant de la félicité des Saints, dit que dans le ciel, il n'y aura dans tous les bien-heureux qu'une seule volonté, laquelle sera accompagnée de quatre prérogatives qui composeront tout leur bon-heur. En premier lieu, cette volonté sera parfaitement libre & indépendante: En deuxième lieu, elle sera affranchie de tout mal: En troisième lieu, elle jouïra de toutes sortes de biens; enfin elle en jouïra pour toujours & sans crainte de les perdre: *Erit illius civitatis, & una in omnibus, & inseparabilis in sin-*

- *De la soumission à la volonté de Dieu.* 73  
*gulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, fruens indeficienter eternorum jucunditate gaudiorum.* Voilà sans doute tout ce qu'on peut souhaiter pour rendre la félicité accomplie. Mais est-il bien vrai que sur la terre, en cette vallée de larmes, en cette région si fertile en maux & en douleurs, où regne la fortune & l'inconstance, en cette vie qui n'est que tentation, que guerre continuelle; est-il vrai, dis-je, qu'on y puisse rassembler ces avantages? Oui, Messieurs, cela se peut, mais pour en venir à bout, il n'y a qu'une seule voie à prendre, c'est de soumettre parfaitement sa volonté à celle de Dieu.

Je suppose donc, qu'une personne Chrétienne s'étant guérie par ses réflexions, & par les lumières qu'elle a reçues de Dieu, de toutes les illusions du monde, voyant que tout n'est que vanité, que rien ne peut rassasier son cœur, que ce qu'elle a souhaité avec plus d'empressement, est souvent ce qui lui fait plus de peine. Qu'on ne sauroit quasi distinguer ce qui nous est bon de ce qui nous est contraire, le bien & le mal se trouvant presque par tout mélez ensemble, & ce qui étoit hier le meilleur, se trouvant aujourd'hui le pire. Voyant que ses desirs ne font que la tourmenter, que les soins qu'elle prend pour réussir la consomment, & nuisent même quelquefois à ses desseins au lieu de les avancer, qu'après tout c'est une nécessité que la volonté de Dieu s'accomplisse, qu'il ne nous arrive rien que par ses ordres, & qu'il ne peut rien ordonner à nôtre égar qui ne soit à nôtre avantage.

Je suppose, dis-je, qu'après toutes ces veûes

une personne se jette entre les bras de Dieu comme à l'aveugle, qu'elle se livre à lui, pour ainsi dire, sans condition & sans réserve, bien résoluë de se rapporter à lui désormais de toutes choses, & de ne rien plus désirer, de ne rien plus-craindre; en un mot, de ne plus rien vouloir que ce qu'il voudra, & de vouloir également tout ce qu'il voudra. Je dis que dès ce moment cette heureuse créature s'acquiert une liberté parfaite, qu'elle ne peut plus être gênée ni contrainte par qui que ce soit, qu'il n'est nulle autorité, nulle puissance sur la terre, qui soit capable de lui faire violence, ou de lui donner un moment d'inquiétude.

Comment est-ce que vous m'obligerez à faire ce que je ne veux pas, disoit un Saint Homme, dont un ancien rapporte les sentimens ? *Nulla res cogere me magis potest quam ipsum Deum.* Il faudroit pouvoit contraindre Dieu même, pour me pouvoir faire faire quelque chose contre mon gré; car tandis que Dieu fera tout ce qu'il voudra, je ne puis manquer d'être fort libre, puis que je ne veux que ce qu'il fait. Dieu veut-il que je sois malade, la maladie m'est plus-agréable que la santé, que je sois pauvre je ne voudrois pas être riche, que je sois le rebut de tout le monde je consens que le monde me méprise, je mets à cela toute ma gloire, faut-il que je vive ici ou ailleurs, que je passe mes jours dans le repos ou dans l'embarras des affaires, que je meure fort jeune ou fort vieux, je ne saurois dire ce que j'aime le mieux de toutes ces choses; mais du moment que Dieu aura fait son choix, & qu'il



m'aura fait connoître de quel côté son cœur panché, le mien pourra embarasser ce parti-là, & il y trouvera sa félicité, *Nulla res cogere me magis potest quam ipsum Deum.* Je dis, en second lieu, que cette personne est hors d'atteinte à toutes sortes de maux, & à celui qu'on appelle moral, qui n'est autre chose que le péché, & à celui qu'on appelle naturel. Le péché n'est autre chose qu'une rébellion de nôtre volonté contre la volonté de Dieu, or il est visible qu'il ne peut y avoir de rébellion, où il y a une soumission parfaite. Tous les autres maux ne sont des maux pour nous, que par l'opposition qu'ils ont avec nôtre propre volonté; car du moment que nous voulons une chose quelque mauvaise qu'elle soit dans l'estime des autres hommes, elle est bonne à nôtre égard. C'est dans ce sens qu'on peut prendre les paroles de Saint Bernard, quand il dit qu'il n'y auroit point d'enfer, s'il n'y avoit point de volonté propre: *Cesset voluntas propria & infernus non erit*, parce que la grande peine des dannez, est en ce qu'ils auront éternellement tout ce qu'ils ne voudront pas, & qu'ils n'auront jamais rien de ce qu'ils voudroient avoir. De sorte que si je veux tout ce que Dieu veut, je serai infailliblement exempt de tous maux, rien ne pouvant arriver en la vie qui soit contraire à la volonté de Dieu, ni par conséquent à la mienne. Mais n'est-ce point une chimere, qu'un homme sur qui les biens & les maux font une égale impression? Non ce n'est point une chimere, je connois plusieurs personnes qui se trouvent également bien dans la maladie & dans la santé, dans

les richesses & dans l'indigence, j'en connois même qui préfèrent l'indigence & la maladie aux richesses & à la santé. Et combien y en a-t-il qui vont encore plus-loin, qui se font un plaisir de la douleur, & qui sont plus-jaloux de leur pauvreté, que les plus-avares ne le sont de leurs trésors.

C'est beaucoup pour cette mal-heureuse vie, que de n'avoir plus rien à souffrir. Ce n'est pourtant pas assez pour une félicité entière, il faut encore n'avoir rien à désirer; c'est l'état de tous ceux qui veulent aveuglement tout ce que Dieu veut, comme leurs desirs sont les mêmes que ceux de Dieu, ils ne peuvent manquer d'avoir tout ce qu'ils desirerent, puisque Dieu ne desire rien inutilement. Mais de plus, il n'est rien de si vrai que ce que je m'en vais dire. Autant que nous avons de soumission pour la volonté de Dieu, autant Dieu a-t-il de condescendance pour nos volontez; il semble que du moment qu'on s'attache uniquement à lui obéir, il ne s'étudie plus lui-même qu'à nous contenter. Non-seulement il exauce nos prieres, mais il les prévient, il va chercher jusqu'au fond du cœur ces mêmes desirs qu'on tâche d'étouffer pour l'amour de lui, & il les accomplit, il les comble, il les surpasse tous de beaucoup.

Enfin le bon-heur de celui dont la volonté est soumise à celle de Dieu, est un bon-heur constant, inalterable, éternel. Nulle crainte ne trouble sa félicité, parce que nul accident ne l'a peut détruire. Je me le représente comme un homme assis sur un rocher au milieu de l'Océan, il voit

venir à lui les plus-furieuses vagues sans être effraïé, il prend plaisir à les considérer & à les compter à mesure qu'elles se viennent briser à ses piés. Que la mer soit calme ou agitée, que le vent pousse les flots d'un côté, ou qu'il les repousse d'un autre il est également immobile, parce qu'il s'est attaché à quelque chose de ferme & d'inébranlable.

De-là vient cette paix, ce calme, ce visage toujours serain, cet humeur toujours égale, que nous remarquons aux vrais serviteurs de Dieu. Vous avez bien raison, Ames Saintes, d'être sans inquietude, vous avez trouvé dans la volonté de votre Dieu une retraite inaccessible à tous les mal-heurs de la vie : *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, & flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Vous vous êtes élevé bien-haut au dessus de la region des tempêtes. Il n'est point de trait qui puisse aller jusques-là. Vous ne devez craindre ni les hommes, ni les demons. Quoi-qu'on fasse, quoi qu'il arrive, vous aurez toujours votre compte, ou Dieu même se trouvera loin du sien. *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, & flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.*

Il reste à voir comment c'est que nous pourrions aquerir cette heureuse soumission, cela ne se peut faire, Messieurs, que par l'exercice fréquent de cette vertu, & parce que les grandes occasions de la pratiquer sont assez rares, tout le secret consiste à profiter des petites qui sont journalieres, & dont le bon usage nous auroit bien-tôt mis en état d'essuyer les plus-grands re-

vers , sans en être ébranlez le moins du monde. Il n'est personne à qui chaque jour il n'arrive cent petites choses contraires à ses desirs & à ses inclinations ; soit que nôtre imprudence ou nôtre peu d'esprit nous les attire , soit qu'elles nous arrivent par l'inconfidération ou par la malignité d'autrui , soit enfin que ce soit un pur effet du hazar & du concours imprévu de certaines causes nécessaires. Quoi-qu'il en soit , toute nôtre vie est semée, pour ainsi dire, de ces menuës épines , lesquelles produisent en nôtre cœur mille mouvemens involontaires de haine , d'envie , de crainte , d'impatience, mille petits chagrins passagers, mille inquiétudes légères, mille troubles, qui du moins pour un moment altèrent la paix de l'ame : Par exemple , il échappe une parole qu'on ne voudroit pas avoir ditte , on nous en dit un autre qui nous choque , un domestique vous sert mal ou avec trop de lenteur , un enfant vous incommode , un fâcheux vous arrête , un étourdi vous heurte , un cheval vous couvre de bouë, il fait un tems qui vous déplaît, vôtre ouvrage ne va pas comme vous souâiteriez , un petit meuble se casse , un habit se tâche ou se déchire. Je sai bien que ce n'est pas de quoi exercer une vertu fort héroïque, mais je dis que ce seroit assez pour l'aquerir infailliblement si nous le voulions. Je dis qu'une personne qui seroit sur ses gardes pour offrir à Dieu toutes ces petites contrarietez , & pour les accepter comme étant ordonnées par la Providéce, outre qu'elle aqueriroit par cette pratique un grand nombre de mérites , que par ce moïen elle se disposeroit insen-

siblement à une très-grande union avec Dieu. Je dis qu'en peu de tems elle seroit capable de soutenir les plus-tristes & les plus-funestes accidens de la vie.

On peut ajoûter à cét exercice , qui est aisé & néanmoins plus-utile pour nous , & plus-agréable à Dieu que je ne puis vous le dire. On peut, dis-je , y en ajoûter encore un autre. Quoique les grandes disgraces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu, pour les endurer quand il lui plaira. Si Dieu vouloit vous ôter ou ce fils , ou ce mari , s'il permettoit que vous perdissiez ce procès, ou cét argent que vous avez mis à interest , vous auriez besoin d'une grande force pour supporter de si rudes coups, vous ne savez pas encore quelle sera sa volonté sur ce point. Prévenez ses ordres , & dés-ici soumettez-vous à tout ce qu'il a resolu de faire. Renoncez souvent en sa présence à tous les desirs que vous pouvez avoir d'augmenter , ou de conserver vos biens , vôtre santé , vôtre réputation , & protestez-lui que vous êtes prest de vous passer de toutes ces choses, s'il le veut ainsi. Pensez tous les jours dès le matin à tout ce qui peut vous arriver de plus-fâcheux, durant le cours de la journée , il se peut faire que dans ce jour , on vous apportera la nouvelle d'un naufrage , d'une banqueroute , d'un incendie ; peut-être qu'avant la nuit , vous recevrez quelque affront insigne, quelque horrible confusion , peut-être que la mort vous ravira la personne du monde que vous aimez davantage. Vous ne savez pas si vous ne mourrez point vous-même subitement & d'une

manière tragique ; acceptez tous ces mal-heurs en cas qu'il plaise à Dieu les permettre , contraignez vôtre volonté de consentir à ce sacrifice, & ne lui donnez point de relâche , que vous ne la sentiez disposée à vouloir , ou à ne pas vouloir tout ce que Dieu peut vouloir, ou ne pas vouloir.

Enfin , lors que quelcune de ces disgraces vous sera effectivement arrivée , au lieu de perdre du tems à vous plaindre ou des hommes , ou de la fortune , allez-vous jeter promptement aux piés de vôtre bon Maître , pour lui demander la grace de la supporter avec constance. Un homme qui a reçu une plaïe mortelle, s'il est sage, il ne court point après celui qui l'a blessé , il s'en va tout droit au Medecin qui le peut guerir. Mais quand en de pareilles rencontres vous cherchiez l'auteur de vos maux , ce seroit encore à Dieu qu'il faudroit aller , puis qu'il n'y a que lui qui puisse en être la cause.

Allez donc à Dieu, mais allez y promptement, allez y sur l'heure , que ce soit le premier de tous vos soins , allez-lui rapporter , pour ainsi dire, le trait qu'il vous a lancé, le fleau dont il s'est servi pour vous battre. *Ad Deum tuum refer flagellum tuum.* Baïsez mille fois les mains de vôtre Crucifix, ces mains qui vous ont frappé, qui ont fait tout le mal qui vous afflige. Dites-lui souvent ces belles paroles qu'il disoit lui-même à son Pere en sa plus-cruelle agonie : *Non mea sed tua voluntas fiat* : Seigneur , que vôtre volonté soit faite & non pas la mienne, je vous benis de tout mon cœur, je vous remercie de ce que vos ordres s'accomplissent sur moi , & quand il seroit en

mon

*De la soumission à la volonté de Dieu.* 81  
mon pouvoir d'y résister , je ne laisserois pas de  
m'y soumettre ; *Non sicut ego volo , sed sicut tu.*  
J'agrée cette calamité & en elle-même & dans  
toutes ses circonstances ; je ne me plains ni du  
mal que je souffre , ni des personnes qui me le  
causent, ni de la manière qu'il m'est arrivé, ni de  
la conjoncture du tems ou du lieu dans laquelle  
il m'a surpris ; je suis assuré que vous avez vou-  
lu toutes ces choses , & j'aimerois mieux mourir  
que de m'opposer en rien à vôtre très-sainte vo-  
lonté : *Fiat voluntas tua* : Ouij , mon Dieu , tout  
ce que vous voudrez en moi, & en tous les hom-  
mes , & aujourd'hui & en tout tems , & dans le  
ciel & sur la terre , qu'elle se fasse vôtre volonté,  
mais qu'elle se fasse sur la terre comme elle s'ac-  
complit au ciel. *Ainsi soit-il.*





# SERMON LXVIII.

## DE LA CONFIANCE en Dieu.

Fides tua te salvum fecit.

*C'est vôtre confiance qui vous a guéri.*  
S. Luc. ch. 17.

*Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance, & quand il ne s'y seroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit.*



ESSEURS, je ne sai si je dois admirer davantage ou la vertu infinie de cette confiance qui opere tant de miracles, ou l'invincible dureté des hommes en qui tant de miracles ne peuvent faire naître cette confiance. Ce second prodige me paroît d'autant plus-digne d'admiration, qu'on ne peut pas l'attribuer du moins universellement à certaine crainte naturelle qui porte les esprits



timides à se défier de tout, & à croire que les plus-fermes appuis sont fragiles. Au contraire, nous sommes pour la plûpart dans une disposition toute opposée, les plus-foibles soutiens nous paroissent inébranlables. Les sages du monde s'appuient sur leur prudence, comme si elle étoit infaillible. Les riches content sur leur or, les jeûnes gens sur leur âge, les personnes robustes sur leur santé comme sur de très-solides fondemens. On fait un si grand fonds sur la faveur, sur l'autorité, sur les amis, qu'on croit avec cela pouvoir se passer de Dieu-même, nous expérimentons tous les jours l'impuissance & l'infidélité des créatures, sans que cela puisse donner nulle atteinte à la confiance que nous y avons. Nous ne laissons pas de retourner à ces roseaux qui ont plié, qui se sont brisez si souvent entre nos mains. D'où vient donc que nous espérons si peu au Seigneur, en lui, dis-je, dont le pouvoir est immense & la fidélité si éprouvée ? D'où vient que quoi-que la nature ait mis en nos cœurs des semences de cette vertu, comme il paroît aux plus-impies, qui dans les grands périls & aux accidens inopinez, ne peuvent s'empêcher de lever les mains au ciel, & appeller Dieu à leur secours ? D'où vient, dis-je, que non-obstant cet instinct, nous avons tant de peine à mettre nôtre confiance au Créateur ? Comme cela est tout-à-fait déraisonnable, il est impossible d'en rendre aucune raison. Ce que l'on peut dire, c'est que nous n'avons jamais bien considéré celles que nous aurions d'en user tout autrement, je m'en vais vous les proposer ces rai-

sons, Chrétiens Auditeurs, avec cette ferme espérance que le Saint Esprit me donnera les lumières, dont j'ai besoin pour le faire avec quelque utilité, & que je lui demande au nom de MARIE. *Ave Maria.*

Il faut avouër que la Religion Chrétienne demande de ceux qui en font profession, des vertus bien hautes & bien héroïques, croire aveuglement ce qu'on ne peut concevoir, aimer de toutes ses forces ce que l'on n'a jamais veü, espérer fermement contre toute sorte d'espérance. C'est à quoi nous appelle le Christianisme, & ce que Dieu exige de chacun de nous. Il est le Maître, Chrétiens Auditeurs, & il est juste que tout plie sous les ordres d'une Majeste si absolüe. Mais n'avez-vous jamais fait réflexion qu'encore que d'une part il demande une soumission tout-à-fait aveugle, il use d'ailleurs de tant de condescendance pour nous y porter, qu'il semblé se-défier de son autorité souveraine, & vouloit nous persuader plutôt que de nous forcer de nous y soumettre. Ainsi quoi-que les mystères qu'il nous oblige de croire soient extrêmement obscurs; néanmoins il en établit la vérité par des preuves si fortes & si convaincantes, qu'à moins d'avoir renoncé à toute raison, nous ne pouvons pas en douter. Il fait la même chose pour nous engager à son amour, quoi-qu'il veuille être aimé sans être veü, cependant il ne veut pas être aimé sans nous avoir convaincu qu'il est aimable; c'est ce qu'il fait par les divers portraits qu'il a tracez dans les créatures, de ses infinies perfections & par les marques effectives

qu'il nous donne tous les jours de sa bonté. Je m'en vais vous faire voir qu'il garde la même conduite à l'égard de l'esperance. Il veut qu'elle soit ferme & inébranlable, lors même que tous ses appuis semblent ruinez, & que nous ne voions plus de ressources. Mais alors quoi qu'il nous cache les voies par où le secours nous doit venir, il ne nous cache pas les motifs qui nous persuadent qu'il viendra infailliblement, de sorte que bien-loin qu'il y ait des conjonctures, où l'exercice de cette vertu soit impossible, il est impossible qu'on ne l'exerce en toutes rencontres, pour peu qu'on s'applique à considérer ces motifs. Je les raporte tous à deux, qui feront les deux parties de ce discours : Le premier, c'est que Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur confiance ce sera la première partie : Le deuxième, c'est que quand il ne s'y seroit pas engagé lui-même, cette confiance l'y engageroit infailliblement c'est la seconde partie. Voila tout ce que j'ai à dire.

Les hommes s'engagent en plusieurs manières, soit à faire, soit à donner, ils y engagent quelque chose, leur honneur en promettant, leur conscience en le promettant avec serment, leurs biens en donnant des gages réels de leur parole, enfin leur liberté & leur vie en livrant leurs propres personnes jusqu'à ce qu'ils se soient acquitez de leur promesse. Or, Messieurs, Dieu s'est engagé à nous assister en tous nos besoins, à nous protéger en tous nos perils, à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de sa bonté, & il s'y est engagé en toutes les manières que je viens

de dire. Il nous l'a promis, le Dieu du ciel & de la terre, le Tout-puissant nous a donné sa parole, & il l'a donnée en des termes si clairs & si forts, qu'on ne peut douter de l'effet de sa promesse, sans le soupçonner de la plus-lâche infidélité, & de la fourberie la plus-insigne. Je suis assuré, Chrétiens Auditeurs, que nous ne faisons pas assez de réflexion sur ce motif, car si nous en avions un peu pénétré la force, nous ne flotterions pas comme nous faisons entre l'espérance d'obtenir & la crainte de n'obtenir pas. Le Seigneur a dit, que dans la nature divine il y a une Trinité de Personnes qui ne détruit point l'unité d'essence, quoi-que cela passe toutes nos conceptions, nous ne laissons pas de le croire aussi fermement que si nous le voyions de nos yeux, parce que nous sommes persuadés que Dieu ne sauroit mentir. Le même-Dieu dit en termes encore plus-clairs, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons, que sans attendre même qu'on le prie, il veille sur tous nos besoins pour y pourvoir. La chose n'est pas plus-incroyable que le Mistère de la Trinité, & Dieu ne peut non plus mentir en ce point qu'en tous les autres, pourquoi donc refuserions-nous d'ajouter une créance parfaite à ces derniers. Il déclare en cent endroits de l'Écriture, que quiconque espere en lui ne sera point trompé dans son espérance, qu'il n'est point de danger si grand, de nécessité si pressante dont il ne tire ceux qui auront recours à sa bonté; cela ne doit-il pas suffire, pour nous donner une entière confiance, à moins que nous n'ayons de lui l'idée du monde la plus-extrava-

gante & la plus-indigne. Abraham avoit une femme sterile , & de plus son âge qui étoit fort avancé , lui avoit ôté toute esperance d'avoir des enfans ; cependant Dieu promit à ce Patriarche de peupler la terre de ses descendans , il le crût sans peine, & bien-tôt après il fut confirmé dans sa créance par la naissance d'Isaac. Ensuite il reçut ordre d'égorger ce fils unique, il se dispose à obéir , & ne laisse pas d'esperer une nombreuse posterité par ce même fils qu'il va sacrifier de sa propre main. Je ne sai , Messieurs , si vous admirerez cette foi, pour moi , quoi-qu'elle me paroisse très-grande, je ne suis pas autrement surpris, mais quelle apparence qu'un enfant mort puisse être le pere d'une nation entiere, mais est-il plus-probable que le Roi des vivans & des morts ait trompé son serviteur , ou qu'il doive trahir sa parole ? Il faudra donc resusciter Isaac , quand il faudroit anéantir l'univers , & créer un nouveau monde, le Seigneur ne se dementira pas , il peut tout faire , & il fera tout plutôt que de commettre une perfidie.

Voulez-vous voir une confiance vraiment admirable ? c'est celle de la femme Cananeéne ; le Fils de Dieu n'oublia rien, ce semble, pour la jeter dans le desespoir , bien-loin de lui promettre quelque chose, il lui donna des réponses qui sembloient marquer une volonté déterminée de la refuser jusqu'au bout , il la traita de chienne , il feignit de ne vouloir pas l'entendre , il rebutta les Apôtres qui voulurent parler pour elle , tout cela ne fut pas capable d'éteindre en son cœur l'esperance qu'elle avoit conçëue en la bonté de

IESUS-CHRIST. Aussi IESUS-CHRIST lui-même en fut-il charmé, & ne pouvant plus retenir son admiration, il fut comme contraint de la faire éclater par ces paroles. O femme il faut avouër que vous avez une grande confiance ! O *mulier magna est fides tua !* Ouï sans doute, il y a lieu de s'étonner que cette pauvre femme païenne ait pû soutenir ce refus, sans être ébranlée. Cela s'appelle véritablement espérer contre l'esperance, *in spem contra spem*. Mais pour nous y a-t-il lieu d'être surpris que nous attendions tout de Dieu après les paroles qu'il nous a données, après qu'il nous a non-seulement permis, mais même commandé d'aller à lui, après qu'il s'est plaint si souvent de ce que nous ne lui demandions rien, ou même de ce que nous ne lui demandions pas assez.

Lors qu'un honnête homme nous promet de nous rendre un bon office, ou de nous faire quelque autre grace, qu'il nous en donne sa parole, c'est comme si nous avions déjà la chose entre les mains, nous n'oserions lui demander de plus-grandes seûretez, & nous ne croions pas même qu'elles soient nécessaires à son égar ; est-ce que je me ferois moins à la promesse de mon Dieu ? & que je ne me tiendrois pas aussi asseûré sur sa parole que sur celle du plus-honnête homme du monde ? D'autant plus que la parole qu'il nous a donnée n'est pas une parole en l'air, & qu'il peut desavoûër, quand même il seroit sujet comme nous à changer de volonté ; c'est une promesse par écrit, & inserée dans le même livre, sur lequel il nous doit juger quelque jour, c'est-à-dire

dans le livre des Evangiles , s'il avoit manqué à s'en acquitter avec une fidelité entière. Comment au jour du Jugement oseroit-il produire ce livre saint, pour condanner nôtre desobéissance , puis qu'il y trouveroit en même-tems la condamnation de son infidelité ? Quelle apparence que ce Dieu qui exige avec tant de rigueur l'accomplissement des vœux & des promesses que nous lui faisons ; quelque penibles que soient les choses qu'on lui a vouées , quoi-qu'on se soit engagé sans nulle connoissance de l'avenir, & sans avoir pû prévoir les difficultez qui devoient traverser l'exécution ? Comment , dis-je , ce même Dieu pourroit-il souffrir d'être convaincu, d'avoir manqué de foi, & mal tenu sa parole, lui à qui toutes choses sont si aisées , & qui ne peut avoir aujourd'hui aucune raison de nous refuser , qu'il n'ait préveuë dès le tems de sa promesse ? Or il m'a donné de quoi l'en convaincre , au cas qu'il me refusa quelque chose de ce que je lui demanderais , ou que j'attendrais de sa liberalité , sans que même je lui demande. J'ai une cedula de sa main, dit Saint Jean Crisostôme , qui me répond de tout ce qu'il m'a promis, & qui rend ma confiance inébranlable.

Après ces seûretez toute autre précaution est inutile du côté de Dieu. Néanmoins comme le serment est quelque chose de plus-inviolable parmi les hommes que tous les autres engagements , le Seigneur a bien voulu l'ajouter à sa parole , afin de nous faire voir, dit Saint Paul, avec plus-de certitude la fermeté immuable de ses promesses, & qu'étant appuiées sur ces deux

choses , par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe , nous concevions une esperance ferme & solide. Quel bon-heur pour nous , dit Tertullien , sur ce sujet , que Dieu veuille bien jurer pour l'amour de nous ? Pourroit-il mieux nous faire entendre combien est sincere le desir qu'il a de nous donner ce qu'il nous promet ? *O nos beatos quorum causâ Deus jurat , ô miserrimos si nec Deo juranti credimus ?* Mal-heureux homme , rien ne sera-t'il capable de te donner de la confiance ; je t'engage ma parole , dit le Seigneur , souviens-toi que c'est la parole d'un Dieu , je t'engage ma parole que je prendrai soin de toi , & que je pourvoirai à toutes tes necessitez , qu'il te suffise que je suis ton pere & que je n'ignore pas tes besoins. Demande-moi tout ce que tu voudras , je n'excepte rien , je suis prêt de te l'accorder. C'est beaucoup promettre , mais encore une fois c'est Dieu qui s'engage , n'est-ce pas encore assez , je te jure par moi-même qui suis la vie & la verité éternelle , par moi qui haïs le mensonge , & qui punis le parjure d'éternelles peines , par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper personne que cesser d'être ce que je suis , je te jure , que je te servirai de bouclier contre tous tes ennemis , de medecin dans toutes tes maladies , de guide dans toutes tes voies , de conseil dans tous tes doutes , d'azile dans tous tes perils , de ressource infailible dans les plus-grandes-extrémitez , & lorsque tu seras abandonné de toutes les créatures.

Je ne pense pas , Messieurs , que nôtre peu de foi puisse résister à de si grandes assurances.



Après cela si Dieu pouvoit nous refuser quelque chose, il pourroit se renoncer soi-même, & se rendre coupable d'un parjure horrible. Mais qu'est-il nécessaire de produire tant de raisons pour conclurre nôtre défiance ? Craignons-nous ? Chrétiens Auditeurs, n'avons-nous pas de gages réels & effectifs de sa parole. On voit tous les jours des hommes qui retirent les paroles qu'ils ont données, on en trouve qui défavoûent leur écriture ; Il en est qui osent même violer les sermens les plus-solemnels, mais il n'en est aucun dont on puisse appréhender l'inconstance, ou la perfidie, quand on a de bons gages entre les mains ; ou que la personne s'est donnée elle-même pour otage de sa parole. J'ai souvent admiré dans la sainte Ecriture la prière que Moïse fait à Dieu pour l'obliger à pardonner à son peuple, pour obtenir de lui cette grace : Il fait un long détail de toutes celles qu'il a déjà départies à cette ingrate Nation, il le fait res-souvenir des plaies d'Egipte, du passage de la mer rouge, & de tous les prodiges qui accompagnerent, ou qui suivirent cette memorable journée. Il semble d'abor qu'il s'y prend fort mal, car enfin ce n'est pas le moïen d'adoucir un maître offensé, que de lui représenter ce qu'il a fait pour le serviteur, dont l'ingratitude le met en colere, plus ses bien-faits sont insignes, plus le crime est énorme, & par conséquent le soin qu'on prend de lui exagerer la grandeur, & le nombre de ses faveurs paroît bien plus-capable d'irriter que d'éteindre son ressentiment. Cependant tout le contraire arriva, Dieu fut de-

farmé par le souvenir des biens immenses qu'il avoit faits à son peuple, il ne peut refuser à cette considération le pardon qu'on lui demandoit. D'où vient cela, Chrétiens Auditeurs, c'est que les graces que nous recevons de Dieu, sont comme autant de gages de celles que nous pouvons demander & esperer dans la suite, quoique nous l'aïons fâché il ne peut se résoudre à nous perdre, parce qu'il perdrait en même-tems toutes ses graces; d'ailleurs la bien-seance ne lui permet pas de rien refuser à des personnes, à qui il a déjà témoigné son amour par de grandes liberalitez, de-peur qu'il ne parût en cela quelque inconstance; sur tout si ce qu'on demande est beaucoup moindre, que ce qu'il a donné de plein-gré ou qu'il soit nécessaire, pour accomplir les premiers presens.

Cela étant supposé, Messieurs, je vous prie de repasser vous-mêmes à loisir les bien-faits que vous avez receûs de Dieu, & de considerer si après de si grandes profusions il est quelque chose que vous ne deviez attendre de sa bonté: En premier lieu la plus-part de ce que vous souhaitez est comme une suite & un accessoire de ce qu'il vous a déjà donné gratuitement, & par-consequent il est tellement engagé à vous l'accorder, qu'on peut dire qu'en le faisant il s'aquitte-  
ra d'une dette plutôt qu'il n'exercera sa magnificence, & ainsi en vous donnant la vie, il s'est comme obligé à vous donner de quoi subsister, en multipliant vos enfans il s'est chargé du soin de les nourrir, & de leur procurer des établissemens raisonnables. Il vous a crée pour le ciel, il

vous doit en quelque sorte tous les moïens qui sont nécessaires pour y parvenir , des secours pour observer les commandemens , de forces pour résister aux tentations , des lumières pour connoître sa volonté , du courage pour l'exécuter , enfin de la constance dans tous les maux de la vie , & la persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes. En second lieu tout ce que vous pouvez desirer est infiniment au dessous de ce que vous avez déjà reçu , de sorte que c'est lui faire tort de penser que son amour qui l'a porté à faire pour vous de si grandes choses , vous en puisse refuser de si petites.

Quoi , Chrétiens Auditeurs , ce Dieu qui a créé pour vous le ciel & la terre , n'aura pas soin de vous pourvoir d'un taudis en quelque coin du monde pour vôtre habitation ? Il vous a tiré du néant , & il ne vous tirera pas de la pauvreté ? Il a fait tant de merveilles pour le plaisir de vos yeux & de tous vos autres sens ; & vous craignez qu'il ne vous laisse manquer du nécessaire ? Il pare si magnifiquement la terre qui vous sert de marche-pié , & il ne couvrira pas du moins vôtre nudité ? Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? *Factus est mihi Dominus in refugium , & Deus meus in adjutorium spei mea.* Mon Dieu est devenu lui-même l'appui de ma confiance , il a bien voulu m'engager , pour ainsi dire , sa propre personne , afin qu'il n'y eust rien de si grand , rien de si précieux , rien de si extraordinaire que je n'attendisse de lui avec une certitude entière ; en effet comme le gage est une sûreté qui ne laisse point de lieu à l'inquiétude , comme on

croit déjà posséder tout ce qui est promis sous une si bonne caution , non-seulement j'espère, mais je crois déjà tenir toutes choses en un dépôt de si grand prix. *Qui proprio filio suo non percipit , sed pro nobis omnibus tradidit illum , quomodo ,* dit l'Apôtre saint Paul , *non etiam cum illo omnia donavit.* Je ne dis pas que vous devez tout espérer de celui qui vous a donné son propre fils ; je dis qu'il vous a déjà donné toutes choses avec lui , puisque après cet engagement vous ne devez non plus vous défier de sa libéralité , que si vous étiez déjà en possession de tout ce que vous en pouvez attendre.

Mais de quelle manière s'est-il donné lui-même à nous, ce fils immortel , il nous a donné son sang , ses mérites , ses douleurs , sa vie , sa mort, & après sa mort son sang , pour nous servir de breuvage , & sa chair pour nous tenir lieu de nourriture. Dieu à beau crier qu'il est nôtre Père, que c'est lui qui nous a créés, que nous ne lui sommes pas moins chers que les oiseaux qu'il nourrit aux plus-mauvais tems , qu'il tient le compte même de nos cheveux, qu'on ne peut pas nous en arracher un seul qu'il ne le sache , tout cela n'est pas capable de nous raffermir. Il nous promet qu'il fera des miracles plutôt que de tromper nôtre espérance ; oui , nous dit-il , les montagnes changeront de place à vôtre parole, le poison le plus-mortel n'aura nulle force pour vous nuire, les serpens seront sans venin , & les lions sans ferocité, vous n'aurez qu'à toucher les malades pour les guerir, vous serez redoutable à tous les demons , toute la nature vous obéira.

Je vous en répons, je vous le jure, j'ai fait tout cela pour cent autres, j'ai fait pour vous-même plus que cela. De si grandes promesses, de si grands sermens faits & pour nous & pour les autres, tout cela ne peut nous rassûrer contre le moindre peril, ne peut nous obliger à nous mettre entre ses mains, & nous aider à esperer en lui, & nous faire bien comprendre qu'il ne nous peut rien refuser, en un mot, pour rendre nôtre confiance inébranlable, *Factus est mihi Dominus in refugium, & Deus meus in adiutorium spei mea.* Quelle devoit donc être la fermeté de cette confiance qui est appuïée sur de si puissans engagements ? Quel calme, quelle tranquillité ne devoient pas produire en nos cœurs des esperances si bien fondées ? Comment se peut-il faire que nous hésitions encore dans nos demandes, & qu'il y ait des accidens qui nous effraient ? Cependant il n'est que trop vrai que les soucis, la défiance & la crainte regnent presque universellement dans tous les cœurs.

L'un craint pour sa santé, l'autre pour sa réputation, l'autre pour son bien, un autre pour sa vie ou pour celle de ses amis. Qui songe à placer son argent, qui a établi une fille, qui à ramasser de quoi subsister en la vieillesse, & tout cela avec beaucoup de chagrin, avec une extrême inquietude. Cette mere tremble sans cesse pour son fils unique, & croit qu'à chaque moment on va lui annoncer quelque disgrâce qui lui sera arrivée. Le moindre vent trouble ce pilote, le moindre nuage alarme ce laboureur. Mais ce qui est bien étrange, & tout-à-fait ou-

trageux à Dieu, c'est qu'au même-tems qu'on méprise ainsi le secours qu'il nous offre, on s'adresse à des créatures mortelles & impuissantes. On a recours à des hommes lâches, interressez, inconstans qui n'ont jamais rien fait en nôtre faveur, qui nous ont été contraires, qui nous ont trompé en mille rencontres, en un mot de qui nous avons autant de sujet de nous défier, que nous en aurions de nous appuyer uniquement en nôtre bon maître.

Voilà, Chrétienne Compagnie, ce qui pousse à bout la patience du Seigneur; voilà ce qui l'oblige non-seulemēt à ne pas nous assister en nos desseins, mais encore à les traverser de tout son pouvoir; c'est pour se venger de ce mépris si injuste qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haïes dont nous nous croïons bien défendus, qu'il coupe par le pié ces arbres, à l'ombre desquels nous pensions dormir en sécurité, en un mot qu'il tourne contre nous tout, même nôtre prudence charnelle, & nous réduit au point d'appréhender toutes les choses, où nous avons plus de confiance, selon cette parole du Prophete. *Destruixisti omnes sepes ejus, posuisti firmamentum ejus formidinem.* Passons à la seconde partie.

Quand Dieu ne seroit pas engagé à secourir ceux qui ont mis en lui leur confiance. Je dis, Messieurs, que cette confiance l'y engageroit suffisamment par elle-même, j'en rapporterai deux raisons que je me contenterai de toucher brièvement. La première c'est qu'on ne peut faire plus d'honneur à Dieu qu'en attendant de lui

toutes

toutes choses ; la seconde c'est que Dieu se des-honoreroit infiniment , s'il vous frustoit de cette attente.

Pour la première elle est si nettement exprimée dans l'Écriture par la bouche du Prophete, qu'on ne peut pas en douter , *Invoca me in die, tribulationis*, dit le Seigneur , *eruem te , & honorificabis me*. Appelez-moi à vôtre secours au jour de vôtre affliction , je vous delivrerai & vous me ferez honneur. Mais quel honneur , Chrétienne Compagnie , le plus-grand , si je ne me trompe , le plus délicat , le plus-digne de Dieu qu'il puisse recevoir d'une créature ; c'est un honneur qui publié en même-tems toutes ses perfections , & qui les met dans leur plus-grand jour. Car enfin on ne se peut confier en Dieu qu'on ne le croie très-veritable en ses paroles, très-éclairé pour voir nos besoins, très-bon pour vouloir nous secourir , très-puissant pour exécuter en nôtre faveur ce qui passe toutes les forces des créatures , très-sage pour le faire par des voies douces & faciles, inconnuës à toute la prudence humaine , très-fidele pour nous aider promptement , constamment , & sans jamais se lasser , très-magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons , enfin très-misericordieux pour n'en être pas empêché par tous nos crimes. Je sai que tout Chrétien doit avoir ses sentimens , mais il s'en faut bien que tous ne les aient aussi avant gravez dans le cœur ; un homme plein de confiance , croit ces choses d'une manière effective , il en est si persuadé , qu'il hazarde tout sur sa créance , ou plutôt qu'il s'y

98      *Sermon soixante-huitième,*  
appuïe entièrement sans qu'il croïe rien ha-  
zarder.

Il est bien aisé de donner au Seigneur dans une prière la qualité de pere, & de le louër de sa liberalité & de sa toute-puissance, on le fait souvent sans savoir ce que l'on fait; mais vouloir bien dépendre en tout de sa providence paternelle, attendre sans inquiétude & dans les plus-pressantes occasions le secours qu'il nous a promis, faire plus de fond sur sa parole que sur tous les moiens humains, se remettre sur lui de tous nos soins, dormir, pour ainsi dire, entre ses bras au plus-fort des plus-horribles tempêtes, c'est ce qui s'appelle croire tout-de-bon qu'il y a un Dieu, & avoir de lui une idée conforme à sa grandeur infinie. C'est pour cela que comme dans l'ancien Testament il s'est glorifié d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob à cause qu'il n'avoit point eü d'adorateurs si fideles ni si soumis. Aussi est-il appelé par saint Paul le Dieu de l'esperance *Deus spei*, pour nous faire entendre que de toutes les vertus il n'en est aucune qui l'honore davantage, & qui le traite plus-veritablement en Dieu.

Mais quand cette vertu seroit moins d'honneur à Dieu, on ne peut nier qu'il se deshonoreroit lui-même étrangement, s'il ne répondoit par ses bien-faits aux sentimens qu'elle nous auroit inspiré de sa liberalité. Il seroit donc dit que la confiance d'une créature auroit surpassé la générosité du Tout-puissant, & qu'un homme auroit trouvé la bonté divine moins liberale en effet qu'il ne l'auroit conceüe dans son idée.



Je vous laisse à juger quelle tâche ce seroit au nom du Très-haut, & s'il y a quelque apparence qu'il la souffre c'est sur ce fondement que les Peres ont enseigné que nôtre esperance est la mesure des graces que nous recevons de Dieu. Saint Tômas dit qu'elle est en nous le principe de l'impetration, comme la charité l'est du mérite; de sorte que comme nous méritons à proportion de l'amour qui nous fait agir, nous obtenons aussi toujours à proportion de la confiance qui nous porte à demander. C'est encore pour cette même raison que saint Gregoire de Nazianze dit que du moment qu'on a prié, Dieu se croit engagé par gratitude à donner ce qu'on lui demande, ce n'est plus une grace qu'il accorde, c'est un bien-fait qu'il reconnoît. *Cum à Deo beneficium petitur, beneficio affici se putat.* Comment donc, Chrétiens Auditeurs, Dieu pourroit-il laisser tomber en confusion un homme, qui l'honore si parfaitement? Comment refuseroit-il de nous protéger, s'il est vrai que nous ne pouvons le glorifier davantage qu'en lui demandant sa protection.

C'est un mouvement si naturel & si raisonnable en même-tems, que celui qui nous engage à aimer & à secourir ceux qui recourent à nous, qu'on jugeroit indigne du nom d'homme quicôque en useroit autrement. Nous lisons dans l'Histoire greque, qu'un Sénateur de l'Arcopage aiant repoussé brutalement un moineau, qui s'étoit jetté dans son sein, pour se sauver d'un Vautour qui le poursuivoit; cette action parût si lâche à tous ses collegues, qu'ils le chasserent de leur

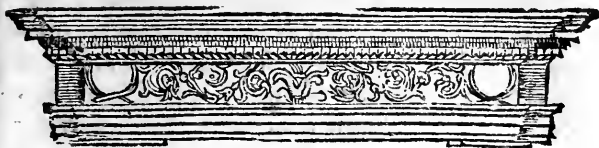
compagnie, comme s'il l'eust deshonorée par sa dureté. Qu'auroient fait ces Juges, si au lieu d'un oiseau il eust été question ou d'un homme ou d'une femme? Mais que seroit-ce, si le Seigneur en usoit ainsi à l'égard de ses propres enfans, de ses pauvres créatures, lorsque pleines de confiance elles vont à lui comme à la source de toute bonté; que cela seroit indigne de sa grandeur & de son infinie miséricorde; Non, Messieurs, ne craignez point qu'il vous rejette; Quelque peril qui vous menace, quelque ennemi qui vous persecute, quelque douleur qui vous presse, en quelque foiblesse que vous vous trouviez, appuiez-vous sur vôtre Dieu, jetez-vous hardiment entre ses bras, il ne se retirera point pour vous faire donner du nez en terre, *Projice te in eum, non se subtrahet, ut cadas.*

Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui esperent en vous, & qu'on ne peut manquer de rien quand on attend de vous toutes choses, que j'ai resolu de vivre à l'avenir sans aucun souci, & de me décharger sur vous de toutes mes inquietudes, *in pace in idipsum dormiam & requiescam, quoniam tu Domine singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller & des biens & de l'honneur; les maladies peuvent m'ôter les forces & les moiens de vous servir, je puis même perdre vôtre grace par le peché; mais jamais je ne perdrai mon esperance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, & tous les demons de l'enfer feront à ce moment de vains

efforts , pour me l'arracher , *in pace in idipsum dormiam & requiescam.* Les autres peuvent attendre leur bon-heur ou de leurs richesses ou de leurs talens ; les autres s'appuient ou sur l'innocence de leur vie , ou sur la rigueur de leurs penitences , ou sur le nombre de leurs aumônes , ou sur la ferveur de leurs prières , *tu Domine singulariter in spe constituisti me.* Pour moi , Seigneur , toute ma confiance c'est ma confiance-même. Cette confiance ne trompa jamais personne , *nullus , nullus speravit in Domino , & confusus est.* Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux , parce que j'espère fermement de l'être , & que c'est de vous ô mon Dieu , que je l'espère , *In te Domine speravi non confundar in aeternum ;* Je connois, hélas ! je ne le connois que trop que je suis fragile & changeant. Je sai ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux affermies. J'ai veû tomber les astres du ciel , & les colonnes du firmament , mais tout cela ne peut m'effraier , tandis que j'espererai , je me tiens à couvert de tous les mal-heurs , & je suis assuré d'esperer toujours, parce que j'espère encore cette invariable esperance. Enfin je suis sûr que je ne puis trop esperer en vous, & que je ne puis avoir moins que ce que j'aurai esperé de vous. Ainsi j'espère que vous me tiendrez dans les penchans les plus rapides , que vous me soutiendrez contre les plus-furieux assauts , & que vous ferez triompher ma foiblesse de mes plus-redoutables ennemis , j'espère que vous m'aimerez toujours & que je vous aimerai aussi sans

102 *Sermon soixante-huitième,*  
relâche, & pour porter tout-d'un-coup mon  
esperance aussi-loin qu'elle peut aller, je vous  
espere vous - même de vous - même, ô mon  
Créateur! & pour le tems & pour l'éternité.  
*Amen.*





# SERMON LXIX.

## DE LA PRIERE.

O mulier magna est fides tua, fiat tibi  
sicut vis.

*O femme vous avez une grande foi, que  
ce que vous demandez soit fait comme  
vous le desirez. S. Math. c. 15.*

*Nous obtenons peu par nos prières, parce que nous  
demandons trop peu, & que le peu que nous de-  
mandons, nous ne le demandons pas assez.*

**V**OICI un exemple de foi, d'humili-  
té, de constance en la prière, des  
plus-illustres qui aient jamais été  
donnez au monde. Une femme Ca-  
nanéene dont la fille étoit possédée du demon,  
quoi-qu'elle ne soit point du peuple de Dieu,  
qu'elle n'ait jamais leû les livres saints, ni en-  
tendu expliquer les Propheties, conçoit une si  
haute idée du pouvoir & de la bonté du Sau-  
veur du monde, qu'elle ose bien esperer qu'il

fera un miracle en sa faveur , & le Sauveur lui-même s'efforce en vain de détruire en elle cette espérance. Il méprise d'abor sa prière , & ne daigne pas lui faire un mot de réponse ; il rebutte même les Apôtres qu'elle avoit contraint par ses importunités d'être ses intercesseurs. Il leur déclare que son Pere ne l'a envoié que pour les enfans d'Israël , c'est comme s'il disoit , qu'il n'a point de pouvoir à l'égard de cette femme , il la refuse elle même avec outrage , il lui déclare que ce seroit jeter le pain aux chiens que de lui faire quelque grace , & qu'en exauçant sa prière il feroit une action indigne de lui , & de toute personne raisonnable. *Non est bonum sumere panem filiorum & mittere canibus.* Il semble qu'en voila bien assés pour desesperer une pauvre créature , & pour l'obliger à se retirer toute couverte de confusion , elle persiste encore toutefois dans sa demande , elle trouve un nouveau sujet de confiance dans ce même refus , qui paroît si précis & si outrageux. Vous avez raison , Seigneur , lui dit-elle , le pain des enfans n'est pas pour les chiens , mais il ne laisse pas d'en tomber quelque miette sous la table du Maître , dont ces pauvres animaux profitent. *Etiam Domine , nam & catelli comedunt de micis , quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* O femme , s'écria alors le Fils de Dieu , vous avez une grande foi , allez on ne sauroit rien vous refuser, ouï vôtre fille sera guérie , & dès ce moment elle est délivrée du malin esprit qui la tourmentoit. *O mulier magna est fides tua , fiat tibi sicut vis , & sanata est filia eius ex illa hora.*

Messieurs , je ne saurois vous dire avec quelle peine je sens l'impuissance où je suis d'exprimer par mes paroles ce que je conçois au recit de cette histoire. O prière puissante & divine prière ! inépuisable trésor qui renfermez tous les trésors & du ciel & de la terre ! admirable instrument accordé à la foiblesse des hommes , pour operer toutes les merveilles dont le Créateur lui-même est capable , que ne puis-je dire à mes Auditeurs tout ce que je pense de ton efficace , ou du moins que ne puis-je leur apprendre à faire ce que je vois qu'il faudroit faire , pour l'emploïer efficacement. Je m'en vais tâcher de vous l'enseigner après que nous aurons imploré le secours d'en haut par l'entremise de nôtre Avocate. *Ave Maria.*

Il est étrange que JESUS-CHRIST s'étant si souvent , & si solennellement engagé à exaucer toutes nos prières , la plus-grand part des Chrétiens se plaignent tous les jours de n'être pas exaucez. Car enfin on n'en peut pas rejeter la cause, sur la nature des biens que nous demandons , puis qu'il n'a rien réservé dans ses promesses : *Omnia quacunque orantes petitis , credite, quia accipietis.* On ne doit non plus l'attribuër à l'indignité des personnes qui demandent , puis qu'il a promis sans exception à toutes sortes de personnes : *Omnis qui petit accipit.* D'où peut donc venir que tant de prières sont rejetées ? Ne seroit-ce point peut-être que comme la plûpart des hommes sont également infatiables & impatiens dans leurs desirs , ils font des demandes ou si excessives ou si pressantes , qu'ils rebuttent

Dieu par leur indiscretion, ou par leur importunité ? C'est tout le contraire, Messieurs, je crois que l'unique raison pourquoi nous obtenons si peu de Dieu, c'est que nous ne lui demandons pas assez. C'est que nous sommes & trop bornez dans nos desirs, & trop languissans dans nos prières, nous ne sommes ni assez hardis, ni assez pressans, & c'est pour cela même que nous ne recevons rien. Je m'en vais vous faire voir, Chrétiens Auditeurs, que c'est-là effectivement ce qui tarit à nôtre égar les sources de la liberalité de Dieu. Nous obtenons peu parce que nous demandons trop peu ce sera le premier Point. Parce que le peu que nous demandons nous ne le demandons pas assez ée sera le second Point.

*1007.* Je ne m'étonne point que Dieu ait tant d'égar aux prières des hommes, lors qu'elles sont faites comme il faut, pour les rejeter il faudroit qu'il eust ou moins de bonté, ou moins de puissance que ne croient ceux qui le prient, veû que nous ne nous adressons à lui dans nos besoins, que parce que nous sommes persuadez que son pouvoir n'a point de bornes, & que sa liberalité est infinie : De sorte qu'il faut nécessairement ou que nous soions trompez dans l'idée trop haute que nous nous formons de ses perfections divines, ou qu'il nous donne ce que nous lui demandons. Voila, Messieurs, la véritable source de l'efficace de la prière, voila pourquoi elle impose à Dieu une espee de nécessité de nous accorder toutes choses. Prier Dieu c'est faire une action de religion, par laquelle on lui rend le plus grand honneur qu'il puisse recevoir d'une créature, c'est



rendre à la grandeur & à la bonté de son être le témoignage le plus-avantageux que nous soïons capables de lui donner. C'est pour cela qu'elle est comparée au sacrifice, & que Saint Clement d'Alexandrie dit que de tous les sacrifices elle est le plus-excellent & le plus-saint. *Deum precibus honoramus, & hoc est optimum & sanctissimum sacrificium.*

Mais comment est-ce que dans ce principe qui établit si fortement, & qui rend même nécessaire l'efficace de la prière en elle-même, on peut trouver la cause de l'inutilité des prières que nous faisons ? Cela est aisé à comprendre, Chrétiens Auditeurs, c'est que nos prières n'étant que pour de petites choses, pour des choses humaines & temporelles, elles deshonnorent Dieu, au lieu de lui faire honneur. Ce sont des sacrifices, il est vrai, mais semblables à ceux de Caïn, qui ne lui offroit que le rebut de ses troupeaux, & les plus-vils d'entre les fruits de la terre, & comme ces offrandes outrageoient Dieu, parce qu'elles ne répondoient pas à l'excellence de sa nature ; aussi a-t-il sujet de s'offencer de nos demandes, qui donnent une idée si basse de sa liberalité. Comme les grands se font tort lors qu'ils font des presens indignes du rang qu'ils tiennent, aussi est-ce leur manquer de respect, que de leur demander des choses qu'ils ne peuvent donner avec bien-seance. C'est pour cela que Saint Jean de Damas dit, que prier c'est demander à Dieu des choses convenables à sa grandeur. *Oratio est petitio decentium à Deo.* Toute autre prière ne mérite pas même le nom de prière, & par-

consequent elle est indigne d'être exaucée.

Et il ne faut pas que nous disions que nous ne croïons pas demander peu de chose à Dieu, quand nous lui demandons de grandes richesses, une grande santé, beaucoup de gloire, le gain d'un procès où il s'agit de tout nôtre bien, le succès d'une affaire d'où dépend nôtre fortune : Car nous ne pouvons pas ignorer quel rang tiennent toutes ces choses dans l'estime de I E S U S-CHRIST. Nous savons le mépris qu'il en a toujours fait, le soin qu'il a pris de les décrier. Est-ce lui témoigner qu'on est fort persuadé de son humeur bien-faisante & magnifique ? N'est-ce pas au contraire se moquer de lui, & vouloir lui faire affront de n'avoir recours à sa libéralité que pour des choses qui ne lui coûtent rien, dont il ne fait nul état, qu'il donne indifferamment à tout le monde, qu'il verse à pleines mains sur ses plus-grands ennemis, sans attendre même qu'ils les demandent ?

Les avares qui donnent si mal-volontiers auront peine à comprendre cette doctrine ; mais si nous connoissions bien nôtre Dieu, si nous pouvions découvrir l'étenduë & les généreux sentimens de son grand cœur ; si nous savions combien il a naturellement de plaisir à faire du bien, & combien l'amour qui est prodigue de sa nature, donne encore de pente à cette inclination, nous serions bien-tôt convaincus que rien ne lui déplaît davantage que ces prières qui n'ont pour objet que des niaiseries.

Elles le choquent d'autant plus, Chrétienne Compagnie, qu'avec des frais immenses, & au

prix de son propre sang il nous a préparé des biens infinis, dont nous ne faisons point de cas. Il a beau nous les vanter & les étaler à nos yeux pour réveiller nos desirs, nous n'en sommes nullement touchés à la veüe de ces trésors de graces, & de dons surnaturels, que nous ne daignons pas même regarder, nous témoignons de l'empressement pour des biens fragiles, pour de la bouë & de la fumée, comme si nous avions dessein de lui faire entendre que cette fumée, cette bouë valent encore mieux que ce qu'il nous veut tant faire valoir. Quel seroit vôtre dépit, si après avoir ordonné un magnifique repas, après vous être épuisé pour ramasser de tous côtez les viandes les plus-exquises, après avoir employé les plus-habiles cuisiniers pour les apprêter, & les avoir fait servir avec le plus de propreté & de magnificence qu'il est possible, la personne que vous auriez priée, ne daignoit pas toucher à ce regal, qu'elle demandast de l'ail ou des noix pour manger à la veüe de vos bisques & de vos ragoûts : Si c'étoit une personne d'une condition inferieure à la vôtre qui vous fist un si grand affront, seriez-vous encore assez bon pour lui faire donner de quoi satisfaire ses ridicules appetits ? Pourriez-vous vous empêcher de la chasser de vôtre table, comme indigne de l'honneur que vous lui auriez voulu faire ? Mais ne faisons-nous pas à Dieu le même affront, lors que méprisant les précieuses richesses qu'il nous a destinées, qu'il nous offre, qu'il nous presse de recevoir, nous nous attachons à lui demander des prosperezitez temporelles, & n'est-ce pas avec justice

110 *Sermon soixante-neuvième,*  
qu'il nous refuse ce que nous préferons si injustement à des choses qui lui coûtent, & qu'il estime infiniment davantage.

Que veut donc dire, me dira peut-être quelcun, cét *omnia* de l'Evangile, que l'on nous fait tant valoir ? Ne signifie-t-il pas toutes choses ? *Omnia quaecumque petitis, credite, quia accipietis.* Soiez seûrs que quoi-qu'il vous plaise demander, vous le recevrez infailliblement. Ce mot, Chrétienne Compagnie, m'est plus-favorable qu'il ne paroît d'abord. IESUS-CHRIST nous promet toutes choses, pour nous donner la liberté de demander les plus-grandes choses, pour nous porter à, ne donner nulles bornes à nos desirs. Il a beaucoup promis, afin que l'on demandast beaucoup, il a tout promis par la crainte qu'il a eû qu'on ne se contentast de trop peu. Le sens le plus-ordinaire, le plus-naturel de ces paroles, *on vous accordera toutes choses*, n'est pas on vous donnera jusqu'aux plus-viles, mais on ne vous refusera pas les plus-précieuses. Un grand Prince qui dans quelque occasion, pour donner des marques de sa liberalité roïale, se seroit engagé à un sujet de ne lui rien refuser : Ce Prince, dis-je, ne croiroit pas manquer à sa parole en le rebuttant, si après une promesse si magnifique, le sujet lui demandoit un haillon ou un peu de pain. Tout de même par la promesse que le Seigneur nous a faite de tout accorder à nos prières, il est tout visible qu'il a prétendu faire-éclater sa magnificence. De sorte que nos prières s'éloignant de cette fin, lorsqu'elles sont faites pour des choses de néant il n'a nul engagement

à les exaucer. Il falloit donc s'expliquer davantage : Mais qui auroit jamais crû que cela fust nécessaire.

A cette réponse j'en ajoûte une autre qui est fans replique , & qui servira en même tems de seconde preuve à la verité que j'ai avancée , que nous n'obtenons rien parce que nous ne demandons pas assez. Je veux que IESUS-CHRIST nous ait promis de la part de son Pere de nous accorder toutes choses, & même les plus-petites : On ne peut nier qu'il ne nous ait prescrit un ordre à observer dans les choses que nous demandons, sans quoi nous espérons en vain de rien obtenir. Il nous a dit en Saint Mathieu, cherchez premièrement le royaume de Dieu & sa justice , & ensuite tout le reste vous sera donné comme par surcroît. *Quærite primum regnum Dei, & hæc omnia adiicientur vobis.* On ne vous défend pas de souâiter des richesses & toutes les choses nécessaires à l'entretien & même à la douceur de la vie, mais il les faut souâiter dans leur rang, & si vous voulez que vos desirs soient infailliblement accomplis à cét égar , commencez toujours par demander de plus-grandes choses , afin qu'en vous les accordant , j'y ajoûte encore les plus-petites.

Ce fut justement ce qui arriva à Salomon. Le Seigneur lui ayant donné la liberté de demander tout ce qu'il voudroit , il le supplia de lui accorder la sagesse dont il avoit besoin , pour s'aquitter saintement des devoirs de la Roiauté , il ne fit nulle mention ni des tresors , ni de la gloire du monde. Il crût que Dieu lui faisant un offre si

112 *Sermon soixante neuvième,*  
avantageuse, il devoit s'en prévaloir pour obtenir des biens plus-considérables ; c'est-pourquoi il reçût sans délai ce qu'il demandoit, & même ce qu'il ne demandoit pas. *Quia postulasti verbum hoc, & non petisti tibi dies multos, nec divitias, &c. Ecce feci tibi secundum sermones tuos.* Je vous accorde volontiers cette sagesse, parce que vous me l'avez demandée, mais je ne laisserai pas de vous combler d'années, d'honneurs, & de biens, parce que vous ne m'avez rien demandé de toutes ces choses. *Sed hac quoque qua non postulasti, divitias scilicet & gloriam.*

Si c'est donc là l'ordre que Dieu observe dans la distribution de ses graces, nous ne devons pas nous étonner que jusqu'ici nous aïons prié inutilement. Je vous avouë, Messieurs, que souvent je suis touché de compassion, quand je vois l'empressement de certaines bonnes personnes qui font dire des Messes de tous côtez, qui distribuent des aumônes, qui vouënt des pèlerinages & des jeûnes pour le succès de leurs entreprises temporelles. Pauvres gens, dis-je, en moi-même, je crains fort que ce ne soit en vain que vous priez, & que vous faires prier. Il falloit faire dire les Messes, vouër ces jeûnes, ces pèlerinages pour obtenir de Dieu un parfait amendement, la patience, le mépris du monde, le détachement des créatures. Après cela vous auriez peu faire des prières pour le retour de vôtre santé, & pour le succès de vos affaires, Dieu les auroit écoutées avec plaisir, ou plutôt il les auroit prévenuës, & se seroit contenté de connoître vos desirs pour les accomplir.

On

On demandera peut-être qu'elle raison nôtre Dieu peut avoir d'en user de cette manière. Outre ce que j'ai dit, qu'il n'y a que les biens surnaturels qui soient dignes de sa liberalité, c'est que les autres biens ne sont pas même des biens lors qu'ils sont separez de ceux-ci. Toutes les créatures sont bonnes en elles-mêmes, mais à nôtre égar elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'autant qu'elles nous peuvent ou servir ou nuire à l'aquisition de nôtre bon-heur éternel. Or elles nous sont inutiles pour cette fin, si la grace ne les y rapporte, si la vertu, si la piété ne les emploie, ainsi Dieu ne peut les accorder qu'après avoir donné de la piété & de la vertu, parce que sans cela tout le reste ne peut être bon à rien.

Je dis bien davantage, sans cela tout le reste peut être nuisible, & il l'est pour l'ordinaire extrêmement, & c'est pour cela qu'on nous le refuse. Nous ne laissons pas de gronder, d'accuser le ciel de dureté, de peu de fidelité en ses promesses. Mais nôtre Dieu est un bon Pere qui aime mieux essuyer nos plaintes & nos murmures, que de les appaiser à nôtre dommage. Quand nous lui demanderons du pain, il ne faut pas appréhender qu'il nous trompe en nous donnant un serpent ou un caillou, comme il le dit lui-même dans l'Evangile, mais si nous sommes assez enfans pour lui demander un caillou ou un serpent, il aime-mieux nous voir pleurer que d'avoir pour nous une complaisance, dont il n'ignore pas que nous lui saurions quelque jour fort mauvais gré.

Ce que j'ai dit des biens, je le dis encore des

maux dont nous souhaitons d'être delivrez. Je ne soupire point, dira quelcun pour une grande fortune, je me contenterois de sortir de cette extrême indigence, où mes mal-heurs m'ont reduit, Je laisse la gloire & la haute réputation à ceux qui en sont le plus-affamez ; je voudrois simplement éviter l'opprobre où me jettent les calomnies de mes ennemis. Enfin je me passe des plaisirs, mais je souffre des douleurs que je ne puis plus supporter, il y a long-tems que je prie Dieu de tout mon cœur qu'il veuille les adoucir, mais je le trouve inexorable. Chrétiens Auditeurs, je n'en suis nullement surpris, vous avez des maux secrets bien-plus-considerables que ceux dont vous vous plaignez, desquels toutefois vous ne demandez pas la guérison, si pour l'obtenir vous aviez fait la moitié des prières que vous avez faites pour être guéri des extérieurs, il y a long tems que Dieu vous auroit ôté les uns & les autres. La pauvreté vous sert à tenir dans l'humilité vôtre esprit naturellement orgueilleux, l'attache extrême que vous avez pour le monde, vous rend nécessaires ces médifances qui vous affligent. Les maladies vous sont comme un antidote contre la pente que vous avez au plaisir, laquelle vous entraîneroît dans mille mal-heurs. Ce ne seroit pas vous aimer, ce seroit vous haïr cruellement que de vous décharger de ces croix, avant que de vous avoir donné les vertus que vous n'avez pas, si le Seigneur vous voïoit quelque empressement pour ces vertus, il vous les accorderoit avec joie, & je suis sûr qu'il ne se feroit pas prier pour le reste.



Vous voyez donc, Messieurs, que faute de demander assez, nous ne recevons rien du tout, parce que si Dieu nous accordoit les petites choses, il se feroit tort, & il nous nuiroit à nous-mêmes. Je vous prie d'observer, Chrétiens Auditeurs, que je ne dis pas qu'on ne puisse sans offenser Dieu, demander des prosperitez temporelles, & d'être delivré des croix sous lesquelles on gemit; je sai que pour rectifier les prières que l'on fait pour ces sortes de choses, il suffit de les demander, à condition qu'elles ne soient contraires ni à la gloire de Dieu, ni à nôtre propre salut; mais je dis, que comme il est mal-aisé qu'il soit glorieux à Dieu de vous exaucer, ou utile à vous d'être exaucé, à moins que vous n'aspiriez à de plus-grands dons, tandis que vous vous contenterez de si peu de chose, vous courez grand hazar de ne jamais rien obtenir.

Voulez-vous que je vous enseigne une manière de demander le bon-heur même temporel, laquelle force Dieu à vous exaucer. Dites-lui de tout vôtre cœur, mon Dieu, ou donnez-moi tant de richesses que mon cœur en soit satisfait, ou inspirez m'en un si grand mépris que je ne les desire plus. Ou delivrez-moi de la pauvreté, ou rendez-la moi si aimable, que je la préfere à tous les trésors de la terre; ou faites cesser ces douleurs, ou ce qui vous seroit encore plus-glorieux, faites qu'elles se changent en plaisirs pour moi, & que bien-loin de m'affliger & de troubler la paix de mon ame elles me deviennent une source de joie & de consolation. Vous pouvez me décharger de la croix, vous pouvez me la laisser

sans que j'en sois chargé le moins du monde, Vous pouvez éteindre le feu qui me brûle, vous pouvez sans l'éteindre faire qu'au lieu de me brûler il me rafraîchisse, comme il arriva aux jeunes Hébreux dans la fournaise de Babilone. Je vous demande l'un ou l'autre, il ne m'importe de quelle manière je sois heureux, si je le suis par la possession des biens d'ici-bas, je vous en rendrai d'immortelles actions de grâces, si je le suis par la privation de ces mêmes biens, ce sera un prodige qui donnera encore plus d'éclat à votre nom, & pour lequel je tâcherai de n'avoir pas moins de reconnoissance.

Voilà une prière digne d'être offerte à Dieu par un véritable Chrétien. Lors que vous prierez de la sorte, savez-vous bien ce qui vous arrivera? Premièrement vous serez content quoi-qu'il vous arrive, & que desirer autre chose ceux qui sont les plus-alterez de biens temporels, si ce n'est d'être contents? En deuxième lieu, non-seulement vous obtiendrez infailliblement l'une des deux choses que vous aurez demandées, mais pour l'ordinaire vous les obtiendrez toutes deux. Dieu vous accordera la jouissance des richesses, & afin que vous les possédiez sans attachement & sans danger, il vous en inspirera en même-tems le mépris. Il finira toutes vos douleurs, & de plus il vous en laissera une soif ardente, qui vous donnera tout le mérite de la patience sans souffrir: En un mot, il vous rendra heureux dès cette vie, & de-peur que votre bon-heur ne vous corrompe, il vous en fera connoître & sentir la vanité. Que peut on desirer au monde de plus?

avantageux que cela ? Rien sans doute ; mais comme la chose est tout à-fait digne d'être demandée, sou venez-vous qu'elle mérite bien d'être demandée avec instance. Car la raison pourquoi on obtient si peu, ce n'est pas seulement parce qu'on demande peu ; c'est encore parce que soit peu ou beaucoup ce qu'on demande, on ne le demande pas assez. C'est la seconde partie de ce discours.

S'il y a de l'indécence à demander à Dieu de petits biens, il n'y en a pas moins à lui en demander de grands avec froideur, si le Seigneur a sujet de rejeter nos prières lors que nous désirons des choses indignes de lui, il a encore plus de raison, ce me semble, de nous rebutter, lors que nous le prions d'une manière indigne des choses que nous désirons. Saint Jean Crisostôme se plaignoit que de son tems on prioit Dieu, comme si on n'avoit rien attendu de sa liberalité ; je ne sai s'il n'y auroit pas lieu de nous faire aujourd'hui le même reproche, mais si cela est certainement, nous aurions tort de reprocher à Dieu son insensibilité à des prières qui se font avec si peu de sentiment. Pour fléchir le cœur de nôtre Dieu, il faut le prier avec ardeur, il faut le prier avec constance.

Je dis, en premier lieu, qu'il faut prier avec ardeur, pour faire connoître qu'on désire avec ardeur ce qu'on demande. Ce desir est un grand motif pour porter Dieu à nous satisfaire. *In auribus Dei*, dit Saint Augustin, *vehemens desiderium est magnus clamor*. Un desir violent est un grand cris aux oreilles du Seigneur. Et la raison

de ceci, c'est que quand on desire beaucoup, on se tient bien plus-obligé à celui qui donne ce qu'on desire. C'est pourquoi nôtre Dieu qui ne veut pas perdre ses biens-faits, & qui ne les répand sur les hommes, que dans la veüe qu'on paiera sa liberalité de beaucoup de gratitude: Dieu, dis-je, a coûtume de mesurer la grandeur de ses presens sur celle de nos souâits, qu'il fait devoir être la mesure de nôtre reconnoissance.

Aussi l'éloquent Saint Jean Crisostôme a remarqué après David, que Dieu exauce volontiers les pauvres. *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*, qu'il exauce volontiers les affligés, *ad Dominum cum tribularer clamavi, & exaudivit me.* Parce que la nécessité extrême qui presse ces sortes de gens, & l'impatience où ils sont d'être soulagez les oblige de faire à Dieu de très-ferventes supplications; leurs prières, dit ce Saint Pere, sont semblables à ces eaux, qui pour être extrêmement gênées & pressées dans les canaux où elles coulent, en sortent avec impctuosité, & se lancent en haut avec une violence extrême. Hélas! Messieurs, si nous demandons nôtre propre conversion, la victoire de nos passions, de nos tentations, de nos mauvaises habitudes, le détâchement de toutes les choses de la terre, son amour, sa paix, son Paradis, du moins avec autant d'ardeur que nous lui demandons le beau tems, quand nous avons une journée de chemin à faire, avec la même ardeur qu'une pauvre fille lui demande la grace de retrouver un meuble qu'elle a perdu, nous disposerions à nôtre gré de tous les trésors de Dieu, nous vaincrons nos vi-

ces fans avoir presque la peine de les combattre ; tout l'enfer feroit devant nous , le paradis nous seroit ouvert , & toutes les délices descendroient par avance dans nôtre cœur. Mais à l'égard de ces graces surnaturelles, au lieu de cette ferveur dont je parle , peut-être hélas ! sommes-nous dans la disposition où Saint Augustin confesse qu'il se trouvoit lors qu'il demandoit la continence. *Ti-mebam ne me cito exaudires, & cito sanares à morbo concupiscentia.*

Je craignois d'être trop tôt exaucé , d'être trop tôt guéri de ma passion, j'aimois-mieux la satisfaire que l'étouffer. Si cela n'est pas , du moins sommes-nous fort froids , fort peu attentifs aux prières que nous faisons pour les obtenir : On a dans son livre des oraisons pour demander la patience, l'humilité, la contrition de ses fautes, on les lit sans songer à ce qu'on lit , le cœur n'y a nulle part , & l'esprit est en même tems occupé de toute autre chose. Comment voulez-vous que Dieu vous écoute , dit Saint Ciprien , si vous ne vous écoutez pas vous-même ? Je sai que quelques uns s'excusent sur leur ignorance , sur ce qu'ils ne savent pas prier ; mais, si je ne me trompe, c'est une méchante excuse que celle-la. Quand on desire bien ce qu'on demande , on est naturellement éloquent à le demander. Les Saints Peres nous renvoient aux pauvres pour être instruits sur ce sujet. Mais il n'y a pas jusqu'aux plus petits enfans qui en cela ne puissent être nos maîtres , à peine savent-ils parler qu'ils savent importuner & flechir leurs meres par leurs prières, si nous nous adressons à Dieu avec la même

120 *Sermon soixante-neuvième,*  
simplicité, la même confiance, & sur tout avec  
le même empressement que ces petits innocens  
font paroître, il est certain que jamais nous ne  
serions refusez.

Mais voulez-vous, Chrétiens Auditeurs, que  
toutes vos prières soient infailliblement effica-  
ces, voulez-vous forcer Dieu à vous accorder  
tous vos desirs, ne vous laissez jamais de prier.  
Ceux qui se relâchent après avoir prié quelque  
tems, manquent ou d'humilité ou de confiance,  
& ainsi ils ne méritent pas qu'on les exauce. *Ne  
petas à Deo imperiose*, dit un ancien Pere, *quod  
statim velis impetrare*. Il semble que vous pré-  
tendiez qu'on obéisse sur l'heure à vôtre prière,  
comme si c'étoit un commandement; ne savez-  
vous pas que Dieu résiste aux superbes, & qu'il  
n'a de complaisance que pour les humbles. Quoi  
vôtre orgueil ne sauroit-il souffrir qu'on vous  
fasse revenir plus d'une fois pour la même chose?  
Je dis en second lieu, que c'est avoir bien peu de  
confiance en la bonté du Seigneur, que d'en  
desesperer si-tôt, que de prendre les moindres  
délais pour des refus absolus.

Ecoutez, Ames Chrétiennes, un sentiment que  
je voudrois pouvoir graver dans le plus-profond  
de vos cœurs. Quand on a un peu conceû com-  
bien Dieu est bon, on ne se croit jamais entière-  
ment rebutté; on ne sauroit croire qu'il veuille  
nous ôter toute esperance. Pour moi je confesse,  
que plus je vois que Dieu me fait demander une  
même chose, & plus je sens croître en moi l'es-  
perance de l'obtenir, je ne crois jamais que ma  
prière est rejetée, que quand je m'apperçois que

j'ai cessé de prier. Lors qu'après une année de sollicitations je me trouve autant de ferveur à demander que j'en avois au commencement, je ne doute plus de l'accomplissement de mes desirs, & bien-loin de perdre cœur pour tant de remises, je crois avoir lieu de me réjouir; parce que je suis persuadé que je serai d'autant plus-pleinement satisfait, qu'on m'aura laissé prier plus-long-tems. Si mes premières instances avoient été entièrement inutiles, je ne serois pas revenu si souvent pour la même chose, c'est bon signe qu'on souffre mon assiduité, je suis scûr d'en être païé liberalement.

En effet, Messieurs, on n'accorda la conversion d'Augustin à sainte Monique qu'après dix-sept années de larmes; mais aussi ce fut une conversion entière, & incomparablement plus-parfaite qu'elle ne l'avoit demandée. Tous ses desirs se terminoient à voir l'incontinence de ce jeune homme reduite dans les bornes du Mariage, & elle eût le plaisir de lui voir embrasser les conseils les plus-relevez de la chasteté evangelique; elle avoit seulement souhaité qu'il fust batisé, & elle le vit Evêque d'Hÿponne. Enfin elle ne demandoit à Dieu que de le voir sortir de l'héresie & Dieu en fit la colomne de son Eglise & le fleau de tous les Héretiques de son tems. Si après un ou deux ans de prières cette bonne Mere se fust rebutée; si après dix ou douze années voiant que les choses devenoient pires tous les jours, que ce mal-heureux fils s'engagcoit encore en de nouvelles erreurs, que ses débauches augmentoient au lieu de diminüer, qu'à l'impure-

122 *Sermon soixante-neuvième,*  
té il avoit encore ajoûté l'avarice, & l'ambition :  
si dis-je, elle eust enfin tout abandonné par desef-  
poir, quelle auroit été son illusion, quel tort  
n'auroit-elle pas fait à son fils, de quelle conso-  
lation ne se feroit-elle pas privée elle-même, de  
quel trésor n'auroit-elle pas frustré & son sié-  
cle & tous les siécles à venir ?

Le finis, & en finissant je m'adresse à ces per-  
sonnes que je vois courbées aux piés des Aurels,  
pour impetret de Dieu ces précieuses graces que  
Dieu prend tant de plaisir qu'on lui demande.  
Pauvre ame, à qui Dieu a fait connoître la va-  
nité des choses mondaines, qui gemissez sous le  
joug de vos passions & qui soupirez pour en être  
delivrée ! Ames ferventes qui êtes toutes enflam-  
mées du desir d'aimer Dieu, & de le servir com-  
me les Saints l'ont servi : Et vous qui sollicitez  
pour la conversion de ce mari, de cette femme,  
de ces enfans, de cette personne qui vous est si  
chere, au nom de Dieu ne vous laissez point de  
demander, soiez constant, soiez infatigable dans  
vos sollicitations. Si l'on vous refuse aujour-  
d'hui, demain vous obtiendrez toutes choses, si  
vous n'emportez rien cette année, l'année pro-  
chaine vous sera plus-favorable. Et ne pensez  
pas que cependant vôtre peine soit une peine  
perduë, on vous tient compte de tous vos sou-  
pirs, vous recevrez à proportion du tems que  
vous aurez employé à demander, on vous amas-  
se un trésor qui comblera tout-d'un-coup, qui  
surpassera tous vos desirs.

Je veux bien vous découvrir tout le secret, le  
refus que vous recevez présentement n'est qu'une



feinte dont Dieu se sert , pour enflammer davantage votre ferveur. Voïez comme il en use envers nôtre Cananéene , comme il refuse de la voir, & de l'entendre , comme il la traite d'étrangere, & même de chienne. Ne diriez-vous pas que c'est tout de bon qu'il est irrité contre elle , & que son importunité l'a mis en mauvaise humeur ? Cependant il l'admire en soi-même , il est charmé de sa confiance , & de son humilité, & c'est pour cela qu'il la rebutte. *O dissimulatrix clementia*, s'écrie admirablement l'Abbé Gueric dans un semblable sujet, *que duritiem te simulas, quanta pietate pugnas adversus eos pro quibus pugnas!* O artificieuse clemence qui prenez le masque de la cruauté, avec quelle bonté rejetez-vous ceux que vous avez envie d'exaucer. Gardez-vous bien, Chrétienne Compagnie, de vous y laisser surprendre, au contraire pressez d'autant plus qu'on semblera vous rebuter davantage.

Faittes comme cette bonne femme, servez-vous contre Dieu-même des raisons qu'il peut avoir de vous refuser. Il est vrai, je ne suis qu'une chienne, je ne mérite pas la grace que je demande, mais aussi n'est-ce pas à mes mérites que je prétens qu'on l'accorde, c'est aux mérites de mon très-aimable Rédempteur. Prenez garde, Seigneur, que vous n'ajez plus d'égar à mon indignité qu'à votre promesse, & qu'en voulant me faire justice vous ne vous fassiez tort à vous-même. Si j'étois plus-digne de vos bien-faits, il vous seroit moins glorieux de m'en faire part. Il n'est pas juste de favoriser un ingrat, ch Seigneur ! ce n'est pas vôtre justice, c'est vôtre mi-

124      *Sermon soixante-neuvième,*  
sericorde que j'implore. *Constanter age felix ani-*  
*ma qua cum Deo luctari coepisti ; amat utique vim*  
*abs te pati, desiderat à te superari.* Courage heu-  
reuse ame qui avez si bien commencé à lutter  
avec vôtre Dieu, ne lui donnez point de relâche,  
il ne demande pas mieux que d'être vaincu. Si-  
gnez-vous par vôtre importunité, rendez-vous  
un miracle de constance ; forcez Dieu à quitter  
le déguisement, & à vous dire avec admiration :  
*Magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* O homme  
certainement vôtre foi est grande, je confesse  
que je ne puis plus vous résister, allez vous au-  
rez tout ce que vous desirez, & pour cette vie,  
& pour l'autre. *Amen.*





# SERMON LXX.

## DE L'AUMÔNE.

Cum jejunasset quadraginta diebus & quadraginta noctibus, postea esuriit.

*IESUS eût faim après avoir jeûné quarante iours & quarante nuits, S. Math. c.4.*

*Dieu à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'aumône, il promet aussi de la rendre.*



**M**ESSIEURS, quelque bon que soit le jeûne en lui-même, ce n'est pas néanmoins pour le jeûne seul que l'Eglise nous commande de jeûner. Parmi les motifs qu'elle a eûs en instituant le Carême, elle a prétendu, disent les Peres, que les Chrétiens retranchassent quelque chose de leur manger ordinaire, afin d'épargner par l'abstinence de quoi assister les pauvres dans leurs besoins, *Ut detur pauperi, quod subtrahitur ventri*, c'est pour cela

que quelques Docteurs asseurent que les œuvres de misericorde corporelle, ne sont pas d'une moindre obligation en ce saint tems, pour tous ceux qui ont du bien, que les actions de penitence pour ceux qui ont des forces & de la santé; & que c'est en vain qu'on tâche d'affoiblir le corps par la soustraction des viandes, si les membres de **IESUS-CHRIST** ne sont nourris en même-tems & secourus par nos aumônes. Je ne sai, Messieurs, si ce ne seroit point pour cette raison que dans l'Evangile de ce jour, il est dit que **IESUS** eût faim après avoir jeûné quarante jours & quarante nuits, comme pour nous avertir qu'il faut imiter son jeûne & se ressouvenir en même tems de la nécessité où il est; c'est-à-dire, qu'il faut jeûner & donner l'aumône, qu'il ne faut souffrir la faim à son exemple, que pour devenir plus-sensible à celle qu'il souffre dans les pauvres, & pour être plus en état de la soulager.

Quoi-qu'il en soit, j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui de l'aumône, de cette grande vertu dont l'excellence & la nécessité a été si souvent prêchée par les Saints Peres, qu'à voir comme ils en parlent à-tout-propos, on diroit que la Morale Chrétienne se réduit à ce seul point, & que le Paradis ne peut être ouvert que par l'aumône, ni fermé qu'à ceux qui ne l'auront pas pratiquée. Comme j'ai un grand desir que nous passions saintement ce tems si favorable à la pieté, je me hâte, Messieurs, de vous expliquer toutes les obligations qu'il impose aux véritables fidèles. Je prie le Saint Esprit qu'il veuille bien seconder mes intentions, & qu'au même-tems

que je parlerai , il vous donne non-seulement l'intelligence de mes paroles , mais encore le desir de les accomplir. Demandons-lui tous ensemble cette grace par l'intercession de MARIE.  
*Ave Maria.*

Après avoir long-tems cherché la principale cause du peu d'amour que quelques Chrétiens ont pour l'aumône , j'ai crû l'avoir trouvée dans une erreur assez commune où l'on est à l'égard de cette œuvre sainte. On se persuade que c'est une pure liberalité , qui se fait à des gens à qui l'on ne doit rien , & de qui l'on n'espère rien , & dans cette pensée les tièdes la négligent , & les avares en ont même de l'horreur. Mais non , Messieurs, l'aumône n'est pas une pure liberalité. La liberalité s'exerce , dit un ancien Philosophe cité par Saint Tômas , quand on donne son bien , & qu'on le donne sans interest ; quand on donne sans obligation de donner & sans espérance de recevoir. Or ces deux conditions ne se trouvent nullement dans l'aumône. Elle n'est ni tout-à-fait libre , ni tout-à-fait des-interessée , il y a un commandement exprés de la faire , il y a des magnifiques promesses en faveur de ceux qui l'auront faite. Si vous avez égaré au commandement , donner l'aumône , c'est restituër un bien qui n'est pas à vous , si vous envisagez les promesses ; faire l'aumône , c'est mettre vôtre argent à usure. Il me semble que c'est-là de quoiveiller les plus-lâches & les plus-interessez. Vous avez crû jusqu'ici , que ce qu'on donnoit aux pauvres étoit un pur don que vous pouviez retenir sans blesser vôtre confiance, que vous ne pouviez

faire sans diminuer votre trésor. C'est une illusion dont je veux aujourd'hui vous détromper. Non, Chrétiens Auditeurs, vous n'êtes jamais moins liberal que lorsque vous faites l'aumône. En voici deux raisons qui feront le partage de ce discours. La première parce que le Seigneur à qui tous les biens appartiennent, vous commande de la donner : La seconde parce que le Seigneur qui possède tous les biens, vous promet de vous la rendre. Voilà tout le sujet de notre entretien.

Entre toutes les obligations que nous impose le Christianisme, je n'en trouve guères de mieux établie que celle de faire l'aumône, elle est fondée sur trois différentes loix, dont chacune pourroit suffire pour nous rendre ce devoir indispensable, sur la loi de la justice sur la loi de la charité, & sur une loi speciale, la plus-claire, la plus-forte qui ait jamais été faite par le souverain législateur. Oui, Messieurs, la loi de la justice cette loi que la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes, cette loi que les nations les plus-barbares ont connue & reverée, cette loi qui nous oblige de rendre à chacun ce qui est à lui, cette loi, dis-je, vous oblige de faire l'aumône. On ne doute pas que vous ne possédiez vos biens par de justes titres, mais je dis avec le maître de l'école, qu'il y a de l'injustice dans l'emploi que vous en faites, si vous les consommez tous à votre usage, je dis que vous retenez injustement ce que vous pourriez donner aux pauvres, sans rien retrancher de vos besoins. Écoutez, s'il vous plaît, les raisons que j'ai d'avancer cette proposition.

tion. On peut dire qu'elle est aussi vraie qu'il est vrai qu'il y a un Dieu. Car supposé qu'il y a un Dieu lequel a créé tous les hommes, il faut nécessairement qu'il les ait tous pourvéus des choses nécessaires à leur entretien, puisque celui qui donne la vie est obligé de donner les moyens de la conserver. Cependant tous les biens sont distribués, & il y a mille gens qui ne possèdent rien sur la terre, il faut donc ou que la Providence soit defectueuse, ou que le partage des pauvres soit entre les mains des riches. Il faut ou que Dieu ait négligé le soin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en soit déchargé sur ceux qui possèdent tout avec abondance, c'est-à-dire en un mot, qu'il faut ou qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'une partie de vos richesses, Messieurs, appartiennent à ceux qui n'ont pas de bien.

En effet, si vous croïez avoir reçu du Seigneur tout le bien que vous possédez, pourquoi pensez-vous qu'il ait été si liberal en vôtre endroit, tandis que vos freres n'ont eû pour partage que l'indigence ? Je voudrois bien que vous me disiez un peu vôtre pensée sur cette conduite. Tout de bon, croïez-vous qu'en vous comblant de richesses, cette sagesse infinie n'ait prétendu autre chose si ce n'est de vous enrichir ? Croïez-vous que ce bon Pere n'ait laissé tant d'enfans sans héritage, qu'afin que vous eussiez plus de biens à dissiper, plus de moyens & de l'offencer & de vous perdre. C'est la Providence qui jette à pleines mains l'or & l'argent dans cette maison, cette divine Providence n'auroit point d'autre but en cela que de fournir de l'aliment au luxe

130 *Sermon soixante-dixième,*  
& à la volupté ? Ne seroit-ce pas-là une veüe bien digne de nôtre Dieu ? Pourquoi donc ramasse-t-il ainsi les biens en de certaines familles, si ce n'est afin qu'ils soient distribuez à propos à toutes les autres, desquelles sa providence est comme chargée ? Cét homme est extrêmement riche, Dieu lui a donné beaucoup de biens, & très peu ou même point du tout d'enfans. Il est tout visible que c'est afin qu'il soit le Pere des pauvres. C'est ainsi que dès le commencement du monde il rassembla toutes les eaux dans la mer, non pas simplement pour combler ces profonds abîmes, ou pour donner aux monstres qu'elle nourrit un empire plus-étendu ; mais afin que de là comme d'un grand reservoir, ces mêmes eaux se répandissent sur toute la terre avec plus de regle & d'utilité. C'est ainsi qu'il réunit la lumière en un seul corps qu'il mit au ciel, non pas pour laisser dans les ténèbres tout ce monde inférieur, mais afin qu'il fust éclairé selon ses besoins, & qu'il eust sujet de louer l'auteur d'une créature si parfaite & si bienfaisante.

Que suit-il donc de tout ce raisonnement, il suit que si vous ne faites pas l'aumône, vous usez de vos biens contre l'intention de Dieu qui en est le maître absolu, contre le droit des pauvres auxquels appartient l'usage d'une partie de ces mêmes biens, & par conséquent contre toutes les loix de la justice, qui nous défend de disposer des choses qui ne sont pas à nous, si ce n'est en faveur ou suivant les ordres de leur legitime Maître. Ce sentiment est le sentiment de tous les Docteurs & de tous les Peres, & je ne crois pas



qu'il y ait rien surquoi ils se soient si souvent, ni si nettement expliquez. Ne donner pas aux pauvres les choses superflues, dit Saint Augustin, c'est tout visiblement retenir le bien d'autrui, *res aliena possidentur, cum surperflua possidentur*, c'est sur le Pseaume 147. Oui, dit Saint Basile, vous commettez autant de larcins que vous pouvez assister de pauvres & que vous ne le faites pas. Savez-vous bien de quel crime vous vous rendez coupable, lors que vous refusez à un pauvre la nourriture nécessaire, du même crime, dit Saint Ambroise, que si vous lui arrachiez des mains le peu de pain qu'il a pour sa vie. *Neque enim*, ce sont les paroles de ce Pere, *neque enim plus est criminis habenti tollere, quam cum possis & abundes indigentibus denegare*. Tous les autres Peres disent la même chose avec tant de conformité, qu'il n'y a que très-peu de difference même dans leurs expressions.

Doit-on s'étonner après cela, que I E S U S C H R I S T condamne au feu éternel quiconque ne donne pas à manger à ceux qui ont faim, si ce que j'ai dit, si ce que tous les Peres on dit est véritable, il n'y a point trop de rigueur à ce jugement. Avez-vous jamais trouvé fort étrange qu'on ferme la porte du ciel à ces mal-heureux qui ne vivent que de larcins, à ces maîtres cruels qui frustrent leurs domestiques de leurs salaires, à ces mauvais juges qui par d'injustes arrests renversent les familles les plus-florissantes, à ces voleurs publics, à ces harpies insatiables qui s'engraissent des larmes des veuves & des orphelins, qui affament des provinces entières, pour

avoir des tables plus-déliçates & plus-splendides ? Ne jugez-vous pas que toutes ces personnes sont bien dignes des mêmes flammes où le mauvais riche est enseveli ? Or ce jugement condamne tous ceux qui refusent l'aumône aux pauvres. Enlever le bien à ceux qui en ont, & ne faire nulle part du sien à ceux qui en manquent, c'est tout une même chose, oui, je le repete, c'est la même chose ; *Neque enim plus est criminis habenti tollere quàm cum possis, & abundes, indigentibus denegare : si nolueris dare ;* ce sont les paroles de Saint Augustin, *noveris te res alienas auferre, & injustè retinere.*

Mais pourquoi donc le Seigneur ne partage-t-il pas également tous les hommes, au lieu de se remettre du soin des uns sur la bonne-foi des autres, Saint Basile & Saint Ambroise disent, que c'est afin que tout le monde ait le moien de gagner le ciel, les riches par la pratique de la charité & les pauvres par l'exercice de la patience. On peut dire qu'il l'a fait encore pour nous lier plus-étroittement les uns aux autres ; les riches étant obligez de considerer les pauvres comme leurs propres enfans qu'ils doivent nourrir, & les pauvres ne pouvant pas ne point aimer les riches comme leurs peres, puis qu'effectivement ils en font l'office à leur égar. On peut ajouter que par cette voie Dieu se rend plus-aimable & plus-admirable aux hommes qu'il n'auroit fait par une autre voie : Car s'il nous avoit tous également partagez, nul ne se croiroit obligé à une fort grande reconnoissance ; nous nous persuadons difficilement qu'on nous fait une grace,

quand on ne nous donne que ce qu'on accorde à tout le monde , au lieu que par cette distinction, les riches s'aperçoivent aisément des obligations particulières qu'ils ont à la liberalité de Dieu, tandis que les pauvres ont occasion de se louer de sa bonté paternelle, qui ne les abandonne pas dans leur plus-grande nécessité , & d'admirer sa sagesse qui leur fournit souvent par des ressources inespérées ; tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistence:

Il est donc vrai que nous devons l'aumône par justice , j'ajoute que nous la devons par charité, & cette obligation n'est pas moins étroite que la première. Comme le commandement de la charité chrétienne , est un commandement positif, il est tout visible qu'il nous oblige à quelque chose de positif envers nos freres , peut-il nous obliger à moins qu'à ne les pas laisser perir de misere ? Le comble de cette vertu, dit le Sauveur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, mais le moins qu'on puisse faire , c'est assurément de leur donner du pain pour vivre , pour les empêcher de mourir:

Prenons , s'il vous plaît , les termes de nôtre loi , & voions si l'on peut sans la violer , se dispenser de faire l'aumône. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Vous aimerez vôtre prochain , & vous l'aimerez comme vous-même. Quand il auroit dit simplement , vous l'aimerez , il n'en falloit pas davantage ; on fait que l'amour est extrêmement liberal , qu'il est prodigue , qu'il donne jusqu'à enrichir la personne aimée, jusqu'à s'appauvrir soi-même , on ne vous demande que

le superflu, mais si l'on aimoit véritablement, on ne se contenteroit pas de cela, on se retrancheroit les choses mêmes les plus nécessaires. C'est ainsi que les Saints en ont usé, ils ont jeûné pour nourrir les pauvres, ils se sont dépouillés pour les vêtir, ils leur ont cédé leurs propres lits, & ont dormi cependant sur la terre nue, ils ont tout vendu pour donner tout; mais JESUS-CHRIST ajoute, comme vous-même, *sicut te ipsum*; comment peut-on observer ce commandement sans faire l'aumône? Comment me persuaderez-vous, Chrétiens Auditeurs, que vous aimez votre frère comme vous-même, si vous souffrez qu'il soit nu dans le plus grand froid, tandis que vous êtes si mollement & si richement vêtu? Que de viandes, que de ragoûts pour le plaisir de cette bouche, pendant que tant de pauvres n'auront peut-être aujourd'hui d'autre nourriture que leurs larmes. Et nous oserions assurer que nous les aimons comme nous-mêmes? Ne pourroit-on pas dire au contraire, que nous les haïssons mortellement, puis que selon Saint Ambroise, c'est en effet leur donner la mort, que de leur refuser la nourriture, *Si non paveris, occidisti*.

Mais venons à la loi particulière, parlez-nous clairement, me direz-vous, est-on obligé de faire l'aumône sous peine de péché mortel? Mais dites-moi, s'il vous plaît, vous-même, si l'on peut être damné pour une faute qui ne seroit que venielle; on sera damné pour n'avoir pas fait l'aumône; bien davantage, on ne sera damné que pour cela. Parmi les réprouvés qui seront mis à la gauche, il n'y en aura pas un seul qui n'ait pe-

ché contre ce précepte, puis que ces paroles leurs seront adressées à tous ; j'ai eû faim & vous ne m'avez pas donné à manger ; au contraire dans la troupe des bons , il y aura des pecheurs de toutes sortes , mais il n'y aura personne qui n'ait été charitable envers les pauvres ; autrement , comment est-ce que JESUS-CHRIST leur pourroit donner à tous cét éloge, j'ai eû faim & vous m'avez donné à manger ? Croïez-vous, dit Saint Grégoire de Nazianze , que l'aumône soit de dévotion seulement , & non de nécessité, de conseil & non de précepte ; je desirerois que cela fust, & je serois tout disposé à le croire comme vous, mais je suis effraïé par cette séparation des boucs & par le réproche que leur fait JESUS-CHRIST ; non d'avoir commis des vols, des sacrilèges, des adulteres, mais de ne l'avoir pas assisté lui-même en la personne des pauvres. *Esurivi enim & non dedistis mihi manducare, sitivi & non dedistis mihi bibere.* Pourroit-il commander l'aumône plus-expressement , qu'en nous faisant entendre que nous serons punis si nous l'avons négligée ? Pouvoit-il la commander plus-fortement qu'en le faisant sur la plus-grande de toutes les peines, qui est le feu éternel ? Il ne s'est pas contenté de dire en général , qu'il prétendoit que les pauvres fussent assistez, il est descendu jusqu'au détail des choses qui leur peuvent être nécessaires , & pour nous ôter toute esperance d'impunité , il a conçu la loi en forme d'arrêt, pour nous faire comprendre qu'y contrevenir & être déjà condamné, c'étoit une même chose.

Il est étrange, Chrétiens Auditeurs , que non-

obstant tout cela, il y a des gens qui croient pouvoir se dispenser de faire l'aumône; Dieu n'exige de nous que le superflu, nous n'en avons point, disent-ils, chacun a assez besoin de ce qu'il a, & on est bien-heureux, quand on trouve au bout de l'année, qu'on n'a mangé que le fruit de son travail, ou le revenu de ses biens. Mais en bonne-foi, croions-nous que ce raisonnement nous doive sauver de la colere à venir? Le Seigneur aura donc parlé, il aura menacé en vain, un sophisme nous mettra au dessus de ses loix & de ses menaces. Vous ne trouvez rien de superflu au bout de l'année; mais durant le cours de l'année, combien de dépenses superflües? Vous comtez donc parmi les choses nécessaires à vôtre entretien, tout ce que le jeu, tout ce que la vanité, tout ce que la débauche même a consumé? Est-il possible que sans vous incommoder, vous ne puissiez donner à Dieu ce que vous emploiez peut-être à offencer Dieu? Non, Messieurs, je ne pense pas que de tous ceux qui croient n'avoir précisément que ce qui leur est nécessaire, il y en ait un seul qui ne peut encore épargner quelque chose pour faire l'aumône. Examinez bien, Messieurs, & vôtre logement, & vos meubles, & vôtre table, & vos habits, & vos coffres: Si je consultois là-dessus ceux qui vous connoissent, vos voisins, vos amis, vos parens, vos femmes; & vos femmes, vos maris, peut-être qu'ils me diroient qu'il y a de l'excez en tout cela, qu'on pourroit ôter bien des choses, sans rien retrancher à la nécessité, & sans choquer la bienséance; mais je ne veux consulter que vous-même; exa-

minez, s'il vous plaît, vous-même toutes ces choses, & souvenez-vous qu'elles seront examinées encore une fois au jugement d'une manière fort sévère, souvenez-vous qu'on y examinera tout l'emploi que vous aurez fait du bien que vous aurez reçu de Dieu, & que ce sera Dieu lui-même, qui jugera si vous n'aurez point employé mal-à-propos ce qui devoit être pour lui. Mais pourquoi se faire presser pour une action de justice, & qui doit être si libéralement récompensée ? On ne nous demande rien du nôtre, Chrétienne Compagnie, je viens de vous le faire voir, & néanmoins on nous promet de nous rendre avec usure tout ce que nous aurons donné. C'est la seconde Partie.

Quand l'aumône ne nous rapporteroit point d'autre fruit, que le plaisir qu'il y a à faire du bien, il me semble que cela seul devoit suffire pour nous faire aimer cette vertu. On conte parmi les miracles de la Providence, certaines libéralitez que des gens-de-bien ont été inspirez de faire à des personnes, qui sans se secours impréveu alloient perir infailliblement : Cette mere songeoit à prostituër ses filles, pour vivre au dépens de sa conscience & de leur honneur, lors qu'il lui est venu tout-à-propos une petite somme d'argent qui l'a détournée de ce detestable dessein, & qui a sauvé ces pauvres victimes. Dans le même-tems que cét homme s'alloit abandonner à son desespoir, qu'il cherchoit un cordeau pour mettre fin à ses jours, on lui a présenté heureusement ce qui lui étoit nécessaire dans une si grande extrémité, sans qu'on seût pourtant

qu'il fust déterminé à se perdre. Quelle merveille de la miséricorde de Dieu ? Quel effet de sa bonté vraiment paternelle ? Mais combien de merveilles de cette nature ne feroit pas une personne riche & charitable, qui dans le tems le plus-mauvais, & sans attendre d'être priée, envoieiroit tantôt du bled, tantôt du charbon, aujourd'hui un lit, une autrefois une robe, une autrefois de l'argent à des mal-heureux dont la nécessité lui feroit connuë. Le beau zele, Messieurs, & qu'il feroit fructueux de s'informer avec soin des pauvres qui aiment-mieux souffrir que publier leur indigence, de les visiter, de les encourager à supporter patiemment leur affliction, à craindre Dieu, à esperer en lui, au même-tems qu'on leur donneroit une preuve effective du soin qu'il a d'eux, par l'aumône qu'on leur feroit. Mais quel plaisir d'entrer dans une maison comme un ange de paix, & de la laisser dans l'allegresse & dans les actions de graces, après l'avoir trouvé plongée dans le deuil & dans la desolation ! Quel plaisir d'aller ainsi semant la joie dans les cœurs, répandant par tout le calme & la sérénité, changeant le sort des hommes, faisant des heureux, & operant des miracles ! Est-il possible qu'il y ait des personnes qui aiment-mieux voir leurs coffres remplis de terre & de bouë, remplis de vieux métal enrouillé, de vieilles pièces mal fabriquées, que d'être les peres des pauvres, les ministres de la Providence, que d'être comme les dieux visibles du monde, aimez, benits, & presque adorez des hommes.

Cependant, Messieurs, ce n'est-là que le moind-



dre fruit qu'on peut retirer de l'aumône. Le pardon des pechez l'accompagne infailliblement, elle est comme un doux Purgatoire qui purifie l'ame, qui la nettoie de toutes ses tâches, & c'est pour cela que dans l'Ecriture elle est comparée au feu où les metaux sont affinez. Saint Paul appelle l'aumône un sacrifice d'expiation, Saint Augustin un second Bâtême, & Saint Ambroise trouve qu'elle a même quelque avantage sur ce Sacrement. Enfin donnez l'aumône, dit IESUS-CHRIST, & tous vos crimes vous sont remis : *Date elemosinam & ecce omnia munda sunt vobis.* On peut dire, Messieurs, que c'est ici l'unique ressource de la plûpart des riches du monde. Leur état les expose à de grandes tentations, à de grandes cheûtes, & d'ailleurs ils souffrent peu, ils ont naturellement beaucoup d'aversion pour la penitence; c'est-à-dire, que les principales voies du salut leur sont en quelque sorte fermées, il ne leur reste que l'aumône, s'ils la négligent, je ne vois pas par où c'est qu'ils esperent de se sauver. Mais aussi faut-il avouër que le moïen est facile, & qu'ils sont bien mal-heureux s'ils se dannent éternellement, aiant la clef du ciel entre les mains, & se le pouvant ouvrir aussi aisément, qu'il leur est aisé d'ouvrir leur bourse. On demande le sujet qu'ils ont de remercier Dieu des biens qu'il leur a donnez, s'ils n'en sont que les économes; le voila, Chrtétiens Auditeurs, c'est qu'ils ont de quoi se rachetter de l'enfer, de quoi acheter le Paradis; c'est qu'on leur donne pour leur argent ce qui coûte aux autres du sang & des larmes; ce que les pauvres ne sauroient aque-

140 *Sermon soixante-dixième,*  
rir qu'à force de suëurs & de souffrances.

Mais l'avarice ne se défait point de ses trésors pour des richesses spirituelles & invisibles, il lui faut de l'or pour de l'or, & encore veut-elle être assûrée qu'on lui rendra avec usure ce qu'elle donne avec tant de peine. Eh bien, Messieurs, Dieu s'engage à nous satisfaire, il nous promet la multiplication de ces mêmes biens, dont nous lui aurons fait part en la personne des pauvres. Voiez je vous prie ce qui arriva au désert, lors qu'avec cinq pains IESUS - CHRIST donna à manger à tout le peuple qui le suivoit pour l'entendre. Ces cinq pains étoient toute la provision des Apôtres, ils ne laissent pas de les partager avec joie, & de les distribuer à ce bon peuple, perdirent-ils quelque chose à donner ainsi ce qu'ils avoient pour leur subsistence? Au contraire cinq mille personnes furent rassasiées de ces pains, & il en resta pour eux douze corbeilles; *Crevit eis cibus dum impenditur victus*, dit Saint Augustin, leur provision fut augmentée de beaucoup par leur libéralité. Voila une figure de ce qui arrive à toutes les personnes charitables. On a veû des maisons ruinées par le jeu; le luxe & la débauche renversent tous les jours & à nos yeux les fortunes les mieux établies, on tombe souvent dans la pauvreté par les mêmes voies, que la prudence humaine avoit jugé les plus propres pour s'enrichir; mais l'aumône n'a jamais appauvri personne. Donnez-moi un seul homme qui se plaigne d'y avoir été trompé, faites-moi voir des enfans que les aumônes de leurs peres aient laissé dans l'indigence, comme on en voit

qui se sont ruïnés dans les partis , dans les emplois , dans les charges , dans le commerce ? Au contraire combien de prodiges pour remplacer & pour multiplier ce que la charité avoit répandu ? On demande des miracles ; j'ose dire qu'il s'en fait presque tous les jours en faveur de l'aumône , & qu'il est peu de personnes qui aient beaucoup aimé cette vertu & qui l'aient pratiquée avec constance , à qui il ne soit arrivé quelque chose qui paroît surnaturel en cette matière.

Ce n'est pas que Dieu se serve toujours des voies extraordinaires , pour nous rendre ce qu'il a reçu de nous : Il le fait le plus-souvent par des moïens naturels , que sa sagesse dispose d'une manière également douce & efficace. Vous avez ce et fois admiré ces grandes rivières , qui de toutes les parties du monde vont se jeter dans l'océan. Ces rivières ne sont dans leur source que des petits filets d'eau , qui par des canaux secrets sont sortis du même océan , & qui y retournent avec cette pompe & cette augmentation que vous voïez. C'est ainsi que Dieu renvoie au centuple , & par des voies découvertes & éclatantes , ce que la charité a fait couler secrettement dans les mains des pauvres. Cét héritage , le gain de ce procès , le succez de ce trafic , ce mariage avantageux , c'est la récompense des aumônes de cette vertueuse femme. C'est le revenu de cet argent qu'elle distribuë , ou qu'elle fait distribuër à des personnes qui n'ont rien , & qui pour comble de mal-heur sont d'une naissance qui ne leur permet pas de découvrir leurs besoins à tout le monde.

On dit qu'on donne peu aujourd'hui , parce que

le tems est mauvais, & moi je dis que le tems n'est si mauvais que parce qu'on donne peu. L'aumône est une semence, dit Saint Ciprien, & il n'y a pas moins de folie à rétrancher la charité dans les mauvais tems, qu'il y en auroit à n'ensemencer pas son champ, lors que la recolte à été petite; le tems pouvoit-il être plus mauvais qu'il étoit dans la Judée, lors qu'Elie avoit fermé le ciel, comme parle l'Ecriture, & qu'une longue & horrible sécheresse avoit affamé tout le pais? Le Prophete manquant lui-même de toutes choses, s'adresse à une pauvre veuve & lui demande à manger. Cette bonne femme n'avoit plus qu'une poignée de farine & un peu d'huile, dont elle se dispoit à faire un gâteau pour elle & pour son enfant, après quoi il lui falloit songer à mourir; cependant elle ne rebutte point l'homme de Dieu, quand elle auroit eû une fort grande provision, ç'auroit été beaucoup que de partager avec lui, mais elle n'a que très-peu de chose, & pourtant elle donne tout ce qu'elle a: *Non de abundantia portio*, dit Saint Ciprien, *sed de modico totum*. Qu'arriva-t-il? dez ce jour-là la farine & l'huile ne manquerent point en sa maison, Dieu lui en fournissant par un miracle continuël. Si dans cette extrémité elle avoit suivi nos règles, Chrétiens Auditeurs, elle seroit morte de faim en moins de trois jours. Elle fit l'aumône même au tems de la plus-cruelle famine, & le tems de la famine devint pour elle un tems d'abondance.

Mais j'ai beaucoup d'enfans me direz-vous; c'est pour cela même qu'il faut faire beaucoup.

d'aumônes : le nombre de vos enfans vous a-t-il empêché jusqu'ici de donner v<sup>o</sup>tre argent à intérêt ? D'ailleurs il faut bien songer à vos enfans , mais aussi ne devez vous pas vous oublier. Vous craignez qu'ils ne manquent de quelque chose après v<sup>o</sup>tre mort , & n'appréendez-vous point de ne rien trouver pour vous-même en l'autre vie. Quand vous les logez ces enfans, vous leur donnez une partie de v<sup>o</sup>tre bien , mais vous avez la prudence de retenir de quoi subsister en vos derniers jours , & vous seriez si imprudent que de ne vous rien réserver pour l'éternité ? Considérez v<sup>o</sup>tre ame comme l'un d'eux, dit Saint Jérôme , & ne la frustrez pas de la part qu'elle doit avoir à v<sup>o</sup>tre héritage, vous avez six, dix, douze enfans , si vous en aviez encore un, vous trouveriez de quoi le nourrir, deussiez-vous épargner sur v<sup>o</sup>tre bouche ce qui lui seroit nécessaire ; imaginez-vous que **JESUS-CHRIST** est ce troisième que vous n'avez pas , & donnez-lui sa portion comme aux autres , peut-être vous en est-il déjà mort quelcun , faites des aumônes de ce que celui-la vous dépenseroit , s'il vivoit encore. Enfin si vous avez envie de leur laisser à chacun un excellent patrimoine , inspirez-leur par v<sup>o</sup>tre exemple beaucoup de tendresse pour les pauvres , c'est un fond qui ne peut manquer que celui-là , & ils sont assez riches s'ils le peuvent hériter de vous.

Voilà , Chrétienne Compagnie , tout ce que j'avois à vous dire sur ce sujet de l'aumône. Pauvres gens, je ne/sai si cela suffira pour porter vos freres à vous assister , mais il doit suffire , ce me

semble, pour vous persuader à vous-mêmes , que Dieu ne vous a pas oubliez , & que vous lui êtes plus-chers qu'on ne pense , si vous manquez des choses nécessaires à la vie, plaignez-vous de l'injustice & de la dureté des riches , mais certainement vous n'avez pas raison de murmurer contre la providence de vôtre Pere celeste. Car que n'a-t-il point fait pour vous procurer tous vos besoins ? Il ne s'est pas contenté de commander à un homme de vous assister , il l'a ordonné à tous les hommes , & pour les engager par leurs propres interests à prendre quelque soin de vous , il leur fait esperer de grands trésors & en cette vie & en l'autre. Ce n'est rien qu'un verre d'eau, cependant si c'est pour vous defalterer dans vôtre soif, il y a une récompense & une récompense éternelle pour celui qui vous le présentera. Il n'y a point de paradis que pour ceux qui vous font l'aumône , point d'enfer que pour ceux qui vous la refusent.

Quelques pechez qu'on ait commis contre lui, il ne se plaint de rien pourveû que vous soiez satisfaits. Il fait encore plus , il se met en chacun de vous , il se présente lui-même en vos personnes, afin qu'on ait honte de vous faire un refus qui rétomberoit sur lui, afin qu'on vous rende autant d'honneur qu'il en mérite lui-même. Enfin il met tout en usage, pour porter tout le monde à vous faire beaucoup de bien ; il s'abbaïsse, il prie , il promet , il commande , il tonne , il foudroïe , il donne avec profusion à ses économes, afin qu'ils vous pourvoïent avec abondance. Que si non-obstant tout cela , ils vous laissent dans la disette,

disette, s'ils détournent à leur usage, ce qui ne leur a été donné que pour vous, aïez un peu de patience, il vous fera justice, & vous vous la ferez vous-même quelque jour, puisqu'il vous devez être leurs Juges.

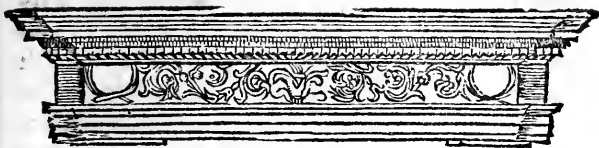
Premièrement il cassera ces officiers infidèles, un procès, une banqueroute, ou quelqu'autre accident à quoi l'on ne s'attend point, réduira bientôt à la plus-extrême pauvreté cette puissante maison, où l'on fait si peu de cas des pauvres, mais la grande punition s'en fera au jour des vengeances. Ce jour épouvantable n'aura rien de terrible que pour eux, ce sera contre eux seuls qu'il fera éclatter ce tonnerre dont il les a déjà comme frappés dans l'Évangile. *Discedite à me maledicti in ignem aeternum* : Retirez-vous de moi maudits, qu'attendez-vous pour aller au supplice que vous avez mérité ? Ne vous souvient-il plus des rebuts que vous m'avez faits souffrir en tant de rencontres ? Oseriez-vous bien me demander le paradis après m'avoir refusé du pain & de l'eau ? A votre Dieu, ingrats ! refuser ce pain qu'il avoit créé, & que vous teniez de lui ! Me refuser de l'eau à moi qui vous avois donné tout mon sang ! *Discedite à me* : Eloignez-vous de moi monstre de cruauté & d'ingratitude, & qu'à l'avenir il y ait autant de distance entre vous & votre Sauveur, qu'il y en a eû entre votre dureté & ma tendresse, entre vos entrailles de bronze & ma miséricorde infinie.

Et ne dittes point que c'est un misérable, un faineant, un importun que vous avez rebutté ; *mibi fecistis*, c'est moi-même que vous avez traité

de la sorte, vous ne l'avez pas crû, c'est qu'il ne vous a pas plû de le croire; je vous l'avois dit assez clairement; & vous avez bié crû sur ma parole que c'étoit moi qu'on adoroit sous les especes du pain, quoi-que la chose ne fust pas moins incroyable; mais c'est que cet article ne vous devoit coûter que des réverences, & que l'autre vous engageoit à déboursier quelques sols ou quelques écus; allez maudits idolâtres, allez brûler éternellement; nous verrons si vôtre or vous tirera des flammes où je vous envoie, c'est-là que vous apprendrez par la rigueur & par la durée de vos peines, si c'est un homme ou un Dieu que vous avez choqué par vôtre avarice.

Prevenez ce mal, Messieurs, & puisque la foi vous apprend, que c'est vôtre bon Maître que vous assistez en la personne des pauvres, faites-vous un plaisir de les nourrir, de les habiller, de les loger en vôtre maison, de les servir dans leurs maladies, de les caresser comme vos enfans, de leur procurer jusqu'aux délices; soïez encore plus prompts à leur donner qu'ils ne sont ardens à recevoir, n'en refusez aucun, mes freres bien-aimés, n'en refusez aucun, de peur que celui que vous aurez renvoïé triste par vôtre refus, ne soit **JESUS-CHRIST** lui-même, lequel se trouve en chacun d'eux: *Date omnibus dilectissimi fratres, date omnibus, ne cui non dederitis ipse sit Christus.* Souvenez-vous qu'il y aura un jugement sans misericorde, pour tous ceux qui n'auront pas exercé la misericorde, & qu'il y aura une misericorde & nul jugement pour ceux qui auront aimé cette vertu. *Ainsi soit-il.*





# SERMON LXXI.

DE LA

## CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Unde ememus panes, ut manducent hi.

*Où prendrons-nous du pain, pour donner à manger à ce peuple. S. Jean, ch. 6.*

*Nous devons aimer nôtre prochain, il est à Dieu, il en est l'image, & l'objet de sa tendresse & de son amour, nous devons l'aimer comme nous voulons être aimez des hommes, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme JESUS-CHRIST nous a aimez.*

**L'**EVANGILE de ce jour nous apprend, que JESUS-CHRIST aiant été suivi au desert par une grande foule de peuple, sa bonté ordinaire lui persuada qu'il avoit quelque obligation de leur donner à manger, & fit pour cét effet un des plus-grands miracles qu'il ait fait en toute sa vie, il prit cinq

K ij

pains & deux poissons, qui étoit toute la provision qu'il avoit pour lui-même & pour ses Disciples, il les benit, il les distribua de sa propre main, & en les distribuant, il les multiplia de telle sorte, que cinq mille personnes en furent rassasiées, & qu'on eût encore de quoi remplir douze corbeilles de ce qui resta. Cét exemple de charité me donne, ce me semble, une occasion assez avantageuse de vous entretenir de la charité chrétienne, de cette vertu qui nous lie avec nôtre prochain, & qui ne fait qu'un cœur de tous les cœurs des fidelles. J'en parle d'autant plus volontiers, que ce discours me fraïe le chemin à celui que je veux vous faire de l'amour de Dieu, veü que l'amour de nos freres est une partie essentielle de l'amour de Dieu, & qu'on ne peut separer ces deux vertus sans les détruire. Quand on nous parle de l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, nous nous plaignons qu'on nous veut obliger à aimer un être que nos sens n'apercevoient point, & dont nôtre esprit même ne se peut former une veritable idée. Mais ce n'est plus ici un objet invisible & surnaturel qu'on nous commande d'aimer : Ce sont des hommes comme nous, pour qui la nature ne nous donne quelquefois que trop de penchant.

Il est vrai que l'amour que nous avons pour eux naturellement, n'est pas le même que Dieu veut que nous leur portions, il peut néanmoins disposer nos cœurs aux mouvemens de cette vertu si excellente & si rare parmi les Chrêtiens. Seroit-il possible que nous nous revoltassions encore contre ce précepte, ou que nous fussions

lents à y obéir. Esprit Saint si vous n'amolissez nos cœurs, nous trouverons de l'impossibilité aux plus-faciles commandemens, nous haïrons toujours ce que vous nous ordonnez d'aimer, nous aimerons ce que vous nous commandez de haïr. Disposez donc mes Auditeurs, à écouter avec docilité, ce que je vais tâcher de leur dire avec tout le zele qu'il vous a plu m'inspirer pour leur salut. Ils vous demandent eux-mêmes cette grace pour eux-mêmes; c'est pour cela que nous nous adressons tous ensemble à votre Epouse, & que nous la saluons avec l'Ange. *Ave Maria.*

Te ne doute point qu'on ne vous ait souvent raconté ce que Saint Jérôme rapporte de Saint Jean l'Evangeliste, qu'étant parvenu à une extrême vieillesse, pouvant à peine être porté à l'Eglise sur les bras de ses disciples, & n'ayant plus assez de force pour faire de longs discours, il se contentoit de dire à chaque assemblée, mes freres aimez-vous les uns les autres. Comme c'étoit toujours la même leçon, les fideles s'ennuierent enfin de l'entendre, & prirent la liberté de lui demander pourquoi il la répétoit si souvent, il fit une réponse vraiment digne du bien-aimé de IESUS: Que c'est le commandement de nôtre bon Maître, & que si nous le faisons tout est fait: *Quia præceptum Domini est, & si solum fiat, sufficit.*

O la belle raison, Chrétiens Auditeurs, pour nous porter à aimer nos freres, & qu'elle devrait faire, ce me semble, une grande impression sur nos cœurs & sur nos esprits! Enfans de IESUS-

CHRIST & de son Eglise, sera-t-il nécessaire de vous proposer d'autres motifs pour vous engager à la pratique de cette vertu ? Ne suffit-il pas de vous faire ressouvenir qu'elle nous a été recommandée par nôtre bon Maître, que c'est la chose qu'il a témoigné avoir le plus à cœur, qu'il a déclaré avant que de mourir qu'il n'avoit que cela à nous ordonner, que c'est toute la récompense qu'il exige de nous pour tout ce qu'il a fait pour nous : *Præceptum Domini est, & si solum fiat, sufficit.* Je ne laisserai pas, Messieurs, d'ajouter à ce motif tous ceux qu'il plaira à Dieu de m'inspirer, & comme je ne doute point que vous ne vous y rendiez aisément, & que vous ne soiez d'abor dans l'impatience de mettre en exécution les choses dont vous aurez été persuadés ; je joindrai les regles qu'il faut observer dans l'amour du prochain, aux raisons que j'aurai produites pour en établir l'obligation. Les raisons & les regles de la charité chrétienne feront donc les deux parties de ce discours. Nous verrons dans le premier poinct pourquoi il faut aimer nos freres : Et dans le second comment c'est qu'il les faut aimer. Voila tout le sujet de cét entretien.

Vous serez peut-être surpris, Chrétiens Auditeurs, lors que je vous dirai que nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos freres, que nous en avons d'aimer Dieu. Mais on cessera de s'en étonner, quand on saura que l'amour dont s'entraiment les Chrétiens, n'est qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour dont Dieu lui-même veut être aimé. Je dis encore plus, ce n'est

qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu, ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours, dit Saint Grégoire le Grand, sont comme deux parties qui composent un même tout, deux anneaux d'une même chaîne, deux actions d'une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux mérites inséparables, dont l'un ne peut subsister sans l'autre. *Sunt duo isti amores duæ quadam partes, sed unum totum est ex utrisque compositum, duo annuli sed catena una, duæ actiones sed una virtus, duo opera sed una charitas, duo apud Deum merita sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

De ce principe je tire d'abor deux conclusions fort importantes pour nôtre conduite. La première contre les faux dévots, qui se croient tous remplis de l'amour divin parce qu'ils prient beaucoup, & qu'ils communient souvent, quoique dans leurs cœurs ils nourrissent des aversions & des jalousies, quoi-qu'ils retiennent le bien d'autrui, ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. Quand il n'y auroit qu'une seule personne au monde, que nous n'aimerions pas comme nous-mêmes, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu : *Duo apud Deum merita, sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

La seconde conclusion est en faveur des personnes charitables. Elles se plaignent quelquefois qu'elles ne se sentent nulle tendresse pour Dieu, qu'elles sont froides dans des actions qui

demanderoient le plus de ferveur , qu'elles n'ont pas une seule étincelle de ce grand feu , dont les Saints ont été remplis. Mais consolez-vous , Ames Chrésiennes , vous ne haïssez personne , vous voulez du bien , vous en faites même à tout le monde ; bien-loin de vous affliger de la prospérité de vos freres , vous prenez part à leurs avantages, vous êtes touchées de leurs maux temporels , vous vous sentez du zele pour le salut de leurs ames, allez en paix sur ma parole, vous êtes toutes remplies de l'amour de Dieu , je vous en répons , ces deux amours ne se separent jamais : *Unum sine alio inveniri impossibile est.*

Mais d'où vient que l'amour de Dieu renferme si nécessairement l'amour du prochain ? En voici trois raisons que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mots. La première, c'est que nôtre prochain est à Dieu. La seconde, c'est qu'il est l'image de Dieu. La troisième, c'est qu'il est lui-même l'objet de sa tendresse & de son amour.

Vôtre prochain est à Dieu, Messieurs, il est son ouvrage , son bien , sa possession , c'est lui-même qui l'a formé de ses mains , & qui l'a mis dans le monde comme dans son palais , pour le faire servir à sa gloire & à l'exécution de ses volontez. Nous voila donc obligés à honorer , à respecter tous les hommes pour la consideration du maître auquel ils ont l'honneur d'appartenir. On honore jusqu'aux derniers domestiques des personnes de qualité , on respecte leurs chiffres & leurs armes jusques sur leurs chevaux & sur leurs mulets ; on ne touche point à ce qui porte ou leur noms ou leurs livrées. Quand même on auroit reçu quel

que insulte de leurs gens , on pourroit s'en plaindre, mais on n'oseroit s'en faire justice soi-même. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Ecriture ; *Mihi vindicta & ego retribuam.* Que personne ne prenne la liberté de se vanger des outrages ou des injustices qu'il pourroit avoir souffertes , je saurai punir ceux qui en sont les auteurs ; mais comme tous les hommes sont à moi , si vous étiez assez hardis pour porter vous-même la main sur quelqu'un d'eux, sans en avoir reçu l'ordre de ma part , vous vous rendriez coupables d'un attentat que je ne laisserois pas impuni.

J'ai dit que nous devons avoir du respect pour tous les hommes , parce que tous les hommes sont à Dieu , j'ajoute que cette même raison nous doit porter à les aimer si nous aimons Dieu. Il n'est pas nécessaire que je vous explique les effets de l'amour. Vous savez mieux que moi qu'il a coûtume de s'étendre à tout ce qui environne la personne aimée , à tout ce qui a quelque rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis, on aime encore leurs enfans, leurs serviteurs, les ouvrages de leur main & de leur esprit. On dit qu'un homme vraiment passionné n'est pas seulement touché de l'objet de sa passion, mais qu'il est encore idolatre de tout ce qui lui appartient ; il se sent ému à la seule vue de son logis , un gand , un mouchoir qu'il rencontre par hazard lui cause des transports qu'il ne peut cacher.

Si cela est vrai , ô mon Dieu , qu'il est peu de personnes qui vous aiment véritablement ! Car enfin si nous vous aimions nous aurions moins de peine à supporter , à cherir même nos freres,

qui sont & vos serviteurs, & vos enfans. Comment pourrions-nous haïr des créatures, que vous avez formées, & que vous entretenez avec tant de soin, qui sont les chefs-d'œuvres de vôtre sagesse & de vôtre toute-puissance; des créatures qui sont si utiles à vôtre gloire, & qui non-seulement vous appartiennent, mais qui tiennent le premier rang dans vôtre maison, qui sont pour le dire ainsi la plus-belle portion de vôtre héritage.

La seconde raison que nous avons d'aimer nôtre prochain, c'est qu'outre qu'il est à Dieu, il est encore l'image de Dieu. C'est de tout tems, Chrétiens Auditeurs, que le mérite & la qualité des personnes ont rendu vénérables jusqu'à leurs statues, & à leurs portraits, mais comme c'est l'amour qui a inventé l'art de représenter ainsi les hommes, aussi est-ce l'amour qui a fait valoir davantage ce bel art, & qui a témoigné plus d'empressement pour ses ouvrages. C'est merveille de voir combien on s'estime heureux d'avoir un marbre ou un tableau, sur quoi les traits de nos amis soient fidèlement exprimez, avec quel soin on conserve ces représentations quoi-que mortes de leur visage, quel secours on y trouve pour se consoler de leur absence, & non-seulement on les conserve avec soin, mais pour témoigner combien on les aime, on les enferme quelque-fois dans de boëttes d'or; on les couronne de pierreries, on les baise, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendresse, qu'on donneroit à l'original, s'il étoit présent. C'est pour cela que sainte Terefe, qui étoit vrai-



ment embrasée de l'amour de JESUS-CHRIST, après l'avoir veû souvent lui-même, prenoit tant de plaisir à regarder ses images, & disoit qu'elle auroit souâitté d'en rencontrer par tout, où elle portoit la veüe.

Or je dis, Messieurs, que le Créateur, qui a pris plaisir de rendre visible en châque créature quelcune de ses divines perfections, a comme réüni tous ses traits dans l'homme, il a eü dessein en le créant, de se peindre lui-même en petit, & de donner à l'univers l'image la plus-ressemblante, qu'il eust encore donné de sa nature divine, quoi-qu'il eust déjà fait, & les Anges, & le soleil. Cette ressemblance, Chrétienne Compagnie, est la cause de la haine mortelle & irrconciliable que nous portent les demons, quoi-que hélas, ils n'aïent jamais receü de nous aucun déplaisir, & que nous n'aïons nulle part à leur infortune. Mais ils haïssent en nous le portrait de celui qui les a bannis du ciel, & qui exerce sur eux une si rigoureuse vengeance. De sorte que si nous aimions autant nôtre Dieu, qu'il est haï des demons, nous aimerions autant nos freres que les demons les haïssent, nous prendrions autant de plaisir à leur faire du bien, que ces mal-heureux esprits ont de passion de leur nuire.

Et il ne faut point qu'on se retranche sur les méchantes qualitez soit du corps soit de l'esprit, qui nous en peuvent donner de l'aversion. Comme on ne s'arrête pas à la matière, ni aux ornemens du tableau, quand il nous représente quelcun que nous aimons tendrement, aussi quand

on aime Dieu tout-de-bon, on aime le prochain pour l'amour de lui, sans avoir égar ni à ses talens, ni à ses défauts, ni à ses vertus, ni à ses vices. Oüi Seigneur, dit une ame vraiment possédée de l'amour de Dieu, pour m'obliger à cherir mon prochain comme moi-même, il suffit que j'apperçoive en lui vôtre image, que j'y découvre un seul de vos traits, que cette image soit d'or ou d'argile, que ce trait soit gravé sur un diamant, ou sur du plomb, je la respectérai, & je l'aimerai pour l'amour de vous.

J'ai dit que nôtre prochain est à Dieu, qu'il est l'image de Dieu, & par ses deux raisons nous sommes obligez de l'aimer. J'en ajoûte une troisième, c'est qu'il est l'objet de l'amour de Dieu, & ce motif me paroît si fort que je ne pense pas qu'on y puisse résister. Le Seigneur ne hait rien de ce qu'il a fait, il n'aime proprement que l'homme, veü qu'il a fait pour l'amour de l'homme tout le reste des créatures, les Anges même, dit saint Paul, sont comme des Gouverneurs destinez à la conduite de ceux d'entre-nous qui doivent être les héritiers du salut. C'est pour cela que saint Gregoire de Nisse dit, que l'amour de l'homme est le propre caractere de la nature divine; d'où je conclus, Messieurs, que si nous aimons Dieu, nous devons aimer nôtre prochain que Dieu aime; soit parce que l'amour que nous avons pour Dieu, ne doit faire qu'un cœur de nôtre cœur & du sien, soit parce que l'amour que Dieu a pour nôtre frere, ne fait qu'un même objet de nôtre frere & de Dieu. L'amour transforme l'amant en la chose aimée, & par conse-

quent quiconque aime Dieu doit avoir mêmes desirs, mêmes sentimens, il doit aimer tout ce qu'il aime, & ne haïr que ce qu'il haït. L'amour encore une fois transforme l'amant en la chose aimée, & par conséquent il ne fait de Dieu & de nôtre frere il n'en fait, dis-je, qu'un tout, qu'une même chose, laquelle étant indivisible en elle-même ne doit pas être distinguée par nôtre amour.

Cette raison en renferme plusieurs autres & détruit, ce me semble, tous les prétextes. Dites tout ce qui vous plaira de vôtre prochain. Faites un portrait de sa personne aussi desavantageux, que vous voudrez, employez à peindre son esprit toutes les plus-noires couleurs. Dites, si vous voulez, que c'est une ame lâche, perfide, ambitieuse, interessée, qu'il est violent & brutal, qu'il n'a ni esprit, ni conduite, ni honneur, ni religion. Tel qu'il est, Dieu le souffre, il lui fait du bien, il l'aime, & il vous ordonne de l'aimer; mais il me persecute, il me dépouille, il me mal-traite, il vous haït à mort, nonobstant tout cela Dieu l'aime, & tout ce que Dieu aime mérite infiniment d'être aimé; d'autant plus que cét homme en use avec Dieu comme avec vous, qu'il l'offence, qu'il le deshonne, qu'il le trahit, & que pour tout cela il ne laisse pas d'en être aimé. Quelque grand pecheur que je sois, le Seigneur ne haït en moi que le peché, qui me deshonne, qui tue mon ame, qui m'expose à perir éternellement. Mais au reste toutes mes rebellions, mes ingrattitudes, tous les outrages qu'il reçoit de moi ne peuvent l'empêcher de

m'aimer, & de m'aimer au point de me chercher, de courir après moi, de souffrir, de mourir même pour mon amour. Il est donc vrai que Dieu aime votre prochain, quel qu'il soit, quelque indigne qu'il vous paroisse d'être aimé. Direz-vous que Dieu n'est pas raisonnable, qu'il s'aveugle dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr? Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est vous qui haïssez ce que vous devriez aimer? Quel seroit nôtre orgueil, & nôtre délicatesse, Ames Chrêtiennes, si nous trouvions indigne de nôtre amour, ce que nôtre Dieu trouve aimable, & ce qu'il aime effectivement.

Pour toutes ces raisons il est visible, ce me semble, que l'amour de Dieu nous impose une obligation indispensable d'aimer le prochain, que même il ne peut subsister sans cette charité fraternelle. Ecoutez maintenant ce qu'a pensé sur ce sujet celui d'entre les Apôtres, à qui JESUS-CHRIST a témoigné plus de tendresse, & celui qui a fait paroître plus d'amour pour JESUS-CHRIST. *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, & fratrem suum oderit, mendax est.* Si quelcun dit qu'il aime Dieu, dit saint Jean, à moins qu'il n'aime son frere, il ment. Dites-le sans crainte, quand vous verriez mener à cette personne une vie d'Ange, & que son frere seroit encore pire que les demons, s'il n'aime ce frere, & qu'il ose dire qu'il aime Dieu, il vous trompe, il se trompe lui-même, *mendax est*; & saint Paul, *Si linguis hominum loquar & Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut aes sonans, aut cymbalum tinniens.* Quand j'aurois receû de

Dieu les dons de toutes les langues de l'univers, & que je parlerois le langage même de Anges, si je n'ai pas de charité, je ne suis qu'un airain sonnante, & une cymbale rétentissante; bien davantage, quand Dieu m'auroit donné la connoissance des choses à venir, quand il m'auroit ouvert tous les trésors de sa sagesse infinie, quand je serois le plus-éclairé de tous les hommes dans la science des Saints, quand ma foi seroit assez grande & assez vive pour transporter les montagnes, & pour ressusciter les morts, si je manque d'amour pour mes freres, je n'ai nul merite, nulle vertu, je ne suis rien devant Dieu, *nihil sum*. Quand j'aurois à ma disposition tous les trésors de la terre, & que je m'en dépouillerois pour nourrir les pauvres, quand je me sacrifierois moi-même pour Dieu, jusqu'à souffrir le martire, jusqu'à endurer la rigueur du fer, & du feu, si je suis dépourvéu de charité, tout cela ne me sert à rien, *nihil mihi prodest*.

O que je crains, Messieurs, que le défaut de cette vertu ne rende inutile & execrable même aux yeux de Dieu, bien de jeûnes, bien de prières, bien de mortifications & de travaux essuiez en apparence pour l'amour de JESUS-CHRIST. O que de dévots & de dévotes après mille & mille exercices de piété, après avoir passé leurs jours dans la solitude, ou consommez leurs biens & leurs vies au service du prochain, se trouveront les mains vuides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de se rendre parfaits dans la charité. Que me servira d'avoir usé mon corps de penitence, d'avoir exercé sur moi-même autant de

cruauté que les tirans en ont exercé sur les Martirs, si je ne puis supporter les imperfections de mes freres ? Que me servira-t-il d'avoir par mes larmes forcé la justice de Dieu à me pardonner & à porter sur le passé une sentence favorable ; si je vous juge, si je vous condanne sur de légers apparences ? Je porte toutes mes croix avec une force invincible, nulle averfité ne m'ébranle, je me réjouïs au milieu des plus-grands sujets de tristesse, mais je m'afflige de la joie d'autrui, & sa prospérité me fait peine, *nihil sum*. Toute ma patience est comtée pour rien, je me fais un plaisir de rendre aux pauvres les derniers services, je m'humilie, je m'abbaisse volontiers jusqu'aux piés des autres, mais aussi je me plais à voir les orgueilleux humiliés, & l'ambition confonduë, *nihil sum*. Mon humilité n'est qu'hipocrisie ; j'aïmerois mieux qu'on m'eust arraché la langue que d'avoir médit de mes plus-grands ennemis, mais je souffre quand on dit du bien de certaines gens, & je ne puis me vaincre jusqu'à applaudir aux loüanges qu'on leur donne, je travaille de toutes mes forces à aquerir la sainteté, mais je crois facilement quand on me dit qu'un autre n'est pas aussi saint qu'il le paroît ; si cela est, *nihil sum, nihil mihi prodest*. Encore une fois, toute ma constance ne me sert à rien, mon humilité est une fausse humilité, toute ma sainteté n'est qu'illusion.

Voulez-vous donc, Chrétienne Compagnie, vous assëurer le fruit de vos peines, & fonder solidement l'édifice de vôtre sanctification, entrez de tems-en-tems dans vôtre cœur, & voïez si la  
charité

charité y regne, si elle en regle tous les mouvemens; il ne vous sera pas si difficile de la reconnoître à cet admirable caractère qu'en a fait saint Paul écrivant aux Corinthiens, *Charitas patientis est, benigna est, charitas non amulatur*. La charité est patiente, elle est bonne, elle n'est point envieuse du bien d'autrui, non pas même des biens de l'ame, *non agit perperam*, elle ne nuit à personne ni par ses actions, ni par ses discours, elle craint même de le faire par son silence, *non est ambitiosa*, ni en matiere d'honneur, ni en matiere de perfection chrétienne, elle ne prétend point l'emporter sur qui que ce soit, *non querit que sua sunt*, elle est si peu interessée qu'elle perdra tout plutôt que d'entrer dans des contestations qui pourroient alterer la paix; *non cogitat malum*, si vous l'offencez, elle croira vous en avoir donné l'occasion; si on la méprise, au lieu de s'en piquer elle se persuade qu'on lui fait justice, elle donne un jour favorable aux fautes qui peuvent être excusées, elle s'afflige serieusement & de bonne-foi de celles qui sont trop visibles, elle est ravie quand elle trouve quelque chose à louer, & elle ne s'afflige point trop si elle se trompe en jugeant bien, même de ce qui est mal, *charitas non se multum dolet errare, cum bene credit, etiam de malo*. C'est le sentiment de saint Augustin; de plus elle croit tout ce qu'on lui dit de la vertu des ames saintes, *omnia credit*; & elle ne desespere jamais de la conversion des plus-déreglez; enfin elle souffre tout sans se plaindre, de-peur de faire quelque tort par ses murmures à ceux qui la font souffrir, elle supporte les

162 *Sermon soixante-unième,*  
plus-imparfaits, elle leur pardonne leurs défauts,  
& trouve toujours dans les défauts-mêmes quel-  
que chose qui les rend dignes de son indulgence,  
*omnia suffert, omnia sustinet.* Je ne doute point  
qu'une si belle peinture ne vous donne de l'amour  
pour la charité, & ne soit pour vous un grand  
motif d'aimer tous vos freres.

Après d'aussi puissantes raisons capables d'é-  
branler les plus-inflexibles, s'il leur reste quelque  
sentiment de piété chrétienne ; après, dis-je, ces  
raisons je me persuade que vous ne desirez rien  
tant que d'apprendre les regles de cette belle  
vertu, pour les observer exactement, il y en a  
trois que je vais vous expliquer brièvement en la  
seconde partie.

Aimer comme nous voulons être aimez des  
hommes, aimer comme nous nous aimons nous-  
mêmes, aimer comme JESUS-CHRIST nous a  
aimez. Voilà, Messieurs, les trois regles qui  
renferment les devoirs de la charité que nous de-  
vons avoir pour nos freres. La première est tirée  
de la loi naturelle, la seconde de la loi écrite, la  
troisième de la loi de grace. Par la loi de la natu-  
re nous sommes obligez de traiter les autres  
comme nous souhaitons d'en être traittez. *Om-  
nia quacumque vultis, ut faciant vobis homines &  
vos facite illis.* C'est de la loi de Moïse que ce pré-  
cepte a été tiré, vous aimerez vôtre prochain  
comme vous-même. *Diliges proximum tuum sicut  
te ipsum.* Enfin JESUS-CHRIST dans l'Evangile  
nous a commandé la charité en ces termes. *Man-  
datum novum de vobis, ut diligatis invicem, sicut  
dilexi vos.* Voici un nouveau commandement



que je vous fais , qui est de vous aimer les uns les autres , comme je vous ai aimez. Or, Messieurs , je trouve que nous voulons être aimez universellement de tout le monde, que nous nous aimons nous-mêmes sincérement , & que le Fils de Dieu nous a aimez solidement , de-sorte que si nous voulons avoir une charité parfaite , elle doit être universelle , elle doit être sincere , elle doit être solide.

Je dis qu'elle doit être universelle , & que nul homme ne doit être exclus de nôtre amour. Comme nous souâitons d'être aimez de tout le monde , & qu'un seul ennemi seroit capable de troubler le repos de nôtre vie , il est juste aussi que nous aimions tout le monde à nôtre tour. Et il est vrai que la haine d'un seul de nos freres , quand nous aurions pour tous les autres les sentimens les plus-charitables , détruit entièrement la charité. La raison de cela est , Chrétienne Compagnie , outre la loi que j'ai alleguée , c'est que le motif de la charité est universel , il embrasse tous les hommes , comme le motif de la foi, s'étent également à tous les articles de nôtre créance , & comme pour perdre la foi , il suffit de douter d'un seul point de la religion, aussi pour perdre la charité il suffit qu'un seul homme soit banni de nôtre cœur. Si vous aimez toute la terre à la reserve d'une personne , il faut que vous aïez une raison d'aimer les autres que vous ne trouvez pas en celui-ci. Cette raison est une raison naturelle , car si elle étoit surnaturelle & divine elle s'étendroit encore à celui que vous n'aimez pas , & par-consequent Dieu n'étant pas le

164 *Sermon soixante-unième,*  
motif qui vous fait aimer, ce n'est rien moins qu'une charité chrétienne, vôtre amour est purement naturel. Au reste gardons-nous bien de nous plaindre de cette loi, comme d'une loi dure & gênante, veû qu'elle a été faite en nôtre faveur.

Je ne fai si vous y avez jamais fait réflexion, mais il est certain que Dieu ne pouvoit mieux témoigner jusqu'où va sa tendresse à nôtre égar, car la raison pour quoi il a ordonné que la charité fust universelle, c'est qu'il a appréndé que nous ne fussions pas aimez généralement de tout le monde, il a voulu par là nous aquerir tous les cœurs, au lieu que s'il avoit permis à chaque homme de haïr seulement un seul homme, je serois sans doute l'objet de la haine de plusieurs, je serois peut-être celui que personne ne voudroit aimer. Quelle ingratitude ! si nous étions les premiers à mépriser une regle qui nous est si favorable ; avoüons toute-fois, Messieurs, qu'elle est observée de bien peu de gens. Il y a des Chrétiens, qui bien-loin d'aimer tout le monde, n'aiment personne qu'eux-même & leurs interêts : mais je ne veux parler que de ceux qui ont le plus de naturel & de sensibilité. Combien ceux-là-même sont-ils bornez dans leurs amours ? N'est-il pas vrai que ce fera beaucoup s'il s'étend à tous les parens & à un petit nombre d'amis ? La véritable charité a autant de freres, autant d'amis qu'il y a d'hommes sur la terre, elle ne réserve rien, parce qu'elle trouve tout réfermé dans le cœur de **IEsus-CHRIST**. Dieu m'est témoin, dit-elle avec saint Paul, que je vous aime tous.

dans les entrailles de JESUS-CHRIST, c'est-à-dire comme l'explique saint Jean Crisostôme, qu'elle embrasse tout l'univers, & porte beaucoup plus d'affection à tous les hommes que chaque Pere n'en a pour ses propres enfans.

C'est beaucoup dire, Messieurs, mais la loi écrite semble exiger encore plus, quand elle nous commande d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes. *Sicut teipsum*. Saint Tômas interpretant cette seconde regle, observe que le mot de *sicut* ne marque pas un égalité, mais seulement une ressemblance d'amour, c'est-à-dire que le sens de l'écriture est celui-ci. Aimez vôtre frere non pas autant, mais aussi sincerement, & d'aussi bonne foi que vous vous aimez. Que ce ne soit ni la raison de l'interest, ni celle du plaisir, qui vous porte à le cherir, comme vous faites un cheval, qui vous est utile, ou un oiseau qui vous divertit, aimez-le pour son bien, sans avoir nul égar à vous-même, ni à vos propres avantages. Vous voiez que par cette regle la plûpart des amitez du monde perdent le mérite de la charité. Car ne nous flattons point, & ne dissimulons point la corruption de nôtre siècle.

S'est-on jamais entre-aimé d'un amour moins sincere & moins généreux? n'est-ce pas le pur interest, & je ne sai quelle politique qui fait la plûpart des liaisons, je dis même de celles qui sont entre les personnes que la nature ou la providence a le plus étroitement unies? On ne fait rien dans le monde qu'à force d'amis, & un seul ennemi peut quelque-fois donner de grandes inquiétudes. Il est peu de personnes si miserables

de qui l'on ne puisse tirer du service en quelque rencontre, & tel qui ne peut nuire par lui-même ni par son credit, ne fera que trop de mal par sa langue. C'est pourquoy on veut être bien avec tout le monde, pour cela on dissimule, on fait force complimens, on s'entre-accable de vaines caresses, si la chose va à des services effectifs ce n'est qu'un trafic sordide, on ne donne que pour avoir, on ne rend que pour recevoir encore davantage, le cœur n'entre point dans tout ce commerce. O à Dieu ne plaise que nous appellions charité les sentimens d'une ame ainsi enveloppée & resserrée en elle-même, qui rapporte tout à son utilité propre, qui s'aime en ses meilleurs amis, ou qui n'aime en eux que l'amour qu'ils ont pour elle, toujours presté à changer d'objet, lors qu'elle trouvera son compte dans son inconstance. La charité que Dieu nous commande dans la loi écrite nous retire entièrement de cette bassesse, de cette dissimulation intéressée, elle ouvre nôtre cœur à nôtre prochain, elle en dispense la possession à l'amour propre, & enfin elle le partage avec lui. De là vient que comme l'amour que nous avons pour nous-même diminue nos fautes dans nôtre pensée, augmente nos maux dans nôtre imagination, & ne nous abandonne jamais, aussi la charité couvre la multitude des pechez d'autrui, comme parle l'écriture, elle est extrêmement sensible aux miseres du prochain, & ne l'abandonne pas même dans le tombeau.

Je parle, Messieurs, de la charité selon la regle que Dieu en avoit donné par Moïse; car par **IE-SUS-CHRIST** il nous en prescrit une troisième

encore plus-relévéé. Je vous fais un nouveau commandement , dit le Sauveur , qui est de vous entre-aimer, comme je vous ai aimez moi-même :

*Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* S. Iean Crisostôme dit, que par ce précepte il nous est ordonné de prévenir nos freres en bienveillance , & de n'attendre pas qu'ils aient mérité nôtre amitié par des bienfaits, ou qu'ils s'en soient rendus dignes par leur vertu. Saint Cirille dit que cette loi nous oblige d'oublier nos propres interêts pour ceux du prochain, ce qui néanmoins doit, ce me semble, être entendu avec quelque réserve. Mais ce qui est hors de doute ; c'est que par ces paroles , le Fils de Dieu nous demande pour nos freres un amour solide, qui ne tende à rien moins qu'à l'éternité, & à la possession de Dieu-même. Pour nous procurer ce bon-heur éternel & infini, vous savez, Messieurs, ce que IESUS-CHRIST a fait , il s'est anéanti , il a souffert , il est mort ; si je vous disois que pour procurer le salut de vos maris , de vos enfans , de vos femmes , de vos amis ; de vos ennemis , vous devez sacrifier jusqu'à vôtre vie, saint Iean me garentiroit cette pensée, *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Mais hélas ; Chrétiens Auditeurs , comment oserois-je vous prêcher cette doctrine , voiant que bien-loin d'avoir ce zele même pour les ennemis , on néglige d'apprendre aux enfans les principes de la religion , on les expose même à perdre la religion, par des voies qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici , on les flatte , on les entretient dans leurs vices, on leur inspire l'amour du monde, & la haine

du prochain , on les corrompt par des discours libertins , & par des exemples encore plus-scandaleux. Qui oseroit parler aux Chrétiens de mourir pour sauver leurs freres , aujourd'hui qu'ils semblent avoir pris a tâche de s'entreperdre , que pour se conserver dans l'innocence on est obligé de fuir les compagnies , comme on fuïoit autrefois les tirans de-peur de perdre la foi ; où l'on dit à peine une parole , qui ne couvre un piège tendu à l'innocence des gens-de-bien ; on s'efforce en mille manières de débaucher ceux qui s'addonnent à vivre chrétiennement. L'on souffre même persecution du moment qu'on se déclare pour la piété.

Cependant la charité est une vertu commandée, & le principal de tous ses devoirs c'est assurément de nous entre-aider à devenir bons , & à gagner le Paradis. Je vous disois tantôt , que nous n'avons point d'amour pour Dieu , si nous n'aimons pas nos freres , mais il est certain que nous n'avons pas d'amour pour nos freres , si nous ne les portons à aimer Dieu. Et si cette vertu nous manque, hélas que sommes-nous, Chrétiens Auditeurs ? Pourrons-nous même nous flatter d'être Chrétiens ? Saint Augustin parlant de l'Eglise , comme de la maison de Dieu , dit qu'elle est composée d'autant de pierres mystérieuses qu'il y a de fideles. Ces pierres sont tirées de la carrière par le Bâtement, elles sont écarées & polies par les instructions & par la doctrine de IESUS-CHRIST. *Verum tamen domum Domini non faciunt , nisi quando charitate compaginantur.* Mais elles ne sont dans l'édifice que

par la charité qui les lie ensemble, & comme on ne peut dire qu'un marbre soit d'un Palais, à moins qu'il ne soit joint aux autres piéces de marbre dont ce Palais est bâti, de même un Chrétien qui n'est pas uni à ses freres par la charité, porte à faux le nom de Chrétien.

C'est pour cela que dans les premiers siècles de l'Eglise, quoi-que les fideles donnassent des exemples de toutes sortes de vertus, ils se signaloient néanmoins sur toutes choses par l'union qui étoit en eux. JESUS avoit déclaré qu'on les reconnoîtroit à cette marque, & en effet Tertulien dit, que c'étoit ce que les Païens observoient davantage en eux, & ce qu'ils y admiroient aussi davantage. *Videte*, s'entre-disoient-ils au rapport de ce Pere, *videte, ut se invicem diligant, & alter pro altero mori sint parati*. Voiez, je vous prie, comme ces Chrétiens s'entre-aiment, comme ils se respectent les uns les autres, comme ils sont prompts à se rendre toutes sortes de services, & à s'entre-pardonner les petits déplaisirs qu'ils peuvent s'être causez mutuellement ? *Videte ut se invicem diligant*. N'amirez-vous point cette douce facilité à se relâcher de leurs interêts, à s'entreceder les honneurs qu'ils pourroient exiger avec justice ; ne diroit-on pas que ce n'est qu'une famille, qu'ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame. O que cela est aimable, que cela est honnête, & qu'il y a d'apparence, qu'une religion qui unit si parfaitement des hommes si différens d'âge, de qualité, de nation, de profession, est une religion sainte. Voiez comme ils méprisent la mort quand il s'agit de donner à leurs freres

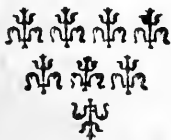
les secours, dont ils ont besoin ! voïez comme ils les assistent dans les prisons, comme ils les encouragent dans les supplices, comme ils s'empres- sent pour les inhumer après leur mort, & avec quelle joie ils s'exposent à mille perils, pour leur rendre tous ces devoirs. *Videte, ut se invicem diligant, ut alter pro altero mori sint parati.*

O que je souhaiterois, Messieurs, que tous ceux qui se sont separez de l'Eglise, eussent lieu d'admirer en nous la même union. Mais hélas ne pourroient-ils point dire des Catôliques d'aujourd'hui dans un sens tout opposé. *Videte ut se invicem diligant.* Voïez, je vous prie, quelle charité regne parmi ces Chrêtiens, qui se vantent d'avoir conservé le vrai esprit de JESUS-CHRIST, & qui nous traitent d'hérétiques? Qui ne fait que la charité est le caractère des veritables fideles, & quelle trace reste-t-il parmi eux de cette vertu? *Videte ut se invicem diligant.* Voïez comme ils se déchirent par leurs médifances, comme ils travaillent à se détruire, à se ruïner mutuellement, comme ils s'entendent souvent mieux avec nous qu'ils ne font entre eux, comme il faut que nous nous mélions de leurs différens, & que nous leur suggerions des pensées de douceur & de patience. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient d'aussi bonne intelligence que nous le sommes entre nous, ni qu'ils s'entre-assistent comme nous dans leurs besoins. *Videte ut se invicem diligant.* Voïez comme ils tâchent de se surprendre, de se décrier les uns les autres, de quels artifices ne se servent-ils point, pour corrompre l'innocence & la pudeur; comme ils font passer à leurs enfans les



haines qu'ils ont conceûs , comme ils se chicanent , comme ils s'entre-ravissent & le bien & l'honneur , comme ils laissent perir les pauvres, par le froid & par la faim , comme ils négligent de tendre la main à ceux qui voudroient embrasser leur religion , *Videte ut se invicem diligant.*

Divin esprit d'amour & de charité , ne permettez pas que vôtre épouse tombe jamais dans un si grand opprobre que celui-là ; ne permettez pas que nous renoncions ainsi à la gloire de vos premiers Disciples qui ont aussi été nos premiers maîtres, & que le défaut de cette belle vertu fasse douter , si nous sommes les vrais enfans des Apôtres. Donnez-nous un cœur qui embrasse tous nos freres dans une parfaite charité , donnez-nous une charité qui ne fasse qu'un cœur de tous ceux qui n'ont qu'une même religion, & un zele qui s'étende encore à ceux d'une religion différente , afin que aiant aimé ici-bas nôtre prochain comme nous souâitons d'être aimez , comme nous nous aimons nous-mêmes, comme IESUS-CHRIST nous a aimez , c'est à dire universellement , sincèrement , solidement , nous vous aimions parfaitement & éternellement dans le Ciel. *Amen.*





# SERMON LXXII.

## DE L'AMOUR DE DIEU.

Populus hic labiis me honorat, cor autem  
eorum longè est à me.

*Ce peuple m'honore des levres, mais leur  
cœur est bien loin de moi. Saint Math.  
chap. 15.*

*Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, & qui  
nous aime infiniment.*

**D**I E U mérite sans doute nos respects  
extérieurs & il les exige, mais il veut  
que nôtre cœur l'honore aussi-bien  
que nôtre bouche; & tout l'honneur  
qu'il peut attendre de nos cœurs, c'est d'être ai-  
mé, sans cela il traite d'hipocrite toute nôtre  
Religion, il reprouve & nos sacrifices & nos  
louanges, & il me semble qu'il le fait avec justi-  
ce. Car si ce culte sensible étoit un effet de la  
connoissance que nous avons de ses divines per-

fections, je ne vois pas comment il ne seroit point accompagné d'amour, veü qu'on est toujours porté à aimer le mérite que l'on connoît; si Dieu ne nous avoit pas fait un précepte de la charité. On pourroit dire que c'est par respect qu'on s'en défend, mais puis qu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer, si nous ne le faisons pas de tout nôtre cœur, il faut avoüer que nous ne l'estimons pas, & que ce n'est que des levres que nous l'honorons.

Mais à quoi songe-je, Messieurs, de m'engager ainsi à vous parler de l'amour de Dieu, est-ce que j'ignore que ce sujet est un abîme, où l'esprit humain se perd, & où toute éloquence s'embarasse & se confond, qu'on ne peut manquer d'être éblouï par la sublimité, & accablé par l'abondance de la matiere? Que ceux qui sont le plus-embrazez de ce divin amour, ne trouvent nulle expression qui réponde à leurs sentimens, & que ceux qui n'en ont pas l'ame remplie, ne sont pas même capables d'en discourir. Je confesse que c'est avec une très-grande peine que je me suis résolu à entrer dans ce discours, parce que je sai qu'on attend beaucoup de quiconque ose s'y embarquer, & que je sens combien toutes mes pensées sont peu capables de satisfaire à une si grande attente. Ce qui m'encourage, c'est que j'espère que le Saint Esprit préparera vos cœurs à recevoir mes paroles, & à des cœurs ainsi préparez, il ne faut souvent qu'une étincelle pour exciter un fort grand embrasement. Divine MARIÉ nous n'avons jamais eü un si grand besoin de vôtre faveur, nous vous la demandons par ce

174 *Sermon soixante-douzième* ,  
même amour dont nous devons nous entretenir,  
c'est un motif bien pressant pour vous , & à quoi  
vous ne pouvez rien refuser non plus qu'à la prière  
de l'Eglise. *Ave Maria.*

Il me semble que tout amour se produit en nos  
cœurs , ou par la connoissance du mérite qui est  
dans la personne que nous aimons , ou par re-  
connoissance des bienfaits que nous en avons re-  
çeus. Nous aimons ce qui est aimable , nous ai-  
mons encore ce qui nous aime. Le premier amour  
est un amour de nécessité, le second est un amour  
de justice. On peut dire que le premier est com-  
me une espee de tribut, que le cœur forcé par la  
raison aussi-bien que par son inclination naturel-  
le , rend aux objets où il a plû au Créateur de  
rendre plus-sensibles ses divines perfections. Le  
second est comme une récompense qu'on ne peut  
legitamment refuser à ceux qui nous ont préve-  
nus en nous aimant , l'amour ne se pouvant bien  
paier que par l'amour.

Cela étant supposé , Chrétiens Auditeurs, je  
ne vois pas comment il se peut faire que nous  
aïons tant de peine à aimer Dieu. Car enfin soit  
que je considere ce qu'il est en lui-même, ou que  
je fasse réflexion à ce qu'il a fait pour nous , je  
trouve que nous lui devons nos cœurs sans réserve  
, & que pour le lui refuser , il faut que nous  
soïons en même tems & fort insensibles & fort  
ingrats. Venez donc ici , Ame infortunée , par  
quoi est-ce que vous prétendez vous défendre  
d'aimer vôtre Dieu. Lui manque-t-il quelque  
chose de ce qui peut attirer vôtre tendresse ? A-  
t-il manqué à quelque chose de ce qui pouvoit la

meriter ? vous n'avez peut-être jamais bien examiné ni l'un ni l'autre de ces deux points , je vais tâcher de le faire brièvement dans les deux parties de ce discours ; nous verrons dans la première que celui qui nous demande nôtre amour est infiniment aimable, & dans la seconde qu'il nous aime infiniment. Voila deux points qui renferment tout ce qu'on peut dire sur ce sujet , mais il n'est point de langue qui puisse dire tout ce qui est renfermé dans ces deux points.

Il est certain que si l'on consultoit la raison avant que d'aimer , cette passion ne seroit ni si générale, ni si ardente qu'elle est dans le monde. Mais il y a long-tems qu'on nous représente l'amour non-seulement avêgle mais encore enfant , pour faire voir que ce n'est pas seulement par accident qu'il se trompe , mais que ce défaut lui est naturel , & que quand il auroit des yeux pour voir les objets , il manqueroit encore de discernement pour en juger. En effet, Chrétiens Auditeurs , quelle est la créature qui mérite ce devoûement , ce sacrifice qui se fait par l'amour de tout ce qu'on est à ce que l'on aime ? L'amour est une espece de culte divin, c'est un mouvement qui nos porte à l'objet aimé comme à nôtre souverain bien , comme à une nature supérieure, qui peut suppléer à tout ce qui manque à la nôtre, pour être tout-à-fait heureux , si donc on s'applique à connoître les gens à fond avant que de leur rendre ce culte , qui seroit assez fou pour adorer comme l'on fait tous les jours , à l'exemple des plus-barbares d'entre les Païens , pour adorer , dis-je , des fouches & des animaux.

*10270.*

On se plaint que les hommes sont volages dans leurs attachemens , & moi je trouve qu'ils n'ont rien de raisonnable que cette inconstance, elle est un effet de leurs lumières qui leur découvrent d'abor des défauts, que la passion leur avoit cachez ; elle est une preuve de la force de la raison qui dissipe en très-peu de tems les ténèbres, où elle s'étoit laissée ensevelir , c'est que le jugement nous revient un moment après nous avoir abandonnez, & que si l'on se laisse tromper quelque-fois on n'est pas long-tems sans se détromper. A l'égar de Dieu ce n'est pas la même chose, toutes les lumières naturelles favorisent l'amour que nous lui portons , plus il est connu & plus il est aimable, c'est pour cela que ceux qui s'addonnent à la contemplation de ses perfections divines, se sentent tous les jours embrasés d'un plus-grand feu ; c'est pour cela que dans le ciel où l'on verra Dieu ; la charité bien-loin de s'éteindre comme l'esperance & la foi , recevra un surcroît immense d'ardeurs & de flammes , & qu'elle sera plus-ardente dans les esprits qui le verront de plus-prés.

Quiconque s'applique à connoître Dieu , premierement il trouve en lui tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures soit raisonnables, soit destituées de raison ou même insensibles & inanimées , je sai que chacun a son attrait pour aimer, & que les uns sont plus touchez d'une grande beauté, les autres d'une grande douceur d'esprit, les autres d'une humeur complaisante & agréable. Une valeur sans fierté, une probité indulgente, une sience sans faste, une grande élé-  
vation

vation jointe à une grande modestie , sont pour quelques-uns des charmes , à quoi ils ne peuvent résister. On en voit qui se laissent engager par les vertus qui leur manquent, parce qu'elles leur paroissent plus-admirables que celles qu'ils ont, quelques autres sont plus-sensibles aux qualitez qui ont plus de rapport à leurs qualitez naturelles, parce que l'amour propre leur persuade qu'il n'y en a pas de plus-excellentes, les veritables vertus se font aimer de tout le monde, mais les ames interessées s'attacheront davantage à la liberalité, les timides à la clemence, celles qui sont naturellement superbes à la complaisance, & à la douceur. Mais s'il y avoit sur la terre une personne en qui toutes ces raisons d'aimer fussent ramassées, qui pourroit lui refuser son amour ? Or, Messieurs, tout cela se trouve réuni dans Dieu, de-sorte qu'il est impossible d'avoir aucune inclination naturelle, aucun penchant qui ne nous portast à Dieu, si Dieu nous étoit connu.

Et non-seulement il doit attirer tous les cœurs, parce qu'il a en soi ce qui nous charme dans les créatures, mais il doit les attirer avec une force infinie, parce qu'il possède excellemment ce qui n'est dans les créatures que d'une manière fort imparfaite. La beauté la plus éclatante n'est qu'une fleur seche en comparaison de celle de Dieu, depuis que IESUS-CHRIST se fut montré un moment à sainte Térése, les personnes les mieux faites ne lui parurent plus que des squelettes vivans, & le soleil à son gré ne verroit plus sur la terre que de passes ombres; toute la science humaine consiste à savoir qu'on ne sait

rien, qu'on ne se connoît pas soi-même; Dieu seul possède les trésors de la science & de la sagesse, & n'a laissé aux hommes qu'un desir inquiet d'apprendre ce qu'ils ignorent. Je n'oserois dire à quoi l'écriture compare nos plus-grandes vertus, lorsqu'elle les oppose à la pureté & à la sainteté infinie de Dieu.

Dans les créatures les qualitez louables sont accompagnées de tant de méchantes qualitez qu'elles nous rebuttent d'un côté, tandis qu'elles nous attirent de l'autre, en sorte qu'il est mal-aisé qu'elles excitent en nous une forte & constante passion. Tel qui a de quoi plaire aux yeux dégoûte l'esprit, le solide manque où il y a du brillant, le savant n'a ni vertu ni conduite, le prudent est intéressé, le vertueux n'a pas d'éducation, le bon ami se rend incommode; l'un manque de zèle, & l'autre de bonne volonté. Dieu seul est souverainement parfait, tout est en lui également aimable, il se fait en lui un admirable concert des qualitez les plus-oppoées, tout y est dans un temperamment également éloigné des vicieuses, par quelque endroit qu'on l'envisage, le cœur, l'esprit, le sens sont également satisfaits, il est impossible d'inventer des caractères si beaux, de se former des idées si accomplies qu'il ne les surpasse toutes infiniment.

Ce qui met le comble à de si grands avantages, c'est qu'il les possède constamment & qu'il les possèdera éternellement. Les beautez créées sont journalieres, les affaires, les maladies troublent les humeurs les plus-enjoûées, les plus-beaux esprits ne brillent pas éternellement, &



il y a des tems où il semble que la moderation & la vertu abandonne les plus-vertueux. Dans Dieu tout est constant & inalterable, il n'est point necessaire d'étudier ses humeurs, ni de choisir ses bonnes heures, il est toujours égal à soi-même, toujours également bon à ceux qui l'aiment.

Nous avons beau faire, quelque accompli que soit l'objet où nôtre cœur s'attachera sur la terre, nôtre amour ne nous rendra jamais tout-à-fait heureux, il ne nous rendra pas même heureux pour long-tems, *non poterit labor finire, nisi hoc quisque diligat, quod invito non possit auferrî*, dit saint Augustin. L'amour & la douleur ont fait une alliance éternelle, il y aura donc toujours beaucoup à souffrir en aimant, jusqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra pas nous ôter. Mais que peut-il y avoir ici-bas, qui ne puisse nous être enlevé par mille manières? outre que l'âge use le corps & l'esprit, que la mort separe l'un d'avec l'autre, mille accidens peuvent éloigner les personnes que nous aimons, & d'autres hommes nous les peuvent ravir à nos yeux, en nous ravissant leur amitié.

Vous seul, ô mon Dieu! vous seul pouvez être à moi autant de tems que je le voudrai, nulles aventures, nul renversement d'affaires, nulle puissance soit au ciel, soit dans les enfers ne peut vous enlever à mon ame; Je ne puis pas m'assûrer de vingt-quatre heures de séjour en nul endroit de la terre, je ne puis me promettre un moment de vie. Mais je sai bien que ni l'exil ni la mort ne me sauroit separer de vous; je sai que je vous trouverai par tout, que par tout je vous

trouverai également bon & aimable, que rien ne peut m'empêcher de vivre avec vous, de mourir entre vos bras, & d'entrer par la mort dans une jouissance encore plus-pleine & plus-douce de vôtre divine présence.

Mais quand nous aurions eu le bon-heur de trouver tout cela dans un objet crée & sensible, je conviens que cet objet seroit digne de nôtre amour, mais tout cela n'empêcherait pas que nôtre amour ne nous rendit mal-heureux, comme nous voïons qu'il arrive à la plûpart de ceux qui aiment. Premièrement je doute qu'une créature si digne de nôtre amour ne nous jugeât point indignes du sien, au lieu que le Seigneur bien-loin de mépriser nôtre cœur, nous presse de le lui donner & de ne le donner qu'à lui. Pauvre enfant, pauvre créature qui semblez être le rebut du monde, qui n'êtes considerable ni par vôtre naissance, ni par vos biens, ni par vos talens, vous qui ne trouvez ni appui, ni amitié dans les hommes, qui êtes odieuse à vos plus-proches parens, que vôtre pere & vôtre mere semblent desavouër & traiter en inconnuë, oùi vous ferez pour Dieu un objet aimable, vous pouvez aspirer à sa faveur, vous trouverez infailliblement en lui un amant zélé & fidele.

En douzième lieu. Quand les personnes que nous aimons auroient pour nous tout le retour qu'on peut souâiter, tout nôtre zele, toute nôtre fidelité, toutes les ardeurs & les empressements de nôtre cœur ne peuvent pas nous répondre un moment de leur constance. Il ne faut qu'un soupçon pour détruire dans leur esprit tout

ce que nous pouvons y avoir gagné par plusieurs années d'une amitié très-parfaite, nous ne pouvons pas lire dans l'ame de nos amis, pour y combattre leurs défiances & les faux jugemens qu'ils forment de nous, & ils ne peuvent non plus voir nos cœurs à découvert, pour se detromper eux-mêmes & pour nous tenir compte de nos plus-tendres sentimens, mais quelle douceur pour une ame qui aime son Dieu, elle est assûrée qu'il est témoin de ses plus-secretes pensées, qu'il connoît toute l'ardeur & toute l'étendue de son amour, qu'elle ne pousse pas un soupir qui n'aille jusqu'à lui, & qu'elle ne se trompe nullement, lorsqu'elle juge des sentimens que son bien-aimé a pour elle, par ceux qu'elle a elle-même pour son bien-aimé.

Après cela il ne nous peut rester qu'un sujet d'inquiétude, saint Jérôme dit qu'il faut chercher long-tems un bon ami, qu'on le trouve difficilement, & qu'on a bien de la peine à le conserver, *amicus diu quaritur, vix invenitur, difficile servatur.* Ce Dieu qui voit si bien nôtre cœur, n'y verra que trop souvent des choses qu'il seroit à souhaiter qu'il n'y vit point, comme il mérite d'être aimé de la manière du monde la plus-parfaite, & qu'il nous fait un honneur infini en nous aimant il est apparemment d'une delicatessè infinie, & il est impossible qu'il puisse souffrir nos foiblesses & nos lâchetes, qu'il ne soit point rebuté par les infidelitez continuëles que nous ne pouvons presque pas éviter de commettre à son service. Mais non, Chrétiens Auditeurs, l'excellence, la grandeur, la sainteté de nôtre Dieu, ne le rend

182      *Sermon soixante-douzième,*  
point plus-impatient. La chose paroît incroya-  
ble, mais il est vrai toutes-fois qu'on en a meil-  
leur compte que de la plus-chetive créature. Non  
non il ne faut point s'imaginer qu'il soit capable  
de rompre avec nous pour la plus légère ingra-  
titude, & qu'il ne faille que peu de chose pour le  
rebutter. Il souffre avec une bonté incroyable tou-  
tes les miseres de ceux qu'il aime, il les oublie, il  
fait semblant de ne pas les apperecevoir; sa com-  
passion va jusqu'à consoler lui-même les ames qui  
en sont trop affligées, & à leur reprocher l'excez  
de leur douleur, qui semble marquer quelque dé-  
fiance. Il ne veut point que la crainte qu'on a de  
lui déplaire aille jusqu'à nous troubler, jusqu'à  
nous gêner l'esprit. Il souhaite qu'on évite les  
moindres fautes, mais il ne veut pas qu'on s'in-  
quiète même des grandes, il pretend que la li-  
berté & la paix soit le partage éternel de ceuz  
qui l'aiment véritablement.

*Domine Deus virtutum quis similis tibi ?* O Sei-  
gneur Dieu des vertus, qui est semblable à vous,  
pour pouvoir vous disputer l'amour & le cœur  
des créatures ! on dit dans le monde qu'on ne  
peut se passer d'aimer & qu'il faut necessairement  
que le cœur aie quelque objet qui l'amuse; Mais  
mon Dieu est-il quelque chose qui mérite mieux  
que vous d'occuper ce cœur qui n'a été fait que  
pour vous. Helas il faut si peu de chose pour  
nous attirer, un petit rayon de beauté, un peu de  
douceur, la moindre petite qualité d'esprit ou  
du corps, quoi-que mêlée de mille défauts énor-  
mes est capable de nous enchanter, de nous faire  
perdre l'esprit. On aime un petit enfant, qui n'est

encore qu'un amas de bouë & d'humeurs mal-digerées, bien davantage on a de la tendresse pour des chevaux, pour des chiens, pour des chats, pour des oiseaux, jusqu'à être inconsolable quand on les perd.

Nous donnons nôtre cœur, nous le prodiguons; nous le jettons, pour ainsi dire, au premier venu. Vous seul, ô mon Dieu, ne pouvez y avoir de part! vous, dis je, qui seul êtes grand, bon, sage, fidele, constant, très-saint, liberal; impeccable, qui êtes sans défaut, qui possédez toutes les perfections, qui les possédez toujourns & pour toujourns. Nos cœurs ont tant de pente à aimer, on aime mieux souffrir, languir, se fatiguer inutilement, être dans le trouble, dans l'inquietude, perdre la joie, le repos, les biens, la conscience & l'honneur que de n'aimer rien; & nous refusons vôtre amour, ô mon divin maître! cét amour si doux, si pur, si satisfaisant; si glorieux, qui porte avec soi la paix & la tranquillité, qui rend heureux tous ceux qu'il enflamme.

Je sai que la raison qu'on a coûtume d'apporter pourquoi l'on n'aime pas Dieu, c'est parce qu'on ne le voit pas. Mais c'est une foible raison que celle-la, puis que tant de Saints, tant de Saintes qui n'ont jamais veu Dieu non plus que nous, n'ont pas laissé de l'aimer avec des ardeurs incroyables, & qui vivent encore, les uns dans des langueurs, les autres dans des transports que les plus-violentes passions n'ont jamais produits. Si l'on ne pouvoit aimer que ce qu'on voit; comment est-ce qu'on deviendroit quelquefois amoureux de l'esprit de certaines personnes, dont le

visage difforme & le corps contre-fait ne peut inspirer que de l'aversion & du dégoût. Combien de fois nous sommes-nous senti portez à aimer des inconnus sur le simple recit de ce qu'ils avoient d'aimable, ou de ce qu'ils avoient fait, pour nous obliger sans nous connoître. Eh quoi, Messieurs, on se sent de la tendresse pour un honnête homme, dont l'histoire ancienne nous fait une peinture avantageuse, on est touché du caractère d'un heros de Roman, jusqu'à pleurer sur ses aventures fabuleuses, & nous oserons dire que l'amour ne peut entrer que par les yeux, & qu'on n'aime point ce qu'on ne peut voir? La seule raison pourquoi nous n'aimons pas Dieu, c'est parce que nous ne le connoissons pas. Mais comment le connoîtrions-nous veû que nous ne daignons jamais approcher de lui par la consideration de ses perfections infinies? veû que nous fermons l'oreille à la voix de toutes les créatures qui nous entretiennent de sa grandeur, & qui nous disent que c'est sa main qui les a formées, que c'est sa beauté qui les pare, sa sagesse qui les arrange & qui les conduit, sa bonté qui les conserve pour nôtre plaisir ou pour nôtre utilité. Qui pourroit s'empêcher de vous aimer, si tous les jours on prenoit un peu de tems pour vous étudier, ô mon Dieu, & pour voir combien vous êtes aimable! Si du moins de tems en tems on faisoit un peu de réflexion sur cette puissance infinie qui a tout créé de rien, & qui sans effort entretient toutes choses dans un si bel ordre & dans une si constante regularité, sur cette sage providence qui s'étend sur tout l'univers, qui conduit

châque être à la fin avec tant de douceur, que nul accident ne peut troubler, qui fait faire servir les plus-grands déreglemens à ses desseins les plus-admirables, qui s'applique aux plus-petites créatures, aux plus-petits soins, qui pourvoit à tout & qui ne s'embarasse de rien; sur cette libéralité qui n'exclut personne de ses bien-fais non pas même vos plus-mortels ennemis. Ce zele si desinteressé qui vous donne pour nôtre salut les mêmes empressemens que si tout vôtre bon-heur dependoit du nôtre: cette patience à supporter l'ingratitude & l'impicté des hommes: cette prudente douceur dont vous vous servez pour les ramener à leur devoir; cette facilité à leur pardonner après de si longs égaremens: cette joie que vous cause leur penitence, ces récompenses éternelles que vous préparez à vos serviteurs, & dont vous leur donnez dez ici-bas des gages & des avant-goûts, qui surpassent infiniment tous leurs services. Entretienons-nous quelquefois de ces pensées, Chrétiens Auditeurs, & si nos cœurs ne sont plus-durs que le bronze & le marbre, nous donnerons à nôtre divin maître ce cœur ingrat que nous lui devons par tant de titres. Quoi-qu'à vous dire ma pensée, rien ne me paroît plus-aimable en Dieu que l'amour-même dont il nous a prévenus. Il est juste que nous l'aimions, quand il ne seroit pas infiniment aimable, parce qu'il nous a aimé infiniment. C'est ma seconde parrie.

De toutes les preuves de l'amour, celle à quoi les hommes ont coûtume d'être plus-sensibles ce sont les bien-fais, soit parce que rien ne marque

28p-

mieux la grandeur de la passion de celui qui aime, soit parce que rien ne plaît tant à nôtre humeur naturellement intéressée qu'un amour qui nous est utile. C'est aussi par là que Dieu a tâché de nous engager à l'aimer. Il nous a prévénus par mille bienfaits dont le moins considérable mérite toutes nos reconnoissances.

A force d'entendre parler de la création & de la conservation nous nous sommes accoutumés à ces mots & aux choses qu'ils signifient, de sorte que nous n'en sommes presque plus touchés, mais si nous voulions un peu approfondir ces deux bien-faits importans nous y trouverions deux grands motifs d'amour & de gratitude. Il me suffit de dire que c'est Dieu qui vous a créé de rien, & qui de son plein gré vous a fait tel que vous êtes. Il pouvoit vous laisser dans le néant, il pouvoit vous former sans esprit & sans conduite, vous donner une naissance obscure, un corps infirme & horrible à voir, cependant il vous a donné du bon sens & du naturel, il vous a fait sain & robuste, il vous a fait naître dans un palais, dans une maison où vous avez toutes choses en abondance, & où mille personnes se font d'abord présentées pour vous servir. Tous ces dons qui vous plaisent tant en vous-même & par où vous plaisez encore aux autres, c'est de sa main que vous les avez reçeu, si vous étiez né ou aveugle, ou muet, ou sourd, ou avec quelque autre défaut horrible au visage, ou dans la taille, si vous aviez perdu un bras ou une jambe par quelque accident, si une maladie vous avoit entièrement gasté le tint, que ne donneriez-vous



point pour reparer ces défauts , & si un homme vous avoit rendu ou la veüe ou la parole , qu'il eust redressé vôtre corps , qu'il vous eust rendu beau de laid & de difforme que vous seriez , quelle obligation ne croiriez-vous pas lui avoir , & que ne feriez-vous pas pour la reconnoître ?

Eh Messieurs , pensons un peu que c'est nôtre Dieu de qui nous tenons ces yeux qui nous sont si chers , cette langue qui nous sert à tant d'usages , ces oreilles , ces bras , & toutes les autres parties qui composent & qui embellissent le corps ; songeons qu'il n'a pas ainsi pourvu à tout le monde , & quelle peine ce seroit pour nous d'être distingués par quelque défaut visible & considerable. Si l'on pouvoit s'étendre sur tout , vous verriez que la conservation est quelque chose encore de plus-obligeant. C'est par elle que nous jouissons des presens du Créateur , s'il cessoit un moment de nous soutenir , de veiller sur nous , sur tous nos membres extérieurs , sur toutes nos parties intérieures , tout se dementiroit , tout fondroit , ou tomberoit dans une horrible confusion , nous perdriens l'usage des sens & de toutes les facultez corporelles & spirituelles , nous ne jouirions de nulle santé , nous serions accablez de maladies ; nous serions privez de cette vie que nous aimons tant. Un Medecin qui par son art & son assiduité , par des remedes fâcheux & un regime incommode prolonge à un vieillard déjà caduc une vie malheureuse & languissante , ce Medecin , dis-je , non-seulement est récompensé , mais encore on l'aime , on l'honore , on le regarde comme une divinité , & nous ne savons point de gré

à nôtre Dieu, qui nous conserve une vie douce & agréable, & une santé qui nous rend capables de toutes les fonctions & de tous les plaisirs de la vie?

Ce n'est pas encore tout, jetez s'il vous plaît, une coup d'œil sur tout l'univers, voïez le ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arrosent, tous les arbres qui la couvrent, tous les animaux dont elle est peuplée. Tout cela est à vous & c'est Dieu qui l'a fait pour l'amour de vous. Le Seigneur est dans toutes ces choses, il se donne lui-même à vous en toutes choses. Et non-seulement il est en elles, mais il y agit sans cesse pour vôtre service. C'est Dieu, oui c'est Dieu lui-même qui vous éclaire dans le soleil, qui vous échauffe dans le feu, qui vous rafraîchit dans l'air & dans l'eau, qui vous réjouit dans les odeurs, qui vous enchante dans les sons, qui vous pique dans les goûts, qui vous nourrit dans les viandes, qui vous charme dans les couleurs, qui vous sert dans tout ce qui vous est utile, & qui vous sert par amour & avec dessein de vous plaire. Ce n'est point une illusion, ni simplement une pensée de contemplatif, c'est une vérité naturelle qu'on découvre sans autres lumières que celles de la raison. Mon Dieu si je me ressouvenois quelquefois que vous êtes éternellement au tour de moi, non-seulement occupé à me conserver la vie, mais encore appliqué, empressé, pour le dire ainsi, à conserver tout ce qui m'environne, tout ce qui me peut être ou utile ou agréable, & à me servir vous-même en toutes choses & à toutes choses. Quel motif d'amour ne trouverois-je pas dans cette considération?

Que dirai-je donc du mystère de la Rédemption & de la sanctification de nos ames, du bonheur qu'il nous prépare dans le ciel, & de ce qu'il fait ici-bas pour nous y conduire? Le Créateur des hommes s'abaisse jusqu'à se rendre semblable aux hommes, il prend une chair, un corps pour vivre avec eux, pour souffrir comme eux & pour eux. Un Dieu veut naître dans une étable, vivre dans une boutique, & mourir sur une croix pour sauver des misérables & pour leur donner des marques de son amour. Le même Dieu revient encore tous les jours couvert des especes du pain, pour s'unir plus intimement à la créature, pour lui servir de viande délicieuse, & pour prendre lui-même en elle ses plus-grandes délices, Messieurs, je laisse cela à vos méditations. L'éloquence n'a rien à y ajouter, ce sont-là de ces sujets qui confondent toutes les regles de la Rétorique, & qui effacent toutes ces couleurs.

Je ne dois pourtant pas omettre deux ou trois considerations qui me paroissent fort propres pour exciter nôtre gratitude. La première c'est que quelques grandes, quelques ineffables que soient les choses que le Seigneur a faites pour nôtre salut, l'amour qui l'a porté à faire toutes ces choses est encore plus-grand que les choses-mêmes, parce qu'il est infini; c'est le même amour dont il s'aime & dont il s'aimera lui-même éternellement, de-sorte que faites tout ce qui est en vôtre pouvoir, aimez Dieu de tout vôtre cœur, de toutes vos forces, vous ne pourrez jamais reconnoître l'amour qu'il vous a porté, il vous a aimé d'un amour divin & infini, & vous

190 *Sermon soixante-douzième,*  
ferez toujours borné dans vôtre reconnoissancez

Quand même nous pourrions aimer Dieu autant que vous en sommes aimez, nôtre gratitude n'égaleroit pas pour cela les obligations que nous lui avons, car enfin nous ne l'aimerions qu'autant qu'il mérite, nous aimerions infiniment un Dieu qui est infiniment aimable, au lieu qu'en m'aimant il s'est attaché à une créature indigne de son amour, à une créature vile, imparfaite, sujette à mille foiblesses, à mille vices, odieuse, insupportable au reste des créatures, & qui a souvent assez de peine à se souffrir elle-même.

Je passe plus-avant & je dis que quand nous serions aussi parfaits que Dieu même & que nôtre amour seroit infini comme le sien, il auroit encore sur nous cét avantage qu'il nous a aimé le premier, & par consequent il nous a fait une grace, au lieu qu'en usant de retour nous lui ferions tout au plus justice. Ce qui signale extrêmement sa charité en ce point, c'est dit saint Paul, qu'il nous a aimé non-seulement avant qu'il eust nul sujet de nous aimer, mais encore dans le tems qu'il avoit le plus de sujet de nous haïr, dans le tems que nous l'offencions, que nous abusions de tous ses bien-faits, dans le tems que nous le rebutions davantage, & que nous n'avions que du mépris pour son amour. *Dilexit autem non existentes*, dit le dévot saint Bernard, *sed & resistentes*, il nous a aimé malgré-nous, il nous a fait des graces que nous ne voulions pas recevoir, auxquelles nous nous opposions de toutes nos forces. C'est sur tout à vous ames penitentes qu'il

a témoigné cét amour incompréhensible. Oui dans le tems que vous lui disiez, mon Dieu, je n'ai que faire de vos avis, ni de vos inspirations; c'est en vain que vous voulez me sauver en depit de moi, je renonce à vôtre Paradis & à mon salut. Et moi disoit-il en même-tems, je ne puis consentir à ton mal-heur, je me rendrai si constant auprès de toi que tu cederas du moins à mon importunité, il faut que je te rende heureuse de gré ou de force. Je suis resolu à vivre jusqu'au bout dans mon pêché, & moi plutôt que de t'y laisser mourir, je suis resolu de te poursuivre jusqu'au bout; pourquoi m'avez-vous donné la liberté, si vous ne m'en voulez pas laisser un libre usage? Mais pourquoi aurois-je donné ma vie & mon sang pour toi, si tu ne laissois pas de perir éternellement. *Dilexit autem non existentes, sed & resistentes.*

Messieurs, on dit que ceux qui porterent les premiers les lumières de l'Evangile aux extrémités de l'Orient, ayant commencé d'expliquer publiquement les mystères de nôtre foi & sur tout celui de l'Incarnation & de la mort du Fils de Dieu, ces pauvres Barbares tout surpris d'une charité si prodigieuse, si opposée à l'orgueil & à la dureté de leurs divinitez infernales, ne pouvoient s'empêcher de s'écrier, ô le grand Dieu! le bon Dieu que celui qu'adorent les Chrêtiens! qu'il est tendre, qu'il est bien-faisant, qu'il est aimable! Mais qu'auroient dit ces Infideles, si on leur avoit fait entendre que ce Dieu si aimable que les Chrêtiens adorent, n'est point aimé des Chrêtiens. Quel seroit leur étonnement si enco-

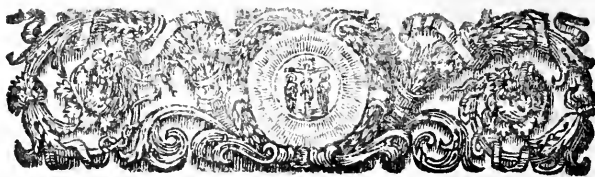
192 *Sermon soixante-douzième,*  
re aujourd'hui on leur alloit dire.

Oui, les Chrétiens ont le plus-grand, le plus-puissant, le plus-sage, le plus juste, le plus libéral de tous les Dieux, & cependant ils ne l'aiment point. C'est lui qui les a tiré du néant, qui leur a donné tous les biens dont ils jouissent, qui prend soin de les conserver eux-mêmes & de leur conserver tous ses bien-faits, il ne les perd pas un moment de veüe, il ne fait rien que pour leur utilité, & il leur rend immédiatement toutes sortes de services, avec un cœur plein d'un zele & d'un amour infini; Et cependant ces ingrats ne l'aiment point. Il s'est chargé lui-même de leurs pechez, il a bien voulu porter la peine qui leur étoit deüe, & tous les jours encore il souffre avec patience leurs rebellions & leurs outrages, il leur pardonne, il est le premier à les rechercher, à leur offrir son amitié; il n'a que faire d'eux, & néanmoins il est inconsolable quand ils les perd, il ne se comprend pas de joie, quand il les recouvre; en un mot il les aime au de-là de tout ce qu'on en peut dire, & toutefois il ne peut en être aimé.

A quels peuples si sauvages, si depourveüs d'humanité, pourroit-on tenir ce discours, qui ne nous regardassent pas nous-mêmes comme les plus-durs & les plus-inhumains de tous les peuples? Que diroient-ils quand ils apprendroient que pour nous engager à cét amour on a été contraint de nous le commander, sous peine de mort & d'une éternité de supplices, & que cela-même n'a peü fléchir nôtre dureté? ne s'écrieroient-ils pas, ô Ames mortes & insensibles! sous quel climat

climat, sous quel ciel de fer & de bronze, sur quelle terre barbare & maudite habitent ces hommes sans cœur, ces hommes de marbre & de glace ? Seigneur nous sommes très-dignes de tous ces reproches, mais si vous n'amollissez nos cœurs par vôtre grace, nous y serons aussi insensibles qu'à tous vos bien-faits. *Da quod jubes, & jube quod vis.* Il faut que vous nous donniez vous-même avec bonté cet amour que vous exigez de nous avec tant de justice. Tout ce que nous pouvons faire de nôtre part, c'est de penser souvent combien vous méritez d'être aimé, combien vous nous avez aimé malgré nôtre peu de mérite, c'est de vous demander souvent ce que vous nous avez commandé, afin que l'aïant obtenu de vôtre miséricorde infinie, nous commencions au plutôt à faire ici-bas ce que nous devons continuer durant l'éternité bien-heureuse. *Amen.*





# SERMON LXXIII.

## DE L'HUMILITE'

### Chrétienne.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis Sacerdotes & Levitas ad Ioannem, ut interrogarent eum; Tu quises?

*Les Juifs de Jerusalem envoïerent des Prêtres & des Levites à Saint Jean, pour lui faire cette demande; Qui êtes vous?*  
S. Jean, c. 1.

*Tous les Chrétiens ont un sujet continuel de s'anéantir devant Dieu dans leurs cheûtes passées; le peril où ils sont de retomber les doit humilier. L'ai peché, je puis pecher sont deux considerations qui doivent étouffer l'orgueil.*

**D**E tous les vices de l'homme, le plus naturel, celui dont il est plus-difficile de nous guerir, c'est l'orgueil. Les précautions que



Dieu a prises pour nous en défendre , ont toutes été prises inutilement. La boue de nôtre naissance, la corruption du sepulchre, la ressemblance presqu'entière que nous avons avec les plus-fales animaux , nos passions , nos foiblesses , nos erreurs , nôtre ignorance, tout cela ne peut nous humilier, nous sommes mortels, terrestres, aveugles, impuissans, variables, nous ne sommes rien de nôtre fond , & nous ne laissons pas d'être orgueilleux. Mon Dieu , qui est-ce qui pourra donc nous guerir d'un mal si opiniâtre ? Comment pourrons-nous aquerir cette humilité si importante, si nécessaire à tous les Chrétiens, sans quoi il ne peut y avoir ni sainteté , ni dévotion, sans quoi il n'y a pas même de salut pour nous ? Je ne sai , si je me trompe , mais il me semble qu'un moïen fort efficace pour nous inspirer cette vertu , ce seroit de nous faire souvent la même demande , que l'on fait aujourd'hui à Saint Jean-Baptiste , & qui lui donne occasion de pratiquer des actes d'une humilité si profonde. *Tu quis es ?* Qui êtes-vous ? Souffrez que je vous le demande aujourd'hui, Chrétiens Auditeurs, & que je vous oblige à rentrer un peu en vous-mêmes, pour savoir ce que vous avez à me répondre.

Ce sujet qui nous est si utile en tout tems , me paroît encore plus-propre pour ce tems où nous sommes. Nous songeons tous à nous préparer à la naissance du Redempteur , à cette grande Fête où le Ciel a coûtume de verser de si grandes graces, sur les ames qu'il trouve disposées à les recevoir. J'espère que tous ceux qui sont ici , s'y disposeront cette semaine , en multipliant leurs

196 *Sermon soixante-treizième,*  
prières & leurs aumônes, en faisant avec une grande exactitude le jeûne des Quatre-tems, en contemplant dans une plus-grande retraite, les admirables sentimens de MARIE enceinte de JESUS-CHRIST, & de JESUS enfermé dans le chaste sein de MARIE. Mais il ne faut pas oublier que la disposition que les Prophetes, que le Précurseur de JESUS-CHRIST, que l'Eglise elle-même nous recommande davantage, c'est l'humilité. C'est à cette vertu qu'est promise la plénitude des benedictions, que JESUS-CHRIST nous doit apporter en naissant : *Omnis vallis implebitur* : Toute vallée, c'est-à-dire, toute ame humble & pénétrée de la connoissance d'elle-même & de son néant, sera remplie & comblée de faveurs celestes. Addressons-nous à MARIE, qui a été si humble dans la plus-haute élévation, & qui par son humilité mérita de concevoir le divin Enfant, dont nous attendons la naissance. *Avec Maria.*

Quand je vous demande qui vous êtes, Ame Chrétienne, *Tu quis es?* je ne desire point savoir ni quels sont vos revenus, ni quel rang vous tenez à la Cour, ni quel emploi vous avez dans le Roïaume, vos richesses, vos charges, vos qualitez sont à vous, mais elles ne sont pas vous-même ; je ne prétens pas non plus m'informer de vôtre noblesse, ce seroit pour connoître vos peres & vos aïeuls mais non pas vous, qui pouvez avoir corrompu leur sang & dégénéré de leur vertu : Et non-seulement je ne veux examiner que ce que vous êtes vous-même, mais encore que ce que vous êtes par vous-même. Je sai

que Dieu vous a fait raisonnable en vous créant; & que par la rédemption le Fils de Dieu vous a fait Chrétien, si vous êtes charitable, patient, plein de foi & d'amour pour Dieu, ce sont des dons surnaturels que vous tenez du Saint Esprit. Pour les talens naturels comme la force, la beauté du corps, la vivacité, & la délicatesse de l'esprit, si vous aviez peu vous donner ces avantages, vous pourriez sans doute vous les conserver, vous avez reçu tout cela dans le sein de votre mere, & votre mere elle-même ne fait comment tous ces biens vous sont venus.

Il est vrai; me diriez-vous, je ne suis que cendre & poussiere, c'est tout ce que je me puis attribuer, mais cette cendre même & cette poussiere dont vous êtes composé, ne l'a devez-vous pas à celui qui l'a tirée du néant? Faites-moi voir quelque chose en vous, quelque qualité que vous n'avez reçue de personne, qui ne soit point empruntée, qui vous appartienne véritablement, il n'y en a point d'autre en nous, Chrétienne Compagnie, que la qualité de pecheur. C'est pourquoi quand on nous demande ce que nous sommes, *Tu quis es?* Qui êtes-vous en vous-même & de vous-même? Je suis pecheur, c'est tout ce que nous pouvons répondre, & c'est ce que nous pouvons tous répondre. Il est peu de Saints qui n'aient peché, il n'en est aucun qui ne soit capable de pecher, il n'en faut pas davantage pour porter avec justice le nom de pecheur, & par-consequent pour avoir un sujet continuël de nous anéantir devant Dieu. Je m'en vais tâcher d'éclaircir cette verité dans les deux parties de cet entretien:

Je montrerai dans la première, combien les cheütes passées nous doivent causer de confusion : Dans la deuxième, combien nous devons être humiliés par la veüe du peril où nous sommes de rétomber. J'ai peché, je puis pecher, voila deux considerations qui doivent étouffer l'orgueil dans une ame qui n'a pas perdu toute raison, & à qui il reste un peu de Christianisme. C'est tout le sujet de ce Discours.

Comme l'humilité est une vertu de la Philosophie Chrétienne, que la morale des Païens avoit ignorée, il semble que les Saints Peres aient pris un soin tout particulier de nous en découvrir la nature & tous les effets. Saint Anselme dit, qu'il y a sept degrez d'humilité ; Saint Benoît en rapporte huit, & Saint Grégoire le Grand en comte jusqu'à douze ; mais pour ne dire ici que ce qui nous est précisément nécessaire pour nôtre sujet, il est certain que l'humilité dont nous parlons, ne consiste pas simplement à nous connoître, mais à une certaine confusion, à une certaine horreur qu'on a de soi en suite de cette connoissance.

Lors que je me considere avec un peu d'attention, je trouve en moi quelque chose d'honteux, & dont j'ai sujet de rougir, j'en conçois du mépris & de la haine pour moi-même, & je reconnois que je suis digne d'être méprisé & d'être haï de tout le monde, c'est-pourquoi je me cache le plus que je puis, je ne marche plus que la teste & les yeux baissés, je n'ose presque ouvrir la bouche pour dire mon sentiment, si l'on me calomnie, si l'on me mal-traite, je souffre en silence

tous ces outrages , parce que je crois les avoir très-bien mérités.

C'est l'image que JESUS-CHRIST nous a lui-même tracée de l'humilité dans la personne du Publicain. Il nous représente ce pecheur au plus-bas du Temple de Ierusalem , qui n'ose ni s'approcher de l'autel , ni même regarder le ciel. Un Pharisien orgueilleux l'envisage avec dédain , le met au nombre des scelerats & des voleurs , & bien-loin de s'en offenser & de s'en plaindre , il convient qu'il est en effet un grand pecheur , & demande grace en frappant sa poitrine , & se prosternant contre terre. *Et Publicanus à longè stans, molebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum, dicens Deus propitius esto mihi peccatori.* O sainte humilité , belle & toute puissante vertu qui desarme Dieu , qui te fais aimer & des Anges & des hommes, qui efface les pechez, qui nous tire de tous les perils , qui repare , qui rétablis toutes choses avec tant de facilité , qui donne aux autres vertus un lustre & un éclat si particulier , qui fais l'art de reléver nos propres défauts & nos plus-grandes miseres , & de nous en faire un plus-grand mérite , comment est-ce que nous pouvons t'aquerir & te conserver éternellement ? Cela ne doit être nullement difficile à quiconque a commis un peché mortel ? Et qui est assez heureux pour n'en avoir jamais commis , ou pour n'en avoir commis qu'un seul ?

En pechant , Chrétiens Auditeurs , nous avons fait l'action la plus-honteuse , c'est-à-dire la plus-oppoſée à toute justice , à toute droite raison , à toute sorte de bien-séance , & par-conſequent la

200 *Sermon soixante-treizième,*  
plus-humiliante qu'il est possible d'imaginer. J'ai offensé Dieu ; sa Grandeur, sa Majesté infinie devoit me tenir dans le respect, si j'avois été raisonnable, sa bonté, son excellence, ses divines perfections m'auroient sans doute forcé à l'aimer, si j'avois eû quelque sentiment humain ; Peut-on porter plus-loin la brutalité, que d'outrager un bon Maître, de qui on n'a jamais reçu que du bien, & qui est le seul de qui l'on peut attendre sa fortune pour le tems, pour l'éternité ? Messieurs, de quelque biais qu'on envisage l'offense de Dieu, il est impossible d'y trouver quelque chose qui l'a justifie, qui en couvre, ou qui en diminue la honte. Toutes les véritables lumières soit naturelles, soit surnaturelles, ne pouvant servir qu'à la mettre dans un plus-grand jour.

Je dis bien davantage, tout ce qu'il y a de honteux dans les choses dont nous rougissons naturellement, tout ce que l'honneur, le bon sens, la vertu morale condamne dans les actions les plus-ridicules & les plus-noires, tout cela est ramassé dans un seul peché mortel. Je ne parle point ici de la laideur, de la pauvreté, de l'obscurité de la naissance, de certaines maladies qui ne sont pas néanmoins des fruits du desordre. Je sai rougir de toutes ces choses, mais cette honte n'est pas naturelle, elle est un effet de la corruption de nôtre esprit, qui abuse de tous les mouvemens de la nature, qui en confond l'usage, ou qui s'avengle lui-même à l'égard de la gloire & de l'infamie. Les véritables sujets de confusion sont certaines actions qui mettent au jour nôtre imprudence, nôtre lâcheté, nôtre perfidie, qui mar-

quent de l'emportement, de l'ingratitude, de l'injustice, & de l'impiété. Un Ministre expérimenté dans les affaires ; qui s'est endormi dans une occasion où il s'agissoit de tout, qui a pris le change, qui a donné fortement dans le panneau qu'on lui a tendu ; Cét homme , dis-je , n'ose plus paroître , il s'imagine que tout le monde lui reproche son inconsideration & sa négligence. Un général qui a fui devant un ennemi qu'il pouvoit combattre & défaire fort aisément, s'il se remontre à la Cour , ce n'est qu'avec une confusion qui fait pitié à ses plus-grands ennemis. Un Magistrat qui se pique de modération, & qui s'est emporté ridiculement en quelque rencontre. Un faux ami qui aura été surpris dans une lâche trahison. Un homme qui veut passer pour honnête , & qui est accusé & convaincu d'être un ingrat, & de rendre le mal pour le bien. Une femme qui par pure débauche a manqué de fidélité à un mari fort aimable , & s'est abandonnée à un miserable valet. Un avare qui a commis une injustice manifeste, ou un meurtre pour s'enrichir. Un impie dont les sacrileges sont venus à la connoissance du public , toutes ces personnes ont assurément sujet de rougir & de mourir de honte. Qui nous donnera donc les yeux & les lumières des Saints, pour nous faire voir comment toutes ces sortes d'infamies sont ramassées dans un seul peché , & de combien le peché est encore plus infame & plus-odieux que tout cela ? Qui pourra jamais comprendre la sottise & la folie d'un pecheur , sa foiblesse , son peu de courage , la lâcheté de son procédé, sa brutalité, son humeur cruelle & inte-

202 *Sermon soixante-treizième*,  
ressée, son insensibilité aux bienfaits qu'il a reçus, & la profanation horrible qu'il fait des choses les plus sacrées ?

Adam n'eût pas plutôt mangé du fruit défendu, qu'il chercha les ténèbres pour couvrir sa honte, dit Saint Ambroise, c'est qu'il fut éclairé d'une lumière qui lui fit voir la difformité du péché ; c'est qu'après sa desobéissance il se trouva si indigne de vivre, & de voir le jour ; que quoiqu'il n'y eust que lui d'homme sur la terre, il se feroit volontiers enterré tout vif pour s'épargner l'horrible confusion qu'il souffroit. Caïn qui pécha le premier après son pere, ne cessa d'errer depuis son crime dans les plus épais forêts, il évitoit par tout la rencontre de ses freres, il craignoit les yeux de ses propres enfans, il ne croïoit pas que personne le pût souffrir dans le monde, couvert comme il étoit d'une si grande ignominie.

On s'étonne quelquefois de voir la modestie & la profonde humilité des plus-grands Saints. Pour moi, Messieurs, quand ils auroient passé leur vie dans une parfaite innocence, je ne m'en étonnerois pas, mais s'ils ont commis un seul péché mortel en leur vie, je m'étonnerois extrêmement, si avec les lumières qu'ils ont reçûës, ils étoient moins confus, moins humiliés qu'ils ne le sont.

Mais la penitence ne les a-t-elle pas entièrement purifiés de cette tâche honteuse ? Il y a bien de l'apparence, mais quand ils en auroient une certitude entière, pour nous conserver dans l'humilité, il n'est pas nécessaire que le péché subsiste



en lui-même , pourveu qu'il soit encore dans nôtre souvenir. C'est assez d'avoir commis une fois en la vie une action infame , pour être infame toute sa vie. Un homme qui s'est porté à cét excés de rage & d'ingratitude , que d'ôter la vie à celui qui l'a lui avoit donnée ; un traître qui a vendu sa patrie, & tué son Prince, un voleur , un faux témoin quelque grace qu'on lui fasse, quoiqu'il obtienne son absolution , ou par la faveur de ses amis , ou par l'indulgence de ses juges il ne laisse pas d'être noirci pour le reste de ses jours, il ne laisse pas de se bannir volontairement de son país', & d'aller chercher dans une province étrangere , & sous un nom emprunté , une retraite contre l'ignominie qui le suit par tout.

Les Juifs qui vivent encore en quelques endroits du monde , ne sont que les descendans de ceux qui firent mourir nôtre Rédempteur , ils n'ont eû nulle part à la felonie de leurs peres, & cependant ce crime fut si noir , que plus de seize cens ans n'en ont pû effacer la honte ; on regarde encore cette mal-heureuse nation , comme la lie & le rebut de l'univers , elle est aujourd'hui & elle sera toujourns un objet de mépris & de malediction. Un Chrétien qui a peché mortellement , si nous en croions l'Apôtre Saint Paul, à crucifié JESUS-CHRIST, il l'a fait mourir, pour ainsi dire , de ses propres mains , il n'en faudroit pas davantage pour deshonorer sa posterité jusqu'à la dernière generation , mais pour lui il faut qu'il soit ou bien dur ou bien aveugle , s'il n'y trouve pas un très-grand sujet de s'humilier jusqu'à la mort.

Je conviens néanmoins, Chrétiens Auditeurs, qu'il y a des ames assez brutales, assez insensibles pour s'endurcir avec le tems au souvenir des plus indignes actions, mais il me semble que la veüe du supplice dont on s'étoit rendu digne, est toujours quelque chose de fort penible & de fort humiliant. Tel qui aura l'imprudencce de se vanter de ses vols & de ses meurtres, sera confondu & accablé, si on vient à lui reprocher qu'il a mérité la corde, qu'il a échappé ou le fouët ou la galere. Si cela est vrai, je ne sai comment une personne qui a peché mortellement, peut se ressouvenir du supplice qui lui a été préparé, & avoir encore quelque sentiment d'orgueil. C'est un grand bon-heur pour la plûpart de nous, que nous aions eü à faire à un Dieu infiniment bon, car s'il nous avoit fait justice, nous brûlerions présentement avec ces desesperez, sur qui sa colere exerce une si terrible vengeance. Si à l'heure qu'il est nous ne grinçons pas les dens au milieu de ces feux éponvantables, on peut dire qu'il n'a pas tenu en nous, nous avons fait plus qu'il ne falloit pour cela, nous avons été entre les mains de nôtre juge atteints & convaincus de crimes dignes d'un tourment éternel, nous avons été, pour ainsi dire, jusques sous la potence & sur l'échelle, & dans le tems que nous étions en ce déplorable état, on en a exécuté mille autres qui n'étoient pas plus-méchans que nous, qui l'étoient peut-être beaucoup moins. On voit encore dans les enfers la place qui nous avoit été destinée & peut-être que cent millions de dannez blasphément Dieu, & le blasphémeront éternellement;

de ce qu'il nous a épargnez , nous qui étions moins dignes qu'eux d'une si grande indulgence. Cette pensée a tenu les plus illustres pénitens dans une profonde humilité ; quelque saints qu'ils aient été depuis leur conversion, ils se sont toujours regardez comme des excremens de l'enfer, comme le rebut des demons, ils se sont comparez à des dannez , & en cela ils se sont fait justice à eux-mêmes.

Je parle , Messieurs , d'un Saint Pierre , d'une Magdeleine , d'un Saint Augustin , de ceux-là mêmes qui ont été assûrez de leur réconciliation , & qui ont été obligez de la croire comme un article de foi. Car pour nous qui ignorons encore si nos pechez nous ont été pardonnez, nous avons bien d'autres sujets de nous humilier & de nous anéantir. Il faut avouër , Chrétienne Compagnie, que le comble de l'humiliation pour une ame qui a perdu la grace de Dieu, quand elle n'auroit peché qu'une seule fois, c'est qu'elle ignore si elle l'a recouvrée. Je sai qu'il y a des Théologiens qui croient qu'on peut être assûrez d'avoir reçû le pardon de ses fautes d'une certitude Théologique , c'est-à-dire la plus grande qu'on puisse avoir en ce monde après celle de la Foi ; il y en a même qui ont avancé qu'après une pénitence raisonnable , on pouvoit croire qu'on a reçû la remission , aussi fermement qu'on croit que **JESUS-CHRIST** est dans une Hostie , sur laquelle on a veû prononcer les paroles sacramentelles. Mais sans m'arrêter à expliquer ces opinions , qui ont pourtant fort besoin d'être expliquées , c'est une verité catôli-

que, qu'on ne peut avoir de certitude en ce point, qui excluë toute sorte de doute, & par conséquent qui nous empêche de trembler. Je sai bien, hélas je ne le sai que trop, que je me suis revolté contre Dieu, que je l'ai contraint de me haïr, mais quelque effort que j'aie fait depuis pour rentrer en son amitié, je ne puis savoir si j'en suis venu à bout.

Saint Augustin avoit coûtume de dire, que les Prêtres qui avoient vécu le plus-sainement ne devoient pas laisser de faire penitence à la mort, dans l'incertitude où ils étoient que leur premier repentir eust été accepté de Dieu. C'étoit une chose terrible, dit Saint Jean Climaque, de voir dans le desert certains penitens qui durant l'espace de trente années, s'étoient punis eux-mêmes par toutes sortes de rigueurs, qui avoient consumez leurs yeux à force de pleurer, qui avoient épuisez leurs veines de sang, à qui il ne restoit plus sur les os qu'une peau seche, ridée, murtrie par les chaînes dont ils étoient chargez, enfin à demi rongée des vers, demander encore en mourant d'une voix lamentable, à ceux qui les exôrtoient à la confiance, eh quoi pensez-vous bien que Dieu nous ait accordé sa miséricorde. Chrétienne Compagnie, lors que vous avez offensé Dieu, vous avez commis une faute, que toutes les larmes des Penitens, tous les jeûnes des Anachorettes, tout le sang des Martirs, que toutes les peines de cette vie & tous les supplices de l'autre ne sont pas capables de reparer; qui vous a donc dit que vous l'avez effacée, vous qui n'avez peut-être pas fait un jeûne à cette in-

tion, qui n'avez pas versé une larme, qui continuez à choïer vôtre corps, à l'épargner, à lui procurer tous ses aïses & toutes sortes de délices. Vous avez demandé pardon à Dieu comme David, mais ne vous l'a-t-il point refusé comme à Saül, comme à Baltazar, comme à Antiochus, comme à Judas & à plusieurs autres ? *Nil mihi conscius sum*, disoit Saint Paul, *sed non in hoc justificatus sum, qui autem me judicat Dominus est*. Je ne me sens coupable de rien, mais cela ne veut rien dire, c'est le Seigneur qui me doit juger, & il se peut faire que son jugement soit tout opposé au témoignage que me rend ma conscience ; *Qui autem me judicat Dominus est*.

Mais si depuis ma conversion, non-seulement je ne suis plus retombé, mais que j'aïe embrassé les exercices de charité & de mortification, si j'aï conceû un amour particulier pour la prière, si je vis dans un grand éloignement du monde, & de tout ce que le monde estime. Si cela est, Dieu soit éternellement loué, vous avez lieu sans doute de vous réjouir. O les bonnes marques d'une véritable réconciliation, que cette haine du monde, & cet amour pour la retraité & pour la prière. Souvenez-vous toutefois que ces marques ne sont pas absolument infaillibles, & que bien-loin de vous dispenser de craindre, & d'avoir des bas sentimens de vous-même, je les tiens toutes pour très-suspectes, si elles ne sont accompagnées de crainte & d'humilité.

C'est-pourquoi je me suis toujourns déffé de ces dévots qui sont si contens d'eux-mêmes, & qui ne le sont quasi que d'eux-mêmes. Qui ne sont

pas plutôt sortis de leurs desordres qu'ils s'érigent en censeurs publics, dont la principale vertu est un zèle aveugle & inconsideré, qui prétend réformer tout l'univers; de ces saints & de ces saintes qui cherchent à se distinguer des autres, qui se piquent de savoir les secrets de la vie spirituelle, qui croient que l'on ne peut s'éloigner de leur conduite sans s'égarer, qui se comparent, qui se préfèrent en secret à toute la terre. Quand ces personnes auroient le bonheur de converser avec les Anges, quand elles seroient parvenuës au plus haut degré de la contemplation, tout cela ne me persuaderoit pas de leur sainteté, je douterai toujours si ce n'est point le demon qui se jouë d'elles. Je ne veux point de consolation, dit le bon Thomas à Kempis qui ôte la componction, je ne veux point de ravissement qui ravisse l'humilité: D'ailleurs tout le monde convient, que la charité est le lien de la perfection, qu'elle en est le comble, qu'elle est la perfection même. Or cette vertu, selon la définition de Saint Paul, ne differe que très peu de l'humilité, ou du moins elle ne sauroit être sans elle. *Charitas ptiens est*: La charité, dit-il, est patiente, parce que les personnes qui en sont remplies se croient dignes de tout mépris, & même des plus-grands supplices, & ainsi elles trouvent toujours qu'on les épargne, lors même qu'on les traite le plus-durement: *Benigna est*; Elle est douce & indulgente, parce qu'elle pense avoir besoin elle-même qu'on lui pardonne beaucoup de choses; *Non amulatur, non inflatur*. Un cœur que l'amour de Dieu possède, ne s'enfle point

point de sa réputation , il n'est point jaloux de celle d'autrui. *Non est ambitiosa.* Il ne recherche point l'honneur, parce qu'il s'en juge tout-à-fait indigne. *Non cogitat malum.* La charité ne forme point de soupçon defavantageux , elle se persuade que tout le monde est bien intentionné , & que les plus-méchans sont encore meilleurs qu'elle. De sorte , Messieurs , que si la honte que mes pechez passez me doivent causer , si le souvenir du supplice que j'ai échappé , à la verité , mais dont je m'étois rendu digne, si l'incertitude où je suis d'être sorti d'un état si infame & si dangereux , n'est pas capable de m'humilier , ce défaut d'humilité , si je viens à m'en appercevoir , doit faire crever mon orgueil, puisque je ne puis avoir de marque plus convainquante que je n'ai nul amour de Dieu, & par-consequent nulle vertu.

Non sans doute ce n'est pas véritable sainteté, ce qui m'enfle & me remplit de l'estime de moi-même , puisqu'on ne peut être vraiment Saint qu'on ne soit humble. Que me sert-il de n'être plus-colere , intemperant , impudique , si je suis superbe, qui est un vice encore pire que tous ceux que j'ai quittez. Les Pharisiens étoient grands observateurs de la loi , ils étoient fort liberaux envers les pauvres , tout cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été maudits de JESUS-CHRIST, parce qu'ils n'étoient pas humbles. Lucifer n'a aimé ni les richesses ni les plaisirs , il n'étoit pas même susceptible de ces passions , il ne laisse pas d'être le plus-grand ennemi de Dieu & le chef des reprovez , parce qu'il s'est trop aimé soi-même. Je ne suis pas semblable au reste des hom-

210 *Sermon soixante-treizième,*  
mes qui s'enrichissent du bien d'autrui, & qui  
font gloire de leurs adulteres : *Non sum sicut cate-  
ri hominum raptores adulteri.* Mais je suis sembla-  
ble au demon, & peut être que j'ajouterais bien-  
tôt à l'orgueil de celui-ci l'avarice & l'inconti-  
nence des autres, c'est un second motif d'humili-  
té que nous fournit la qualité de pecheur, qui  
nous est propre. Je suis pecheur non-seulement  
parce que j'ai peché, mais parce que je puis en-  
core pecher. C'est la seconde Partie.

C'est une verité Catholique que la grace de la  
perseverance est essentiellement une pure grace,  
c'est-à-dire qu'il n'est point d'action quelque hé-  
roïque qu'elle puisse être, point de vie si pure &  
si sainte qui puisse la mériter. De cette proposi-  
tion il est aisé de conclure qu'il n'est point d'hom-  
me si saint qui ne soit capable de pecher mortel-  
lement, qui après avoir peché ne puisse mourir  
dans l'impenitance, & par-consequent qui ne  
puisse être dâné. Mais cela arrivera-t-il effective-  
ment, ou n'arrivera-t-il pas ; c'est un secret que  
Dieu s'est réservé à lui-seul, & qui doit tenir tout  
le monde dans l'humilité & dans la crainte. Car  
je dis en premier lieu, que la sainteté qui nous  
éloigne du mal ne nous affranchit pas du peril de  
le commettre, tout de même qu'un homme qui  
grimpe une montagne s'éloigne bien du fond du  
précipice à mesure qu'il avance vers le sommet,  
mais il n'en est pas moins près pour cela de re-  
tomber, tout ce qu'il gagne à cet égar en mon-  
tant, c'est d'être exposé à une chute plus-funeste.  
C'est pour cela qu'un Saint bien-loin de vivre  
dans une plus-grande sûreté qu'un homme d'une  
vertu mediocre, au contraire dit Saint Jean Cri-



soitôme, celui-là doit craindre encore davantage, que celui-ci, parce que le peril de tomber étant égal pour l'un & pour l'autre, le premier tomberoit de plus-haut, & se feroit des plaies plus-mortelles. C'est ainsi qu'un recouvreur de quelque Palais, dit le même Saint, sent redoubler sa fraïeur à mesure qu'il s'approche du faïste. Et non-seulement il n'est point d'homme si saint qui ne puisse pecher à chaque moment, mais il n'est point de peché si énorme ni si honteux qu'il ne soit capable de commettre : *Non est peccatum, quod facit unus homo, quod non possit facere alter homo.* C'est l'incomparable Saint Augustin. Que cela est humiliant, Chrétiens Auditeurs, pour qui veut un peu l'approfondir. Vous vous applaudissez peut-être lors que vous apprenez qu'une personne de votre profession, de votre âge, que votre voisin, ou votre voisine est tombé dans le desordre, il vous semble que vous avez sujet de vous préférer à eux, & d'admirer votre vertu & votre constance. Pour moi je vous avouë que rien n'est plus-capable de rabattre mon orgueil qu'un accident de cette nature ; Eh quoi, si je marche avec plusieurs autres par un sentier étroit sur le bord d'un précipice, est-il rien qui puisse me causer plus de fraïeur, que de voir tomber à mes yeux la plûpart de mes compagnons de voïage ?

Depuis le peché du premier homme on peut dire que nous sommes tous malades du même mal, la concupiscence déchaînée cause en tous les mêmes ravages : Quand je vois que mon frere peche, que par la violence de ses passions il est emporté dans le crime, puis-je ne trembler pas

moi-même, qui me sens le même empêchement, la même foiblesse ? n'ai-je pas une nouvelle raison d'appréhender en le voyant mourir de la même maladie dont je suis atteint ? Est-il possible, disoit autrefois un Saint Solitaire, lors qu'il voïoit commettre quelque faute considerable : Est-il possible que je puisse être tenté de cette action scandaleuse, ou ce peché infame, ce sacrilège, que je puisse même succomber à cette tentation ; peut-être que si je me fusse trouvé dans la même occasion, j'aurois commis la même faute, je m'y trouverai peut-être un jour, & qui m'a dit que je serai plus-fort que ce malheureux qui s'est laissé vaincre ?

Je dis en troisiéme lieu, que non-seulement il n'est point de peché si énorme que les plus-grands Saints ne puissent commettre, mais j'ajoute qu'il en est peu que de très-grands Saints n'aient commis effectivement. Je me sens saisi de crainte quand je pense que c'est une vérité de foi, que même les gens-de-bien peuvent se précipiter dans les derniers déreglemens, mais quand j'apprens que l'expérience a confirmé dans tous les siècles, & confirme encore tous les jours cette vérité, peu s'en faut que je ne me tienné déjà pour perdu, & je n'ai point de peine à me comter parmi les plus-grands pecheurs. Quoi David l'homme selon le cœur de Dieu, est devenu adultère & parricide ; Salomon le plus-sage, le plus éclairé, le plus-religieux de tous les Princes, a adoré des Idoles d'or & d'argent ; Saint Pierre le chef des Apôtres, la pierre fondamentale de l'Eglise a renoncé JESUS-CHRIST. Je trouve dans l'histoire de l'Eglise des Martirs, des corps à demi-brûlez,

à demi-mangez des bestes , qui se sont laissez surprendre aux ruses de l'ennemi ; des Anachoretés consumez de jeûnes qui n'ont pû résister aux attraits de la volupté. Hélas , Seigneur , ne nous exposez pas aux tentations, car comment ne plierons-nous point où tant de braves ; où vos plus-grands serviteurs ont succombé.

Ce n'est pas tout , Chrétiens Auditeurs , les plus-Saints peuvent perdre la grace de Dieu , ils la peuvent perdre par les plus-horribles pechez ; ils la peuvent même perdre pour ne la recouvrer jamais ; ils ne savent point s'ils persévereront. La prédestination des hommes est un mystère caché , & dont il ne faut pas juger par nôtre disposition présente ; quelque bon que vous soiez vous pouvez changer pour ne changer plus , quelque bon que vous soiez vous avez encore à craindre, & pour vôtre inconstance dans le bien , & en suite vôtre ôstination dans le mal. C'est dans cette considération que je trouve un remede admirable contre ces mouvemens d'orgueil qui nous portent à mépriser les pecheurs ; où à nous préférer à eux en quelque manière que ce soit. Cét homme est méchant ; je me crois bon, peut-être que je me trompe en l'un & en l'autre de ces sentimens , mais quand ces sentimens seroient veritables, il se peut faire toutefois que cet homme soit prédestiné, & que je sois réprouvé. Il peche aujourd'hui peut-être pour se relever demain ; & peut-être que je pecherai demain pour ne me relever jamais. Qui m'a dit que ce pecheur ne fera pas quelque jour un second Saint Augustin ; tandis que je finirai peut-être aussi mal que ces

Saint avoit commencé, peut-être que Dieu l'a destiné pour être un modèle de pénitence, & moi pour être un exemple de terreur à tous les présomptueux.

Combien connois-je de personnes qui m'ont autrefois scandalisé, & dont les bons exemples m'édifient aujourd'hui & me couvrent de confusion. Lors que le bon Larron remplissoit les bois de meurtres & de voleries, auroit-on pensé qu'il dût monter au ciel avec **IESUS-CHRIST**, au contraire lors que Judas suivoit le Sauveur, qu'il faisoit des miracles en son nom, eust-on pû croire qu'il étoit pour descendre dans les enfers au même tems que le Fils de Dieu mouroit pour en délivrer le genre-humain; Simon le lepreux jugeoit Magdeleine en son cœur, & dans ce même moment Dieu la justifioit & la combloit de mille graces, on la traitoit encoie de prostituée, & elle étoit déjà après **MARIE** la plus-fidèle épouse que le Saint Esprit eust sur la terre. Enfin les Pharisiens ont condamné son luxe & ses dissolutions, & elle condannera quelque jour leur incredulité & la dureté de leur cœur.

Après toutes ces considerations, comment se peut-il faire, Chrétiens Auditeurs, que nous aïons quelque sentiment de vaine gloire? Quand Dieu nous réveleroit que nous sommes parvenus à un haut degré de perfection, & qu'il nous répondroit de nôtre perseverance, nous n'aurions pas même alors sujet de nous élever. Une ame sainte est comme une pauvre païsanne à qui on a ôté ses haillons pour l'habiller à la royalle, elle doit être toute honteuse de se voir revêtuë d'habits

qui ne lui appartiennent pas , & qui sont si peu convenables à sa bassesse & à son extrême pauvreté. Quand nous serions assurés de persévérer dans le bien jusqu'à la mort, il y auroit lieu de se réjouir sans doute , mais non pas de s'enfler d'orgueil , puis que même en ce cas la persévérance ne seroit pas le fruit de nos mérites , ce seroit toujours un pur effet de la miséricorde de Dieu, une grace entièrement gratuite ; mais il s'en faut bien que nous ne soions en des termes si avantageux ; nôtre vie passée nous doit faire horreur, aujourd'hui même nos meilleures actions sont remplies de mille défauts , pour l'avenir c'est un abîme impénétrable que Dieu seul peut découvrir , je sai que je puis changer , rentrer dans le mal , m'y ostiner, y mourir, je sai qu'on est d'autant plus-près de ce mal-heur que l'on s'en desie moins ; qui m'a dit que je ne suis point du nombre de ces réprouvez , dont parle Saint Augustin, que Dieu réleve pour un tems, afin d'encourager ses élus , & qu'il laisse rétomber en suite, pour entretenir les mêmes élus dans une défiance salutaire ? Je marche au milieu de mille pièges , de mille embuscades, de mille ennemis ; je ne sai pas si je me sauverai de tant de périls , en tout cas , il est très-certain que si je m'en tire, ce ne peut être que par le secours de l'humilité. Soiez donc humble nous dit S. Paul , tenez-vous dans la crainte, *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez les pechez de vôtre jeunesse qui subsistent peut-être encore dans la tâche qu'ils ont imprimée en vôtre amè , & par-consequent dans la haine du Seigneur qu'ils ont méritée. Crai-

gnez vos pechez présens, quelque legers qu'ils vous paroissent, ils sont capables de détourner certaines graces de consequence, sans quoi vous ne ferez pas vôtre salut. Enfin craignez vos pechez avenir, qui vous égaleront peut-être dans peu de tems aux plus scelerats de tous les hommes, *Noli altum sapere sed time.*

Craignez Dieu sans l'aide duquel vous tomberiez dès cette heure dans les plus-horribles dé-reglémens; craignez le monde dont le souffle est si contagieux; craignez le demon dont les artifices sont si subtils; craignez-vous vous-même qui êtes si foible & si inconstant; craignez vos yeux, vos oreilles, rous vos sens, puisque ce sont tout autant de portes par où le peché peut entrer; craignez vos passions qui vous y portent, qui vous y entraînent malgré-vous, craignez jusqu'à vos bonnes œuvres, jusqu'aux victoires que vous remportez sur vous-mêmes & sur les tentations, puisque selon Saint Ciprien, le demon n'est jamais plus-redoutable, que lors qu'il a été vaincu, parce qu'il prend avantage de sa défaite, pour nous porter à la vaine gloire. Enfin craignez sur toutes choses cet orgueil que Dieu ne peut souffrir, cette fausse assurance qui vous conduiroit à une perte assurée.

C'est dans cette veüe que le Sage recommande avec tant de soin cette crainte si salutaire, qu'elle est une espece de bon-heur selon ces paroles. *Beatus homo qui semper est pavidus.* O que cette ame est heureuse qui est ainsi toujours humble & toujours craintive. Je dis qu'elle est heureuse, Chrétiens Auditeurs, parce que cette humilité n'est

pas une humilité qui abatte le courage, cette crainte n'est pas une crainte qui trouble, au contraire elle nourrit en nous cette magnanime confiance laquelle attend de Dieu toutes choses, & qui espere avec d'autant plus de certitude qu'elle n'attend rien que de lui seul ? Elle est heureuse, parce que cette crainte l'affranchit de toute autre crainte, parce que cette humilité met à couvert toutes ces autres vertus, & lui assure autant qu'il est possible sa perseverance : *In veritate didici nihil esse aequè efficace ad gratiam Dei promerendam, retinendam, recuperandam quam si omni tempore coram Deo inveniaris, non altum sapere, sed timere.* Ce sont les paroles de S. Bonaventure. En vérité j'ai appris par expérience, que rien n'est plus efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conserver, pour la recouvrer quand on la perduë, que de s'humilier en la présence du Seigneur, & craindre ses jugemens ; Dieu résiste aux superbes, Chrétienne Compagnie, mais il faut qu'il cede à l'humilité de ceux qui le craignent, il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux, qu'ils tâchent de s'en éloigner par modestie, qu'il ait soin de les relever à mesure qu'ils s'abaissent davantage ; enfin il ne peut se défendre de les combler de grace en ce monde, & de gloire en l'autre. *Amen.*





SERMON LXXIV.  
 DU JEÛNE  
 ET DE  
 L'ABSTINENCE  
 DU CARÊME.

Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ  
 tristes.

*Lors que vous jeûnez ne soyez pas tristes  
 comme les Hypocrites. S. Matt. c. 6.*

*Le Chrétien qui n'observe pas ou l'Abstinence ou les  
 jeûnes de l'Eglise fait un fort grand péché, où  
 comme dans le péché d'Adam il entre de la des-  
 obéissance & de l'infidélité; il est comme celui du  
 premier homme, la source de plusieurs pechez &  
 dans nous & dans les autres.*

**M**essieurs, il est bien difficile de voir reve-  
 nir tous les ans le saint jeûne où nous en-  
 trons aujourd'hui, sans nous ressouvenir avec



douleur que c'est un des sujets qui a porté une partie de l'Europe à se separer de l'Eglise Universelle, & qui les retient encore aujourd'hui dans leur schisme. Il est étrange que des personnes, qui font profession de la Loi de I E S U S-CHRIST, condamnent une observance, que les premiers fideles ont embrassée avec tant de ferveur, & dont I E S U S-CHRIST lui-même nous a donné le premier exemple. Il est étrange qu'on veuille faire passer pour nouveauté une coûtume; dont tous les saints Peres font mention, & qui du tems de saint Basile, il y a mille trois cens ans, étoit déjà vénérable à cause de son ancienneté. Aïez de la veneration, dit ce Pere pour l'âge du jeûne. Comment peut-on nous reprocher comme un abus l'abstinence de certaines viandes, l'usage desquelles a été inconnu aux hommes jusqu'au déluge, dont saint Jean Baptiste s'est abstenu dans le désert, & que la plûpart des saints Anachorètes, qui ont vécu dez la fin du troisième siecle, s'étoient entièrement interdites? Pourquoi traiter de coûtume superstitieuse un exercice de penitence, & de mortification, qui desarme la cupidité, & qui fortifie en nous le parti de la vertu? Pourquoi nous faire un crime de l'obéissance que nous rendons à nôtre Mere en une chose très-sainte par elle-même, & autorisée par la pratique de tous les Saints de l'un & de l'autre testament.

Mais, Messieurs, quelque déplorable que soit ce mal, nous avons des sujet de plaintes, qui nous touchent beaucoup plus-sensiblement. Ce n'est plus de nos aveu-faires, c'est de nous-mêmes

220 *Sermon soixante-quatorzième*,  
que l'on se plaint. On dit que plusieurs Catôliques jeûnent à peu près comme nos Réformateurs, que les uns sur un prétexte, les autres sur un autre se font dispenser, ou se dispensent eux-mêmes du précepte Ecclesiastique, que tandis qu'on est tout prest de mourir pour soutenir la sainteté du Carême; on ne fait nulle difficulté de le rompre pour les plus-legeres incômoditez; pour de fausses raisons, & souvent même sans nulle raison. C'est une grande honte pour nous, Chrêtiens Auditeurs, d'être ainsi les premiers à deshonorer la Religion que nous professons; de nous confondre volontairement avec ceux qui se sont separez de nous, & de détruire nôtre créance par nôtre propre conduite. L'espere que vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise aujourd'hui ce que je pense de ce desordre, afin de l'arrêter, s'il est possible, dez le premier jour. Je ne parlerai point pour ceux qui pechent par libertinage, & par un mépris formel de nos saintes Lois. Je convertirois plutôt des hérétiques, que je ne reduirois ces sortes de gens à leur devoir. Je m'adresse particuliérement à ceux qui réverent tous les préceptes de l'Eglise, mais qui manquent de courage & de ferveur pour les accomplir. Je parle sur tout à ces personnes qui ont un soin excessif de leur corps & de leur santé, qui demandent trop facilement des exemptions, & qui sous couleur de discretion & de prudence succombent à la tentation du Demon, qui les presse de manger du fruit défendu. Je ne doute point que ceux-là ne se rendent a mes raisons, & que dez aujourd'hui ils ne commencent un jeûne

qu'ils continueront jusqu'à Pâques. Divine MARIÉ, toute mon esperance est fondée sur vôtre protection : je vous la demande par la prière que nous croions vous être la plus-agréable. *Ave Maria.*

Messieurs, il est certain que ce fut une intemperance assez légère en elle-même ; que celle qui perdit le premier homme dans le Paradis terrestre. Car enfin il ne mangea que du fruit, & l'Écriture ne dit pas qu'il en prist avec excès, son peché fut grand toutefois. Premièrement à cause des circonstances de cette action : & en second lieu à cause de ses conséquences. Il fut grand dans ses circonstances, d'autant que Dieu lui ayant défendu ce fruit, & lui ayant prédit qu'il mourroit s'il y touchoit, il méprisa ce précepte, & n'ajouta nulle foi à la prédiction du Seigneur, & ainsi il se rendit en même-tems coupable d'un double crime, d'une desobéissance, & d'une espece d'infidélité. Ce peché fut encore grand, si nous en jugeons par les suites, car en revoltant la concupiscence, il fut la source de tous les pechez que le même Adam commit depuis, & de tous les autres qui ont été commis par ceux de sa race.

Voilà, Messieurs, l'image la plus-naturelle que je pouvois souhaiter pour vous faire comprendre le mal que fait un Chrétien, lorsqu'il n'observe pas ou l'abstinence, ou les jeûnes de l'Eglise. Quel grand peché peut-il y avoir à manger un peu de viande en Carême, & de faire deux ou trois repas le jour ? Non sans doute, il n'y a rien en cela qui choque les regles de la sobriété, mais cela n'empêche pas que par d'autres raisons ce ne

222 *Sermon soixante-quatorzième,*  
soit un fort grand crime. Il est grand par ses cir-  
constances, il est encore grand pour ses conse-  
quences. Pour les circonstances, il y entre com-  
me au peché d'Adam & de la desobéissance, &  
de l'infidélité; je le ferai voir en mon premier  
point. Pour les conséquences il est comme celui  
du premier homme, il est, dis-je, la source de  
plusieurs pechez & dans nous & dans les autres :  
c'est le second point. Voilà tout le partage de ce  
discours.

De tout ce que l'on publie aujourd'hui contre  
l'Eglise Romaine, il n'est rien de moins plausi-  
ble, que le reproche qu'on lui fait d'avoir intro-  
duit une nouveauté en établissant ce jeûne de  
quarante jours. Pour oser soutenir une chose si  
peu vrai-semblable, il faut n'avoir jamais leu de  
saint Pere, ou les démentir tous sans exception,  
puisque'il n'y en a pas un seul, qui n'ait parlé de  
cette sainte coutume, qui ne l'ait louée, qui ne  
l'ait recommandée comme une institution Apo-  
stolique aussi ancienne que l'Eglise-même. Cle-  
ment le Romain qui a fait un corps de toutes les  
constitutions Ecclesiastiques, en a une des Apô-  
tres, qui contient le précepte du Carême. Cette  
même constitution est rapportée par saint Jean de  
Damas, par saint Anastase qui étoit Evêque  
d'Antioche, il y a plus de mille ans, & par saint  
Jean Crisostôme. Saint pierre Crisologue dit en  
termes formels que le jeûne que nous faisons de  
quarante jours n'est point une invention des  
hommes, mais un Commandement de Dieu.  
*Quod quadraginta diebus jejunamus, non humana  
inventio; sed autoritas divina est.*

Où, Messieurs, on a observé le Carême dez le tems des Apôtres, & la Loi qui en fut faite delors n'a jamais été revoquée. Il est vrai qu'il y a une grande différence entre la rigueur, qu'on a tenu aux Chrétiens durant plusieurs siècles, & l'indulgence dont on use envers les siècles aujourd'hui. Premièrement il ne leur étoit permis de manger qu'une fois le jour, & seulement après le couché du soleil, c'est à dire, environ six heures après midi, cela s'observoit encore du tems de saint Bernard, il n'y a pas plus de cinq cens ans. C'est saint Bernard lui-même, qui nous l'apprend au troisième sermon qu'il a fait sur le Carême. Il dit que cette coutume a encore toute sa vigueur; & que les Rois & les Princes ne s'en exemptent non plus que le peuple & que les personnes Religieuses.

En second lieu l'usage du vin étoit entièrement défendu, aussi-bien que celui de la chair, il n'étoit permis de manger que des herbes, & des legumes apprêtées à l'eau, ou à l'huile. L'Eglise a beaucoup relâché de cette severité. Sans parler des dispenses qu'on accorde assez facilement en certains tems & en certains lieux, elle souffre qu'on avance le repas de cinq ou six heures, qu'on en fasse même un second, quoi-que plus-léger de beaucoup que le premier; qu'on mange du poisson de toutes sortes, & que l'on prenne autant de vin qu'il en faut pour satisfaire la nécessité.

Ce qu'il y a de surprenant en ceci c'est que tandis que le jeûne s'est pratiqué dans toute la rigueur que nous avons ditte, la plûpart des Chrê-

224 *Sermon soixante-quatorzième*,  
riens le portoient encore plus-loin, & fesoient  
volontairement beaucoup plus que la Loi n'exi-  
geoit d'eux, au lieu que depuis qu'on l'a presque  
détruit à force de l'adoucir, on ne fait pas même  
ce qui est d'une obligation indispensable. Saint  
Jean Crisostôme en sa quatrième homélie sur la  
Genese, dit que dans la ville de Constantinople,  
où il prêchoit, il y avoit une sainte émulation  
parmi les fideles, à qui jeûneroit plus-austere-  
ment. Les uns ne mangeoient que de deux en  
deux jours, les autres ne mangeoient chaque  
jour qu'un peu de pain, & passioient ainsi tout le  
Carême. Saint Augustin dans un traité qu'il a  
fait des mœurs de l'Eglise témoigne que de son  
tems il y en avoit plusieurs non-seulement parmi  
les hommes, mais encore parmi les femmes &  
les jeunes filles, qui étoient fort souvent trois  
jours entières & davantage sans prendre nulle  
nourriture, & même sans boire. *Totum triduum,  
& amplius sapissime sine cibo & potu.*

Voilà quelle étoit la ferveur des Chrêtiens de  
ce tems-là, bien-loin d'être rebuttez par les seve-  
rité des Lois de l'Eglise, ils se prescrivoient à  
eux-mêmes des regles incomparablement plus-  
étroites. Et nous, Messieurs, lorsque cette bon-  
ne Mere a tant d'égar à nôtre foiblesse, à nôtre  
peu de courage; lorsqu'elle semble même se  
vouloir accommoder à nôtre sensualité, nous re-  
fusons de lui obéir? Si ces anciens fideles avoient  
osé se dispenser des dures obligations qu'elle leur  
imposoit à l'égar du jeûne, on auroit traité cet-  
te faute de lâcheté, de desobéissance, de depot;  
mais aujourd'hui que le jeûne qu'elle nous or-  
donne,

donne, est plutôt un régime de santé, qu'un exercice de pénitence, le refus que nous faisons de lui obéir, ne doit-il pas passer pour une rébellion toute-ouverte, pour un mépris formel de l'autorité qu'elle a sur nous ? C'est un crime que de désobéir à une Mère quelque sévère qu'elle soit, quelque rigoureux que soient ses commandemens, pourvu qu'elle n'exige rien ni de criminel, ni d'impossible ; mais de désobéir en des choses fort aisées, à une Mère tendre & indulgente, qui nous épargne, qui nous ménage en toutes choses ; c'est une impiété, c'est une brutalité, qui mérite toutes les malédictions & du ciel & de la terre.

Nôtre désobéissance est encore en cela tout-à-fait semblable à celle d'Adam, lequel ayant la liberté de manger de tous les fruits du Paradis à réserve d'un seul, ne pût s'abstenir de celui qui lui étoit expressement & uniquement défendu. Si le précepte Ecclésiastique nous réduisoit au pain & à l'eau ; s'il ne permettoit que les fruits & les herbes crûes, les voluptueux & les délicats auroient un prétexte pour le violer, mais résentement qu'ils ont le choix de tant de mets, & tant de ragôts différents, en ce siècle où le luxe des tables surpasse en Carême celui de toutes les autres saisons de l'année, aujourd'hui que la plus fine gourmandise préfère les viandes qu'on sert pour le jeûne, à toutes celles dont l'usage nous est interdit, & que l'art des cuisiniers va jusqu'à donner au goût le même plaisir qu'on auroit à manger les chairs les plus-exquises. N'est-ce pas une fureur & une manie horrible, de ne

226 *Sermon soixante-quatorzième,*  
vouloir pas se contenter de tout cela, & pouvant  
se satisfaire innocemment, d'aimer-mieux des  
plaisirs auxquels nos lois attachent un crime?  
Ce n'est pas, Chrétiens Auditeurs, que j'ap-  
prouve le relâchement de ceux qui recherchent  
toutes ces délices en un tems destiné à la morti-  
fication: car ce n'est pas là embrasser l'abstinen-  
ce, dit saint Augustin, c'est seulement passer d'un  
excès à un autre excès. *Non enim hoc suscipere  
abstinentiam, sed mutare luxuriam.* Mais je m'é-  
tonne qu'il y ait des Chrétiens qui ne peuvent  
pas même se tenir à ces délices permises, & qui  
semblent chercher plutôt à offenser Dieu, qu'à  
manger. Je vous laisse à penser, Messieurs, si le  
Seigneur, qui a prononcé tant d'anathèmes con-  
tre les enfans qui manquent de respect à ceux  
qui les ont engendrez selon la chair: Si le Sei-  
gneur, dis-je, laissera impuni le mépris, que  
nous faisons en cela des volontez de l'Eglise, de  
cette Mere à qui nous sommes obligez de nôtre  
renaissance spirituelle, & du droit que nous avons  
au Paradis.

J'ai dit, qu'on ne pouvoit rompre le Carême,  
sans se rendre coupable de desobéissance envers  
l'Eglise nôtre Mere; j'ajoute que ce même péché  
renferme une espece d'infidélité, & d'Apostasie.  
Pour comprendre cette verité il faut supposer  
que ce jeûne de quarante jours a été institué pour  
solemniser la memoire des douleurs de IESUS-  
CHRIST, & pour être comme une confession  
publique de la créance où nous sommes, qu'il est  
mort pour nous sauver. C'est ainsi qu'en parlent  
saint Jean Crisostôme, saint Augustin, sain



Gregoire le grand , Téodoret & tous les autres Peres , qui ont traité cette matière. C'est pour cela que les hérétiques Montanistes , qui souvenoient que les trois Personnes Divines s'étoient incarnées , instituerent trois Carêmes , pour se distinguer de ceux qui étoient dans une créance contraire. *Illi* , dit saint Ierôme dans une lettre qu'il a écrite contre Montanus ; *illi tres in anno faciunt Quadragesimas , quasi tres passi sint Salvatores*. Les Marcionites & les Manichéens , qui disoient que la Résurrection de IESUS avoit été une fausse résurrection , par laquelle il avoit pleû à Dieu de punir les hommes en les trompant : ceux-là , dis-je , vouloient qu'on jeûnast tous les Dimanches de l'année , lesquels sont tous consacrez à l'honneur de ce mystère. Les Conciles qui condannerent les dogmes impies de ces Hérétiques , défendirent par des canons exprez l'observation de leurs jeûnes sacrileges , comme si les garder e'eust été le même-chose que se declarer partisan de leurs erreurs. De-sorte qu'il est tout visible que le jeûne n'a pas été établi pour la seule expiation des pechez , ou pour la mortification de la chair , mais encore pour être une marque de la foi qu'on tient , comme un témoignage public de la Religion qu'on professe. D'où vient que saint Iean Crisostôme ne fait nulle difficulté de dire que quiconque ne jeûne pas le Carême , ne croit ni en JESUS-CHRIST , ni à sa Croix , qu'il n'est pas seulement un ingrat , mais encore un infidele , qu'il n'est pas seulement un mauvais Chrétien , mais qu'il n'est pas même Chrétien.

Ce qui est d'autant plus-vrai à nôtre égar, Chrétiens Auditeurs, que nous vivons parmi des personnes qui nous reprochent nôtre pénitence comme un abus, qui affectent de manger de la chair au jour que l'Eglise le défend pour se distinguer de nous, & pour faire remarquer en cela même leur prétenduë réforme. De manière que nous ne pouvons prendre la même liberté qu'eux, sans nous confondre en quelque sorte avec eux, & sans nous rendre suspects aux véritables Catôliques. Hélas ! si nous aimions un peu nôtre Religion, que cette raison seroit forte, pour dissiper tous les vains prétextes dont nôtre lâcheté a coûtume de se couvrir. Quoi donc il s'agit ici de donner des marques de ma créance, & de faire connoître ce que je suis ? Dût-il m'en coûter la vie, on saura que je crois en **JESUS-CHRIST** Crucifié, & que je suis un membre de son Eglise ? Nicephore au dix-septième livre de son histoire Ecclesiastique raconte une chose bien édifiante arrivée à Constantinople sous le regne de Justinien. Il dit que cette ville étant affligée de la famine, & le tems du Carême étant arrivé avant que Dieu eust retiré ce terrible fleau; l'Empereur fit ouvrir les boucheries, & publier pour cette année-là une dispence générale de l'abstinence accoûtumée. Mais comment croïez-vous que fut receû un ordre si juste & si nécessaire ? O heureux siècle ! Mon Dieu, nous reste-t-il encore une étincelle de cette ancienne ferveur ? Messieurs, dans toute cette grande ville, dans une si triste, & si pressante calamité, il ne se trouva pas un seul Chrétien, pas un seul, qui voulust

profiter de la grace ; qu'on croïoit leur faire. Ce n'est pas tout , la dispence ne fut pas plutôt publiée, que tout le peuple coutut assiéger le Palais demandant avec larmes, qu'il pleust à l'Empereur de la revoquer , de faire observer les lois anciennes ; disant qu'ils étoient prests de mourir de faim plutôt que de les violer. Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici des Autels du Dieu vivant , & qu'on menace ce bon peuple de lui arracher du cœur sa religion ?

L'historien de Juifs rapporte que ceux de sa nation aiant ouï l'ordre de Tibere qui leur commandoit de placer sa statue dans le temple de Jerusalem , ils se jetterent tous par terre , présentant la gorge nue aux soldats dont ils étoient assiégez ; pour faire entendre qu'on pouvoit bien les égorger ; mais qu'ils ne pouvoient consentir à une si horrible profanation. Je ne m'en étonne pas , Chrétienne Compagnie , on attaquoit la Loi de Moïse dans un point essentiel ; mais les Chrétiens de Constantinople n'auroient pas même peché, en usant du pouvoir qu'on leur donnoit de rompre le jeûne, il n'y avoit plus d'obligation pour eux , il y avoit même quelque nécessité de s'en exempter.

C'étoient de bonnes gens, dira peut-être quelqu'un , que ces Chrétiens dont vous parlez , pour moi , je sai bien que je n'aurois pas fait tant de façon. Je le crois bien , vous ! je ne doute pas que vous n'eussiez même prévenu toute dispence, pour vous gorger des viandes défenduës par l'Eglise. Mais avez-vous de la Religion , vous qui parlez de la sorte ? *Homo inanis ostende mihi fidem*

230 *Sermon soixante-quatorzième,*  
*tuam.* Homme vuide, vain fantôme de Catôli-  
que, faites-moi voir vôtre foi, s'il vous en reste  
le moins du monde? vous ne laissez pas d'avoir  
la foi dans le cœur, quoi-que vous ne jeûniez  
pas, & que vous mangiez même de la viande;  
je le veux croire, mais pensez-vous que cela suf-  
fît? Pensez-vous que ces mal-heureux Chré-  
tiens, qui pour éviter les tourmens mangeoient  
de la chair immolée à Jupiter: pensez-vous, dis-  
je, que ces mal-heureux ne fussent pas-persuadez  
au fond de leur ame de tout ce que vous croiez?  
Ils étoient Apostats toute-fois, ils cessoient d'é-  
tre Chrétiens du moment qu'ils touchoient à ces  
viandes défenduës.

Dequoi s'agissoit-il, je vous prie, lorsque le  
saint vieillard Eleazar fut envoyé au supplice,  
pour avoir résisté aux ordres d'Antiochus? On  
demandoit simplement qu'il mangeast de la chair  
de pourceau laquelle étoit défenduë aux Juifs,  
comme toute chair nous est défenduë pendant le  
Carême, il y eût même des gens, qui touchez  
d'une fausse compassion, s'offroient de lui faire  
apporter secretement des viandes permises, pour  
l'aider à tromper le tiran en feignant de lui obéir.  
Ce grand homme regarda ce conseil comme un  
piège, qu'on tendoit à sa constance, il n'hésita  
pas un seul moment, il répondit sur l'heure, qu'il  
aimeroit mieux être jetté dans l'Enfer, que com-  
mettre cette lâcheté. *Respondit cito dicens, præ-*  
*mitti se velle in Infernum.* A Dieu ne plaise,  
ajouta-t'il, qu'Eleazar âgé de nonante ans, donne  
lieu à la jeunesse de croire qu'il a renoncé  
sa religion. Je sai bien que j'éviterois la mort par

cét artifice; mais viv, ou mort je ne pourrois manquer de tomber entre les mains du Dieu vivant, il vaut mieux sacrifier ce peu de vie qui me reste, & apprendre à toute ma Nation le respect & l'amour, qu'elle doit avoir pour ses saintes lois. Ce n'est donc pas assez, Chrétiens Auditeurs, d'être ferme dans son ame sur tous les points de la creance, de soumettre aveuglement son esprit à tout ce que l'Eglise propose, si nous voulons être reconnus pour ses veritables enfans, il faut encore obéir à tout ce qu'elle commande. C'est en vain que vous avez des sentimens orthodoxes, si vos actions rendent un témoignage contraire à vos sentimens. C'est exterieur, qui vous paroît de si petite consequence, que vous regardez simplement comme l'écorce de la religion, c'est ce que saint Jacques appelle l'ame & la vie de la foi: sans cela vous n'êtes qu'un Catôlique en peinture, vous n'êtes qu'une ombre, qu'un cadavre de Catôlique. *Homo inanis.* Vous êtes Catôliques à-peu-près comme nos renegats de Turquie, lesquels ne laissent pas d'être Turcs, quoique pour la plûpart ils n'aient rien de Turc que le Turban: ou si vous aimez-mieux la comparaison du grand Apôtre que j'ai cité, vous êtes Catôliques comme les Demons, qui tout Demons qu'ils sont, ne laissent pas de croire, & de trembler même en croiant. *Et Dæmones credunt & contremiscunt.*

Voilà, Messieurs, quelles sont les circonstances qui d'une faute d'intemperance assez légère en elle-même, font un crime tres-considerable. L'Eglise vous ordonne & l'abstinence, & le jeû-

232 *Sermon soixante-quatorzième*,  
ne, & vous êtes d'autant plus-coupable, lorsque  
vous négligez ce commandement, qu'elle a plus  
relâché de sa rigueur pour vous le faciliter. En  
second lieu le Carême a été de tout tems com-  
me une marque de religion, & c'est une de celles  
qui nous distingue encore aujourd'hui des Cal-  
vinistes; de-sorte que ne l'observer pas, c'est  
non seulement desobéir à l'Eglise, c'est en quel-  
que sorte la renoncer. Voïons maintenant, s'il  
vous plaît, qu'elles sont les consequences de ce  
peché. Je dis qu'elles sont à-peu-prés les mêmes  
que celles du péché d'Adam, dont les suites fu-  
rent si funestes à lui-même, & aux autres hom-  
mes. C'est la seconde Partie.

Une des choses, qui entretient davantage le  
relâchement des Chrétiens dans l'observation du  
Carême, c'est peut-être la confession de Pâques.  
On s'imagine que quelque mal qu'il y ait à ne  
jeûner pas, cela ne sauroit allér trop loin, puis  
qu'à peine le péché sera-t-il fait qu'on le con-  
fessera avec plusieurs autres, & qu'on en recevra  
l'absolution. Mais voulez-vous que je vous dise  
franchement ma pensée, Messieurs. Je ne crois  
pas que de tous ceux qui se dispensent sans né-  
cessité, de faire le Carême en vrais Catôliques, il  
y en ait un seul qui fasse ses Pâques Chrétienne-  
ment. Eh quoi libertin! durant l'espace de qua-  
rante jours vous avez ou continué, ou multiplié  
le même péché mortel avec toute la deliberation,  
avec tout le sens froid, qu'on ne peut manquer  
d'avoir dans une action d'une aussi longue durée  
& vous voulez que je croie que tout-d'un-coup,  
du soir au lendemain vôtre cœur a tellement

changé qu'il deteste cette gourmandise, qu'il en a autant d'horreur que vous avez eû de plaisir à la commettre. Quand vous seriez sur le point de rendre l'ame je douterois de la sincerité de vôtre contrition après un crime si recent, si volontaire, commis avec tant d'ôlination, avec un mépris si visible des préceptes de l'Eglise, & maintenant que vous êtes plein de santé, que vous seriez tout prest à recommencer dès demain, si le jeûne recommençoit, vous voulez me persuader que vôtre penitence est veritable. Pour moi, je la crois si fausse, que je n'aurois jamais le courage de vous donner l'absolution, de peur de profaner avec vous le Sang du Sauveur, à moins que je ne vous visse disposé à jeûner quarante jours après les Fêtes, pour m'assêûter du repentir, où vous seriez de n'avoir pas jeûné durant le Carême avec les autres.

Mais quand on pourroit obtenir si aisément la remission d'un crime commis avec tant de malice, on n'en arrêteroit pas pour cela les suites funestes. Le Seigneur se laissa fléchir par la penitence d'Adam, mais cependant il ne lui rendit pas le domaine de ses passions, qu'il avoit perdu par sa cheûte. Tout le monde sait que le jeûne est un remede naturel contre les revoltes de la chair. Les Païens mêmes s'en sont servis pour reprimer la cupidité, c'est à dire, comme remarque saint Augustin, pour domter un cheval, sur lequel ils ne laissoient pas de s'égarer. Mais outre cette vertu naturelle, il est certain que le jeûne du Carême en a une toute particuliere, pour produire le même effet. Premièrement à cause de la grace,

que Dieu y a attachée dès le commencement de son institution, selon ces paroles que l'Eglise lui adresse tous les jours : *Qui corporali jejunió vitia comprimis, mentem elevas* : Vous qui vous servez du jeûne corporel, pour étouffer les vices, & pour détâcher l'esprit de la chair. De plus à cause des prières continuelles de la même Eglise, qui dans ce Saint tems ne cesse de demander à Dieu qu'il lui plaise donner à nôtre abstinence la vertu d'affoiblir nos passions, & de nous fortifier contre les ennemis de nôtre salut. De sorte qu'un Chrétien qui ne jeûne pas, se prive soi-même d'un grand secours contre les tentations ; parce qu'il n'a nulle part à ces prières, ni aux faveurs que Dieu communique par le jeûne. OÙ je vous prie de remarquer en passant que quelque raison, quelque nécessité-même qu'on ait de s'en dispenser, on ne laisse pas d'être frustré de ce secours, parce que c'est comme une espece de Sacrement dont la grace ne peut être donnée à ceux qui ne le reçoivent pas, quoi-qu'ils soient dans une impuissance effective de le recevoir. Et c'est pour cela que Saint Grégoire le Grand se trouvant dans une foiblesse qui l'obligeoit de prendre souvent de la nourriture, il pria Saint Eleutère de faire un miracle pour le guerir de cette incommodité, sans toutefois diminuer les douleurs aiguës dont elle étoit accompagnée, afin seulement qu'il pût jeûner le Carême, & avoir part aux bénédictions, que cette action de penitence attire sur tous ceux qui la pratiquent.

De plus, comme le jeûne du Carême a une vertu speciale pour moderer la concupiscence, je ne



doute point que les viandes défenduës n'aient au contraire une malignité particulière pour la réveiller. Il est de ces viandes à-peu-près comme de la pomme que mangea nôtre premier Pere. Il est tout visible que ce fruit n'étoit pas capable de causer par lui-même un fort grand desordre, cependant il revolta la partie inferieure de l'ame; il déchaîna les appetits, qui jusqu'alors avoient été si souples à tous les mouvemens de la raison: C'est que Dieu avoit attaché à l'obéissance d'Adam, & cette protection exterieure qui le défendoit des ennemis du dehors, & ces secours interieurs qui le rendoient le maître de ses ennemis domestiques; c'est-pourquoi il n'eût pas plutôt desobéi, que tous ces avantages lui aiant été retranchez, son cœur demeura en proie aux objets sensibles & à ses propres passions. Voila justement ce qui arrive à ceux qui pour le plaisir du goût, violent les Loix Ecclesiastiques; non-seulement ils ne reçoivent pas les forces extraordinaires que les autres puisent dans le jeûne, mais encore leur fragilité s'aumente, par la soustraction d'autres graces que Dieu leur avoit préparées, & qu'il leur refuse pour punir leur rebellion. C'est de-là, Chrétiens Auditeurs, que prennent souvent leur source ces tentations importunes & violentes, qui causent des cheûtes si fréquentes & si honteuses. Je ne m'étonne pas que l'ame devienne toute materielle, & qu'elle ne puisse se dégager de la boue & de l'ordure où elle est presque ensevelie. On peut dire ce que Saint Augustin dit du premier homme, que c'est un châtiment que le Chrétien lâche & voluptueux mérite bien par sa

236 *Sermon soixante-quatorzième,*  
desobéissance. L'observation du précepte de l'Eglise auroit comme spiritualisé la chair ; il est juste que par le mépris qu'il en a fait, il devienne charnel jusques dans l'esprit. *Iusta damnatio subsequuta est, talisque damnatio, ut homo, qui custodiendo mandatum, futurus fuerat etiam carne spiritualis, fieret etiam mente carnalis.*

Voilà le premier desordre que cause l'inobservation du Carême, & c'est dans nous-mêmes qu'elle la cause ; elle en produit un autre dans nos freres, qu'il faudroit prévenir s'il étoit besoin par la perte-même de nos vics. C'est le scandale dont les auteurs sont si souvent maudits dans l'Evangile. Mais la charité est tellement refroidie au tems où nous sommes, que je crains bien qu'on ne soit gueres touché de cette consideration. On dispensoit autrefois, comme on le fait assez encore aujourd'hui, ceux qui n'avoient pas de santé pour soutenir la rigueur du jeûne : Mais quiconque avoit obtenu cette dispense étoit obligé de ne point sortir de sa maison, pour quelque raison que ce püst être ; de peur qu'en paroissant, dit Saint Augustin, & vaquant à quelque affaire, il ne donna lieu de penser que le jeûne ne lui étoit pas impossible. Que diroient les fideles de ce tems-là, Chrétiens Auditeurs, s'ils voioient les déreglemens de nôtre siècle ; sans parler de ceux qui ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine, combien y a-t-il de maisons Catôliques, où le jeûne est negligé, où les Peres & les Meres apprennent aux enfans & aux domestiques à mépriser une si sainte observance ? Combien de personnes qui sont dans la plus-grande force de l'âge, & dans

un très-grand embon-point, qui ne font autre chose tout le jour que se divertir, ne laissent pas de se servir des privilèges des malades ? On doit croire, me direz-vous, que nous avons des raisons secrettes d'en user ainsi. Vous avez raison, on le devoit croire, mais la plûpart des gens ne le croient pas, c'est tant pis pour eux, il est vrai, mais cependant voila des ames qui perissent. Outre que la nature est déjà portée à secouër le joug, & à se donner une liberté entière, on se persuade insensiblement qu'on peut bien imiter ce qu'on voit pratiquer à plusieurs. Un inférieur ne croit jamais trop mal faire quand il suit l'exemple de ceux qui ont de l'autorité sur lui. Un autre aura honte de paroître regulier devant des personnes qui ne songent pas même à l'abstinence. Ainsi le mal s'étend peu-à-peu, il se glisse dans les esprits les plus-reglez. Tel qui aura fait scrupule toute sa vie de manger des œufs, n'aura pas demeuré quinze jours en cette ville, que voiant la facilité étonnante avec quoi quelques Catôliques mangent de la chair, il commencera à en manger comme les autres. *Et peribit infirmus in scientia tua frater, propter quem Christus mortuus est.* Et ainsi faute d'un peu de courage, & par la fausse prudence que la chair inspire, vous aurez contribué à la perte de vôtre frere, & au relâchement de la discipline Ecclesiastique.

Mon Dieu ! que n'avons-nous un peu de ce zele qui brûloit Saint Paul, quand il écrivoit sa première Epître aux Corinthiens. *Si esca scandalisat fratrem meum, non manducabo carnem in aeternum.* Si je ne puis manger de la chair, dit ce

238 *Sermon soixante-quatorzième,*  
grand Apôtre, sans scandaliser mon frere; je  
n'en mangerai de ma vie. *Noli cibo tuo illum per-*  
*dere, pro quo Christus mortuus est,* dit-il encore en  
son Epître aux Romains. Ne faites pas perir par  
votre manger, celui pour lequel JESUS-CHRIST  
est mort. *Noli propter escam destruere opus Dei:*  
Faut-il que pour de la viande, vous travaillez de  
concert avec nos ennemis pour la destruction de  
l'Eglise, qui est l'ouvrage du Seigneur. *Omnia*  
*quidem sunt munda, sed malum est homini, qui per*  
*offendiculum manducat.* Il est vrai que toutes vian-  
des sont pures en elles-mêmes, mais mal-heur à  
celui qui donne du scandale en mangeant quel-  
que viande que ce puisse être.

Je n'ignore pas, Messieurs, qu'il y a des per-  
sonnes qui sont contraintes par des infirmités ef-  
fectives, de demander des exemptions, mais je  
suis sûr qu'il y en a aussi plusieurs, qui séduits  
par l'amour propre, se forment en leur esprit  
des maladies imaginaires, ou se persuadent faus-  
sement que l'abstinence & le jeûne sont contrai-  
res à leurs véritables maux, quoi-qu'en effet ils  
en soient les véritables remèdes. Je connois &  
des hommes & des femmes, qui après avoir passé  
plusieurs années sans observer le Carême, s'étant  
enfin résolus d'éprouver leur force, se sont trou-  
vé soulagés par un jeûne fort exact, des mêmes  
incommodités pour lesquelles ils avoient long-  
tems mangé de la chair. Combien y en a-t-il  
qu'une pareille épreuve desabuseroit de l'erreur  
où ils sont, que le Carême leur est contraire. De-  
plus il ne faut pas douter qu'il n'y ait une pro-  
tection particulière de Dieu pour tous ceux qui

tâchent de s'aquitter en ce point de leur devoir de bon Catôlique : Puis que le Seigneur a promis une longue vie à tous ceux qui honoient leur Pere & leur Mere, peut-il permettre que nos jours soient abregés par l'obéissance que nous rendons à l'Eglise, qui nous a engendrez à IESUS-CHRIST? Ces quatre jeunes Hebreux qu'on élevoit pour le service de Nabuchodonosor, refusèrent constamment tout ce qu'on avoit ordre de leur servir de la table même de leur maître, parce que leurs loix leur défendoient d'y toucher. Durant l'espace de trois ans ils ne beurent que de l'eau & ne mangerent que des legumes, & cependant un jeûne si long & si rigoureux bien-loin d'affoiblir leurs forces, augmenta même leur beauté & leur embonpoint. Craignez Dieu & il aura soin de conserver non-seulement vôtre santé, mais encore, s'il est nécessaire, vôtre teint & toutes les graces de vôtre visage. Comme il donnoit à la Manne le goût des viandes les plus-délicieuses, il peut encore donner aux plus-légers alimens la vertu des plus-solides : En un mot, le plus-grand mal-heur qui nous puisse arriver, c'est de nous défier de sa Providence, & de croire qu'il y a une sagesse plus-haute & plus éclairée que celle qui s'aveugle elle-même pour s'abandonner à la conduite du Seigneur.

Je finis par les belles paroles du Saint Abbé Palémon, lequel aiant été servi un jour de Pâques d'un peu d'herbes cuittes à l'huile, se tourna du côté de son disciple qui les avoit apprêtées, & fondant en larmes, il lui dit, *Dominus meus Jesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam?* Quoi

240 *Sermon soixante-quatorzième,*  
mon fils, IESUS nôtre Maître a été crucifié, & je pourrois me résoudre à manger de l'huile ? De tout ce que je vous ai dit aujourd'hui, Chrétiens Auditeurs, voila l'unique chose que je vous prie de n'oublier point jusqu'à Pâques. Ce seul mot vous fera ressouvenir du reste, & vous fera mépriser toutes les viandes qui seroient capables de vous tenter. Le Carême, ainsi que je vous l'ai déjà dit, est comme une solennité continuelle de la Passion & de la Mort de nôtre Sauveur. Opposez donc, s'il vous plaît, ce beau sentiment à tout ce que le demon, à tout ce que les hommes pourront dire pour vous ébranler. *Dominus meus Iesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam ?*

Eh quoi le peché que fit Adam en mangeant du fruit défendu, a déjà coûté la vie à mon Rédempteur, & j'aurai le courage de commettre une semblable faute en usant des viandes que l'Eglise me défend au tems où nous sommes ? Mon bon Maître est mort pour moi, & je ne jeûnerai pas du moins pour l'amour de lui ? Il est mort pour effacer mes pechez, desquels il n'étoit nullement coupable, & je ne pourrai m'abstenir de quelque repas pour punir en moi ces mêmes pechez ? Toute l'Eglise est présentement en dueil & en penitence, & moi qui fais gloire d'être de ses enfans, je ne prendrai nulle part à sa douleur ; il n'y aura nulle différence entre moi & un hérétique ? Je vivrai comme ceux qui ne croient pas en IESUS-CHRIST, ni en sa précieuse Mort ? *Dominus meus Iesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam ?* Helas ! je suis assiégé d'ennemis qui ne me donnent point de treve ; j'en ai même de dome-

stiques

Riques qui se fortifient tous les jours, qui me portent au mal, qui m'y entraînent presque malgré moi ! JESUS-CHRIST a permis qu'on déchira sa chair innocente, pour reprimer les revoltes de la mienne : & je ne cesserai de flatter cette chair rebelle, de mettre de l'huile à ce feu d'enfer qui me consume, tandis que mon Sauveur verse son Sang pour l'éteindre ? Mais sera-t-il dit que je sois un sujet de scandale à mes freres, à mes domestiques & à mes propres enfans ? Sera-t-il dit que mon exemple ait porté quelqu'un à manquer de respect aux loix de l'Eglise sainte ? Quoi il ne tiendra pas à moi, que le relâchement qui n'est déjà que trop grand parmi les Chrétiens, ne s'augmente encore davantage ? Mon Sauveur a été crucifié pour sauver les hommes, & j'aimerais mieux les voir périr, que de refuser quelque chose à mon appetit, & à l'amour excessif que j'ai pour la vie. *Dominus meus Iesus crucifixus est, & ego nunc oleum comedam ?*

Non, Mon aimable Sauveur, nous mourrions plutôt nous-mêmes avec vous, que de vous causer cette douleur. J'oserois quasi vous répondre pour tous ceux qui sont ici, qu'il n'y en aura pas un qui ne passe le Carême en bon Catôlique. Assistez-les Seigneur, de vôtre grace toute-puissante ; soutenez-les dans les occasions qui se présenteront de violer la promesse qu'ils font aujourd'hui. Donnez vôtre benediction à ces viandes simples & grossières, qu'ils préféreront pour l'amour de vous aux plus-déliques. Assaisonnez-les de tant de douceurs spirituelles, qu'ils n'aient que du dégoût pour toutes les autres. Qu'ils ap-

242 *Sermon soixante-quatorzième,*  
prennent par leur propre expérience, que vôtre  
joug n'est pas si pesant qu'on l'imagine ; Que  
vous savez bien le rendre léger, lors qu'on s'y  
soumet de bonne grace. Ne vous contentez pas  
d'agréer leur penitence, rendez-la leur, s'il vous  
plaît, agréable à eux mêmes. Inspirez leur un  
peu de cet amour, dont vous avez rempli le cœur  
de tant d'illustres penitens, lesquels se font fait &  
se font encore aujourd'hui des plaisirs exquis de  
tout ce qui mortifie la chair. Cet amour donnera  
du courage aux plus-timides, & de la force aux  
plus foibles. Il nous portera bien-loin au-delà  
des préceptes de vôtre Eglise. Il nous fera trou-  
ver ses Commandemens trop larges & trop ai-  
sez. Il nous fera regretter la rigueur de l'ancien-  
ne discipline, bien-loin de presser les directeurs,  
pour obtenir des dispenses. On aura peine à mo-  
derer nôtre ferveur, & à nous retenir dans les bor-  
nes de la prudence chrétienne. Nous n'aurons  
plus à craindre que des excez d'abstinence & de  
mortification, parce que nous trouverons dans la  
pratique de cette vertu, les mêmes douceurs que  
les autres trouvent dans les délices terrestres, nous  
y trouverons même une partie des plaisirs que les  
bien-heureux goûtent dans le ciel. *Amen.*







# SERMON LXXV. DES AVERSITEZ.

Veritatem dico vobis, expedit vobis ut  
ego vadam.

*Je vous dis la verité, il vous est utile que je  
m'en aille. S. Jean. c. 16.*

*Les averситеz nous sont utiles si nous sommes bons,  
elles nous sont même nécessaires si nous sommes  
mauvais.*



E ne m'étonne pas que le Sauveur du monde faisant entendre à ses disciples qu'il est sur le point de les quitter, ils en soient comme accablez de tristesse.

Ils goûtent trop de douceurs, ils trouvent trop d'avantages en sa compagnie, pour être insensibles à la pensée d'une si cruelle séparation. Il est même assez mal-aisé que leur douleur ne soit excessive en cette rencontre, puisque le bien qu'ils perdent est infini. Mais n'êtes-vous point surpris,

Q ij

Chrétiens Auditeurs, des paroles que JESUS leur dit pour les consoler : Je vous dis avec vérité, il vous est utile que je m'en aille ; *Expedi vobis, ut ego vadam.* Quoi, mon adorable Maître, peut-il y avoir quelque utilité à être séparé de vous ? Peut-on faire quelque gain en vous perdant, vous qui renfermez tous les biens, vous en qui & par qui toutes choses nous avoient été données ? Qu'est ce qui pourra donc nous récompenser de cette présence si agréable, de cet entretien si charmant, de ces paroles si vives & si pénétrantes, de ces exemples, de ces miracles ? *Veritatem dico vobis.* Mes disciples, je vous parle sans énigme, & sans équivoque, c'est ici une vérité dont vous serez persuadés dans la suite ; mais que vous devez croire dès-ici sur ma parole, il vous est utile que je m'en aille ; *Expedi vobis ut ego vadam.*

Si cela est, Messieurs, voila un grand préjugé pour toutes les autres disgrâces, pour tous les autres mal-heurs dont nôtre vie pourroit être traversée. Après cela est-il quelque mal qui puisse tourner à nôtre désavantage ? Si l'absence même de JESUS peut être un bien, & un grand bien pour les hommes, on ne doit pas trouver étrange que je fasse aujourd'hui cette proposition, que tandis que nous vivons ici-bas toutes les aventures sont pour nous un sujet de joie, plutôt qu'un sujet de tristesse, & que je m'engage à prouver qu'elles nous sont utiles si nous sommes bons, je le montrerai dans le premier point ; & dans le second, qu'elles nous sont même nécessaires si nous sommes mauvais. Je vous avouë,

Messieurs, que ce qui m'a déterminé à traiter cette matière; c'est la compassion que j'ai toujours eüe pour les personnes affligées, dont le nombre est très-grand, si je ne me trompe. Ce n'est pas que je les estime mal-heureux d'avoir des croix à porter; mais je les plains de ce qu'ils ne connoissent pas toujours leur bon-heur, & de ce que souvent ils ignorent les moïens d'adoucir leurs maux, & d'en profiter. Prions donc l'Esprit consolateur, qu'il daigne nous découvrir les trésors qui sont cachez dans ces maux qui nous environnent de toutes parts; & demandons lui cette grace par l'intercession de MARIE. *Ave Maria.*

Pour nous porter à souffrir patiemment tous les maux de cette vie, il suffiroit de penser que c'est Dieu qui nous les envoie, soit qu'ils nous viennent immédiatement de sa main; soit qu'il se serve de la main des créatures pour nous frapper. Car en premier lieu, cette considération nous adouciroit tout le chagrin que nous cause dans nos infortunes la malignité de ceux, que nous croïons en être les auteurs; puisque nous serions persuadés qu'ils ne sont que les instrumens de la Providence qui nous afflige. En second lieu; la veüe de nôtre innocence, & par-consequent de l'injustice qu'il y a au mauvais traitement qu'on nous fait: Cette veüe, dis-je, ne nous feroit plus de peine; veüe que nous n'ignorons pas que Dieu est très-juste en soi, & que quelques irréprochables que nous soïons, nous ne sommes toujours que trop criminels à son égar. Enfin nôtre disgrâce elle-même changeroit en quelque sorte de

nature, nous commencerions à la comter pour un bien comme étant l'ouvrage de celui qui ne peut faire le mal. Mais les justes, je veux dire ceux qui craignent Dieu, qui tâchent d'observer ses Commandemens, & qui desirerent de lui plaire toujours davantage. Ceux-là, dis-je, pourroient-ils douter que les afflictions ne leurs fussent extrêmement avantageuses, s'ils faisoient réflexion qu'elles leur viennent de la part de leur bon Maître, de celui qui les aime avec tendresse; qui non-seulement n'a jamais rien fait que de bon, mais qui n'a même jamais rien fait que pour eux ?

Si l'affliction étoit un mal pour les gens-de-bien, Dieu ne pourroit ni la leur envoyer par lui-même, ni permettre qu'elle leur fust causée d'ailleurs, parce qu'en cela il ne pourroit avoir de fin raisonnable & digne de lui. Il peut bien tirer sa gloire du supplice des impies, parce que sa justice éclatte dans leur châtement, mais quel avantage trouveroit-il à faire souffrir les bons, si les bons ne trouvoient eux-mêmes leur avantage à souffrir ? De plus, il est certain que **I E S U S-CHRIST**, en qualité de Chef de l'Eglise, souffre dans tous les véritables Chrétiens, comme la teste prend part aux maux que ressentent les autres membres, & par-consequent comme il est impossible qu'un homme se cause à soi-même quelque douleur, ou qu'il permette qu'on lui en cause, s'il ne prévoit que cette douleur lui sera utile; aussi seroit il impossible que le Fils de Dieu laissât gemir ses serviteurs sous les croix qu'ils portent, s'il ne savoit qu'il est mieux pour

eux de suër sous le faix, que d'en être déchargéz.

Nous avons un grand Prêtre, dit Saint Paul, qui est susceptible de compassion, & qui pour se rendre sensible à nos maux, les a voulu tous éprouver en sa personne. On parle d'un Tiran qui aiant remarqué qu'un mal-heureux qui pouſſoit des cris dans les supplices, avoit la voix fort douce & fort éclatante, ordonna qu'on le fist mourir le plus-lentement qu'on pourroit, afin de prolonger le plaisir barbare qu'il prenoit à l'entendre crier de la sorte. Nôtre Maître est bien éloigné d'une dureté si brutale, bien-loin de se plaire à nous voir souffrir inutilement, quelque fruit que nous devions tirer de nos peines, il ne laisse pas de les ressentir. Il eût pitié du peuple qui le suivoit dans le desert, parce qu'il n'avoit pas de quoi manger. *Misereor super urbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.* Il fut attendri par le ducil de la veuve de Naim, laquelle avoit perdu son fils unique. *Quam cum vidisset Dominus misericordia motus super eam.* Le Seigneur l'ayant apperçëüe, il fut touché de son mal-heur. Tout le monde sait combien de larmes il versa sur le tombeau de Lazare, ou plutôt sur la desolation de Marte & de Magdelaine, que la mort de leur frere avoit plongées dans une douleur amere. Toutes ces preuves qu'il lui a pleü nous donner en ces rencontres de la bonté & de la sensibilité de son cœur, n'ont été que pour nous persuader qu'il prend part à tous nos maux; & qu'il les souffre, pour ainsi dire, avec nous. Mais si ces mêmes maux ne nous devoient pas être des sources de très-grands biens, ne pout-

rions-nous pas dire avec les Juifs, qui le voïoient pleurer en Betanie ; Voila sans doute un grand amour , voila un Maître bien tendre. *Ecce quomodo amabat illum.* Mais s'il aimoit cét homme autant qu'il le témoigne par ses larmes , que ne l'a-t-il empêché de mourir ? Est-ce que celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle né n'auroit pas pû guerir son ami d'une simple fièvre ? *Non poterat hic , qui aperuit oculos cœci nati , facere , ut hic non moreretur ?* Quoi ce Dieu qui peut tout , & qui regle toutes choses à son gré, ne pourroit-il point prévenir ces accidens si tristes & si funestes , qui nous accablent & qui nous attirent sa compassion ? N'est-ce pas lui qui forme la grêle & la pluie dans les nuës , qui lâche les vents , & qui les arrête , qui gouverne l'esprit des Rois ; en un mot qui est le maître de tous les événemens ? D'où vient donc que nous aimant au point qu'il nous aime , il ne nous fait pas une fortune plus-douce & plus-calme ? D'où vient qu'il nous précipite lui-même dans les mal-heurs dont il paroît si touché ? Il faut qu'il y ait ici du mystère, il faut nécessairement que ces calamitez nous soient utiles ; si cela n'étoit pas il y auroit de la contradiction dans les sentimens de nôtre Dieu, il nous aimeroit & il nous haïroit en même-tems , ou il nous tromperoit par une facile apparence de pieté , ou il manqueroit de pouvoir pour nous secourir.

Voïez cette pauvre femme qui par mille caresses tâche d'appaïser les cris de son fils, qui l'arrose de ses larmes , tandis qu'on lui ouvre le crâne ou qu'on le taille , puisque cela se fait à ses

yeux, & par son ordre, puisqu'elle en est elle-même si affligée, qui peut douter que cette cruelle operation ne doive être extrêmement utile à cet enfant, & qu'il n'y doive trouver ou une santé parfaite, ou du moins le soulagement d'autres douleurs ou plus-longues ou plus-aiguës ?

Je fais le même jugement lors que je vous vois dans l'aversité, Chrétiens Auditeurs, vous vous plaignez qu'on vous mal-traite; qu'on vous outrage, qu'on vous noircit par des calomnies, qu'on vous dépouille injustement de vos biens. Votre Rédempteur, qui est un nom encore plus tendre que celui ni de pere, ni de mere : Votre Rédempteur, dis-je, est témoin de ce que vous endurez, lui qui vous porte en son sein, & qui s'est déclaré si hautement que quiconque vous touche, le touche lui-même en la prunelle de ses yeux ; il le permet toutefois, quoi-qu'il peut l'empêcher si facilement, & vous doutez que toutes ces épreuves ne vous doivent être d'une très-grande utilité ?

Ajoûtez à cela, ce que je me souviens de vous avoir dit quelqu'autrefois en passant, que quand il a été question de nous épargner des peines, qui tout visiblement nous auroient été inutiles, il n'a rien oublié, il a fait des choses incroyables, pour nous en garantir. Tout ce qu'on endure après la mort, soit dans les Enfers, soit dans les flammes du Purgatoire, tout cela est comté pour rien, on n'en peut esperer ni gloire, ni récompense, on ne souffre alors que pour souffrir. Que n'a pas fait JESUS-CHRIST pour nous sauver de ces tourmens infructueux ? Il a tout mis en usage.

jusqu'à les attirer sur sa personne innocente. C'est pour cela qu'il a versé tout son sang & qu'il est mort sur la croix. OUI IESUS-CHRIST s'est abandonné lui-même à la colere de son Pere, & à la fureur des Juifs, pour nous empêcher non-seulement de brûler durant toute l'éternité, mais encore d'être arrêtez un seul moment dans le Purgatoire. Il a satisfait pour nos plus-petites dettes, il n'a rien laissé à paier, bien plus il a laissé un trésor inépuisable de mérites à son Eglise, pour les nouveaux crimes où nous retombons tous les jours. Voila un argument qui me tient lieu de mille demonstrations. Quand le Saint Esprit n'auroit pas appellez bien-heureux ceux qui souffrent ici bas, quand toutes les pages de l'Ecriture ne parleroient pas en faveur des averfitez, quand nous ne verrions pas qu'elles sont le partage le plus-ordinaire des amis de Dieu, je ne laisserois pas de croire qu'elles nous sont infiniment avantageuses. Pour me le persuader, il suffit que je sache que celui-là même qui a mieux-aimé souffrir tout ce que la rage des hommes a pû inventer de plus-horribles tortures, que de me voir condanné aux plus-legers supplices de l'autre vie : Il suffit, dis-je, que c'est celui-là même qui me prépare, qui me présente les amertumes que je suis obligé de boire en ce monde. Un Dieu qui a tant souffert pour m'empêcher de souffrir, ne me feroit pas souffrir aujourd'hui, pour se donner à lui-même un plaisir cruel & inutile.

Pour moi, Messieurs, lors que je vois un Chrétien s'abandonner à la douleur dans les maux que Dieu lui envoie, jé ne fais nulle difficulté de



dire en moi-même, voila un homme qui s'afflige de son bon-heur, il prie Dieu qu'il le delivre de l'indigence où il se trouve; & il devoit le remercier de l'y avoir réduit. Je suis assuré que rien ne lui pouvoit arriver de plus-avantageux, que ce qui fait le sujet de sa desolation, j'ai pour le croire mille raisons, auxquelles il n'y a point de replique. Mais si je voïois tout ce que Dieu voit, si je pouvois lire dans l'avenir les suites heureuses qu'il prépare à ces tristes aventures, combien me confirmerois-je davantage dans mon sentiment!

En effet si nous pouvions découvrir quels sont les desseins de la Providence, il est certain que nous souâiterions avec ardeur les mêmes maux, que nous ne souffrons que malgré nous. Tout le monde fait la fameuse histoire de Ioseph, lorsque ses freres le dépouillerent, lorsque pour se défaire de lui ils le vendirent aux Ismaélites, on ne sauroit dire combien il versa de larmes, combien de supplications il fit à ses mauvais freres, pour les fléchir, combien de fois il embrassa leurs genoux, & avec quelle douleur il leur demanda pardon de tout ce qui leur avoit pû déplaire en sa conduite, il ne faut pas douter qu'en même-tems il ne fist mille vœux pour obtenir quelque secours du ciel dans une si grande extrémité. Pauvre jeune homme, que Dieu vous aimeroit peu, s'il vous exauçoit! Que vous feriez bien d'autres vœux, si vous saviez où c'est que vous doit conduire cet exil ou cette servitude, que vous redoutez si fort! Allez Ioseph où la Providence vous envoie, vous ne savez ce que

vous demandez, résister en cette rencontre; c'est refuser & la pourpre & la couronne, c'est refuser d'être Roi d'Égypte, d'être comme le Dieu de ce grand Royaume. L'événement fit voir, Chrétienne Compagnie, qu'il avoit plus de sujet de se réjouir, que de se plaindre du mauvais traitement qu'il reçoit. Vous savez que Dieu le portoit sur le Trône par cette voie, & que ces songes heureux qui lui promettoient tant de grandeurs; commencèrent à s'accomplir par cette disgrâce apparente. Mon Dieu, si nous avons un peu de foi, si nous savions combien vous nous aimez; & combien vous avez à cœur nos intérêts, qu'on nous verroit bien recevoir les averitez d'une autre manière que nous ne faisons!

Mais quel bien me peut-il donc revenir de cette maladie, qui m'oblige d'interrompre tous mes exercices de dévotion; me dita peut-être quelcun? Quel profit puis-je attendre de cette perte de tous mes biens, qui me met au désespoir, de cette confusion qui m'ôte le courage de bien faire, & qui est capable de me renverser l'esprit? Il est vrai que ces coups impréveus dans le moment qu'ils arrivent, étourdissent quelque-fois ceux qui les reçoivent, & les jettent dans un trouble qui ne leur permet pas de profiter sur l'heure de leur disgrâce; mais aïez un peu de patience; vous verrez bien-tôt que c'est par-là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus-grandes graces, sans cet accident vous n'auriez pas été tout à fait mauvais, mais peut-être n'auriez-vous jamais été tout-à-fait bon. N'est-il pas vrai que depuis que vous étiez à Dieu, vous n'aviez

encore peû vous resourdre à mépriser je ne sai quelle gloire fondée ou sur quelque agrément de corps, ou sur quelque talent d'esprit, qui vous faisoit considerer dans les compagnies? N'est-il pas vrai qu'il vous restoit encore quelque amour pour le jeu, pour la vanité des habits, pour le luxe, que le desir d'aquerir beaucoup de bien, d'élever vos enfans aux honneurs du monde ne vous avoit point encore tout-à-fait abandonné, peut-être même que quelque attachement, quelque amitié peu spirituelle disputoit encore à Dieu la possession entière de vôtre cœur? Il ne tenoit plus qu'à cela que vous ne fussiez en une liberté parfaite, c'estoit peu de chose; mais hélas qui pourroit exprimer ou la qualité, ou le nombre des graces auxquelles ce petit obstacle fermoit l'entrée, c'étoit peu de chose à la verité, mais enfin vous n'aviez peû encore faire ce petit sacrifice, & en effet on peut dire qu'il n'est rien qui coûte tant à l'ame Chrétienne, que de rompre ce dernier lien qui l'attache au monde ou à elle même. Ce n'est pas qu'en cét état elle ne sente une partie de son indisposition, mais la seule pensée de guerir l'effraie, parce que le mal est si près du cœur, qu'à moins d'une operation violente & douloureuse, on ne peut y porter le remede nécessaire. C'est pour cela qu'il a fallu vous surprendre, il a fallu que le Chirurgien, lorsque vous y pensiez le moins, ait planté la lancette bien avant dans la chair vive, pour percer cét ulcere qui étoit caché au fond des entrailles, sans quoi vous auriez toujours vécu en langueur. Cette fièvre qui vous tient au lit, cette banqueroute

qui vous ruine, cét affront qui vous a couvert de honte, la mort de cette personne fera bien-tôt tout ce que toutes vos méditations n'auroient peu faire, ce que tous vos Directeurs auroient tenté inutilement.

Et ne me demandez pas si cette parfaite liberté, si ce détachement de toutes les choses créées est un si grand bien, qu'il mérite d'être acheté si cherement. Vous le comprendrez, Chrétiens Auditeurs, lorsque vous y serez parvenus, si l'aversité, où vous êtes, peut avoir l'effet que Dieu prétend; si elle vous dégoûte entièrement des créatures, si elle vous engage à vous donner à lui sans réserve; Je suis assésuré que vous lui rendrez plus d'actions de graces pour vous avoir affligé, que vous ne lui avez offert de prières pour détourner l'affliction. Tous les autres bienfaits que vous avez jamais reçus de lui, en comparaison de cette disgrâce vous paroîtront de petits bienfaits; vous aviez toujors considéré les bénédictions temporelles qu'il a versées jusqu'ici sur vôtre famille comme des effets de sa bonté envers vous; mais pour lors vous verrez clairement, vous sentirez au fond de vôtre ame, qu'il ne vous a jamais tant aimé, que lorsqu'il a renversé tout ce qu'il avoit fait en vôtre faveur, & que s'il avoit été liberal en vous donnant des richesses, de l'honneur, des enfans, de la santé, il a été prodigue en vous ôtant toutes ces choses.

Je ne parle point des mérites qu'on acquiert par la patience, il est certain que pour l'ordinaire on gagne plus pour le ciel en un jour d'aversité, qu'en plusieurs années passées dans la joie quel-

que bon usage qu'on en fasse. En premier lieu à cause de la peine qu'il y a à se soumettre à la volonté Divine en des choses qui blessent nos sens, & nos appetits. En second lieu à cause de l'intention qu'il est bien plus-aisé de rectifier, dans un état où la nature souffre que dans un autre où elle trouve son compte, A vous dire franchement ce que je pense, Chrétiens Auditeurs, je me défie fort de tout le bien que nous faisons dans le tems de la prospérité, & je ne crois pas qu'on doive faire grand fond sur les vertus qu'on y pratique.

Je remarque que dans la doctrine de saint Paul, l'esperance des Chrétiens est un fruit de l'affliction supportée avec patience. *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio. verò spem.* C'est pour cela que ce grand Apôtre ne se glorifie que de ses chaînes, de ses naufrages, & des injustes supplices qu'on lui a fait endurer. Il ne fait nulle mention ni de ses prières, ni de ses prédications Apostoliques, parce que tout cela peut être aisément corrompu par la fin qu'on s'y propose, & qu'en ces sortes de bonnes œuvres à moins d'une longue étude, d'une extrême vigilance, d'une grace extraordinaire, on se défend rarement des surprises de l'amour propre. Ajoutez à cela que l'aversité est un tems où l'on mérite presque sans interruption, à cause de l'application continüelle qu'on a au mal que l'on souffre, & par consequent à celui qui en est l'auteur.

Tout le monde fait que la prospérité nous relâche, & que c'est beaucoup quand un homme

heureux selon le monde s'avise de songer à Dieu une fois ou deux le jour ; les idées des biens sensibles qui l'environnent , occupent si agréablement son esprit, qu'il oublie aisément tout le reste , au lieu que l'aversité ne nous donnant par elle-même que des pensées tristes , elle nous porte comme naturellement à lever sans cesse les yeux au ciel, pour adoucir par cette veüe le sentiment de nos maux. Enfin commel'on donne beaucoup plus de gloire à Dieu en souffrant, on a sujet aussi d'en esperer une plus-grande récompense. Je sai, Messieurs, qu'on peut glorifier Dieu en toutes sortes d'états , & que la vie d'un Chrétien qui le sert dans la bonne fortune ne laisse pas de lui faire honneur ; mais il s'en faut bien qu'il ne l'honore autant que celui qui le benit dans les souffrances. On peut dire que le premier est semblable à un courtisan assidu & regulier, qui n'abandonne point son Prince, qui le suit au conseil , qui est de tous ses plaisirs , qui fait honneur à toutes ses fêtes , mais que le second est comme un vaillant Capitaine qui prend des villes pour son Roi , qui lui gagne des batailles au prix de son sang & de sa vie , qui porte bien-loin & la gloire des armes de son Prince , & les bornes de son Empire.

Toutes les créatures louënt celui qui les a formées , lors même que suivant l'ordre qu'il leur donna en les créant, elles agissent conformément à leur nature , & au mouvement qui les emporte à leur centre : mais lors qu'elles se font violence pour lui obéir , lorsqu'elles suspendent leurs mouvemens propres, ou qu'elles en suivent même

de contraires avec la même facilité, que s'ils leur étoient naturels ; c'est alors qu'elles parlent hautement de la Divinité, & qu'elles forcent les plus-opiniâtres à la reconnoître. Le soleil glorifie le Seigneur par la regularité & par la rapidité de son cours, mais on ne peut pas nier que dans le peu de tems qu'il interrompit sa carrière, pour éclairer la victoire de Josué, que dans le moment qu'il recula de dix degrés en faveur du Roi Ezechias, il ne donna beaucoup plus de gloire à Dieu, qu'il n'avoit fait durant l'espace de trois mille deux cens ans qu'il avoit roulé jusqu'alors. Et ainsi, Messieurs, un homme qui jouit d'une grande santé, qui possède de grandes richesses, qui vit dans l'honneur, & dans l'estime du monde : cét homme, dis-je, s'il use comme il doit de toutes ces choses, s'il les reçoit avec gratitude, s'il les rapporte à Dieu qui en est la source, il ne faut pas douter qu'il ne le glorifie par une conduite si chrétienne. Mais si la Providence le dépouille de tous ces biens, si elle l'accable de douleurs, & de miseres, & qu'il persevere néanmoins dans les mêmes sentimens, dans les mêmes actions de graces, s'il suit le Seigneur avec même promptitude, avec même docilité par une route si difficile, si opposée à ses inclinations, on peut dire qu'il publie alors la grandeur de Dieu, & l'efficacité de sa grace, de la manière du monde la plus éclatante & la plus-forte.

Je vous laisse à penser, Chrétiens Auditeurs, qu'elle gloire doivent attendre de **I E S U S-CHRIST**, des personnes qui l'auront ainsi glorifié. Avec quels applaudissemens sera receû dans

le Paradis un Chrétien, dont la vie n'aura été qu'une suite de mal-heurs, qu'un exercice continuél de patience, un homme qui se présentera, pour ainsi dire, tout couvert de sang, & de plaïes, qui aura suivi son bon Maître à toutes les entreprises les plus-penibles, qui aura été le fidele compagnon de ses souffrances. Ce sera pour lors, Chrétiens Auditeurs, que nous reconnoîtrons combien Dieu nous aura aimé, en nous donnant les occasions de mériter une si grande récompense, ce sera pour lors que nous nous reprocherons à nous-mêmes de nous être plaint de nos plus-grands avantages, d'avoir gemi, d'avoir soupiré, lorsque nous avions lieu de nous réjouir & de tressaïllir de joie, d'avoir douté de la bonté de Dieu, lorsqu'il nous en donnoit les marques les plus-solides. Mais si cela doit être ainsi, comme il le sera sans doute, pourquoi ne prendrons-nous pas dès aujourd'hui les mêmes sentimens? Pourquoi ne remercierai-je pas Dieu dès cette vie de ces mêmes maux, dont je suis sûr que je lui rendrai dans le ciel d'éternelles actions de graces? Pourquoi envîrai-je le sort de ceux qui vivent dans la prospérité, puisqu'eux-mêmes m'envîront quelque jour les averitez que j'aurai souffertes: Quand les afflictions nous devroient être inutiles, n'est-ce pas assez mourir à Dieu! qu'elles nous viennent de vôtre main, pour nous les rendre agréables. Mais non-seulement elles me sont avantageuses aussi-bien qu'aux justes, étant pecheur comme je le suis, & le plus-grand de tous les pecheurs; elles me sont même nécessaires: C'est ma seconde Partie



Je ne vois rien en quoi le Seigneur fasse éclater davantage sa miséricorde, que dans les *aversitez*, dont il frappe les méchans pour les convertir. Saint Augustin ne peut admirer assez, qu'un maître aussi-grand, aussi-heureux, aussi-independant de ses créatures qu'est nôtre Dieu, ait voulu obliger les hommes par un commandement exprés, d'avoir de l'amour pour lui, c'est-à-dire, de se procurer à eux-mêmes le plus-grand bonheur dont ils soient capables. Mais voici quelque chose à mon sens, qui marque encore un plus-grand fond de bonté; c'est qu'il ne se contente pas d'imposer à ses ennemis une obligation qui leur est si avantageuse, il les force même quelquefois de s'en acquitter.

C'est par les *aversitez*, Chrétiens Auditeurs, qu'il contraint les plus-méchans de rentrer dans ses bonnes graces, & certes c'est l'unique voie qui lui reste pour les y porter. Le Seigneur, dit un Pere de l'Eglise, est un Medecin charitable qui ne desire que nôtre santé; pour l'entretenir il nous donne des regles assez douces, assez aisées; mais le peu de soin qu'on a de les observer, fait qu'on tombe dans des maladies mortelles, qu'il ne peut plus guerir, qu'en employant tout ce qu'il y a de plus-fort & de plus-douloureux en son art. C'étoit assez pour s'empêcher d'être malade de manger peu, & de ne manger pas indifféremment de toutes choses; mais puisque par vôtre intemperance vous avez allumé une fièvre ardente dans vos entrailles, ce premier regime qu'on vous avoit prescrit dans la santé ne suffit plus, pour éteindre ce feu qui vous brûle en c'est

260 *Sermon soixante-quinzième*,  
pas assez de vous interdire certaines viandes, il  
vous faut retrancher toute nourriture, & vous  
faire avaler les breuvages les plus-amers.

Vous savez, Messieurs, que les richesses, la  
santé, la gloire, & les autres biens naturels sont  
les instrumens des vices & de la debauché, pour  
empêcher que des personnes raisonnables ne se  
blessent elles-mêmes avec des armes si dangereu-  
ses, il n'y auroit qu'à les avertir du peril; mais à  
des furieux que la passion a aveuglé, & que l'ha-  
bitude entraîne malgré-eux dans les plus-horri-  
bles excez, si vous ne leur arrachez ces armes, si  
vous ne les humiliez, si vous ne les accablez de  
maux, il est impossible qu'ils ne se perdent.

D'ailleurs la prospérité a coûtume d'attacher à  
ceux qui en jouissent, une troupe de flatteurs &  
de libertins qui les engagent insensiblement en  
toutes sortes de desordres, & qui après les avoir  
ainsi corrompus, n'oublent rien pour leur ôter  
toute pensée de sortir d'un si déplorable état. Or  
il n'y a que l'aversité qui puisse éloigner ces em-  
poisonneurs, comme l'attachement qu'ils ont  
pour vous, n'est qu'un lâche interest qu'ils colo-  
rent du nom d'amitié, dès que vous serez mal-  
heureux vous les verrez prendre parti auprès d'un  
autre, & vous laisser la liberté de faire vôtre sa-  
lut; à moins de cela ils vous assiègeront jusqu'au  
bout; ils demeureront acharnez, pour ainsi dire,  
à vôtre ame, comme des bêtes farouches, jusqu'à  
ce qu'ils l'aient entièrement devorée; & quand  
cela n'arriveroit pas, la prospérité elle-même est  
une barriere invincible, qui ferme toutes les ave-  
nues au Saint Esprit. La parole de Dieu, l'usage

des Sacremens , les graces ordinaires peuvent maintenir dans la pratique du bien ceux qui y sont engagez. Mais un homme qui est comme abîmé dans les affaires du monde, une femme qui est toute plongée dans la vanité & dans les plaisirs, un Chrétien qui a vieilli dans son impiété & dans ses desordres , il faut , si je ne me trompe, qu'il souffre, ou qu'il perisse.

Je sai que la parole de Dieu est extrêmement efficace , qu'elle est plus pénétrante que les épées les plus-aiguës, mais on ne voit que trop tous les jours qu'on lui résiste , qu'elle n'effleure pas même ces cœurs endurcis. Que n'a-t-on point dit contre ce luxe épouvantable , qui devore la substance & des pauvres & des riches , contre ce jeu qui consume si mal-heureusement un bien dont on pourroit acheter le ciel, qui nous emporte un tems qui nous a été donné pour gagner l'éternité ? Que ne dit-on point encore tous les jours contre ces déreglemens , que produit ce discours sur l'esprit des jouëurs de profession , & de ceux qui dépensent le plus en habits ? Les uns l'oublient un moment après, les autres ne s'en ressouviennent que pour en faire des railleries, quelques-uns s'en tiennent mêmes offencez , & croient avoir lieu de se plaindre du Prédicateur, parce qu'il a dit de la part de Dieu ce qu'il ne pouvoit taire sans trahir sa conscience , & sans se rendre coupable d'une horrible perfidie. Que faut-il donc que Dieu fasse pour faire rentrer ces personnes dans le devoir ? Il n'y a point d'autre moïen que la dernière indigence, il faut les réduire à la nécessité de travailler pour faire subsi-

ster leur famille, & de révéndre pour vivre ce qu'ils ont acheté pour se parer ? Allez parler d'oraïson & de retraite à cette femme qui est enrestée de sa beauté, & de la considération qu'on a pour elle dans le monde : croïez-vous qu'elle soit capable de goûter vos conseils, ni même de les entendre ? Pour la sauver il faut qu'une maladie la défigure, ou que quelque horrible confusion la bannisse pour toujours des compagnies.

Quel tems est-ce que vous choisirez pour exôrtter ce riche, ce voluptueux à se convertir ? Ce n'est pas un homme à venir entendre le Sermon, bien-moins encore à vous appeler chez lui pour prêcher : Quand il le feroit, comment est-ce qu'une pensée sainte trouveroit place en cet esprit tout plein des images de ses plaisirs ou de ses affaires temporelles. La grace elle-même toute insinuante qu'elle est, ne trouve nulle ouverture pour se glisser en son cœur. Mais quoi, mon Dieu ! faut-il donc desespérer de cette ame ? Vôtre Sagesse n'a-t-elle point de voie pour la retirer du précipice ? Il en a une, Chrétienne Compagnie, & c'est celle dont il se sert toujours pour rapeller ceux de ses éléus que la prospérité lui a débauché. C'est l'averfité, la perte de ce procès, la mort de ce mari, de ce fils unique, une paralîse, une goutte, une fievre lente & maligne, une langueur incurable, un affront insigne, une infamie. Quel sera l'effet de cette disgrâce, elle disposera cét homme à la componction par une douleur mortelle, elle lui donnera du dégoût pour les plaisirs dont il étoit enchanté, elle lui

fera faire des réflexions sur les déreglemens de sa vie, qui lui ont attiré la colere de Dieu : Il souffrira que les gens-de-bien l'abordent du moins pour le consoler : Comme il cherchera par tout des remedes à son mal, on lui fera trouver bon d'y emploier encore les surnaturels. Enfin il se verra heureusement forcé de changer de vie, ou par l'impuissance de perseverer dans le mal, ou par le desir d'arrêter le bras du Tout-puissant qui le frappe.

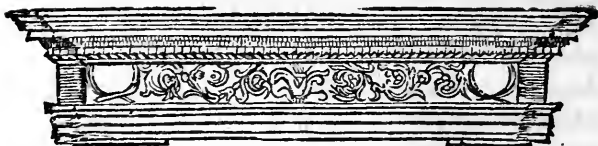
De-sorte que de quelque manière que nous vivions ; nous devrions toujours recevoir l'aversité avec joie. Si nous sommes bons, l'aversité nous purifie ; elle nous rend meilleurs, elle nous remplit de vertus & de mérites ; si nous sommes mauvais, elle nous corrige & nous contraint de devenir bons. *Gardeat Christianus in adversis*, dit Saint Augustin, *quia aut probatur, si justus est, aut si peccator est ; emendatur.* Que si elle n'a pas cet effet en quelcun de nous, s'il y a quelcun qu'elle ne change pas, ou qu'elle rende encore pire, certainement celui-là a sujet de s'affliger. *Constristetur sane ; quem flagella divina corrigeré non possunt.* On peut dire que de toutes les marques de réprobation, celle-là est la plus certaine & la plus-visible. Un Chrétien qui vit mal, & que Dieu ne châtie point, doit trembler, s'il lui reste encore quelque sentiment, il devrait mourir de crainte ; mais un pecheur que Dieu châtie & qui ne s'amende pas ; on peut le comter hardiment parmi les dannez, & desesperer de son salut. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'on a coûtume de hazarder les remedes violens, & quand ils ne

264 *Sermon soixante-quinzième*,  
réussissent pas, c'est fait du malade, & il ne faut  
plus songer qu'à l'enfvelir.

Mais, Seigneur, que ferez-vous avec moi, qui  
suis peut-être en une disposition différente, & de  
ceux qui se réforment dans l'affliction, & de ceux  
qui se rendent inflexibles à vos châtimens. Je  
vous avouërai franchement mon infirmité, ô l'u-  
nique Sauveur de mon ame ! Il est vrai que je  
connois mes fautes, lors que vous me punissez,  
mais à peine avez-vous cessé de me visiter, que  
j'oublie jusqu'aux larmes que j'ai répandues dans  
ma douleur. Quelles résolutions ne fais-je point,  
lorsque vous étendez la main pour me toucher ?  
Mais hélas ! du moment que vous la retirez, tou-  
tes ces résolutions s'évanouissent. Je rentre en  
moi-même lorsque vous m'humiliez, aussi-tôt  
que vous me relevez, je me répands de nouveau  
en l'amour des créatures ; si vous me frappez je  
vous supplie de me pardonner, si vous me par-  
donnez je vous oblige derechef de me frapper.  
*Si ferias, clamamus ut parcas, si peperceris ; iterum  
provocamus, ut ferias.* Comment devez-vous donc  
me traiter, & qu'est-ce que je dois vous deman-  
der ? O mon Dieu ! dois-je vous prier de me bat-  
tre sans relâche, afin que je vous serve sans in-  
terruption ; De me laisser toujours attaché à la  
croix, afin que je ne me détache jamais de vous ?  
Enfin de ne pas vous appaiser si facilement, puis-  
que de vôtre facilité je prens occasion de vous  
irriter encore ? Non, je confesse que je ne me  
sens pas assez de courage pour vous faire une de-  
mande si généreuse : Voici donc quelle sera ma  
prière jusqu'au dernier de mes jours. Sauvez-moi

Seigneur, par quelque voie que ce soit, quand ce devroit être par de continuelles afflictions. Sauvez-moi par le fer & par le feu, s'il est nécessaire, par la honte & par l'infamie; par la plus-triste de toutes les vies; par la plus-cruelle & la plus-lente de toutes les morts. Enfin Sauvez-moi à quelque prix que ce puisse être, je ne refuse nulle peine; nulle douleur, pourveu que je sois soutenu de vôtre grace en cette vie, & couronné de vôtre gloire en l'autre. *Amen.*





# SERMON LXXVI.

DE LA

## PREDICATION.

*Noli esse incredulus sed fidelis.*

*Ne soyez pas incrédule mais fidèle. Saint Jean, c. 20.*

*La plupart des fidèles qui assistent à la Prédication n'en sont nullement touchés ; quelques-uns de ceux qui en sont touchés ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des autres.*

**Q**UOI-QU'ON ait quelque sujet de se plaindre du peu de créance, que les Chrétiens ont pour la parole de Dieu, & par-conséquent du peu de fruit qu'on en retire, je suis persuadé néanmoins qu'on fait une grande injustice à cette divine parole, de penser qu'elle est tout-à-fait inutile. Et pour moi j'avoué que je suis d'un sentiment tout contraire. Comme ceux qui viennent à la prédi-



cation, font pour l'ordinaire les plus-gens-de-bien, il est certain qu'ils s'y confirment dans leurs bonnes résolutions, & qu'ils y puisent des forces pour perséverer, si les méchans n'avoient ce secours ils seroient encore pires, quelques-uns-mêmes d'entre-eux y conçoivent le desir d'une parfaite conversion, & rendent le centuple de la semence qui leur a été confiée. Oui, dit le Seigneur par Isaïe, tout de même que la pluie qui tombe du ciel arrose la terre & la pénètre, qu'elle la rend féconde de telle sorte que le laboureur en retire de quoi se nourrir, & de quoi l'ensemencer encore, tout de même la parole qui sortira de ma bouche, ne retournera point vuide à moi, elle fera tout ce que j'ai prétendu, elle réussira selon mes desseins. *Non revertetur ad me vacuum, sed faciet quacumque volui, & prosperabitur in his, ad qua misi illud.*

Mais quoi-qu'il n'y ait pas lieu de dire que la prédication de l'Evangile est entièrement infructueuse, il ne laisse pas d'y avoir sujet de s'étonner de ce qu'elle ne fait pas encore plus de fruit qu'elle n'en fait, elle change les mœurs de quelques Chrétiens, elle réveille la ferveur de quelques autres, mais d'où peut venir qu'elle ne produit pas les mêmes effets dans tous les Chrétiens ? Il me semble que ce discours qui doit être comme la conclusion de tous ceux que nous avons faits durant le Carême, ne peut être mieux employé qu'à chercher les causes d'un si grand mal, il se peut faire que quand on les connoîtra, on s'efforcera de les ôter, & qu'ainsi on retrouvera dans ce seul Sermon tout le profit qu'on auroit dû

faire à tous les autres. Mon Dieu quel bonheur si nous pouvions trouver enfin le moyen d'attirer à votre service, tous ceux qui vous résistent avec plus d'ôstination ! Secondez, s'il vous plaît, nos desirs, & les petits efforts que nous pouvons faire pour venir à bout d'une si grande entreprise. Ne nous refusez pas les graces qui nous sont nécessaires pour cela. C'est au nom de JESUS-CHRIST & par l'intercession de MARIE que nous vous les demandons. *Ave Maria.*

Tous ceux qui assistent le plus-constamment aux prédications du Carême, se peuvent diviser, ce me semble, en trois ordres differens. Quelques-uns ne sont nullement touchés de ce qu'on dit, quelques-autres se contentent d'en être touchés, & n'en deviennent pas pour cela meilleurs. Quelques-autres s'y sentent portez à mieux vivre, commencent en effet une vie plus-réformée & perseverent dans cette nouvelle vie. Pour ces derniers à qui j'aurois à dire à une autre occasion tant de choses si consolantes, je me contente aujourd'hui de leur appliquer en passant ces paroles, que Saint Pierre adressoit autrefois à ceux qui avoient crû en JESUS-CHRIST sur le témoignage des Apôtres, *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes ejus annuntietis, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.* Vous êtes mes très-chers frères, vous n'en devez pas douter, oui vous êtes la race choisie, l'héritage & comme le patrimoine de nôtre Roi ; vous êtes la nation sainte, le peuple que JESUS-CHRIST a vraiment conquis par ses souffrances ; c'est vous qui êtes

destinez pour faire éclatter les grandeurs, les miséricordes, la toute-puissance de celui qui des ténèbres où vous étiez, vous a fait passer dans son admirable lumière. Il a été un tems que Dieu ne vous connoissoit presque pas, mais vous voila enfin au nombre de ses amis, & de ses enfans, vous avez senti les effets d'une bonté que vous aviez long-tems ignorée, *qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei, qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti.*

A l'égard des deux autres sortes d'auditeurs, je m'en vais vous dire brièvement, pourquoi c'est qu'ils rendent la parole de Dieu inefficace. Pour cela je partagerai cet entretien en deux parties. Dans la première je demande pourquoi quelques-uns de ceux qui viennent à la prédication, n'ont nullement touchés ? Dans la seconde pourquoi quelques-uns de ceux qui en sont touchés, ne changent pas pour cela de vie ? D'où peut venir l'insensibilité des premiers, & la lenteur ou la lâcheté des seconds ? Voila tout le sujet de cet Entretien.

Je crains bien, Chrétiens Auditeurs, que cherchant avec moi, d'où peut venir que quelques Chrétiens ne sont nullement touchés de la parole de Dieu, il ne vous vienne d'abor en l'esprit, qu'on en doit rejeter la faute sur ceux qui la prêchent, & qui manquent ou de savoir, ou de vertu pour l'annoncer comme il faut. Il est vrai que ce ministère devoit être exercé par des Anges plutôt que par des hommes mortels, & je vous confesse, Messieurs, que je n'oserois vous dire, qu'elle idée je me forme d'un Prédicateur

Evangelique, parceque je ne puis moi-même envisager cette idée, que je ne me trouve comme accablé de confusion, tout prêt à perdre courage & à tout abandonner par désespoir, Mais quoiqu'à cela il y ait souvent de la faute du Prédicateur, on ne peut pas dire néanmoins que ce soit la seule cause. Puisque nonobstant mon incapacité & mon peu de zele, je vois des pecheurs qui se convertissent, j'ai sujet de croire, que ceux qui ne sont nullement émeûs de ce que je dis, opposent à la force de l'Evangile quelque obstacle, qui ne se trouve pas dans les autres.

Quoi donc, est-ce qu'on ne vient point à la predication avec les préparations qui sont nécessaires pour en profiter? Est-ce qu'on n'y apporte pas un esprit libre de tous les soucis, un cœur dégagé de toutes les passions du monde? Est-ce qu'on n'a pas un véritable desir d'être converti, qu'avant le Sermon on ne demande pas à Dieu de tout son cœur la grace de profiter de ce qu'on va dire. Je conviens, Messieurs, qu'avec de telles dispositions on ne pourroit manquer de tirer un grand fruit des discours les plus-mal entendus, & les plus frois, mais je ne saurois croire qu'à moins de cela tout discours doive être entierement inutile. On fait bien que le pecheur est mal disposé, & c'est pour cela qu'on le prêche. Dire que pour ne perdre pas son tems à la prédication, il faut y venir avec une ame tranquille & détachée de toutes les choses de la terre, il me semble que c'est comme si l'on disoit, que la parole de Dieu ne peut guerir que ceux qui se portent bien, qu'elle ne peut vaincre que ceux

qui se rendent de plein gré , & qui souâitent d'être vaincus. Certainement , je ne pense pas que les Grecs , les Romains , les Persans , & les Barbares d'Affrique aient entendu l'Evangile avec ses belles dispositions , cependant ils ont tous cedez à sa vertu , & au zele des Apostres. Il faut donc qu'il y ait quelque autre raison , qui cause l'insensibilité des Chrétiens , qui ne sont point touchez de la parole de Dieu.

Or je trouve qu'elle peut venir de trois sources différentes. La première peut-être une grande attache au mal , un amour pour le vice qui va jusqu'à l'entestement , & qui aveugle le pecheur de telle sorte , qu'on ne peut rien comprendre de tout ce qu'on dit , pour décrier le peché , & pour le faire haïr. Il en est de cette disposition comme de la passion de certaines meres , à qui on ne peut persuader que leurs enfans aient tort en quoi que ce soit , qui les trouvent aimables nonobstant tous leurs défauts , & qui tiennent pour ennemi quiconque leur en veut dire du mal.

Ainsi , Messieurs , on voit quelquefois des personnes d'ailleurs assez bonnes , mais extrêmement attachées au monde & à la vanité , qui trouveront étrange qu'un Prédicateur prêche la solitude , & la simplicité des habits , qui tout serieusement blâmeront une Dame Chrétienne , si elle renonce aux vaines conversations , si elle embrasse une vie plus retirée , si elle s'interdit l'usage des modes & des vains ajustemens , qui se recrieront contre une si loûable réforme , comme si c'étoit un desordre tout visible , comme si les Saints ne nous en avoient pas donné l'exem-

ple, comme si les lois du monde pouvoient abolir les regles de l'Évangile. Voila jusqu'où nous porte la corruption de nôtre volonté, non-seulement elle s'attâche à ce qu'elle devoit fuir, mais elle débauche l'entendement, elle l'engage insensiblement dans son parti, elle luy fait accroire que le mal est bien, que le bien est mal, qu'il y a de la gloire & de la vertu jusques dans le vice, que la vertu est blâmable lors qu'elle est parfaite. Si cela arrivé à l'égar d'une passion qui n'est pas la plus criminelle de toutes les passions, & à des personnes qui au reste ne sont pas méchantes. Que peut faire la parole de Dieu sur une personne préoccupée de la sorte de ces faux jugemens; son esprit ne veut convenir de rien, il combat les principes les plus-évidens, il se revolte contre toutes les preuves les plus-solides, dont il se trouve prévenu, il se fait au cœur comme une espece de haïe & de garde impénétrable, qui empêche que rien de touchant n'aille jusqu'à lui?

La seconde raison pourquoi on est insensible à la parole de Dieu, n'est pas simplement de ce qu'on vient l'entendre, sans avoir un véritable desir d'en profiter, mais ce qu'on y apporte une volonté toute déterminée au contraire, de ce qu'on appréhende d'être émeû, & qu'on prend des précautions contre tout ce qui pourroit produire ce bon effet. Les premiers dont j'ai parlé sont conduits dans l'erreur par leur passion, ils se trompent & prennent la lumière pour les ténèbres, mais ceux-ci se veulent tromper, & craignent de découvrir la lumière qu'ils entre-

voient

voient. Ce sont des gens dont la conscience est toute disposée à se revolter , pour peu qu'on l'en sollicite , qui se sentent une ame trop susceptible à leur gré des bonnes impressions , & souvent aussi au fond de cette ame , se trouvent certaines semences de vertu toujours prêtes à germer , pour peu qu'elles soient arrosées , certaines étincelles de piété que l'éducation y a laissées , & que le moindre souffle peut rallumer. Cependant ils se trouvent engagez dans je ne sai quelle vie vaine & voluptueuse qui leur plaît , & qu'ils n'ont nulle envie de quitter. C'est pourquoi si la bien-séance , ou la curiosité , ou quelque autre raison que ce puisse être , les oblige à venir entendre un Prédicateur , ils tâchent de l'écouter , comme ils feroient un Sophiste ou un Orateur profane , ils ne s'attachent qu'aux ornemens du discours s'il y en a , ils se distraient aux endroits qui leur conviennent , & qui seroient capables de les réveiller. L'auteur de l'Année Sainte dit , qu'il a connu une personne qui étant forcée par des considérations humaines d'assister à la prédication , & sachant d'ailleurs que le prédicateur avoit le don de toucher les cœurs , elle se bouchoit les oreilles avec du coton , de-peur d'entendre quelque chose qui la porta à changer de vie.

Ce sont ces ames , que David compare à l'aspic , qui craint d'être charmé par la voix de l'enchanteur , & qui au livre de Job disent franchement à Dieu , Seigneur retirez-vous de nous , nous n'avons que faire de savoir ce que vous au-

274 *Sermon soixante-seizième,*  
riez envie de nous apprendre. *Dixerunt Deo,*  
*recede à nobis & scientiam viarum tuarum nolumus.*  
Il est étrange que nous prenions plaisir à étouffer  
ainsi nos propres lumières, & que nous refusions  
les secours, qu'on nous présente pour nous retirer  
de nos desordres. Qui croiroit, Chrétiens Audi-  
teurs, qu'au lieu que les gens-de-bien évitent  
avec soin les compagnies, les entretiens, les  
lectures qui pourroient les corrompre, veû la  
pente que nous avons tous au mal, il se trouvaît  
des personnes si résolûes à se perdre, qu'elles  
fûient ce qui pourroit les remettre au bon che-  
min, parce qu'elles ne se sentent pas encore assez  
dures, pour résister aux bons mouvemens que le  
Saint Esprit leur pourroit donner.

Enfin, Messieurs, la troisième source de l'in-  
sensibilité des Auditeurs, est celle-la-même à quoi  
I E S U S C H R I S T attribuoit l'incrédulité des Juifs,  
*Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*  
La raison pourquoi vous êtes sourds à mes paro-  
les, c'est parce que vous n'êtes pas du nombre  
des enfans de Dieu. Ce n'est pas simplement que  
vous preniez plaisir à vous aveugler, & à vous  
endurcir contre les veritez que je vous anonce,  
mais c'est que le Seigneur rebutté par vos mépris  
& lassé d'une si longue & si opiniâtre résistance,  
vous a aveuglez, vous a endurcis lui-même, en  
retirant les graces qui vous rendoient autrefois  
si sensibles à sa parole. Il ne faut pas s'étonner  
quand on est en cét état, si l'on sort de la prédi-  
cation aussi froid qu'on y est entré, si l'on tourne  
en raillerie les choses les plus-serieuses, les plus-



pathétiques, si de l'Eglise où l'on a entendu les tonnerres, dont la justice de Dieu menace les pecheurs, on se rend froidement aux mêmes lieux, où l'on a coûtume de pecher, si dans le tems-même qu'on préche, on a peut-être le courage d'offencer Dieu. Quand IESUS-CHRIST reviendrait au monde, il ne gagneroit pas des cœurs que son Pere n'attire pas, il a parlé aux Juifs, & de ce qu'il a dit pour fléchir leur dureté, ils ont pris occasion de murmurer contre lui, de le calomnier, de le faire mourir injustement. Si nous n'avions pas d'autres Auditeurs, Chrétienne Compagnie, nous n'aurions que faire de monter en chaire, bien-loin de les exorter à changer de vie, je ne sai si on ne devoit point les exorter à ne plus-assister à la prédication, veû qu'il est certain qu'elle les rend toûjours plus-coupables, & que jamais elle ne les rendra meilleurs.

Voilà, Messieurs, d'où vient qu'il y a des gens en qui la parole de Dieu n'a rien operé, & qui n'ont pas même conçu un bon desir en tout le Carême. Ou ils ont été aveuglez par leurs passions, ou ils ont fermez les yeux, pour ne pas voir ce qu'ils ne voient déjà que trop, ou Dieu lui-même les avoit endurcis, afin que voiant, ils ne vissent pas, & qu'entendant ils ne comprissent pas les veritez éternelles, *Ut videntes non videant, & intelligentes non intelligant.* Le premier de ces trois maux ne peut être guéri que par une grace extraordinaire. Le second par un effort que la volonté peut faire sur elle d'autant plus-facilement, que ce n'est pas sans peine qu'elle se dé-

send contre Dieu qui la presse de se convertir. Le troisième à mon sens est sans remede, & je ne crains pas en disant ceci, de porter personne au desespoir, parce que ceux qui sont atteints de ce mal funeste, ne seront point frappez d'une verité si terrible, ils n'en seront pas même émeûs légèrement.

Si j'avois à traiter semblables personnes, je tâcherois de procurer aux premiers beaucoup de prières; car ce n'est que du ciel que leur peut venir la lumière qui leur manque: J'engagerois les autres, s'il étoit possible, dans la conversation de quelque ami vertueux qui peut ménager leur esprit rebelle, qui seût prendre son tems, lorsqu'ils songent le moins à se défendre, pour insinuer avec douceur les veritez qu'ils appréhendent de trop pénétrer. Pour les derniers je n'y voudrois perdre qu'autant de tems qu'il en faudroit, pour reconnoître qu'ils sont vraiment endurcis. Je sai qu'il n'y en a point de marque qui soit entièrement infallible, mais quand une ame insensible à la parole de Dieu, est avertie de prendre garde que Dieu ne l'ait abandonnée, & que cet avis ne l'effraie point, il n'est que trop probable qu'elle est abandonnée effectivement, suivant ce mot de Saint Bernard, *Noli ex me querere, quid sit cor durum, si non expavisti, tuum hoc est.* Ne me demandez point ce que c'est qu'un cœur endurci, si vous n'avez pas été saisi d'horreur, lors que vous m'en avez entendu parler. Vous êtes dans ce déplorable état. En voila assez pour des gens qui apparemment ne sont pas ici, & qui ne pro-

seroient pas d'un plus-long discours, quand ils y seroient. Passons s'il vous plaît à la seconde partie, & voïons pourquoi tous ceux qui sont touchez de la parole de Dieu, ne changent pas pour cela de vie:

Quoi-que le nombre de ceux sur qui la parole de Dieu ne fait pas beaucoup d'impression, soit peut-être le plus-grand nombre, j'ose dire néanmoins que si tous ceux à qui elle se fait sentir, suivoient les bons mouvemens qu'elle leur donne, il y auroit peu de Prédicateurs zelez qui ne recueillit une moisson très-riche & très-abondante. *Vivus est enim sermo Dei & efficax*, dit Saint Paul, *& penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem anime ac spiritus; compagum quoque ac medullarum.* Car la parole de Dieu est vive & efficace; elle est plus-pénétrante que nulle épée à deux tranchans; elle entre jusques dans les plus-sombres replis de l'ame, jusqu'aux jointures & à la moëlle des os. Mais d'où vient que cette parole après avoir non-seulement touché, mais percé même, ce semble; & brisé leurs cœurs, elle n'a pas le bon-heur de les changer, en voici, si je ne me trompe; les veritables raisons.

La première; c'est que quelques-uns s'imaginent que tout est fait, quand on a été touché au Sermon, & cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Tout est fait du côté de Dieu; qui vous a appelé, qui vous a tendu la main, qui vous a fait offre de sa grace. Mais rien n'est fait de vôtre part, c'est à vous maintenant

à suivre le Pasteur qui vous a fait entendre sa voix, & à faire valoir le talent que vôtre bon Maître vous a mis entre les mains. Il faudroit donc après la Prédication recueillir cette étincelle de feu, qui est tombée dans vôtre ame, la souffler, pour ainsi dire, par la meditation, lui donner de l'aliment en faisant quelque bonne-œuvre, en lisant quelque livre de pieté au lieu d'aller aussi-tôt dissiper vôtre esprit dans les affaires du monde. Il faudroit faire réflexion, que c'est la une grace du ciel qui ne vous est pas donnée pour rien, & dont quelque jour on vous doit redemander compte, après quoi vous examineriez ce que c'est que le Seigneur exige de vous, & quels moïens vous pourriez prendre pour faire sa volonté.

La deuxième raison pourquoi ces saints mouvemens ne produisent rien, c'est celle que JESUS-CHRIST lui même en a renduë en la Parabole de la semence. Cette divine semence porte quelque fruit parmi les épines, quoi-que ce fruit soit en suite étouffé, avant qu'il ait eû le tems de mourir. Elle leve même sur le roc, quoi-que peu de tems après le défaut d'humidité la fasse secher, mais ce qui tombe sur le grand chemin est foulé aux piés, les oiseaux l'enlèvent incontinent. Ce grand chemin, Chrétiens Auditeurs, nous représente cette vie mondaine & tumultueuse, où l'on est exposé à tant de perils, & qui ouvre cent portes, pour ainsi dire, à l'ennemi qui medite la ruine de nôtre ame. Les personnes engagées dans cette vie, n'ont pas plûtôt été émeûs par la

parole de Dieu , qu'elles se trouvent environnées de mille objets qui leur causent des mouvemens tout contraires , & qui effacent en un instant jusqu'au souvenir de la bonne impression , que leur cœur avoit reçeuë. A peine sera-t-on sorti de l'Eglise qu'on entrera dans une conversation , où pour un mot qui vous aura édifié dans le discours du Prédicateur, vous verrez, vous entendrez cent choses qui vous scandaliseront ; c'est-à-dire , qui vous inspireront la vanité , l'amour de la terre, le mépris & le dégoût des choses saintes. Je crois vous l'avoir déjà dit quelquefois , si le premier mouvement que vous donne la parole sainte, n'est pas de vous retirer du monde ; c'est-à-dire d'éviter la foule , de fuir autant que votre état le permet ; la familiarité & le commerce des personnes vicieuses & addonnées à la vanité, vous ne tirerez jamais nul avantage des bontés que le Seigneur aura pour vous ; vous rendrez inutiles tous les efforts qu'il fera pour vous convertir.

En troisième lieu, il y a des âmes qui se sentant toutes remplies de ferveur à la prédication , & extrêmement encouragées à bien faire , ne font rien toutesfois ; parce qu'elles ignorent ce que Dieu demande d'elles , ces fortes inspirations ne les portant à rien faire de particulier. Ceux-ci doivent consulter leurs peres spirituels , pour apprendre de leur bouche la volonté du Seigneur. Ils peuvent encore avoir recours à certains livres qui enseignent plus exactement le chemin de la piété , qui en marquent, pour ainsi dire toutes les

demarches ; l'Introduction à la Vie Devote du grand Saint François de Sales , leur fera d'un très-grand secours , aussi bien que le Combat Spirituel , & quelques autres semblables. C'est ainsi que Saint Paul terrassé par la parole de JESUS-CHRIST , & tout disposé , sans savoir pourtant qu'elle étoit sa volonté , à lui obéir fut renvoïé à Ananie , duquel il apprit ce qu'il desiroit savoir , & que Saint Augustin pressé au fond du cœur par la grace qui l'invitoit à une meilleure vie , entendit une voix qui lui ordonnoit d'ouvrir les Epîtres du grand Apôtre , où il trouva tous les conseils qui lui étoient nécessaires dans l'état où il étoit.

Quelques autres ne doutent point de ce qu'ils ont à faire pour répondre aux graces qu'ils reçoivent , en entendant la parole de Dieu , mais la chose leur paroît entièrement impossible , à cause de la mauvaise inclination fortifiée par la mauvaise habitude. De toutes les tentations , c'est ici sans doute la plus-dangereuse , parce qu'elle porte au desespoir , mais c'est aussi la moins plausible , veû qu'il n'est rien de plus-chimerique que cette prétenduë impossibilité ; je ne veux pas répéter ici ce que je vous dis il y a quinze jours sur ce sujet ; j'ajoute seulement que c'est se former une idée de Dieu bien extravagante , de penser que ces instances interieures , ces tendres sollicitations qu'il vous fait lui-même au fond de l'ame , tandis que vos oreilles sont frappées par la voix du Prédicateur , que toutes ces graces , dis-je , vous portent à quelque chose d'impossible , que

le Seigneur vous presse avec tant d'amour d'entreprendre, ce qu'il fait que vous ne pouvez faire en nulle manière : Croïez-moi , Messieurs , le Seigneur connoît vos forces , beaucoup mieux que vous ne les connoissez vous-mêmes , & de plus il vous en prépare de surnaturelles , qui ne vous rendront pas seulement possible , mais encore aisée la victoire de vos habitudes les plus-venieillies.

Il y a un cinquième obstacle qui arrête quelquefois certaines ames sur le point de se rendre à la force de l'Evangile ; elles se sentent portées à quelque réformation de vie , à être plus-reglées dans leurs exercices spirituels & dans leurs occupations mêmes temporelles , à un peu de méditation , à un usage un peu plus-fréquent des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie ; elles ne trouvent rien d'impossible à tout cela, mais elles craignent que cela ne les meine encore plus-loin, & que si une fois elles s'engagent dans un commerce plus-particulier avec Dieu , il ne leur fasse faire beaucoup plus de chemin , qu'elles ne voudroient. Il faut avouër franchement la verité , Chrétiens Auditeurs , nôtre Dieu n'a gueres de bornes dans ses bienfaits , à peine avons nous reçeu une de ses graces , qu'il nous en offre une autre encore plus-excellente. Si vous faites aujourd'hui ce qu'il vous inspire , je ne vous répons pas que demain il ne vous inspire quelque chose de plus-parfait ; mais il est vrai aussi que cette première demarche sera pour vous la plus-mal-aisée, & qu'à mesure que vous avancerez sur

les pas de JESUS-CHRIST, vous trouverez facile & même agréable ce que vous admirez davantage dans la vie des plus-grands Saints. C'est ainsi qu'après qu'un apprentif s'est degrosi dans les choses les plus-aisées de son art, il se trouve insensiblement capable de recevoir des leçons plus-rélevées, à mesure qu'il s'avance en travaillant, il apperçoit que les choses se facilitent ; & qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le tems sans beaucoup de peine. Courage donc ; Chrétiens Auditeurs, ne feriez-vous pas bien-heureux, si Dieu vous élévoit ainsi par degré jusqu'à la vertu de ses amis les plus-intimes ? jusqu'aux premiers rangs de son royaume, si peu-à-peu par des progres presque insensibles, vous vous trouviez enfin au comble de cette perfection chrétienne, qui dès ici bas établit l'ame dans une si heureuse tranquillité ; & qui reçoit dans le ciel de si magnifiques récompenses.

Quoi seroit-il possible que vous apprêdassiez de devenir Saint, comme si c'étoit un mal à fuir ; ou un bien qu'on peut vous donner malgré-vous-même ? Non non vous ne ferez rien qu'avec une liberté pleine & entière, vous vous arrêterez quand il vous plaira, & si nôtre Seigneur vous donne la volonté d'aller toujours plus-avant, il accomplira lui-même en vous un si saint desir : *Deus enim est, qui operatur in vobis & velle & perficere.*

Enfin je trouve des ames que la parole Evangelique a persuadées, & qui bien-loin d'apprendre de devenir saintes, n'abandonnent au cor-



traire cette entreprife, que par la crainte qu'elles ont de ne le pouvoir jamais devenir. Elles fentent une fi grande foibleffe, qu'elles ne croient pas de pouvoir perfeverer. Ne vaut-il pas mieux, difent-elles, demeurer comme l'on est, que de changer pour changer encore? Quelle confusion ne me causeroit pas mon inconstance devant les hommes, & ne me rendroit-elle pas encore plus coupable devant Dieu, que la vie tiède que je meine présentement? O Seigneur que ce faux raisonnement vous a fait perdre de belles ames, qu'il en a arrêté sur le point de commencer une vie angelique sur la terre, qu'il a fait avorter de bons desirs, qu'il a paru propre au demon pour ruiner les desseins de vôtre miséricorde, & comment ferons-nous pour détruire une si dangereuse illusion?

Je répons en premier lieu, que la perfeverance est un don du ciel, que les plus-inconstans peuvent esperer, que Dieu le donne à qui il lui plaît, mais qu'il en récompense ordinairement ceux qui commencent avec plus de courage & de confiance. Et ainsi lors que j'embrasse une vie vraiment chrétienne, je ne dois nullement me mettre en peine quel en sera le succès, je sai que qui fait les premiers pas de bonne grace, doit comter comme s'il étoit déjà au milieu de la carrière, & que si Dieu me fait tant de graces aujourd'hui que je me rends rebelle à sa volonté, il ne m'abandonnera pas, lors que je lui aurai sacrifié la mienne.

En second lieu, vous craignez la confusion que

vous causeroit vôtre inconstance. Et moi je crains peu l'inconstance d'une personne qui ne pourroit supporter une si grande confusion ; cela même servira à la retenir dans son devoir, quand une fois elle se sera déclarée pour la piété. De plus croïez-vous que Dieu ne craigne point aussi le des-honneur que ce lui seroit de se laisser ravir vôtre cœur, après avoir fait dans le ciel un si grand triomphe de sa conquête.

En troisième lieu, quel efforts ne fera-t-il point pour s'épargner cette honte ? Qui vous a dit que vous vous rendriez plus-coupable, si après avoir fait quelque pas vous retourniez en arrière ? Pensez-vous qu'il y ait plus de crime à reculer par foiblesse, qu'à demeurer immobile par opiniâtreté & par défiance de la bonté de vôtre Dieu. Si vous aviez obéi à ses graces il auroit du moins cette preuve de vôtre bonne volonté & de vôtre aveugle soumission ; quand ce ne devoit être que pour quelques jours, ce seroit toujours autant de service que vous lui auriez rendu, autant de tems que vous auriez utilement employé. Enfin sur quel fondement jugez-vous que vous aurez besoin d'une longue persévérance, vous qui n'êtes pas assuré de trois jours de vie. Considérez un peu, Ame Chrétienne, que si c'étoit là un motif raisonnable pour vous éloigner de la vie qu'on vous a prêchée, tous les Saints auroient été fort imprudens, lors qu'ils se sont embarquez dans cette vie, & que s'ils avoient été tous aussi-sages que vous croïez l'être, JESUS-CHRIST n'auroit jamais eû d'imitateur ni de véritable disciple.

Ce n'est pas que je veuille nier qu'il y ait des ames, qui après avoir embrassé une vie assez réformée reviennent à leurs premiers déreglemens, mais comme leur changement est un effet de leur propre foiblesse & non de la foiblesse de la grace qu'ils ont méprisée. Si je mets toute ma confiance au Seigneur qui est tout-puissant, leur exemple ne me doit point faire de peur. Voulez-vous que je vous dise, Chrétiens Auditeurs, qui sont ceux de la persévérance desquels on a sujet de se défier, ce sont ceux qui ne se défient de rien. Ceux qui n'ont pas plutôt commencé à vivre un peu plus régulièrement, qu'ils se croient au dessus des vens & des tempêtes, & s'exposent témérairement à toute sorte de perils. Mais ceux qui appréhendant tout de leur fragilité, ne croient jamais avoir assez pris de précautions, & sont toujours sur leurs gardes, pour ne donner nul avantage à leur ennemi, ceux-là, dis-je, persévéreront infailliblement, le ciel tombera plutôt qu'ils ne reviendront à la vie qu'ils ont quittée.

Je me défie aussi un peu de certaines personnes, qu'un premier moment de je ne sai quelle ferveur fait passer sans beaucoup de peine, comme aussi sans beaucoup de considération du desordre dans une grande réforme, mais de tous ceux qui ont beaucoup appréhéné ce changement, avant que de pouvoir s'y résoudre, de tous ceux qui ont eû de grands combats à soutenir, qui ont trouvé en eux-mêmes une extrême résistance, qu'ils ont néanmoins surmontée, de tous ceux-là, dis-je, je

n'en ai encore veû aucun, qui ait dementi par son inconstance les sentimens qu'il avoit eû au commencement de sa conversion. La raison de cela, si je ne me trompe, c'est qu'une victoire si difficile est d'un si grand mérite devant Dieu, qu'elle l'oblige à nous cherir tendrement, & à verser sur nous ses plus-grandes graces. De plus ceux qui changent tout-d'un-coup, & sans beaucoup de délibération trouvent dans la suite des difficultés impreveuës, qui les ébranlent, au lieu que les autres qui se sont figuré le chemin de la vertu mille fois plus-rude qu'il n'est effectivement, ne peuvent être rebuttez par des travaux incomparablement plus-doux que ceux, à quoi ils s'étoient préparez en commençant. Enfin il est mal-aisé que nulle tentation puisse jamais arracher à Dieu une ame qui s'est donnée à lui malgré les plus furieuses tentations, comme un soldat qui a gagné en grim pant le haut d'une muraille, malgré la résistance de ceux qui la défendoient, n'est gueres en danger de ceder à ces mêmes ennemis, lors qu'il sera sur le rempart, & qu'il combattra avec un égal avantage.

On ne peut pas non plus s'alleürer beaucoup de la fidelité de ceux qui se ménagent beaucoup avec Dieu, qui se donnent à lui de telle sorte, qu'ils ne rompent point entièrement avec ses plus mortels ennemis, qui se declarant foiblement pour la pieté, semblent laisser derriere eux un passage toujours ouvert, pour retourner au monde, quand il leur plaira, qui se reservent encore quelque attâche, qui ne donnent pas tout le

cœur, qui n'ôtent pas au demon toute l'esperance, qu'il pourroit avoir d'y jamais rentrer; une parfaite conversion n'est point sujette à ces funestes revers. C'est pour toujours quand c'est tout-de-bon, & c'est tout-de-bon quand on veut changer, quand on s'ôte à soi même autant qu'on le peut tous les moiens de changer encore.

Voila, si je ne me trompe, tout ce qui a coûtume de rendre sterile la parole de Dieu dans les ames qui en sont touchées, j'espere que la cause du mal étant connue, on n'aura pas trop de peine à le guerir, & que ce discours, ne nous aidera pas peu à recueillir le fruit de tant de graces, que nous avons receûës durant le Saint tems d'où nous sortons, Il le faut faire au plûtôt, Messieurs, tandis qu'il nous reste encore quelque sensibilité pour les choses de nôtre salut. Car vous voulez bien, que je vous dise que quoi-que cetté facilité à être émeû par la voix de Dieu, soit une très-bonne marque, c'en est une fort méchante de ne profiter point de ces divins mouvemens; *Terra enim*, dit saint Paul en son Epître aux Hebreux, *sapè venientem super se bident imbrem, & generans herbam opportunam illis, à quibus colitur, accipit benedictionem à Deo; proferens autem spinas ac tribulos, reprobata est, ac maledicto proxima.* Car la terre qui est souvent arrosée de la pluie jusqu'à en être pénétrée, voila justement nôtre question, c'est-à dire, une ame qui n'entend pas seulement la parole de Dieu; mais à qui le Seigneur fait la grace d'en être souvent touchée, si elle rend le fruit qu'on en attendoit, elle est benie du ciel,

mais si elle continue à ne produire que des ronces & des épines, elle n'est pas loin du dernier malheur, elle a sujet de craindre que sa sterilité ne soit un effet de sa réprobation. *Reproba est ac maledicto proxima.*

C'est pourquoi je vous conjure au nom de **I E S U S- C H R I S T**, que si la grace se fait encore sentir à vous, comme elle a fait jusqu'ici, vous ne lui résistiez pas plus long-tems, de-peur qu'elle ne se retire, & qu'elle ne vous laisse dans l'insensibilité. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Je pardonne à ces malheureux, qui quoi-que assez assidus à la prédication n'y entendent pourtant jamais que la voix de l'homme, qui frappe leurs oreilles par des paroles sensibles, mais quelle excuse pouvez-vous avoir, vous qui entendez la voix de Dieu, qui touche vôtre cœur, auquel toute autre voix ne sauroit se faire entendre. S'il est bien vrai, Chrétienne Compagnie, que c'est Dieu qui vous appelle par ces mouvemens intérieurs, comme vous n'en sauriez douter, comment est-ce que vous êtes retenu par les foibles prétextes, que vous alleguez? comment ne passez-vous point sur tout ce qui vous arrête? Je ne trouve point étrange que vous vous opposiez à moi, que vous opposiez à tous mes raisonnemens vôtre foiblesse, & vos vaines craintes, mais croïez-vous que Dieu qui vous invite n'ait pas preveu ces difficultez, ou qu'il ne soit pas capable de vous les faire surmonter? Est-ce que vous vous défiez de lui, & que vous craignez qu'il ne vous engage,

ge imprudemment dans une entreprise , dont le succès ne vous seroit pas avantageux ? Le monde vous attire , je n'en doute pas , il vous retient par mille considérations , mais si vous voulez un peu considérer quel est celui qui vous appelle au fond de vôtre ame , le monde ni ses vains motifs qu'il vous propose , ne feront guere d'impression sur vôtre esprit.

Sainte Magdelaine étoit dans une fort grande compagnie de Juifs qui étoient venu exprés de Jerusalem, pour lui faire leurs complimens sur la mort de son frere unique , la civilité demandoit qu'elle les entretint ; ou du moins qu'elle ne les quittast pas brusquement , & sans leur avoir fait des excuses , mais du moment qu'elle fut appelée de la part de JESUS-CHRIST , elle se crût dispensée de toutes les loix de la bien-séance humaine , elle oublia qu'elle eust compagnie , elle partit sans prendre congé , & courut à son bon maître. Si je vous disois , Messieurs , que c'est de la part de Dieu que je vous ai parlé , toutes les fois que je suis monté en cette chaire , que c'est sa volonté que je vous ai déclarée , qu'il vous a invité par ma bouche à sortir de cét embarras d'affaires temporelles , de ces inutiles conversations qui vous empêchent de songer à vôtre salut , de ces inutiles conversations, qui vous tiennent comme enchaînez , de cette tiédeur qui vous expose à tant de perils ; vous douteriez de la verité de mes paroles , & vous refuseriez de vous rendre à mon témoignage. Mais je m'adresse aujourd'hui à ceux qui sont touchez inte-

290      *Sermon soixante seizième,*  
ricieusement des choses qu'on leur prêche, c'est-à-dire, ceux à qui le Seigneur dit toutes ces choses immédiatement & d'une manière que les hommes les plus-éloquens & les plus-Saints, que les Anges mêmes ne sauroient jamais imiter, étant une doctrine certaine & universelle, que Dieu se réserve à lui seul le pouvoir de s'insinuer dans l'ame, & de faire entendre sa voix jusqu'au fond du cœur. *Magister adest, & vocat te.* Cette voix qui vous sollicite, qui vous reproche votre lâcheté, qui vous effraie par ses menaces, qui vous inspire une nouvelle ardeur pour le bien, qui vous représente le mauvais état où vous êtes, qui vous donne la pensée d'en sortir; gardez-vous bien de croire que ce soit la voix du Prédicateur, si c'étoit elle, elle seroit entendue également de tout le monde, elle auroit le même effet dans tous les cœurs, *magister adest, & vocat te*, c'est votre maître qui est présent, & qui vous fait l'honneur de vous appeller à lui par lui-même, *nolite obdurare corda vestra.* Ecoûtez le donc puisqu'il est votre Dieu, & ne refusez pas de lui obéir, quelques specieuses que soient les fausses raisons qui vous en détournent, car tout doit céder à l'obéissance que toute créature doit au Créateur de l'univers; souvenez-vous que les autres méprisent les serviteurs du Dieu vivant, ses lieutenans, ses Ambassadeurs, mais pour vous que c'est le Seigneur lui-même que vous mépriserez, si vous refusez de vous rendre aux secrets mouvemens qui vous portent à la piété, écoutez-le de peur qu'il ne se rebutte, qu'il ne se



taise, ou du moins qu'il ne vous parle plus que par la bouche d'autrui. Ecoutez le puisqu'il ne peut vous donner que des conseils salutaires, & qu'il ne vous demande rien que vous ne deussiez désirer vous-même pour vôtre interest. Enfin écoutez aujourd'hui les paroles par lesquelles ils vous invite à son service, afin que vous puissiez entendre quelque jour, celles qui appelleront les serviteurs à la récompense. *Ainsi soit-il.*





# SERMON LXXVII.

## DU RESPECT

### Humain.

Cum fores essent clausæ ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum venit Jesus, & stetit in medio eorum.

*Jesus vint & parut au milieu de ses Disciples, les portes du lieu où ils s'étoient assemblez de peur des Juifs étant fermées.*  
S. Jean. c. 20.

*On ne hazarde rien en méprisant le respect humain, on hazarde beaucoup quand on l'écoute.*

**Q**uelque sujet que nous aïons eû d'être scandalisez de la foiblesse des Apôtres à la passion du Fils de Dieu, la crainte qu'ils ré-

moignent aujourd'hui après sa Résurrection, me paroît encore plus-lâche, car s'ils manqueraient alors de courage, c'est que la foi manqua elle-même dans leur esprit, & s'ils doutèrent que **JESUS** fust Dieu; c'est qu'ils le virent dans un état, où l'on pouvoit même douter, s'il étoit homme. Mais présentement que la nouvelle vie du Sauveur doit avoir ranimé leur esperance, & rendu leur foi inébranlable; aujourd'hui que la gloire de son tombeau a entièrement effacé l'ignominie de sa croix; Je leur demanderois volontiers de quel prétexte ils peuvent colorer cette timidité, qui les tient tous enfermez dans une même maison, sans qu'ils osent ni se declarer ni paroître même devant les Juifs; s'il y avoit quelque honte à confesser un Dieu souffrant; comment ne sortent-ils point, pour aller publier la gloire de son triomphe? peuvent-ils encore craindre la mort; après qu'il la vaincuë, & qu'en résuscitant il leur a donné des gages si seûrs de leur résurrection?

Mais il vaut mieux que je m'adresse à vous; **Chrêtiens** Auditeurs, puis qu'un pareil desordre; qu'une crainte toute semblable à celle de ces disciples regne peut-être dans nos cœurs, & y étouffe la précieuse semence que Dieu y a répandü par sa parole. Combien de personnes ont été éclairées & touchées de Dieu ou pendant le Carême, ou à ces fêtes dernières, qui rendront peut-être toutes ces lumières inutiles par je ne sai quel respect humain; par une vaine appréhension des discours & des jugemens du monde. O mon-

de impie ! mal-heureux monde ! ne cesseras-tu donc jamais de faire la guerre à IESUS-CHRIST ? fera-ce donc toujours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine & par ses exemples ? monde foible & impuissant, jusqu'à quand paroîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées ? jusqu'à quand seras-tu l'effroi & la terreur de ceux qui se peuvent rendre tes accusateurs & tes juges ? c'est contre ce monde que je desire aujourd'hui vous rassûrer & vous donner d'invincibles armes, mais il n'appartient qu'à l'esprit de Dieu de vous donner des forces & du courage, sans quoi les meilleures armes sont inutiles. Addressons-nous donc à lui par l'entremise de la sainte Vierge.

*Ave Maria.*

Saint Augustin au premier Sermon qu'il a fait sur le 90. Pseaume, parlant de ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, dit qu'ils sont semblables à ces timides oiseaux, lesquels épouvantez par le bruit qu'on fait tout exprès pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson, où ils étoient en sûreté, & vont donner dans le panneau que le chasseur leur a tendu. Il veut dire que les Chrétiens, qui abandonnent la piété pour la crainte des discours & des jugemens des hommes, sont tout ensemble & fort timides & fort imprudens, qu'ils ne connoissent ni le peril qui les épouvante, ni celui où ils se jettent en pensant fuir le premier. Qu'ils se ritoient de leur propre crainte, s'ils savoient combien elle est vaine dans sa cause, mais qu'ils

la craindroient elle-même étrangement s'ils sa-  
voient combien elle est funeste dans ses effets.

Si cela est vrai, Chrétiens Auditeurs, pour  
donner du cœur à tous ceux qui n'osent pas se  
declarer pour Dieu, ni faire une profession ouve-  
te de la vertu, il n'y a qu'à leur faire voir deux  
choses. La première ce qu'ils craignent, la se-  
conde ce qu'ils ont à craindre, quand ils se lais-  
sent vaincre au respect humain, & c'est ce que  
j'ai dessein de faire dans les deux parties de cet  
entretien. Dans la première je découvrirai les  
maux que nous cause cette vaine crainte, & dans  
la seconde je parlerai des maux que cette même  
crainte nous peut causer, vous verrez qu'on ne  
hazarde rien en la méprisant; qu'au contraire  
on hazarde beaucoup quand on l'écoute. C'est  
tout le sujet de ce discours:

Il y a bien de la difference entre l'objet d'une  
vaine crainte, quand on le regarde en lui-même;  
& ce même objet, quand on le considere dans  
l'idée que s'en forme un esprit foible, lequel a  
côûtume de multiplier les maux & les perils, de  
les approcher quoi-qu'ils soient encore fort  
éloignés & de les grossir, non-seulement contre  
toute verité, mais même contre toute vrai-  
semblance. Savez-vous bien ce que c'étoit que la  
terre promise au jugement de ces lâches espions;  
que Moïse avoit envoïez pour la reconnoître;  
c'étoit une terre sterile & maudite, un monstre,  
disoient-ils, qui devoit ses habitans; les Ca-  
nanéens qu'il en falloit chasser par les armées;  
étoient tous Geans, devant qui les enfans de

Dieu ne devoient paroître que comme des moutchons. Mais dans la vérité, c'étoit une region fertile & délicate, qui couloit le lait & le miel, selon le langage de l'Ecriture. Pour les gens du pais c'étoient des hommes comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël; à entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé du jugement, & qui vient communiquer sa crainte à tout un camp, à toute une ville, à l'entendre parler, ce qui cause sa fraieur, c'est l'ennemi lui-même qu'il a veû, lequel s'avance à grand pas, & qui couvre toute la campagne, & cependant on trouve, comme il est arrivé très-souvent, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des escadrons, & un champ semé de chardons & de ronces pour un gros de gens armez de piques & de mousquets. De sorte que pour savoir au vrai si la crainte humaine, qui étouffe peut-être vos bons desirs, pour savoir, dis-je, si cette crainte est raisonnable & bien fondée, il semble que sans écouter ceux, qui s'en sont laissé prévenir, il faudroit en examiner la cause en elle-même, & n'avoir nul égar à ce qu'ils en pensent. Cependant je suis si persuadé, que ce qui les effraie n'est rien du tout, que je veux bien attaquer ce fantôme tel qu'il est dans leur pensée, avant que de le dépouiller pour leur faire voir leur erreur.

Vous m'avoûez donc, Messieurs, que vous avez été persuadé au fond de vôtre ame que tout n'est que vanité sur la terre, que les plus-sages sont ceux qui renoncent pour l'amour de Dieu à

tout ce qu'il faudra quitter à la mort malgré qu'on en aie. Vous vous êtes senti détaché de bien de choses, dont vous croiez autrefois qu'il vous seroit éternellement impossible de vous passer. Le visage de la penitence ne vous paroît plus si affreux, ce ne seront plus les plaisirs du monde qui vous arrêteront dans le monde, vous n'y trouvez plus tant de goût que vous faisiez autrefois, si vous ne vous addonnez pas serieusement à la piété, ce ne sera pas la crainte de mener une vie triste, qui vous en empêchera : oui, dittes-vous, je comprends qu'on est très-heureux, quand une fois on s'est donné à Dieu sans réserve ; j'entre-vois je ne sai quoi de fort beau & de fort doux dans la véritable dévotion. Au reste je vois peu de chose dans la vie des plus-grands Saints, qui fust capable de m'arrêter, après tout ils ont été hommes comme nous, & je vois bien qu'il n'est que d'avoir un peu de résolution & de confiance en Dieu. Le jeûne, la retraite, l'amour du silence, & de l'oraison, visiter & servir les pauvres, négliger le corps, combattre les passions, il me semble que je me résoudrois aisément à tout cela par le seul desir de devenir ami de Dieu, de calmer ma conscience, de me préparer une mort tranquille, & une bien-heureuse éternité. Voila de grandes graces, voila d'admirables sentimens ; mais si cela est ainsi, qu'est-ce donc, qui vous fait encore de la peine ? quel si grand obstacle peut rendre inutile une si belle disposition ? hélas il ne vous reste plus qu'un pas à faire, & vous voila saint ; qu'est-ce qui peut

298 *Sermon soixante-dix-septième,*  
vous retenir sur le point d'entrer dans le cœur de Dieu, dont il semble que toutes les avenues vous sont ouvertes ?

Je crains le monde, dites-vous. Le monde est malin au de là de tout ce qu'on peut penser ? on ne peut éviter ses discours, & ses railleries ; il faut qu'il glose sur tout, & qu'il empoisonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi, si tout d'un coup je renonce au jeu, si je me bannis des compagnies, si je me mets tout de bon à faire ce qu'il faudroit faire, & ce que je voudrois faire, pour me rendre agréable aux yeux de Dieu. On me fera passer tantôt pour un hipocrite, tantôt pour un esprit foible ; on m'accusera de légereté, de bizarrerie, de folie ; on rendra cent fausses raisons de ce changement, on en rira par tout où je suis connu ; on me montrera au doigt à ceux qui ne me connoissent pas, on comparera cette seconde vie avec celle que j'ai menée jusques ici. Enfin tout le monde parlera de moi sans qu'il se trouve peut-être une seule personne qui veuille me faire justice, & prendre la chose du bon biais. Est-ce-là toute vôtre crainte ? Si j'en ai bien compris le sujet, tout se réduit aux discours des hommes, on parlera de vous, cela peut être. Mais est-il possible que cela soit capable de balancer en vôtre esprit tous les motifs d'intérêt, de justice, de reconnoissance, d'amour qui vous portent à servir Dieu, ô que si nous avions un peu de foi, de simples paroles feroient peu d'impression sur nôtre esprit, & qu'il faudroit bien que le monde, que l'enfer emploiait d'autres machines pour nous ébranler.



Mon Dieu, savons-nous bien ce que c'est que votre amour, quand nous y renonçons pour si peu de chose? nous aurons un grand regret en l'autre vie, Chrétiens Auditeurs, d'avoir méprisé un si grand bien, pour quelque raison que ce puisse être, mais pour des paroles que le vent emporte, avoir négligé l'amitié, la faveur de Dieu, avoir renoncé à tous les avantages qu'il y a dans son service, quel sujet de douleur & de repentir?

Mais voyons un peu quelles sont les personnes, dont vous redoutez si fort les discours; certainement ce ne sont pas les sages & les vertueuses. Celles-ci bien loin de vous blâmer du changement qui se fera fait en vous, en loueront Dieu, & lui en rendront mille & mille actions de grâces, & non-seulement ceux qui sont dans la pratique d'une excellente vertu, le jugement desquels devoit être préféré au jugement de tous les autres, mais il n'est personne à qui il reste un peu de foi & de raison, qui ne doive donner des éloges à votre conduite. Car quel homme pour peu raisonnable qu'il soit, qui puisse trouver étrange que vous pensiez tout de bon à votre salut, à une affaire où il s'agit de tout, où il s'agit de votre ame, où il s'agit d'une éternité de biens ou de maux; quoi de plus-judicieux que d'appréhender d'être surpris par la mort, veû les perils dont votre vie est comme assiégée? A moins d'avoir perdu l'esprit peut-on s'exemter de cette crainte? qui peut vous accuser de légèreté ou de foiblesse, lorsqu'on vous verra mépriser toutes

les choses viles & méprisables, tout ce que la sagesse-même païenne a jugé digne de mépris, quand on vous verra chercher dans vous-mêmes ce que les ames du commun cherchent inutilement dans tout ce qui est & hors d'elles & au dessous d'elles? S'il est vrai qu'il y a un Dieu infiniment bon, & infiniment aimable, quelle raison peut-on avoir de condamner ceux qui s'attachent à lui plutôt qu'à ses créatures? si les plus-grands Rois ne sont en sa présence que comme des grains de poussiere n'ai-je pas sujet de le craindre, & si je ne veux dependre que de lui, si je veux m'affranchir de toute autre servitude, qui peut m'accuser d'imprudence ou de lâcheté?

Qui seront donc ceux qui parleront en mauvaise-part de votre conversion? quelques libertins qui font profession de ne rien croire, ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croient, c'est à dire des fous declarez, des gens qui n'ont pas même le sens commun, seroit il bien possible, que vous préférassiez le jugement d'un homme, qui n'en a point à votre propre jugement, au jugement de la plus-saine partie du monde? Quelle lâcheté, dit saint Jean Crisostôme qu'un Chrétien élevé par son caractere au dessus des Anges se soumette volontairement aux hommes, qu'il cherche à leur plaire, & que par cette bassesse, il s'égalé aux gladiateurs, aux comediennes & aux bouffons? Il parle des hipocrites, mais il y a bien plus de raison de faire ce reproche aux timides Chrétiens, à qui je parle aujourd'hui. Car

si ceux-là sont dignes de répréhension, parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes, que doit-on dire de ceux-ci, qui pour plaire aux hommes negligent de faire le bien, & font même quelquefois le mal? Les hipocrates sont bien aveugles d'aimer mieux plaire au monde, que de plaire à Dieu; mais nous sommes encore plus-mal-heureux, ce me semble, d'aimer mieux déplaire à Dieu que de ne plaire pas au monde. En tout cas les premiers ont du moins cet avantage, que c'est l'estime des gens de biens qu'ils recherchent, au lieu que les autres veulent être approuvez des méchans, dont l'approbation ne peut que les deshonorer, dont les louanges sont des blâmes effectives.

De-plus, Messieurs, ces personnes dont vous craignez si fort la censure, sont ceux-là même qui quelque jour doivent confesser en présence de toute la terre, qu'ils ont été fous de censurer vôtre dévotion, & la réformation de vos mœurs. *Nos insensati*, s'écrioient-ils à la veüe des prédestinez, *vitam illorum estimabimus insaniam, & sinem illorum sine honore*. Helas nous traittions ces gens là d'insensé, nous croions qu'il y avoit de la foiblesse d'esprit à s'addonner ainsi tout entier à la dévotion. Mais que nous étions insensé nous-mêmes, de ne voir pas que c'étoit le meilleur parti, & que nous nous égarions par des routes perduës & difficiles. Lorsque ces mal-heureux feront cette confession publique, qu'ils avouëront le tort qu'ils ont eü de trouver à redire à la vie sainte & réglée des veritables Chrê-

302 *Sermon soixante-dix-septième,*  
tiens, quelle sera nôtre confusion; si nous avons abandonné le dessein de régler nôtre vie, & de nous sanctifier, de-peur qu'ils n'y trouvassent à redire?

Enfin après avoir opposé à des libertins les sentimens des gens de bien, après les avoir opposés eux-mêmes à eux-mêmes, je pourrois encore leur opposer le jugement que Dieu fait de toutes nos actions; Quand toute la terre condamneroit ma conduite, si je suis assuré que Dieu est dans un autre sentiment, quelle estime dois-je faire du sentiment de toute la terre, *Si Deus pro nobis quis contra nos?* Si Dieu est pour nous qui est-ce qui sera contre nous? Cela veut dire, si Dieu est pour nous, combien devons nous conter toute ce qui peut nous estre contraire, *Si Deus pro nobis quis contra nos?*

Le passé encore plus-avant & supposant toujours qu'on parlera de vous dans le monde, non-seulement je dis que vous devez mépriser ces discours, mais il me semble, qu'ils vous devroient être des motifs, pour vous confirmer dans vos bons desirs. C'est une grande douceur pour une personne qui sert Dieu, & qui l'aime, de savoir que ces services sont agréables, & qu'elle est aimée à son tour. Or de toutes les preuves qu'on en peut avoir, la plus-sûre à mon sens est d'être en bute au discours & à la censure des mauvais Chrétiens. Pauvre ame que je vois toute remplie de bonne volonté pour Dieu, mais troublée en même-tems, par la crainte que tout ce que vous faites ne soit pas agréable à celui que vous ser-

vez : Tandis qu'on vous déchirera dans le monde, qu'on vous y fera passer pour une extravagante, pour une hypocrite, & qu'on y parlera de votre dévotion comme d'une dévotion ou forcée, ou indiscrete, comme d'une dévotion ridicule, peu judicieuse, peu conforme à votre état, tandis que cela sera, ne doutez point que vous ne soyez très-bien avec Dieu: si vous étiez de ses ennemis, le monde qui est le plus grand de tous, vous aimeroit infailliblement, il vous seroit favorable, *Si de mundo essetis, mundum quod suum esset diligeret*, Si vous voulez savoir la véritable raison, pourquoi ce monde vous est contraire, c'est parce que vous n'êtes pas des siens, c'est à dire du nombre des reprouvez, *Quia de mundo non estis propterea odit vos mundus.*

C'est pour cela que Tertulien sur la fin de son Apologie, rend graces aux Infideles au nom de tous les Chrétiens, de ce qu'ils les condamnent dans tous leurs tribunaux, comme des gens qui sont impies d'un côté, & d'une autre attachés à de vaines suppositions. Nous vous en remercions, dit ce Pere, parceque comme les jugemens de Dieu & ceux des hommes ne s'accordent pas, votre condamnation est une marque infaillible, que Dieu nous absout, & nous reçoit en sa grace, *ut enim amulatio divina rei & humana, cum damnatur à vobis, à Deo absolvimur.* Quand il seroit donc vrai qu'on devoit parler de nôtre nouvelle vie, ce ne seroit pas un si grand mal que nous l'avions imaginé. Mais sachez-vous bien, Messieurs, qu'il s'en faudra beaucoup

304 *Sermon soixante-dix septième,*  
qu'on ne parle autant, & d'une manière aussi fâcheuse que nous le pensons. Je conviens que le nombre des mauvais Chrétiens est fort grand, mais il ne faut pas croire, que tous se doivent déchaîner contre un Chrétien, qui commencera à bien vivre. Premièrement je suis connu de peu de personnes, en second lieu parmi ceux qui me connoissent, il en est peu, qui pensent à moi, peu qui s'informent de ma manière de vivre, très-peu qui en étant informez y prennent quelque intérêt, & se mettent en peine si je fais bien ou mal, la plupart des gens laissent les autres se gouverner comme ils l'entendent, pourveu qu'on ne les incommode point, ils ne trouvent pas mauvais que chacun vive à sa mode,

En troisième lieu, & ceci mérite d'être observé, la plupart des personnes les plus-mondaines ne sont point gâtées dans l'esprit, je veux dire que quoi-qu'elles soient engagées bien avant dans la vanité, & si vous voulez même dans le desordre, elles ne laissent pas de connoître & d'estimer la vertu, elles l'aiment souvent, quoi-qu'elles ne la pratiquent pas, parce qu'elles n'ont pas la force de surmonter les passions & les mauvaises habitudes. Toutes ces personnes quelques déréglés qu'elles soient dans leurs mœurs, jugeront de vous favorablement, elles vous feront justice. Davantage ceux qui vous blâmeront, le feront plutôt par une secrète envie de votre réputation, que par aucune pensée qu'ils aient que vous soiez en effet repréhensible. Ces envieux, dit Saint Jean Crisostôme, vous admireront dans  
leur

leur ame, lors même qu'ils tâcheront de vous décrier, tout aucontraire des flatteurs, qui condamnent dans leur cœur ceux, à qui ils donnent de fausses loüanges.

Enfin si l'on vous blâme au commencement, parce qu'on croira, ou qu'on fera semblant de croire que ce n'est que légereté, que vous n'avez pas changé pour devenir bon, mais que vous n'êtes devenu bon que pour changer ; vôtre persévérance leur fermera aisément la bouche. On parle durant quelques jours, comme on a coutume de parler de toutes les choses nouvelles, on se taît bien-tôt après, on laisse vivre une personne à sa fantaisie, mais si elle continuë dans le bien, on commence à l'admirer, à concevoir de la vénération pour sa vertu. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cela ne manque jamais d'arriver, sur tout quand la personne qui se met ainsi dans le bien, est une personne de mérite, qui a de quoi se soutenir d'ailleurs, & par son esprit, & par les autres avantages soit de la nature, soit de la fortune, lors qu'elle ne quitte point le monde par le desespoir de réussir, & qu'on ne peut pas dire que ce soient ces mal-heurs qui la requièrent à embrasser la dévotion comme un pis-aller. Je dis, Messieurs, que ces sortes de personnes bien-loin d'être exposées aux railleries du monde, si elles peuvent perséverer assez de tems, pour faire comprendre que c'est tout de bon qu'elles ont fait le sacrifice, elles ne peuvent manquer de s'attirer l'admiration & le respect des plus-libertins. On passe encore plus-loin, il

306 *Sermon soixante-dix-septième,*  
prend envie de les imiter. Nous voïons tous les  
jours que ces exemples font des impressions  
incroïables sur les esprits. *Probata virtus corripit  
insipientem*, dit le Sage, ce debauché, cette  
femme mondaine ne peut s'empêcher de faire  
des réflexions sur votre changement, ce sera un  
réproche à son ôstination qu'elle ne pourra sup-  
porter.

Pourquoi se dira-t-elle à elle-même, pour-  
quoi ne ferai je pas ce que celle-là a bien pû fai-  
ré ? a-t-elle ou plus-d'obligation, ou plus-d'in-  
terest que moi à vivre chrétiennement ? Elle a  
envie de faire son salut, elle a raison, & moi ai-  
je renoncé à mon salut ? Elle craint la mort, ne  
puis-je pas en être surprise aussi-bien qu'elle ?  
N'avons-nous pas été créées toutes deux pour  
aimer Dieu, ne sommes-nous pas toutes deux  
chrétiennes, JESUS-CHRIST n'a-t-il pas versé  
son Sang pour toutes deux. Le Paradis où elle  
aspire, n'est-il pas ma patrie & mon héritage ?  
J'aurois crû jusqu'ici que la pratique de la piété  
étoit impossible à qui vivoit dans le monde ;  
mais je ne puis plus me couvrir de ce prétexte.  
Ce que cette personne a fait sans y être porté  
par nul exemple ; je le puis bien faire après  
qu'elle m'en a montré, qu'elle m'en a comme  
applané le chemin ? Elle vivoit il n'y a pas long-  
tems, comme je vis encore aujourd'hui, la voil  
heureusement changée, & bien-loin de s'en re-  
pentir, elle loüë Dieu, elle s'applaudit elle-mê-  
me de son changement ; il faut qu'elle y ait  
trouvé son comte, puisqu'elle n'en a pas été re-



buttée. Allons sur les traces qu'elle nous marque, commencer à nôtre tour une vie toute nouvelle. Ne differons plus ce que je n'ai que trop differé, & regagnons par nôtre ferveur ce que le tems lui a donné sur moi d'avantage.

Voilà, Messieurs, ce que pensera à l'occasion de vôtre retraite, cette personne dont vous appréendez les railleries, vous aurez le plaisir de la voir entrer elle-même dans les voies de la piété, vous en ferez peut-être une sainte. Cela étant ainsi, si nous sommes assez lâches pour reculer, quel regret n'aurons-nous pas, lors que nous paroîtrons devant Dieu, & qu'il nous fera voir qu'il avoit attaché à nôtre courage la conversion de ceux-mêmes, dont nous avons crainé les jugemens ? Quel sujet de douleur d'avoir mieux aimé vous perdre avec eux, que de les sauver avec vous ? Quelle joie au contraire si vous êtes assez généreux pour passer par dessus tout respect humain, lors que ces ames que vous aurez attirées par vôtre exemple, vous reconnoîtront pour leur libérateur, qu'elles vous demanderont pardon de vous avoir rendu le chemin du ciel plus difficile, par la liberté qu'elles auront prise de parler de vous, qu'elles vous rendront mille actions de grâces du mépris que vous aurez fait de leurs railleries & de leurs vains jugemens, qu'elles vous loueront de vôtre constance, qu'elles prieront le Seigneur de vous en récompenser. Ce sera pour lors que vous verrez, si vous aviez tant de sujet de craindre les hommes, & quel tort vous auriez fait à Dieu, à vôtre prochain, &

308 *Sermon soixante-dix-septième*,  
à vous-même, si vous vous étiez rendu à cette  
tentation. En voila assez, si je ne me trompe,  
pour dissiper une crainte aussi vaine que celle  
dont nous parlons. Il est tems que je songe à  
vous en inspirer une raisonnable, & qu'après  
vous avoir montré quels sont les maux que nous  
craignons, je vous fasse voir quels sont les maux  
que cette crainte nous peut causer : C'est le se-  
cond Point.

Pour être court, je reduis tous ces maux à  
deux, je dis que cette crainte nous conduira  
bien-tôt jusqu'à mépriser Dieu : Et en second  
lieu qu'elle obligera Dieu à nous mépriser. Que  
ne puis-je, Chrétiens Auditeurs, vous faire aussi  
bien comprendre ces veritez, que j'en ai été per-  
suadé moi-même par l'expérience ? Que ne puis-  
je vous découvrir par quels degrez une ame ti-  
mide & sensible aux discours des mauvais Chrê-  
tiens, tombe insensiblement de la plus-grande  
ferveur, dans une tiédeur extrême, & de la tié-  
deur jusques dans l'endurcissement ? Comme la  
crainte de déplaire aux hommes la conduit au  
desir de leur plaire, & comme ce desir étouffe  
en elle tout bon desir. Comment après s'être mé-  
nagée quelque tems entre Dieu & le monde, elle  
en vient à aimer le monde, & enfin à ne faire  
plus d'état de Dieu ?

Mais pourquoi, me dira quelcun, pourquoi me  
menacer d'un mal dont je me sens si éloigné ?  
j'aimerois mieux mourir que d'offencer Dieu  
mortellement. Il est vrai que je ne veux point  
passer pour bigot, c'est un caractere trop ridicule

aux yeux du monde que celui d'un dévot de profession. Mais je veux être bon sans faire connoître que je le suis. Je veux être meilleur que les autres, & néanmoins vivre, s'il est possible; comme les autres. Je vous entens, Chrétiens Auditeurs, voila quelle est la maxime sur quoi vous desirez vous regler. Il ne faut point passer pour bigot, il faut vivre chrétiennement, sans s'éloigner toutefois de la manière de vivre des gens-du-monde. Mais si Dieu qui vous aime peut-être plus que le commun-des hommes, si Dieu, dis-je, vous demande au fond du cœur quelque chose de plus que ce qu'il exige des autres hommes; s'il vous presse interieurement de lui faire certains sacrifices, que le monde n'approuve pas, que le monde condanne & traite de bigoterie, vous mépriserez l'inspiration de Dieu & toutes les marques de son amour pour vous tenir à vôtre maxime;

En second lieu; je veux que la vie du monde ne soit pas absolument opposée aux commandemens de Dieu, vous ne pouvez pas nier qu'elle ne soit tout-à-fait contraire aux conseils & aux maximes de JESUS-CHRIST, de sorte que vous ne pouvez pas former le dessein de vivre comme l'on vit dans le monde; sans renoncer une fois pour tout aux maximes & aux conseils de l'Evangile, qui est le plus-grand mépris que l'on puisse faire de la Sagesse incarnée. De plus, combien de choses approuvées & établies dans le monde, lesquelles quoi-qu'indifferentes par elles-mêmes; sont pour plusieurs des occasions

d'offencer Dieu ou prochaines ou éloignées ? L'appelle ici occasion éloignée, tout ce qui dissipe l'esprit ; tout ce qui ramollit l'ame, tout ce qui dispose à la passion, tout ce qui seche le cœur, & le rend moins sensible aux choses de Dieu. Car il est certain que tout cela prépare la voie au peché, & n'est pas long-tems sans l'introduire dans nous. Si vous prétendez vous éloigner de ces sortes d'occasions, il y aura toujours quelques libertins qui s'en formaliseront, vous mépriserez donc le peril qu'il y a d'offencer Dieu, ce mépris renferme un mépris tout visible de Dieu même.

Enfin si vous voulez à quelque prix que ce soit éviter la censure & les railleries des gens du monde, vous irez encore plus-loin, il y a mille devoirs essentiels qu'il vous faudra nécessairement abandonner. Refuser de parler dans les lieux Saints, imposer le silence aux médifans, se retracter quand on a médit, condamner les juremens & les discours peu honnestes, témoigner du moins par le silence, par l'air du visage, qu'on en est scandalisé, rechercher son ennemi pour l'engager à une véritable reconciliation, refuser un appel, refuser de manger de la viande aux jours défendus à quelque table que l'on se trouve, refuser de manger hors du repas aux jours que l'Eglise commande le jeûne, refuser & de manger & de boire plus que la nécessité ne demande en quelque tems que ce puisse être, ce sont toutes obligations indispensables. Si vous voulez vous acquitter fidelement & constamment de toutes ces choses, vous

vous exposerez à passer pour bigot, ce que vous ne pouvez souffrir en nulle manière, donc toutes les fois que vous vous trouverez en de pareilles rencontres; vous serez horriblement tenté de passer par-dessus le commandement divin, & à moins d'une grace extraordinaire, à moins d'un miracle vous succomberez à la tentation, vous agirez selon votre grand principe, vous aimerez-mieux mépriser Dieu que d'être méprisé des hommes.

C'est, Messieurs, ce que I E S U S-C H R I S T nous a voulu faire entendre, quand il a dit, que de deux maîtres qu'on se proposera de servir, on en aimera un nécessairement, & qu'on méprisera l'autre : *Vnum diligit, & alterum contemnet*. Il est tout visible que tandis que vous serez dans les sentimens où vous êtes, ce ne sera pas le monde qui sera l'objet de vos mépris, puisque vous avez pour lui de si grands égars, puisque vous voulez qu'il soit content à quelque prix que ce soit. Ce sera donc Dieu que vous mépriserez infailliblement, vous étouferez peu-à-peu dans votre cœur tous les sentimens de respect & d'amour, que vous avez encore pour lui; non-seulement vous lui désobéirez; mais vous le ferez quelque jour sans hésiter; vous le ferez même avec outrage, dans la disposition où vous êtes présentement, vous ne pouvez pas vous persuader que vous puissiez jamais en venir à une si grande extrémité, c'est pourtant une vérité evangelique, c'est une prophétie du Sauveur qui ne peut manquer de s'accomplir, quelque incroyable que la chose vous

312 *Sermon soixante-dix-septième,*  
paroisse : *Vnum diliget, & alterum contemnet.*

Mais qu'est-il nécessaire de chercher des preuves, pour montrer que le respect humain nous portera enfin à mépriser Dieu, puis qu'il est certain qu'il portera Dieu à nous mépriser, & à se separer de nous ? *Va qui spernis*, dit le Prophete, *nonne & sperneris* ? Mal-heur à vous qui méprisez Dieu, pensez-vous que Dieu ne vous méprisera pas à son tour ? Oui, Messieurs, cette mauvaise honte de faire le bien devant les hommes, est elle-même un mépris du Seigneur & de sa grandeur infinie. Quiconque appréhende si fort de déplaire au monde en vivant chrétiennement, ne peut se sauver de l'un de ces trois reproches, ou de préférer le monde à Dieu, ou de le faire aller de pair avec Dieu, ou du moins de ne se contenter pas de Dieu seul, de le considerer comme s'il ne pouvoit pas nous suffire, & que la faveur du monde nous fust encore nécessaire avec la sienne. Or tout cela lui est infiniment injurieux, & il ne peut dissimuler l'indignation qu'il en conçoit. *Cui similem me fecisti* ? nous dit-il par Isaïe : A qui est-ce que vous m'avez égalé ? inconsideré que vous êtes. Vous prétendez donc que je m'accorde avec le monde, que je souffre qu'il regne avec moi, ou pour mieux dire, car c'est en effet ce que vous voulez, qu'il regne sur moi. Je voulois vous en faire le juge & le maître de ce monde, je voulois faire sortir sa condamnation de votre bouche, l'abattre à vos piés, & vous élever au dessus de tout ce qu'il y a de plus-redoutable & de plus-grand, & vous êtes assez lâche pour

vous soumettre à lui, & allez insensé pour croire que je m'assujettirai moi-même à sa tyrannie. Allez ames basses & serviles, allez servir ce monde, duquel vous faites tant d'état : Mais sachez que tandis que vous serez attachés à lui, vos services me seront en abomination, & que si vous avez honte d'être tout à moi, je rougirois de partager vôtre cœur avec quelqu'autre.

Ce mépris que Dieu fait des ames timides en cette vie, est un mépris secret qui ne peut être bien connu qu'à elles-mêmes, il consiste en la soustraction des graces qu'il leur avoit préparées. Le Seigneur cesse de les éclairer, de les attirer à soi, il les néglige comme étant indignes de son amour, il ne leur parle plus au cœur, il ne les écoute plus, il ne prend plus de soin de ce qui les touche, il se dégoûte, il s'éloigne d'elles, il les oublie & les abandonne à elles-mêmes ; mais il viendra un jour qu'il fera éclatter ses mépris à la veüe de toute la terre, & qu'il se vengera hautement de ceux qu'on lui aura fait souffrir. *Qui me confusus fuerit, & verba mea in generatione ista adultera, & peccatrice, & filius hominis confundetur eam, cum venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis.* Si quelcun rougit de moi & de mes maximes parmi ce peuple infidele & corrompu, je rougirai aussi de lui, lors que je viendrai accompagné des saints Anges dans la gloire de mon Pere : Je le renoncerai en présence de tout l'univers, je ne daignerai pas seulement le regarder, je me comporterai à son égar, comme si je ne l'avois jamais connu, j'aurai honte d'avouër

314 *Sermon soixante-dix-septième,*  
qu'il ait été de mes disciples, & des enfans de  
mon Eglise, & *filius hominis confundetur eum, cum  
venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis.*

Tout cela étant supposé, seroit-il bien possible que nous voulussions nous exposer à de si grands maux, pour plaire au monde, pour éviter je ne sai quels discours dont il nous menace. *Dirumpamus vincula eorum; & proiciamus à nobis jugum ipsorum, qui habitat in caelis irridebit eos, & Dominus subsanabit eos.* Brisons ces foibles liens, par quoi le demon prétend nous tenir toujours attachez à lui: Secouons un joug qui nous deshonore, & qui est incompatible avec le joug du Sauveur. *Dirumpamus vincula eorum, & proiciamus à nobis jugum ipsorum.* Que le monde en pense tout ce qu'il voudra, Dieu voit le fond de mon cœur, & c'est à Dieu seul que je veux plaire. On parlera si je me déclare pour la vertu; est-ce qu'on se taira si je dissimule? Si le monde est assez malin pour censurer la piété-même, que ne dira-t-il point tandis que la vanité donnera quelque occasion à la médifance? On parle de ceux qui se retirent des compagnies; mais ignore-t-on les bruis qu'on seme par tout contre ceux qui y sont les plus-engagez? Quelle obligation ai-je de regler ma vie sur les discours de ces libertins, qui n'ont eux-mêmes d'autres regles de leurs sentimens, que leurs passions déreglées? S'il s'agissoit d'une chose indifferente ou de peu de consequence, à la bonne heure qu'on eust quelque complaisance pour des gens qui n'en méritent aucune, mais que je renonce au plus-grand de



tous les biens , à l'amitié de Dieu , à ses bonnes graces , à sa faveur , que je m'expose même à être haï de lui , à le perdre sans ressource , pour fermer la bouche à un étourdi , dont le blâme ne peut que me faire honneur , pourroit-on imaginer une plus-grande folie.

Le monde me blâmera , quand il devroit me couvrir d'ignominie , me dépouiller de tous mes biens , me crucifier ; quand il devroit me traiter comme il a traité les Martirs , comme il a traité **JESUS-CHRIST** même , il faudroit m'exposer volontiers à tout cela , plutôt que d'abandonner le dessein de ma sanctification ; & je quitterai tout pour quelques paroles inconsidérées , qui ne peuvent me blesser , & qu'un homme aura dites sans songer peut-être à ce qu'il disoit ? *Disrumpamus vincula eorum , & projiciamus à vobis jugum ipsorum.* Si je suis condamné par le monde , c'est-à-dire , par les Chrêtiens qui vivent dans le desordre , j'aurai l'approbation des gens-de-bien , & de toutes les personnes raisonnables. Le monde me condamnera , mais tous les Saints qui sont dans le ciel , tous les Anges qui environnent le trône de Dieu , Dieu-même m'honorera de son amitié & de son estime. Mais qui me l'a dit que le monde me condamnera ? Peut-être ne s'apercevra-t-il pas même de mon changement , & quand aujourd'hui il y trouveroit à redire , un jour viendra qu'il me fera justice en présence de tout l'univers , & qu'il se condamnera lui-même de folie , pour m'avoir traité d'insensé. Il me condamnera d'abor , cela pourroit bien arriver , mais ma con-

stance fera changer de langage à ceux qui auront été les moins réservés à parler de moi, peut-être les fera-t-elle même changer de vie.

Enfin, le pis que j'aie à craindre de la part du monde, c'est qu'il se moquera de ma nouvelle résolution. Mon Dieu, votre colere, votre indifférence est encore plus-redoutable que ses moqueries. ! On rira de ma réforme, mais les démons feroient bien d'autres risées de ma forte honte, si j'étois assez simple pour aimer-mieux me danner, que d'apprêter à rire aux impies: Ils se railleront de moi, mais Dieu me vangera de leurs railleries, ils seront raillez à leur tour d'une manière bien plus-cruelle. *Qui habitat in cælis, iridebit eos, & Dominus subsanabit eos.* Seigneur fortifiez-nous; s'il vous plaist, contre de si foibles ennemis, ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutile tous nos bons desirs; & toutes vos graces; *Salvus sum, si non confundor de Domino meo*: Ce sont des paroles de Tertulien, qui nous sont extrêmement propres dans la disposition où nous sommes.

C'en est fait, je suis hors de péril, je suis à Dieu tout de bon, si je ne rougis point de faire le bien que je connois: si j'ai le courage de mettre en pratique les desirs que j'ai conçeus, toutes les difficultez sont applanies, je n'ai plus qu'un obstacle à vaincre, me voila Saint infailliblement, si le respect humain ne m'arrête; *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Mon Dieu, ne permettez pas que par la crainte d'un mal, qui au fond est plutôt à souâiter qu'il n'est à

craindre, nous perdions le plus-grand de tous les biens de cette vie qui est vôtre grace, & tous les biens de l'autre qui sont rassemblez dans la gloire que je vous souâite, Au Nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit.





# SERMON LXXVIII.

DE LA

## MEDISANCE.

*Quæ procedunt de ore, de corde exeunt,  
& ea coinquant hominem.*

*Ce que la bouche dit sort du cœur, & souille  
l'homme. S. Matth. c. 15.*

*De tous les maux dont l'homme est capable, il n'en  
est aucun qui soit si facile de commettre que la  
médifance, il n'en est aussi aucun qui soit si dif-  
ficile de reparer.*

**J**E ne sai si les pechez de la langue  
sont ceux qui nous souillent davanta-  
ge, mais on peut dire sans craindre de  
se tromper, que ce sont ceux dont on  
se souille le plus-souvent. Le Saint Esprit nous  
asseûre qu'il est difficile de parler beaucoup sans  
pecher : On peut même dire, qu'il est mal-aisé  
de ne pecher pas pour peu qu'on parle. Une per-

fonne qui regle fi bien tous les difcours , qu'il ne lui échappe jamais rien , dont elle ait fujct de fe repentir , cette perfonne , dis-je , doit être néceffairement irreprochable en tout le refte ; cét empire qu'elle a fur fa langue , ne peut être que l'effet de celui qu'elle exerce fur toutes les paffions : car il n'y en a pas une feule qui ne fe produife par les paroles , & qui ne paffe inceffamment du cœur à la bouche. De-forte que pour arrêter les defordres de la langue , il faudroit détruire tous les mouvemens déreglez de l'ame , arracher toutes les affections vicieufes , & jufqu'aux moindres attâches que nous pouvons avoir à la créature. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour , Chrétiens Auditeurs , & ce fera bien allez fi de ce grand nombre de défauts où nous tombons en parlant , nous en corrigeons aujourd'hui un feul. Celui que j'ai deffein d'attaquer eft , s'il me femble, le plus-important, & parmi ceux qui font de quelque confequence , il eft affeûrement le plus-commun , c'est la médifance , cette femance de tant de maux , cette peste de la focieté civile , & de la charité chrétienne, ce venin fi fort & fi prompt, qui tuë en un instant tous ceux fur qui il eft répandu , & qui caufe une mort plus-funefte encore à ceux-mêmes qui le répandent. C'est ce vice, dis je , que j'ai deffein de combattre en ce difcours. Je veux vous faire voir que de tous les vices , il n'en eft aucun qui demande de nous une plus-grande vigilance , & contre lequel il foit plus-néceffaire d'être , pour ainfi dire , toujourns en garde , adreffons-nous à celle en qui nous

320 *Sermon soixante-dix-huitième,*  
avons mis toute nôtre confiance, & difons-lui  
avec l'Eglise. *Ave Maria.*

Pour montrer que la détraction est de tous les vices celui qui demande de nous une plus-grande vigilance, il n'est pas nécessaire, si je ne me trompe, de faire voir qu'il n'est point de plus-grand péché que de médire. Je sai qu'il y a des actions plus-noires & plus-criminelles, comme sont toutes celles qui offensent Dieu immédiatement, & quelques autres encore, qui ne blessent directement que nos freres. Je ne prétens pas même de vous représenter aujourd'hui ce que ce vice a de plus-horrible: Je ne produirai point ces portraits si odieux que les Saints Peres, & particulièrement Saint Basile, Saint Jean Crisostôme, Saint Ierôme, & Saint Bernard en ont tracez dans leurs écrits. On fait assez quel mal c'est de ravir à un homme ou à une femme cette réputation, dont on fait tant de cas dans le monde, & qu'on rachette souvent au prix même de la vie. On n'ignore pas, que le médifant d'un-seul-coup de langue tuë en quelque sorte, & les absens qu'il noircit, & les présens qu'il scandalise, qu'il se donne la mort à soi-même, en commettant un péché qui est mortel de sa nature; on fait qu'il se rend coupable de tous les desordres qui peuvent naître de ses discours empoisonnez, des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres qui sont les fruits ordinaires de la médifance. Tout cela pourroit bien vous inspirer une grande horreur de ce péché, mais il ne vous persuaderoit pas que pour l'éviter vous devez prendre un plus-grand

grand soin , que pour éviter un autre peché , qui seroit aussi-grand que celui-ci. Je dis donc qu'il faut veiller sur soi-même , pour se défendre de la détraction , aussi-bien que pour éviter tout autre peché considerable , mais outre cela il y a deux raisons particulières qui vous doivent engager à une vigilance particulière. Ces deux raisons feront les deux parties de ce discours. La première, c'est que de tous les maux dont l'homme est capable, il n'en est aucun qui soit si facile de commettre : La seconde, c'est qu'il n'en est aucun qui soit si difficile de réparer. Je prouverai dans le premier point de ce discours , qu'il se commet fort aisément : Dans le second , qu'il se repare difficilement. Voilà tout le sujet de nôtre entretien.

*Division*

Je ne doute point que vous n'aïez souvent fait réflexion aux divers moyens , que les hommes ont inventez pour s'entretuër les uns les autres avec plus de facilité. On n'eût d'abor pour toutes armes que des cailloux, des bâtons nouëux, des massuës tous instrumens , qui pour causer la mort devoient être entre les mains d'un homme fort & vigoureux , & pousser avec une extrême violence. Ensuite on trouvat le secret d'aiguiser le fer , & on le rendit bien-tôt si pénétrant que les plus-foibles mains furent capables de donner des coups mortels. Enfin par l'invention des armes à feu , on en est venu jusqu'à ce point qu'il est aussi aisé de faire un homicide , qu'il est aisé de remuer le doigt , pour lâcher le ressort qui fait jouer ces maniches meurtrières. Mais quel-

322 *Sermon soixante dix-huitième*,  
que facilité que l'att nous ait donnée pour arracher la vie du corps, la nature nous a pourveü d'un instrument beaucoup plus - commode & plus-aisé pour ôter la réputation, qui est comme la vie de la vie même. Cét instrument, Chrétiens Auditeurs, c'est la langue, cette langue, dis-je, qui est si légère & si souple, dont les mouvemens sont si libres & si prompts, & qui tuë aussi promptement qu'elle se meut.

Pour faire un meurtre, dit Saint Jean Crisostôme, outre qu'on n'a pas toujours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre; il y a des tems peu-favorables, il y a des lieux plus propres pour exécuter de si dannaables desleins. De plus toutes les armes ne sont pas seûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaïes ne sont pas mortelles: mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'à dire un mot, quelque part que se rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez sa réputation par tout où il y a des personnes qui le connoissent; & ainsi il n'y a presque point de lieu, où vous ne puissiez le déchirer. Au reste il n'est pas besoin de tems pour cela, un moment suffit, à peine avez vous conceü la volonté de médire, que la chose est exécutée. La langue n'attend point pour cela de commandement, & fait pour l'ordinaire plus qu'on ne veut. Les Orateurs ont beau dire, que pour la reprimer & pour moderer un peu ses emportemens, la nature a eü soin de l'enchaîner dans la bouche, comme un Lion dans une caverne, qu'elle en a fermé l'entrée par un double rang



de dens, qu'elle y a encore ajoûté les lèvres, comme une feconde barrière ; tout cela bien-loin de l'embartaffer, lui facilite fes mouvemens, & par-confequent fes meurtres & fes ravages.

Cette mobilité de nôtre langue, quand il n'y auroit pas d'autres raifons, feroit voir qu'on détracte facilement, puis qu'on le fait auffi facilement que l'on parle. Il eft même plus-aifé de médire que de parler. On médit quelquefois par le f Silence, fur tout lors qu'il paroît affecté & mifterieux ; un mouvement de la teſte, un geſte de la main, un ſourire, un clin d'œil eſt capable de ternir la plus-belle réputation, le moindre de ces ſignes vaut ſouvent tout ſeul une fort longue & cruelle ſatire. Mais outre cette facilité à déclarer en un moment ce que nous penſons, ou ce que nous voulons qu'on penſe des autres, il y a pluſieurs chofes qui rendent la médifance fort aifée, ou plutôt qui font qu'il eſt mal-aifé de ne pas médire.

La première, c'eſt le plaifir que nous avons naturellement à le faire, ſoit que ce plaifir malin & cruel ait ſa ſource dans nôtre orgueil, qui nous perfuade fauſſément que nous nous élevons en rabaiſſant nos égaux, ſoit qu'il ſoit un effet de l'envie, laquelle ſe plaît à nuire ſans autre deſſein, que de troubler le bon heur d'autrui ; quoi-qu'il en ſoit, on ne peut pas nier, que nous n'ayons tous une pente ſecrete à parler mal du prochain, & comme il eſt difficile de réſiſter à la nature, ſi nous n'uſons d'une vigilance extré-

324 *Sermon soixante-dix-huitième,*  
me, elle nous engage aisément à detracter. Tantôt elle nous y porte avec impetuosité, & dans la chaleur du discours, elle fait dire cent choses, dont on n'apperçoit la malignité qu'après qu'elles ont causé des dommages irreparables. Quelquefois elle y conduit doucement, & par des détours, de sorte que dans le même entretien qui avoit commencé par les louanges d'une personne, on se trouve insensiblement sur le chapitre de ses mauvaises qualitez, avec ceux qui sont un peu plus retenus, cette mauvaise nature use d'artifice, & colore de prétextes specieux les médifances, qu'elle leur veut mettre en bouche. C'est zèle, c'est amour de l'équité, c'est compassion pour les fautes de nos freres. C'est une violente & juste douleur causée par l'outrage fait à Dieu, laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fausses raisons, & si l'on manque d'ennemis, ou d'autres personnes dignes de blâme, on s'attache à la vertu la plus-pure, on déchire quelquefois ses meilleurs amis, plutôt que de se passer du plaisir de la médifance.

En deusième lieu ce panchant que nous avons à la médifance, est entretenu par l'attention qu'on donne pour l'ordinaire au médifant: nous nous plaignons à médire, & de plus nous sommes presqu'assés de plaire par cette voie. Un Ancien a dit, que la détraction étoit la felicité des oreilles, & en effet il n'est rien qu'on écoute plus-volontiers. Les bons croient qu'ils y trouvent l'éloge de leur probité, & les méchans des exemples qui autorisent leurs déreglemens, ou du

moins qui en diminuënt la honte, & ainsi l'envie qu'on a de se faire écouter, & de se rendre agréable, fait qu'on s'engage aisément, à debiter les nouvelles les plus-scandalieuses, & à reveler les crimes les plus-secrets. C'est la raison qu'en rend saint Paulin en l'une de ses Epîtres. *Hoc ideò malum celebre, idcirco in multis fervet hoc vitium, quia penè ab omnibus libenter auditur.* On entend volontiers les médisans, & c'est cela-même qui leur donne la pensée & la hardiesse de médire. Nous sommes obligez de corriger charitablement nos freres, lorsqu'ils oublient leur devoir; l'Evangile y est exprez. Cependant peu de Chrétiens s'aquittent de cette obligation, d'où vient cela, ce n'est pas que d'ailleurs on y ait moins d'inclination qu'à médire, mais c'est que la correction choque presque toujous ceux à qui elle s'adresse. On ne se hâte gueres de parler à qui écoute avec chagrin; dit saint Ierôme, on ne jette point un trait contre une pierre, parce qu'elle le repousseroit contre la main qui l'auroit lancé. Ainsi si l'on étoit aussi assûré de nous déplaire, en nous rapportant les fautes d'autrui, qu'on est certain de nous mortifier en nous mettant devant les yeux nos propres défauts, ils se feroit aussi peu de médisance, que de corrections fraternelles. Mais au contraire on est assûré, que du moment qu'on entamera une histoire médisante, tout le monde se réveillera que la compagnie applaudira aux endroits les plus-fâcheux; on nous en saura d'autant plus de gré que la chose sera plus-recente, & par consequent moins publique;

Pour résister à cette tentation, il faut avoir de la force d'esprit, il faut avoir une vertu meure & solide, mais outre cela il faut être attentif à soi-même & toujours en garde contre ce desir de plaire, qui seduit souvent les plus-réservés.

Que si à la fragilité de nôtre langue, au plaisir que nous avons de détracter, au plaisir qu'y prennent ceux qui nous entendent, vous ajoutez encore l'exemple de ceux que nous entendons nous-mêmes tous les jours, vous m'avoûerez que de tous les vices la detraction est celui dont il est plus-difficile de se défendre. Tout le monde fait combien le mauvais exemple a de force pour nous corrompre, quelque horreur qu'on ait du peché, on s'apprivoise enfin avec lui, à force de le voir commettre, sur tout lorsqu'il est devenu si commun, qu'il semble être devenu même permis, on rougit d'abor des desordres des vicieux, & puis on a honte de ne les imiter pas, à moins d'une vigilance extrême, comment peut-on aujourd'hui s'épécher de détracter? est-il encore quelqu'un qui ne soit pas infecté de ce vice? est-il quelque compagnie d'où il soit banni? Que dis-je banni, en est-il quelque où il ne regne, où il n'exerce une cruelle tyrannie? Il faut ou se condamner au silence, ou parler de ce dont tout le monde parle; or presque tout le monde parle des défauts d'autrui; les villes sont remplies de personnes oisives, qui se font non-seulement un plaisir, mais encore une occupation de la médifance, qui ne font autre chose, que d'aller de quartier en quartier ramassant, & répandant les mauvais

bruits, & qui ont toujours quelque nouvelle avânture à debiter. Un conte en attire un autre, on en fait, on en dit de toutes fortes de gens. Voila sur quoi roulent la plûpart des entretiens; on n'est spirituel, on n'est agréable que sur ces matières, & l'on est tellement defaccoutumé de parler de toute autre chose. Que si par hazard ou par l'adresse d'une personne vertueuse; la conversation tourne sur un sujet plus innocent, dez-lors on n'a plus rien à dire, il semble qu'on ait lié toutes les langues & étouffé tous les esprits.

Vous me dirés qu'on peut s'éloigner de ces compagnies; & ne hanter que des gens de bien. C'est bien le plus sûr sans doute, & je ne crois pas qu'on puisse autrement se garantir du mal dont je parle; mais quoi-que par cette retraite on se sauve du grand nombre de perils; neanmoins on n'est pas encore tout-à-fait hors de danger. Ce que je vai dire est étrange, mais il n'est cependant que trop veritable. La médifance ne regne pas seulement dans le monde le plus corrompu, il est peu de personnes, je dis-même de celles qui font profession de piété, qui en soient tout-à-fait exemptes. C'est pour cela que le grand Evêque de Nole, dit qu'on peut appeller ce vice, le dernier piège de Lucifer; *Extremum diaboli laqueum*. Parce qu'après avoir évité presque tous les autres, on vient souvent donner encore dans celui-ci. On se gardera peut-être de publier une infamie secrete, & beaucoup plus encore d'imposer une calomnie; mais il est des médifances de plus d'une sorte. On médit en im-

putant faussement un crime à une personne innocente ; on médit encore en disant comme une chose assurée , ce que l'on n'a appris que par un bruit confus & incertain , on médit en révélant un péché secret , on médit encore en communiquant à d'autres , ce qu'on nous a déjà révélé. C'est une détraction que de rendre tout-à-fait publique une histoire , qui n'est encore sentie que de très-peu de personnes. C'est une autre détraction que d'en faire confidence à une seule personne , à moins qu'il n'y ait de la nécessité ou quelque grande raison. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté , on peut encore pecher en la rapportant avec exagération , en ajoutant encore des particularitez qui étoient inconnues , & qui la rendent plus-criminelle , en retranchant des circonstances , qui l'adouciroient , & qui en diminueroient la honte. De plus on peut quelquefois donner de fort mauvais jours à des actions , qui au dehors paroissent bonnes , & pour lors soit que nos soupçons soient téméraires , ou qu'ils aient quelque fondement , c'est détracter que d'en faire part aux autres. C'est détracter de nier qu'un autre ait les bonnes qualitez , qu'on lui attribue , de parler de ces mêmes qualitez avec moins d'estime qu'on n'en a communement , de les taire en certaines rencontres , de les louer froidement , & d'une manière qui fasse connoître qu'on est peu persuadé de ce qu'on dit. Dites moi , Chrétienne Compagnie , est-il beaucoup de personnes , je dis même de celles , qui se piquent de vivre chrétiennement , qui ne tombent quelquefois , qui

ne tombent même souvent en quelcun de ces défauts ?

Je ne parle point ici des illusions des faux dévots, lesquels deceûs par leur amour propre, déchirent sans pitié tout ce qui s'oppose à leurs desseins, croiant sacrifier à Dieu tout ce qu'ils immolent tantôt à leur vengeance, tantôt à leur jalousie. Je ne parle pas non plus de ces hipocrites, qui sont d'autant plus à craindre qu'ils détractent avec plus d'art & de circonspection. Vous verrez des gens, dit le dévot saint Bernard, lesquels après avoir poussé de profonds soupirs, baissant les yeux, & couvrant leur visage d'une tristesse apparente, commencent d'une voix pitoyable & comme à regret un discours médisant & empoisonné. I'en suis au desespoir, dira l'un, car c'est une personne, pour qui j'ai de l'amitié; je n'ai rien oublié pour le porter à prendre une autre conduite, mais j'y ai perdu mon tems & ma peine. Il y a long-tems, dit un autre, que je suis averti de ce que je vais vous apprendre, il n'a pas tenu à moi, que la chose ne fust ensevelie dans un éternel oubli; mais puisqu'un autre a parlé, ce seroit en vain que je me taisois, je le dis avec douleur, c'est la verité, qu'il a commis cette faute. C'est grand dommage poursuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualitez; mais que sert-il de feindre, il est sans excuse en ce point.

Que cela est déplorable, Messieurs, que des personnes d'ailleurs vertueuses & bien intentionnées, se laissent ainsi surprendre à l'attrait de la

330 *Sermon soixante-dix-huitième,*  
nature, & aux artifices du demon ! Que nous-  
fert-il d'être innocens & reglez dans nôtre vie, si  
par la manie, si par la fureur de détracter nous  
nous rendons propres en quelque sorte les pechez  
& les déreglemens des autres ? Vous êtes si ré-  
servé à l'égard du bien d'autrui, vous ne voudriez  
pas qu'il en fust entré un double dans vôtre mai-  
son, mais en vain aurez-vous épargné l'or &  
l'argent, si vous avez ravi l'honneur & la répu-  
tation, qui est le plus-grand de tous les biens.  
Quel sera le fruit de vos veilles, & de vos jeû-  
nes, dit saint Jean Crisostôme, si vôtre langue  
est ivre du sang de vos freres, si vous vous re-  
paillez de leur chair, comme vous le faites en  
médifant ? Je ne dis point que c'est une foiblesse  
tout-à-fait honteuse, de ne pouvoir supporter l'é-  
clat du merite & de la vertu, que c'est une lâche-  
té & une cruauté indigne d'un homme, de se  
plaître à percer les autres hommes, ou à aggran-  
dir les plaies qu'on leur a faites ; je ne parle  
point du défaut d'humilité, dont ce vice est une  
preuve infallible. Mais où est vôtre charité,  
Ame Chrétienne ! où est cette vertu si aimable,  
& si chere à **IEsus-CHRIST**, cette vertu si re-  
commandée dans l'Évangile, pratiquée avec tant  
de soin par les Apôtres & par les premiers fide-  
les, & qui a toujours été le véritable & l'unique  
caractere des enfans de Dieu.

Tandis que vous vous plaisez à la médifance,  
pouvez-vous dire que vous aïez même l'ombre  
de cette belle vertu ? *Universa delicta operit chari-  
tas*, dit le Sage. La charité tâche de couvrir les



pechez de ceux qu'elle aime, & comme elle aime tout le monde, elle voudroit pouvoir abolir la memoire de tous les pechez, on ne fauroit parler d'un fi méchant homme, qu'elle ne prenne fôn parti, & qu'elle n'ait toujourns quelque chose à dire en fa défence. Elle exaggere la mauvaife foi des médifans, elle s'étend fur leur malignité, qui prend souvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaittes. Elle cite les exemples des innocens accablez par la calomnie. Elle trouve de la contradiction à ce qu'on public de la personne qu'on veut diffamer, elle y trouve de l'impossibilité; elle en appelle à ses actions passées, elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle fait d'ailleurs, pour affoiblir la détraction, & lui ôter, s'il est possible, toute créance; Que si la chose est trop évidente pour être niée, elle tâche au moins de sauver les intentions, elle tâche de diminuër la faute, en disant tantôt qu'il y a eû de l'ignorance & de la surprise, tantôt que la tentation a été pressante, que c'est peut-être la première fois qu'il a failli, que les plus-grands Saints sont tombez, que tout autre auroit été bien embarrassé en une pareille conjoncture. *Univerfa delicta operit charitas.* Cependant on voit qu'elle souffre, qu'elle est blessée jusqu'au cœur, qu'elle est mortifiée de ne pouvoir vaincre la médifance, de-sorte que si l'on n'est pas persuadé par ses raisons, on est du moins touché de sa peine, on feint par pitié qu'on se rend à elle, on se tait pour ne l'affliger pas davantage.

Voila comment c'est qu'en use la charité, cette

332 *Sermon soixante-dix-huitième,*  
incomparable vertu, sans laquelle toute autre  
vertu est inutile, mais le moyen de l'imiter dans  
un siècle, où l'on en voit si peu d'exemples, en  
un siècle où tous les mauvais Chrétiens, & quel-  
quefois même ceux qui passent pour assez bons,  
nous donnent des exemples tout contraires. Cela  
se peut-il faire à moins d'un grand soin, &  
de beaucoup d'application. Toutefois il faut en  
venir à bout avec le secours du ciel, parce que si  
nous ne surmontons pas les difficultez, qu'il y a à  
éviter la détraction, nous en trouverons de beau-  
coup plus-grandes à la réparer. C'est ma secon-  
de partie, où je dois vous prouver qu'il est aussi  
difficile de réparer la détraction, que je vous ai  
montré qu'il est aisé de la commettre.

2. p.  
Il n'est point de Chrétien si peu instruit de ses  
devoirs, qui ne sache que la médifance demande  
une réparation entière du mal qu'on a fait en  
détractant. Ce n'est pas assez d'avoir dit au Con-  
fesseur qu'on a fait passer ce Marchand pour un  
fourbe, & cette fille ou cette femme pour une  
coquette, il faut leur rendre l'honneur que vous  
leur avez ravi. De plus, si la détraction leur a  
attiré quelque perte temporelle, comme il se  
peut faire qu'elle aura nuit au Marchand dans  
son trafic, & empêché l'établissement de la De-  
moiselle, vous êtes obligez de réparer ce doma-  
ge. Enfin comme il arrive très-souvent que la  
médifance vient jusqu'aux oreilles de la person-  
ne intéressée, qu'elle s'en tient offensée, en un  
point que rien ne paroît capable de la satisfaire,  
Dieu vous comble de sa sur peine de ne rentrez ja-

mais dans fa grace , d'aller chercher vôtre frere, de n'oublier rien pour l'appaiser , & pour vous reconcilier avec lui. Que d'embaras , que d'inquiétudes vous va cauter cette parole qui a été fi rôte ditte , que vous aurez de peine à bien rétablir ce qu'elle a gasté ! Que de difficultez à vaincre & hors de vous-même & dans vous-même, avant que vous aïez remis toutes choses au même état où elles étoient auparavant ?

Hors de vous-même , comment détruirez-vous dans l'esprit de ceux qui vous ont ouïs , la créance où ils font que vous leur avez dit la verité ? Et quand vous en viendriez à bout , vous n'êtes pas encore hors d'affaire , vôtre médifance a bien fait du chemin , depuis qu'elle est sortie de vôtre bouche , elle a passé de vos amis à des gens que vous ne connoiffez pas , & de ceux-ci encore à d'autres , il faut s'informer quelles font les autres personnes, il faut les chercher , & faire en sorte en vous retractant , qu'ils cessent tous de croire ce qu'ils ont crû sur vôtre rapport. Il est mal-aifé de parler à tant de personnes , il est encore plus-difficile de les détromper. Je dis bien davantage , quand on feroit une rétractation publique , & qu'on feroit assez heureux, pour détruire entièrement la mauvaise opinion , qu'on avoit conceûe de vôtre frere , je dis que vous ne repareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit , a une certaine fleur que la médifance lui ôte , & que la rétractation ne feroit lui rendre. Du moment qu'une personne a

234 *Sermon soixante-dix-huitième*,  
été soupçonnée de n'être pas honnête, ou d'être infidelle, quelque soin qu'on prenne de la justifier, quoi-qu'on vienne à bout de persuader tout le monde de son innocence, il reste toujours dans les esprits je ne sai quelle impression, qui fait qu'on la considère moins qu'auparavant, sa vertu ne brille plus avec tout son éclat, il en est comme de ces étoffes qu'on peut laver après qu'elles ont été salies, on leur redonne, à la vérité, leur première blancheur, mais non pas leur premier lustre. C'est pour cela que dans le monde on fait une grande distinction entre une personne de qui on n'a jamais médit, & une autre de qui on a mal parlé quelquefois, quoi-que toujours faussement, il semble que du moment qu'on a eû le mal-heur d'être accusé, on ne peut être entièrement sans reproche.

Davantage il arrive souvent qu'on a si bien marqué toutes les circonstances des actions, qu'on en a donné de si bonnes preuves, qu'on a pour son mal-heur tant de credit & d'autorité sur les esprits, que ce seroit une raillerie de vouloir se retracter, la chose n'est plus en nôtre pouvoir. Je sai que lors que l'impossibilité est effective on est dispensé de le faire. Mais les Docteurs disent, qu'on est obligé en louant la personne en d'autres rencontres, de lui rendre à peu près autant d'honneur qu'on lui en avoit ravi, que si cela même ne se peut faire, d'autres Théologiens veulent qu'on tâché de remplacer par quelqu'autre sorte de bien, celui qu'on leur a ôté, que l'on dône de l'argent ou qu'on rende des

services selon les personnes , & à proportion du mal qu'on a fait en la réputation. Cela vous paroît-il aisé , Messieurs, par quelles louanges, par quelle somme d'argent , ou par quels services réparerez-vous la réputation d'honnête femme, que vous avez ôtée à votre ennemie, celle de Juge desintéressé dont vous avez dépoüillé ce Magistrat , celle de serviteur zélé & fidelle que vous avez fait perdre à ce domestique ?

En deuxième lieu , ce n'est pas une chose aisée de guerir la plaie que vous avez faite au cœur de la personne intéressée , vous l'avez frappée dans l'endroit le plus-sensible , il aura bien de la peine à revenir de l'aversion , qu'il a conceüe pour vous depuis cette injure. Il me semble qu'on pardonne plus-volontiers tout le reste , une parole est bien-tôt dite , il n'est rien de plus-léger, dit le Docteur dévot , mais cependant elle ne fait pas de légères blessures , elle entre dans l'esprit sans peine , mais elle n'en sort pas avec la même facilité. *Levis quidem res sermo , quia leviter volat , sed graviter vulnerat , transit sed non leviter urit , leviter penetrat animum, non leviter exit.* Que ferez-vous pour le fléchir , pour le porter à oublier l'injustice que vous lui avez faite , vous êtes obligé de lui faire toutes les soumissions, que vous jugerez capables de desarmer sa colère.

Et quand pour tout cela vous trouveriez au déors toutes les facilitez imaginables , le pourriez-vous faire sans rendre mille & mille combats intérieurs contre toutes vos passions , contre

tous les sentimens de la nature ? Car enfin je ne saurois rétablir l'honneur de cét homme , que je n'expose le mien , il faut aller avouër que je suis un menteur , un malin , un envieux , ou tout au moins un imprudent & un étourdi : Vous direz peut-être, que cét aveü bien-loin de décrier celui qui le fait , lui attire au contraire beaucoup de gloire , qu'on louëra cette action comme une action fort chrétienne, vous avez raison ; mais je craindrois que cette veüe n'en rebuttast plusieurs , bien-loin de les encourager. Ce sera peut-être pour cela-même qu'on aura honte de se dire , on apprèndera de passer pour dévot & pour scrupuleux , d'apprêter à rire aux libertins. Mais une preuve bien convainquante , qu'il est difficile de se retracter, quand on a médit , c'est que quoi-qu'il n'y ait rien au monde de plus-frequent que les médisances , il n'y a pourtant rien de plus-rare que les rétractations. Qui de nous, Messieurs , n'a oüï mille fois detracter de son prochain ? Combien de fois est-on revenu à nous pour se retracter. Si la chose étoit facile , l'obligation en étant indispensable ne s'en acquitteroit-on point plus-souvent qu'on ne fait pas ? D'où vient qu'on aime-mieux demeurer dans la disgrâce de Dieu , & s'exposer à perdre le Paradis , que de se rétablir par cette voie ? Je veux croire que quand vous seriez tombé en une semblable faute , vous prendriez un meilleur parti que celui-là. Je ne doute point que plutôt que de hazarder vôtre salut , vous ne surmontassiez toutes les difficultez qui s'opposent à la rétractation,

qu'il

qu'il n'y auroit point de confufion à fouffrir , que vous ne fufliez tout preft d'effuier. Mais vous m'avoûërez que médire dans cette efpérance ce feroit s'expofer à une tentation que nul homme ne peut s'affêûrer de vaincre , ce feroit fe préparer pour toute la vie , & fur tout pour l'heure de la mort , une matiere de trouble & d'inquiétude.

Combien feroit-il plus-fêûr de veïller fur fa langue , de telle forte qu'il ne vous échappât jamais de médifance ? Cela n'eft nullement impoffible , mais fi vous avez envie d'obtenir cela de vous-même , il faut néceffairement fuivre le confeil , que je m'en vais vous donner. Ce n'eft pas affez d'éviter les difcours qui bleffent tout vifiblement la juftice , & qui font des plaïes mortelles à la réputation. Il faut s'interdire une fois pour tout , toutes fortes d'entrétiens , toutes fortes de paroles , dont la charité peut-être choquée le moins du monde , quand même elles n'engageroient à nulle réparation. Quiconque fe donne la liberté de dire le mal qu'il fait de quelqu'autre , quoi-que ce ne foit qu'un petit mal , quiconque parle volontiers des défauts d'autrui , quoi-que connus de tout le monde , celui là tombera infailliblement dans de veritables médifances. Il a beau dire qu'il ne permettra jamais à fa langue d'aller plus-loin , il ne connoît ni la force , ni la corruption de la nature ; il fe jouë avec un Lion dont il ne fera pas toûjours le maître , un Lion qu'il ne pourra pas empêcher de donner de tems-en-tems quelque coup de

dent ou de patte, & qui après avoir été d'abord ail. z souple, se déchaînera enfin, & remplira tout de meurtres & de carnage. Je veux dire, Messieurs, que les petites fautes qu'on se pardonne en cette matière, ne laissent pas de fortifier la mauvaise inclination, & de former une habitude de médisance, qu'il est comme impossible de retenir dans les bornes, qu'on s'étoit d'abord prescrites.

Ajoutez à cela, que parmi les détractions mêmes légères, il est mal-aisé que soit par ignorance, soit par inconsideration, il n'en échappe de très-importantes, elles ne seront pas mortelles à cause du défaut de réflexion, mais on ne laissera pas d'être obligé à réparer le dommage qu'elles auront fait, tout de même qu'on est obligé de restituer le bien d'autrui, quand on reconnoît qu'il ne nous appartient pas, quoique d'abord on l'eust pris de bonne-foi, & qu'on n'eust pas péché en le retenant.

C'est pourquoy si vous voulez entretenir un grand calme dans votre cœur, si vous avez envie de le conserver dans une pureté, dans un grand éloignement de tout ce qui peut vous se parer de votre Dieu : Je vous conseille, Messieurs, que sans examiner si la chose est léger ou importante, s'il y aura péché mortel ou seulement veniel, si même il y aura du péché, ou s'il n'y en aura pas, vous fassiez une résolution ferme & inviolable de ne parler jamais mal de qui que ce soit. Je ne le fais pas, me direz vous, ni par haine, ni par jalousie, & qu

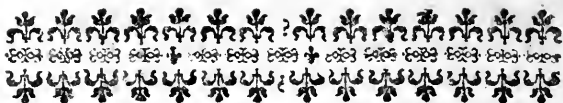


m'importe quel motif vous engage à détracter ; si vôtre médifance m'ôte l'honneur & la réputation ? Le n'en ai parlé qu'à une feule perfonne ; c'est toujous autant de perdu pour moi , quel droit aviez-vous de me décrier auprès de cette perfonne-là ? Mais c'est un homme fage & difcret , c'est encore pis , j'aimerois-mieux avoir perdu l'eftime de cent autres , que celle d'un homme de ce caractère. Je n'ai pas tout-à fait affêuré la chofe , on ne laiffera pas de la tenir pour certaine. Vous favez que le monde eft étrangement porté à croire le mal , en tout cas , vous m'avez rendu fufpect , & l'on fait affez que cela ne manque jamais de nuire beaucoup. Mais fi je n'ai nommé perfonne ? Si vous n'avez nommé perfonne , on aura fait cent jugemens téméraires , on aura foupçonné plufieurs perfonnes fort innocentes. Vous avez dit en général que c'étoit un Prêtre , un Religieux , on en fera moins d'état de tous les Religieux , & de tous les Prêtres. C'est un crime tout public que celui que je vous apprens , je le crois , mais enfin le fcandale n'étoit pas encore venu jufqu'à moi , pourquoi faut-il que ce foit vous qui me cômuniquez cette pefte , qui n'a déjà fait que trop de ravage ? Vous le favez déjà , me dittes-vous , cela peut-être , mais pourquoi m'en faites-vous reffouvenir , s'il y a du mérite à rappeler dans la mémoire des hommes les miftères de **JESUS-CHRIST** , & les autres chofes qui les édifient , croiez-vous qu'il n'y ait point de peché à leur remettre devant les yeux , ce qui les a déjà fcandalifé ?

*Pone Domine custodiam ori meo, & ostium circumstantiæ labiis meis, & non declines cor meum in verba malitiæ.* Mettez donc, ô mon Dieu, mettez sur mes levres comme un corps de garde, pour arrêter tout ce que vous m'ordonnerez de retenir dans le cœur. Que la prudence & la circonspection servent de porte à ma bouche, pour la fermer à tous les discours qui approchent tant soit peu de la médifance. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous louer, & pour porter les autres à vous benir avec moi, faites, s'il est possible, qu'elle ne se délie jamais que pour cet usage; quoi cette langue que vous fantifiez si souvent par les sacrez atouchemens de vôtre Corps adorable, par ce mistère de vôtre amour, seroit-elle donc profanée par des discours contraires à la charité? Non Seigneur, vous ne le permettrez pas, & de mon côté je n'oublierai rien, pour m'empêcher de tomber dans ce désordre. Je ne vous offense déjà que trop par mes pensées, dont je ne suis pas toujours le maître, mais puisque je puis prendre sur ma langue un pouvoir entier & absolu, deust-elle garder un perpetuel silence, je l'observerai avec tant de soin, qu'elle ne proferera jamais de paroles qui ne soient pour vôtre gloire, soit à adoucir les peines des affligez, réunir les esprits où regne la division, ou à instruire ceux qui ne vous connoissent pas assez. O mon Dieu, à entretenir tout le monde de vôtre grandeur & de vôtre miséricorde, allumer vôtre amour dans tous les cœurs, vous louer, vous benir, vous

glorifier. Voila deormais à quoi je consacre  
ma langue & tous mes discours : Ouy mon  
Dieu ! ou je parlerai à vous , ou je parlerai  
de vous , ou je me tairai pour l'amour de vous,  
afin que je puisse un jour mêler mes loüanges  
avec vos élus dans la gloire , où nous conduite  
le Pere, le Fils, & le Saint Esprit.





# ORAISON FVNEBRE

DE TRES-NOBLE  
ET TRES-VERTUEUSE DAME  
FRANCOISE MAGDELAINE

DE

# NERESTANG,

# ABBESSE

DU MONASTERE ROIAL  
DE LA

# BENISSON-DIEU,

*Decedée le 21. May, 1675.*

*Nolite flere super me , sed super vos ipsas  
flete.*

*Ne pleurez pas sur moi , mais pleurez sur  
vous. Luc 23.*

**M**ESSIEURS, voici le quarantième  
jour que nous ne cessons de pleurer la  
vertueuse & l'incomparable Dame FRANÇOISE

MAGDELAINE DE NERESTANG, la plus-illustre, la plus-sage, j'ose même dire la plus-sainte Abbessé qui ait gouverné cette Royale Maison : On n'a jamais rien veü de si triste que la fatale nuit qui nous l'enleva ; ses dernières paroles faillirent à faire étouffer de douleur tous ceux, qui furent témoins de son agonie ; elle n'eût pas plutôt expiré que tout ce Monastere retentit de pleurs, & parut changé en un moment en une affreuse solitude, & le son lugubre des cloches qui rendit publique un moment après, la nouvelle de sa mort porta la desolation dans tous les lieux, d'où il peust être entendu.

Je ne parlerois pas de ses funeraillies, si la plupart de ceux qui sont ici n'avoient été présens à cette ceremonie, car quelle éloquence pourroit bien exprimer un si grand deuil ? On ne pouvoit distinguer ni ses vassaux de ceux qui ne l'étoient pas, ni ses domestiques des étrangers, ni les parents de ceux qui ne lui étoient rien ; tout le monde pleuroit, tout le monde s'affligeoit, comme si chacun eust perdu sa sœur, ou sa mere. Les pauvres qui s'y trouverent en grand nombre remplissoient cette Eglise de cris pitoiables, durant l'Office Divin on ne put entendre d'autre voix que celle de ses mal-heureux. Ces pauvres Dames qui étoient obligées de chanter malgré la douleur, dont elles avoient le cœur serré, ne pouvoient arracher de leur poitrine que des tons sourds, & des paroles à demi formées, encore furent-elles contraintes plusieurs fois d'interrompre leur chant pour donner passage à des sa-

glots, qu'elles ne pouvoient plus retenir, il n'y eût pas jusqu'aux vêtemens sacrez, jusqu'aux linges qui servent aux Mistères de l'Autel, qui ne fussent mouillez des larmes des Prêtres. Ceux de qui l'on pouvoit attendre quelque consolation étoient eux-mêmes inconsolables, il n'y eût personne qui ne crust avoir perdu beaucoup en cette mort, personne qui ne crust y avoir perdu plus que tous les autres.

Cette douleur si amere, & si générale n'est pas encore appaisée, & je ne viens pas ici pour la combattre, elle est un espee d'éloge bien plus-glorieux à la memoire de Madame de Nerefang, que celui que vous attendez de moi, & d'ailleurs elle me paroît si juste que je ne pourrois la condamner sans dementir mes plus-veritables sentimens. Pleurez donc, Mesdames, ouï vous avcz raison de le faire; le Seigneur vous a ôté une grande Superieure, une Superieure éclairée, vigilante, pleine de zele; pleine de moderation & de tendresse pour vous; une Superieure que vous aviez d'autant plus de sujet d'aimer, que si toutes les apparences ne trompent, elle étoit extrêmement chérie de Dieu. Pleurez Messieurs, vous qui perdez en sa personne non-seulement une très-bonne parante, mais encore un des plus-beaux ornemens de vôtre illustre maison. Pauvres affligez, pauvres malades je vous pardonne jusqu'à vôtre desespoir, vôtre bonne Mere est dans le tombeau, vous voila privez de celle en qui vous mettiez toute vôtre esperance après Dieu, & qui dans vos plus pressantes nécessitez

vous étoit une ressource infailible. Et vous tous  
ses bons sujets ou trouverez-vous une Maîtresse  
plus-équitable , & qui ait plus à cœur vos veri-  
tables interets. Moi-même, Chrétiens Audi-  
teurs , & tous ceux de nôtre compagnie nous  
avons peut-être encore plus de raison de nous af-  
fliger. La plûpart des gens savent quels étoient  
à nôtre égar les sentimens de cette vertueuse  
Dame , elle n'avoit que trop d'estime , & trop de  
bonté pour nous , & nous sommes obligez de  
reconnoître que nous n'eumes jamais ni une pro-  
tectrice plus-zelée , ni une plus-généreuse bien-  
faitrice. Pleurons donc, Chrétienne Compagnie,  
pleurons à la bonne heure, puisque nous en avons  
tant de sujets, mais souvenons-nous, que c'est sur  
nous qu'il faut pleurer , & nullement sur nôtre  
illustre Defunte. Il me semble que c'est elle-mê-  
me qui nous donne cét avis ; réservez vos larmes  
pour vous-mêmes , je ne veux point avoir de  
part à vôtre ducil , je ne suis point un objet de  
compassion , *Nolite flere super me , sed super vos  
ipsas flete.* En effet, Messieurs , on n'est gueres à  
plaindre , quand après de longues & de penibles  
recherches, on a enfin trouvé tout ce qu'on cher-  
choit. Or je veux vous faire voir aujourd'hui,  
que la mort a procuré cét avantage à celle dont  
nous honorons ici la memoire, la mort l'a mise  
en possession de Dieu, bien loin d'avoir lieu d'en  
douter , j'en rapporterai tantôt des témoignages  
qui sont peut-être divins , & par consequent in-  
contestables , la mort l'a donc mise en possession  
de Dieu , & je m'en vais vous faire voir dans

les deux parties de ce discours, que c'est ce qu'elle a cherché durant tout le cours de sa vie & que c'est l'unique chose qu'elle a cherché. Elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu voilà tout son panegyrique. Saintes Ames, c'est à vous principalement à juger de mon entreprise, vous savez si pour une Dame Chrétienne & Religieuse il est possible d'imaginer un éloge plus magnifique que celui-là, & vous verrez par ce que je m'en vais dire, que jamais personne ne l'a mieux mérité que nôtre Abbessé.

Quelque établie que soit la coûtume de commencer l'éloge des personnes de qualité par celui de leurs Ancêtres, toutefois aiant à parler d'une fille consacrée à Dieu, & d'une fille aussi sainte que l'a été Madame de Nereftang, je n'ai pas crû qu'il fust de la bien-séance de me rendre à cet usage. S'il y a quelque gloire dans la Defunte d'être née dans une famille des plus illustres du Roïaume; c'est parce qu'elle a comté pour rien cet honneur, c'est parce qu'elle l'a même considéré comme une disgrâce, & qu'elle a souvent témoigné à ses confidentes, qu'elle se seroit estimée heureuse, si Dieu l'avoit fait naître bergere.

Je ne crains pas même que ceux d'entre-vous, Messieurs, qui auroient plus d'intérêt à voir publier les avantages de la Maison de Nereftang soient choquez de mon silence sur ce point; au contraire comme j'ai beaucoup de choses à dire; je leur ferois tort, si je perdois une partie du tems à raconter les actions de leurs Peres, desquelles



tout le monde est si bien instruit ; au lieu de mettre au jour des vertus que leur sainte Parente a pris tant de soin de cacher à tout le monde.

Vôtre Nom , Messieurs , est assez connu dans toute l'Europe , la France a peu de sujets , elle a même peu d'ennemis qui ignorent la valeur de vos Aïeux , tout le monde fait & les grands services qu'ils ont rendus à l'Etat, & les récompenses honorables qu'ils en ont receûës. Tous les livres parleront toujourns des Mestres de Camp ; des Maréchaux de Camp, des Capitaines des Gardes, des Gouverneurs de Provinces , des Grands-Mâitres de Saint Lazare que vous comtez dans vôtre Famille, les grandes preuves de fidelité, de courage & de conduite qu'ils ont données en tant de rencontres , font un trop bel ornement pour nos Annales, pour n'y être pas inserées, & quand l'Histoire seroit muette sur leur piété, les Monasteres qu'ils ont fait bâtir , cette Roïale Maison qui ne leur est gueres moins obligée qu'aux Rois-mêmes , qui l'ont fondée rendront un témoignage éternel au zele qu'ils ont eû pour l'honneur de Dieu.

Il n'est pas de même des éminentes vertus de celle que nous pleurons , si je n'en instruisois le public , elles demeureroient ensevelies dans la solitude où elle a passé ses jours. On fait à quel prix elle a cheri sa clôtüre. Helas vous vivriez peut-être encore , grande Abbessë ! vous seriez encore l'appui, l'ornement, la joïe de cette Maison, si vous n'aviez mieux-aimé mourir que d'en sortir pour changer d'air. Ainsi, Mesdames ,

toute sa vie sa vertu a été comme renfermée dans l'enceinte de vos murailles ; de-plus comme elle étoit très-interieure, j'ose dire qu'elle n'a pas même été connue des personnes avec qui elle vivoit. La plus-grande peine en cette occasion a été de percer les voiles dont son humilité avoit pris soin de la couvrir. Il a fallu consulter les Directeurs, il a fallu recourir aux conjectures, il a fallu deviner ; pour ainsi dire, sa sainteté, mais enfin je me suis convaincu si parfaitement qu'elle a toujours cherché Dieu ; qu'elle n'a jamais cherché que Dieu, que j'espère pouvoir encore vous en convaincre. Elle a cherché Dieu, Mesdames, ce qui me fait croire qu'infailiblement elle l'a trouvé, c'est qu'elle a commencé de bonne heure à le chercher, qu'elle l'a cherché avec ardeur, qu'elle l'a cherché avec constance.

Je ne prétens pas faire passer pour l'effet d'une vertu avancée, la retraite qu'elle fit en ce Monastere en un âge, où elle ne pouvoit connoître encore ni la Religion, ni le monde, je l'attribue uniquement à la providence de Dieu, lequel préparoit dès-lors cette belle Ame à une grande pureté. Le Seigneur se hâta de la retirer de ce monde corrompu, où il est si mal-aisé de se conserver dans l'innocence, il voulut qu'elle apprit à parler parmi des personnes, de qui elle pût en même-tems apprendre à vivre, parmi des personnes qui la portassent à lui donner son cœur, avant qu'aucune créature le lui pût ravir. En effet elle conceût d'abor un si grand desir d'imiter ces saintes filles, qu'il fallut user d'artifice pour

l'empêcher de pratiquer les plus rigoureuses observances de la Regle , encore rendoit-elle tous ces artifices inutiles par sa vigilance & par sa ferveur.

Le livre de l'Imitation de IESUS-CHRIST qui a été le livre de tant de Saints , a été jusqu'à la mort l'oracle de feu Madame , on peut dire que l'amour de la prière , lequel est si inseparable de l'amour de Dieu, a toujourns été sa plus-forte passion ; mais pourrez-vous bien croire que ces deux choses aient fait les délices de ses premières années ? qu'elle ait goûté les maximes de ce livre d'or, presque aussi-tôt qu'elle l'a pû lire ? qu'elle ait commencé à mediter en un tems , ou les autres savent à peine prier de bouche, dans sa plus-grande jeunesse on ne la trouvoit presque jamais, qu'elle n'eust ce petit livre d'une main , & de l'autre un horloge de sable, pour mesurer le tems de ses prières mentales. Ces deux choses partageoient déjà son cœur & ses occupations. Il semble que dès ce tems elle avoit compris ce mot de S. Bernard , cherchez Dieu & vous le trouverez, cherchez le par la lecture , & vous le trouverez par la méditation. *Querite lectione & invenietis meditatione.*

Lors qu'elle eût été reçeüe Novice , non-seulement elle continua de chercher Dieu , mais elle crût même l'avoir trouvé en la personne de sa Maîtresse , on ne peut imaginer une soumission ni plus-aveugle , ni plus-prompte que la sienne. On ne l'a jamais entenduë se plaindre du joug de l'obéissance , elle qui depuis étant

Abbesse trouvoit le faix de sa Charge si accablant. J'ai appris de celles qui étoient ses compagnes de Noviciat, qu'on n'avoit jamais rien apperçeu en elle qui fust digne de repréhension ; vous m'avez bien dit davantage, Mesdames, vous m'avez assuré qu'elle même ne voïoit jamais rien de repréensibile dans les autres, parceque toute jeune, toute Novice qu'elle étoit, on se comportoit en sa présence, on craignoit de commettre à ses yeux les plus-légeres irregularitez, on avoit deslors pour sa vertu le même respect qu'on eût pour son caractère, lors qu'elle fut Supérieure ; de sorte qu'on pouvoit la comparer à ces Chênes si célèbres dans l'antiquité païenne, qu'on adoroit dans les forêts long tems avant qu'on se fust avisé d'en faire les Statuës des Dieux, & de les placer sur les autels.

J'ai dit que ses Sœurs n'avoient jamais rien trouvé à redire en sa conduite, du tems même qu'elle étoit tout-à-fait jeune ; comme les yeux des Supérieures sont plus-perçans, Mesdames, ses Tantes croïoient avoir souvent des sujets de se plaindre d'elle, mais on ne se ressouvient pas qu'elles aïent jamais rien eü à lui reprocher que des excés de ferveur, elle ne se ménageoit en rien, elle n'avoit égar ni à son âge, ni à sa complexion, elle avoit eü dès ce tems-là des cruelles maladies ; c'étoit une santé déjà ruinée, elle ne laissoit pas de faire tout ce que faisoïent les plus-robustes, c'est-à-dire que non-seulement elle a commencé de bonne-heure à chercher Dieu, mais qu'elle a commencé de bonne-heure à le

chercher avec ardeur. Il ne faut donc pas s'étonner que dans la suite de sa vie, lors qu'elle a eû plus de lumières, elle ait été si soigneuse, si ardante dans ses recherches.

Nôtre Dieu est par tout, Chrétiens Auditeurs, aussi le cherchoit-elle en tout lieu & en toutes choses, par les réflexions continuelles qu'elle faisoit sur sa présence, & sur ses operations dans les créatures. Mais l'Evangile nous apprend que sur la terre il est plus-particulièrement dans l'Eucharistie, dans les pauvres, & au milieu de ceux qui sont assemblez en son Nom : C'est-là aussi que nôtre Abbessè l'a toujours cherché avec plus d'empressement; Pardonnez-moi, Mesdames, si je représente si mal cette merveilleuse ardeur, cette langueur amoureuse qui accompagnoit les actions & les paroles que je vai rapporter de vôtre Mere, quoi-que vous en aiez été témoins, vous n'avez confessé que vous-mêmes ne pouviez bien exprimer de si tendres mouvemens.

Vous savez peut-être, Messieurs, que ces Saintes Filles, passent presque toute leur vie devant le Saint Sacrement de l'Autel, elles y sont quelquefois depuis les deux heures du matin jusqu'à midi, & toujours chantant, ou répandant leur cœur par la méditation en la présence de leur Bien-aimé; après midi elles s'y rassemblent jusqu'à trois fois, outre l'office du soir elles font une seconde méditation après leurs Vêpres; ce seroit de quoi rebutter, de quoi accabler des esprits, en qui il resteroit quelque chose de l'esprit du monde. Feu Madame l'Abbessè étoit la pre-

mière au chœur pour tous ces saints exercices ; elle n'en sortoit qu'après les autres , encore l'office alloit-il toujours trop vîte à son gré ; elle ne cessoit d'exôrtter ces Dames à le chanter lentement , comme pour prolonger le plaisir qu'elle goûtoit à s'entretenir avec son bon Maître , tout cela ne pouvoit encore la satisfaire, dans les heures qui restoient entre les prières de l'après-dîné , elle venoit jusqu'à six fois adorer **J E S U S-CHRIST** caché dans ce tabernacle ; avant que d'aller recevoir une visite , elle ne manquoit jamais d'en venir rendre une au Fils de Dieu, pour lui demander la grace de sortir du parloir aussi pure qu'elle y feroit entrée , & pour se remplir auprès de lui de ce feu qu'elle répandoit en suite dans ses discours.

Que dirai-je de sa dévotion au saint sacrifice de la Messe , je ne sai si l'on en a jamais veû une plus-grande dans aucun Saint. Il y avoit long-tems qu'elle assistoit chaque jour à toutes celles qui se disoient en cette Eglise, & l'on y en a dit quelquefois jusqu'à vingt , rien n'étoit capable de lui faire interrompre cette pratique , les jours mêmes qu'elle avoit pris des remedes, si elle n'avoit assez de force pour marcher , il falloit qu'on l'y portast ; les Medecins ont souvent appréhendé que dans ce transport elle ne restast morte entre les bras de ses filles , ils ont essaié souvent de le lui faire appréhender à elle-même ; mais la mort étoit pour elle quelque chose de moins terrible que la privation d'un si grand bien. Quoi disoit-elle , voulez-vous m'ôter l'unique plaisir qui me  
reste

ceste dans la vie, voudriez-vous refuser ce soulagement aux maux extrêmes que vous n'ignorez pas que je souffre? Que dittes-vous de ces sentimens Ames tiédés? vous qui vous sentez fatiguez d'une Messe d'une demi-heure, est-il bien possible qu'à l'égar de ce mistère, vous aiez la même croiancé que cette vertueuse Dame.

Plust à Dieu, Messieurs, que la plûpart des Chrétiens se disposassent à la Communion, que la plûpart même des Prêtres se préparassent à offrir ce saint Sacrifice, avec autant de soin qu'elle se préparoit à y assister. Elle avoit pour cela un exercice particulier qui n'étoit de gueres moins de demi-heure, elle le faisoit quelquefois à son oratoire avant que de sortir de sa chambre: c'est là qu'elle recueilloit son esprit, & qu'elle congédioit toutes les pensées de la terre; c'est-là qu'elle se purifioit par mille actes interieurs; c'est-là enfin qu'elles les unissoit aux intentions de l'Eglise, & à celles de IESUS-CHRIST, lequel s'immole lui-même en ce Mistère. Peut-on chercher Dieu avec plus d'empressement, peut-on le chercher avec plus de soin, peut-on manquer de le trouver quand on le cherche de la sorte.

Messieurs, IESUS-CHRIST n'est pas seulement caché sous les foibles especes du pain & du vin, on le peut encore trouver dans les pauvres, mais hélas bien-loin de le chercher en leur personne, on le rebute bien souvent lorsqu'il se présente. Parlez-donc pauvres Malades, pauvres Veuves, pauvres Orphelins, pauvres Vicillards de quel-

que país que vous soïez , en quelque tems que vous vous soïez présenté , quelque necessité que vous aïez eüe , est-il un seul d'entre-vous qui puisse dire que feu Madame l'ait refusé une seule fois. Et vous Mesdames qui avez été chargées de la distribution de ses aumônes l'avez-vous trouvée quelquefois peu disposée à vous écouter, lorsque vous lui avez représenté les besoins des miserables.

Combien de fois vous a-t-elle commandé, & ce qui marque encore mieux le desir ardent qu'elle avoit d'être obéïe , combien de fois vous a-t-elle prié tendrement & au nom de Dieu de ne renvoyer personne , de ne donner , non seulement les choses grossières , mais encore les délicates & jusqu'aux précieuses plutôt que de souffrir que quelcun se retirast mal-content, comme elle cherchoit son Dieu en ces mal-heureux, il semble qu'elle appréendoit que **I E S U S-CHRIST** ne lui échapast en celui qui auroit été rejeté , *Date omnibus , ne cui non dederitis , ipse sit Cristus.* Ce mot est de saint Augustin , mais nous pouvons bien le mettre à la bouche de nôtre illustre Defunte , puisqu'elle l'avoit dans le cœur, donnez à tous, mes cheres Sœurs, de-peur que celui à qui vous ne donneriez pas ne soit **I E S U S-CHRIST**.

Ce même motif la faisoit passer encore bien plus avant , non-seulement elle donnoit à tous ceux qui demandoient , mais elle n'oublioit rien pour donner à tous ceux qui ne pouvoient pas , ou qui n'osoient pas demander ; jamais Dame ne fut plus-soigneuse , plus-vigilante pour faire



connoître, & pour faire exiger ses droits que celle-ci l'étoit pour découvrir, & pour soulager les miseres de ses vassaux, elle avoit des personnes qui l'en informoient exactement, elle s'informoit elle-même de son Chirurgien s'il y avoit des malades dans le pais, elle l'obligeoit à les aller voir, à lui rapporter en suite en quel état il les avoit trouvez; s'ils avoient de quoi se faire servir en leur maladie, de quels secours ils pouvoient avoir besoin: elle n'avoit pas plutôt appris leurs nécessitez que touchée en même-tems de deux mouvemens bien contraires de compassion pour leurs maux, & de joie pour l'occasion qu'elle avoit de pratiquer la charité, elle envoïoit sur l'heure tout ce qu'elle jugeoit capable de leur donner du soulagement.

Mais ce qui fait bien voir que c'étoit en effet **JESUS-CHRIST** qu'elle cherchoit dans les pauvres, c'est qu'elle n'oublioit rien pour faire que **JESUS-CHRIST** fust en eux, & avec eux, lorsque sa santé lui permettoit de faire l'aumône par elle-même elle l'accompagnoit toujourns d'une instruction, ou d'une exôrtation courte & fervente; quand elle la donnoit par d'autres mains, ceux qu'elle emploïoit pour cela étoient toujourns chargez de quelque bon mot, de quelque conseil important qu'elle vouloit qu'on donnast de sa part à tous ceux qu'elle assistoit. Allez, disoit-elle, faites bien comprendre à ces pauvres gens que c'est Dieu qui les visite, dittes-leurs qu'ils se soumettent à la volonté de Dieu, qu'ils se rendront leurs maux utiles par la patience. Dittes à

cét autre qu'il se confesse au plûtôt, qu'il se mette bien avec Dieu, qu'il se garde de l'offencer; à cette famille qu'ils aient soin de se conserver dans une grande union, qu'ils tâchent de bien vivre avec leurs voisins, qu'ils s'entraiment les uns les autres. On ne sauroit dire combien de paroles dites ainsi à propos ont coûtume d'être efficaces; le present qu'on y joint leur ouvre l'entrée du cœur, & leur sert de véhicule pour les porter jusqu'au fond de l'ame. Ouy riches vous devez être les peres des pauvres, & vous en pouvez être comme les Sauveurs & les Apôtres, Dieu vous a donné de quoi les rendre heureux, & même de quoi les faire Saints sans beaucoup de peine, ils ont une docilité merveilleuse dans le tems qu'on leur fait un peu de bien. Cét exemple de charité chrétienne qu'ils reçoivent de vous, cette preuve effective que vous leur donnez de la providence qui se sert de vous, pour les tirer de la dernière nécessité, tout cela les dispose fort à craindre Dieu, à esperer en lui, à faire quelque chose pour l'amour de lui. Que vous êtes malheureux, que je vous trouve peu de Religion & même peu d'humanité; si vous aimez-mieux vous rendre vos richesses inutiles ou par vôtre avarice, ou par vôtre luxe, que de repandre par tout comme vous le pouvez faire la joie & la sainteté, que de vous en servir pour vous ouvrir le Ciel à vous-mêmes, & pour l'ouvrir encore à vos freres.

Le zele de feu Madame l'Abbesse ne s'est pourtant pas borné à si peu de chose, il s'est étendu

du bien plus-loin que sa liberalité, la mort-même n'en a pas arrêté l'effet. Vous avez entendu parler de ces Missions qu'on a renouvelées en nos jours, & sur tout en ce Roïaume avec tant de succès. Plusieurs Prédicateurs Apostoliques s'assemblent dans une ville, ou même dans un village à dessein d'en bannir tous les defordres, & d'y rallumer la ferveur. Ils y viennent pourvus par nos Seigneurs les Evêques d'un ample pouvoir d'absoudre de toute sorte de cas même des réservés : on publie d'abor une indulgence plénière pour quiconque voudra profiter de leur travail; après quoi pendant l'espace d'environ un mois on préche trois ou quatre fois le jour tout ce qu'il y a de plus-terrible, tout ce qu'il y a de plus touchant dans les veritez du Christianisme; durant tout ce tems-là le Saint Sacrement est dévoilé, on donne la Benediction après chaque Prédication, tout le reste de la journée se passe en divers exercices publics qui sont tous d'une grande utilité, on fait dans l'Eglise à haute voix la Prière du matin & celle du soir, on aide les idiots à former durant la Messe des actes intérieurs conformes aux mystères qu'elle représente, on fait de fréquentes instructions sur le Sacrement de Penitence, sur la Sainte Communion, sur la préparation à la mort, sur tous les Commandemens, sur toutes les obligations générales & particulières; c'est comme une longue retraite qu'on fait faire en même-tems à tout un peuple, pour le disposer à recevoir la plénitude de l'esprit de Dieu. Les fruits de ces saints exerci-

ces ne peuvent être compris que par ceux qui les recueillent : Ce sont comme des torrens de feu qui consomment tous les vices , qui changent , qui purifient , qui renouvellent toutes choses. On voit des Bourgades entières passer en quinze jours d'une ignorance grossière à une connoissance de Dieu très-parfaite ; on comte jusques à huit ou neuf cens Confessions générales, dans des Villages qui ne sont que de mille Communians ; des Villes entières toutes divisées par des factions & de cruelles inimitiez , rentrent dans la paix par des réconciliations très-sinceres ; on n'y parle plus de dances , ni de cabarets , au lieu des blasphèmes , des juremens , des chansons lascives , on n'entend par tout que des Cantiques sacrez , l'usage des Sacremens , de la méditation , de la mortification interieure & exterieure y devient commun : Si je disois tout ce que j'ai veü en cette matière , je suis assésuré qu'on ne m'en croiroit pas sur ma parole , j'ai eü peine moi-même d'en croire à mes oreilles & à mes yeux.

Feu Madame entendit parler de ces sortes de Missions il y a quelques années , elle ne se contenta pas qu'on en fist des lors dans les terres qui dependent de l'Abbaïe , elle fit le dessein d'en fonder une pour touÿours , qui se renouvellast de deux en deux ans , tantôt en un quartier , tantôt en un autre. Le dessein a été exécuté , on a parcouru divers villages , & je ne doute point qu'à son entrée dans le ciel , il ne soit déjà venu au devant d'elle plusieurs ames bien-heureuses , qui avoient appris à bien mourir des Missionnaires

qu'elle leur avoit envoiez. La joie qu'elle eut à cette rencontre lui sera souvent renouvelée durant plusieurs siècles ; elle aura long-tems le plaisir de voir, que son zele fructifie encore après sa mort, qu'il arrache des proies au demon ; elle verra le Paradis se peupler insensiblement de citoyens, qui la reconnoîtront après Dieu pour leur liberatrice ; & si dès cette vie quand on a un peu de veritable amour ; on s'estime si heureux de pouvoir procurer quelque gloire à Dieu, je vous laisse à penser quel surcroît de felicité ce doit être en l'autre vie ; où l'amour est si pur & si ardent, de voir que l'on continuë à glorifier celui qu'on aime, & à le faire aimer des autres hommes.

C'est sans doute un des plus-beaux endroits de la vie de feu Madame l'Abbesse ; Il est vrai néanmoins que je ne m'y suis arrêté qu'avec peine ; par l'impatience où j'étois de passer à ce que je m'en vais dire.

J.C. nous assêûte dans l'Évangile, qu'il ne man- que jamais de se trouver au milieu de nous, lorsque nous sommes assemblez en son nom, c'est-à-dire ; lors qu'il est le sujet de nos conversations ; c'est pour cela que cette Sainte Fille qui cherchoit par tout son Dieu avec un empressement incroyable, ne parloit jamais que de lui. Tout autre entretien lui étoit devenu insupportable ; ce n'étoit pas bien lui faire sa cour ; que d'aller à elle sans avoir fait provision de quelques saintes pensées pour l'en regaller ; quand on ouvroit un discours de pieté on voioit son cœur s'épanouir, comme une terre alterée qui se sent ra-

fraichie par une pluie abondante ; au reste elle n'étoit jamais satisfaite sur ce point. Après les sentimens de l'Oraison, elle vouloit encore qu'on lui dit ce qu'on avoit retenu de la lecture, & quand on s'étoit épuisé, qu'on avoit dit tout ce qu'on savoit, elle demandoit encore au nom de Dieu qu'on continuast, mais elle le demandoit d'une manière si touchante, avec un air si passionné, qu'on voïoit bien que c'étoit son cœur qui parloit, & qui bruloit d'une soif insatiable. Parlez-moi un peu de Dieu, disoit-elle, parlez-moi un peu de Dieu ; & quand on étoit au bout, dittes-moi encore quelque chose ; mais Madame j'ai tout dit, je ne fai plus rien ; hé ma fille, dittes-moi encore quelque chose.

Il me semble, Chrétiens Auditeurs, d'entendre l'Epouse du Cantique, qui cherche son bien-aimé, qui s'adresse à toutes ses compagnes, qui les fatigue à force de leurs en demander des nouvelles: *Num quem diligit anima mea vidistis?* Filles de Ierusalem n'avez-vous point veû celui que j'aime ? Dittes-moi je vous prie où c'est que je le pourrai trouver ? quelle route il faut que je tiene pour aller à lui ? je ne sai si pour se sanctifier il est une voïe plus-efficace que de parler des choses Saintes, mais quand on en parle avec goût, quand on est venu jusqu'à ne pouvoir entendre parler d'autre chose, jusqu'à ne pouvoir se passer du plaisir qu'on trouve à cét entretien, je ne pense pas qu'il y ait une marque de Sainteté plus-seûre que celle là. C'est pour moi quelque chose de plus qu'un miracle. Il faut pour cela que

non-seulement l'ame soit toute pénétrée de l'amour de Dieu, mais encore que l'imagination en soit remplie, que cet amour soit répandu, pour ainsi dire, jusques dans les sens, que Dieu soit devenu l'objet de tous les desirs, de toutes les passions, en un mot, que le cœur brûle d'une charité parfaite en quoi consiste la parfaite Sainteté. Mais l'auriez-vous crû, mes chers Auditeurs, qu'étant terrestres & serviles comme nous le sommes, connoissans si peu le Seigneur, ne le voiant que dans des enigmes, ne voiant que les voiles qui nous le couvrent, on peut néanmoins trouver de si grandes délices à s'entretenir simplement de lui ? Voila qui me fait concevoir quelque chose du bon-heur des Saints; car si dès cette vie les Saints n'ont point goûté de plaisir pareil à celui d'entendre parler de vous, ô mon Dieu, que sera-ce de parler à vous, de vous entendre parler vous même, de vous voir, de vous posséder éternellement. Croïez-moi, Chrétienne Compagnie, c'est-là un bien qui mérite d'être cherché avec ardeur, mais ce n'est pas assez pour l'aquerir, il faut le chercher avec constance.

Quand pour perseverer dans la pratique de toutes sortes de vertus, feu Madame l'Abbesse n'auroit eû à se défendre, que de la légereté qui est si naturelle à tous les hommes, ce seroit pour elle une loûange de dire qu'elle a résisté à ce foible, qu'elle ne s'est jamais lassée de chercher Dieu, qu'aucontraire son ardeur s'est roûjours augmentée jusqu'au dernier souffle. Mais lors-

que je fais réflexion qu'outre cette pente que nous avons au changement ; sur tout quand nous sommes en un état où la nature est gênée, qu'outre cela, dis-je, sa ferveur à eû de continuelles maladies à combattre, qu'elle n'a jamais eû un moment de veritable santé, j'avouë, Messieurs, que sa vertu me cause une admiration que je ne saurois bien exprimer.

C'est une verité que cette Sainte Fille a été malade autant de tems qu'elle a vécu, dès l'âge de cinq à six ans elle a éprouvé les cruelles douleurs de la pierre, il s'en formoit une chaque mois dans ses reins. Lors que Dieu l'a appelée il y avoit plus de vint ans qu'on avoit desespéré de sa vie, qu'on avoit commencé à ne comter plus sur elle ; & ce n'étoit pas un seul mal qu'elle souffroit, elle en avoit plusieurs, & tous extrêmement douloureux, des maux de reins, de grans maux de teste, de grandes douleurs de costé, des épuisemens, des langueurs, des défailances ; c'est une merveille que tant de violentes maladies aient été si long-tems à la consumer, mais n'est-ce pas un miracle encore plus-grand, qu'elles n'aient jamais pû ébranler sa patience, que son esprit n'en ait jamais été troublé, qu'elle ne se soit point ennuiée de souffrir, qu'on ne l'ait jamais oûïe former une plainte, ni témoigner qu'elle se soumîst avec peine aux ordres de la Providence ; Dieu est le Maître, disoit-elle, mon corps est l'ouvrage de ses mains, il est juste qu'il en dispose comme il lui plaira. Quand je n'aurois jamais appris autre chose de la vie de cette Da-



me, je serois persuadé qu'elle est dans le ciel, & qu'elle y est fort élevée. Quarante ans d'extrêmes douleurs supportées avec un extrême patience, c'est bien de quoi purifier une ame aussi innocente que la sienne ! Mais à quoi m'arreste-je, Chrétiens Auditeurs, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui suit. Quand Dieu nous envoie des afflictions, il semble que dans la nécessité où nous sommes d'en passer par où il lui plaît, il ne faut qu'un peu de bon sens, pour aimer mieux se faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable, que de s'attirer sa colère par une résistance inutile ; mais quand on peut trouver du soulagement à ses maux ; quand on croit même pouvoir s'en guerir par des voies aisées & permises, négliger de prendre ces voies, aimer-mieux souffrir, aimer-mieux mourir à la fleur de l'âge, que de s'exposer à donner quelque légère atteinte à la plus-severe regularité, certainement c'est quelque chose de fort héroïque. C'est ce qu'elle a fait, Chrétiens Auditeurs, il est sûr qu'en France nous avons des Bains dont l'usage lui auroit été fort utile, elle ne doutoit pas elle-même que changer d'air n'eust été pour elle un remede souverain, je ne sai sur quoi étoit fondée cette persuasion, mais elle en étoit fortement persuadée ; comme elle étoit Maîtresse de ses actions, elle auroit bien pû se permettre ce qu'on accorde tous les jours à la nécessité des simples Religieuses, Messieurs ses Parens l'en ont prié mille fois, tous les Medecins de Paris qu'on avoit consulté sur son indisposition, lui

avoient ordonné de quitter l'Abbaye pour quelque tems , tout autre auroit non-seulement crû que l'obligation de la clôture cessoit pour elle, mais que dans ces circonstances elle étoit même obligée de sortir : Mais , non , dit cette grande ame , il ne faut pas que l'amour de la vie , de cette courte , de cette miserable vie , ait plus de pouvoir sur moi que le zele de ma Regle & de mes Vœux. Il ne sera jamais dit que mon exemple serve de prétexte aux Religieuses lâches & inquiètes pour sortir de leur Monastère ; il ne tiendra pas à moi qu'elles ne demandent jamais de dispense sur ce point. Comment osons-nous dire que nous aimons Dieu de tout nôtre cœur, si nous craignons de mourir pour son amour ? Mourons , mourons , s'il le faut , plutôt que de rien faire qui soit contre la perfection de nôtre état , mourons plutôt que de donner aux plus-foibles le moindre sujet de scandale , & ne refusions pas cet exemple de constance aux plus-généreux.

En verité, Messieurs, pensez-vous qu'on puisse porter plus-loin la générosité Chrétienne , ce que je m'en vai dire n'est pas tout-à-fait si éclatant , mais il est encore plus-admirable. J'ai dit qu'elle avoit souffert, sans se plaindre de ses maux, & sans y chercher de remede , j'ajoute qu'elle a toujours agi comme si elle n'avoit pas même souffert ; tout le monde convient que c'est quelque chose de fort rude que la vie regulière , lors qu'elle est bien observée , mais à qui n'a pas de santé , à moins d'une vertu & d'une constance

de Martir, elle est tout-à-fait insupportable. Aussi du moment qu'une Personne Religieuse est malade, on l'exempte de toutes les observances exterieures, les Regles elles mêmes dispensent alors de vivre regulierement. Il n'y a peut-être jamais eû que nôtre illustre Deffunte qui n'ait pas usé de ces privileges. Elle avoit coûtume de dire qu'il n'y avoit que Dieu seul, qui seût ce qu'elle souffroit : Mais comment est-ce que les hommes en auroient quelque connoissance générale Fille, on vous voit la première à tous les exercices publics ; vous passez tous les matins six & sept heures de tems à prier avec les autres, vous ne sortez du Chœur que quand il n'y a plus personne ; les plus-robustes ont de la peine à vous suivre dans vôtre ferveur, qui s'aviferoit de penser que vos intestins sont tous corrompus, que vôtre teste est comme percée de douleurs aiguës & pénétrantes, que tout vôtre corps est à la torture. Il est vrai, Messieurs, que de tems en tems le mal avoit des redoublemens qu'elle ne pouvoit dissimuler, dans ces occasions on a veû quelquefois ses cheres Filles se venir jeter à ses genoux pour la supplier de prendre quelque relâche, de s'absenter de l'Office du moins pour un tems, mais en vain toutes leurs prières, lorsque les forces lui manquoient pour aller au Chœur, elle s'y rendoit en se traînant, ou enfin elle s'y faisoit porter, quoi-qu'elle n'ignorast pas qu'elle s'abbegeoit ainsi ses jours, & qu'elle se mettoit en danger de mourir subitement autant de fois qu'elle faisoit de pareils efforts.

Que j'aurois de choses à vous dire sur tout cela, mes chers Auditeurs, si le tems me permettoit de vous communiquer mes réflexions. Qu'il y a peu de gens au monde qui cherchent Dieu comme il faut ! Qu'il y en a beaucoup au contraire qui fuient Dieu, qui les cherche & qui les poursuit par ses inspirations. Mal-heureux que vous êtes, il viendra un jour, ce sera le jour de la mort, lequel viendra peut-être dans peu de jours, il viendra un jour que vous chercherez Dieu, & qu'il vous fuira, & que vous ne le trouverez pas.

*Queretis me & non invenietis, & in peccato vestro moriemini.*

Mais s'il y a peu de personnes qui cherchent Dieu, le nombre de ceux qui ne cherchent que Dieu est encore bien plus-petit. Non, mes chers Auditeurs, il n'est rien de si rare au monde qu'une personne qui ne cherche purement que Dieu, la plus-part de ceux même qui font profession de piété, en cherchant Dieu se cherchent encore eux-mêmes. On se cherche dans les emplois les plus-saints, où l'intérêt du Seigneur n'est pas toujours le seul que l'on considère, si ce n'est peut-être en tant qu'il se rapporte à nôtre propre intérêt. On se cherche dans les personnes, nous les conversons, nous les obligeons, nous les instruisons, nous les aimons, parce qu'elles nous sont ou utiles ou agréables. Enfin on se cherche même dans la dévotion, dans l'exercice des bonnes œuvres, on se cherche jusques dans la mortification & dans les croix, l'amour propre qui semble être consumé par le feu

le l'amour divin , trouve le moïen de se nourrir de ce feu, ou du moins de renaître de ses cendres: Et ainsi c'est un grand éloge pour feu Madame de Nerefang , de dire que non-seulement elle a cherché Dieu, mais qu'elle n'a cherché que Dieu. C'est la-seconde partie de ce discours , où je m'en vais vous montrer en peu de mots , que cette Sainte Fille n'a jamais cherché que Dieu dans ses emplois , qu'elle n'a cherché que Dieu dans les hommes , qu'elle n'a cherché que Dieu , dans Dieu même.

Ce n'est pas sans' raison que les personnes les plus-vertueuses , celles qui sont les plus-dignes des grandes Charges , craignent davantage d'y être élevées ; il faut avoir bien de la solidité pour n'être pas ébloui par l'honneur qu'on y reçoit , le respect & la complaisance des inferieurs corrompent l'esprit insensiblement , on s'aveugle soi-même, on s'accôûture à ses défauts, & comme on n'est plus-exposé à la répréhension, on vient peu à peu jusqu'à se persuader qu'on est irreprésensible. Mais sur tout c'est merveille si dans la facilité qu'on a de faire tout ce qu'on veut , on n'est pas tanté quelquefois de vouloir ce que la nature desire , si l'on est constant à ne chercher que Dieu seul, en un état où l'on se considère soi-même comme une petite divinité.

Ce peril a tenu feu Madame l'Abbesse en une continuelle crainte , il lui a fait regarder sa dignité comme une disgrâce qui lui devoit attirer la compassion de tout le monde ; souvent il lui a fait prendre la résolution de se

deposer, une fois entre autres elle avoit pris toutes ses mesures pour ce dessein; c'étoit une affaire faite si son Directeur ne lui eust fait concevoir qu'en conscience elle étoit obligée de porter le faix jusqu'au bout. Cette raison de la conscience étoit si puissante sur son esprit, qu'elle n'avoit jamais rien à y repliquer, il faut tout souffrir disoit-elle, il faut tout perdre pour ne déplaire pas à Dieu; mais ne craignez rien, grande Abbessé, quand on appréhende le danger autant que vous l'appréendez, on est bien éloigné d'y périr. En effet Messieurs, je suis obligé de rendre ce témoignage à la vérité, je me suis informé soigneusement, & sans faire connoître mon dessein, je me suis informé, dis-je, de la conduite particulière de cette illustre Supérieure, j'ai voulu savoir si elle ne s'étoit point prévaluë de son autorité, & des grands biens dont elle avoit l'administration pour se procurer quelque plaisir, quelque amusement qui lui addoucit la vie, que ses douleurs lui devoient rendre si ennuyeuse. Non seulement j'ai trouvé qu'elle ne tiroit nul avantage de sa charge pour cela; mais encore qu'elle n'avoit nul plaisir, nul divertissement en la vie. Je n'ai garde de condamner ces saints Personnages, qui n'ont pas crû que ce fust une chose contraire à la haute vertu dont ils faisoient profession, de prendre quelques plaisirs innocens pour relâcher leur esprit, que quelques-uns aient aimé les fleurs, que d'autres se soient pleûs à la peinture, qu'il y en ait eû qui se soient diverti à la musique, d'autres à élever des oiseaux, quelques-uns

même

même à faire des vers, & à lire les Auteurs les plus polis de l'antiquité, je ne les en estime pas moins; mais j'admire une fille laquelle a eû assez de courage, assez de force d'esprit pour se passer de tout cela, pour ne s'occuper que de son devoir, que de Dieu seul, une Abbessé qui n'a point cherché à se desennuier dans sa solitude, ni à charmer les maux dont elle étoit accablée, qui s'est fait un plaisir de se priver de toute sorte de plaisirs.

Il y a dans la prélatüre un autre écueil encore plus-caché que celui dont je viens de vous entretenir, c'est le desir de plaire, & de se faire aimer de ceux qu'on gouverne. Je sai que pour bien réussir dans la conduite des autres c'est un fort mauvais moïen que de se faire haïr, mais vous n'ignorez pas aussi Messieurs, que le bon Prélat n'a point d'autre fin que de faire aimer son Dieu, & que celui qui outre cette veüe, songe encore à se menager l'estime & l'amitié des inferieurs, s'engage insensiblement à de lâches condescendances, à des égars qui ruinent la discipline, ou qui alterent la pureté. Jamais Superieure n'aima les filles plus-tendrement que feu Madame l'Abbessé, elle a souvent témoigné qu'elle envoieiroit à cent lieuës pour leur procurer un soulagement dans leurs moindres peines, elle disoit qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à donner le voile à une personne qui n'auroit pas pour elle quelque impathie, de-peur qu'elle n'eust trop à souffrir sous sa conduite. Durant vingt ans qu'elle a été

Maîtresse dans cette Maison, elle n'a pas donné un seul exemple de severité ; mais néanmoins lorsqu'il s'agissoit de son devoir, on n'a jamais veü de Superieure plus-zelée, plus-ferme dans ses résolutions, moins susceptible de crainte humaine, de ce qu'on appelle respect humain, elle vouloit que Dieu fust servi, que la Regle fust observée, quoi-qu'on en püst dire. Pour être persuadé de cette verité il ne faut que considerer l'état où elle a laissé ce Monastere. l'ose dire qu'il n'en est pas en France de plus-florissant ; l'Office Divin ne se celebre nulle part avec plus de respect & d'edification, les grilles si l'on y prend garde, sont des breches par où l'ennemi fait irruption dans les Cloîtres, des ouvertures par où l'esprit de Dieu s'évapore ; mais ici les parloirs sont si reglez, on y prend tant de précaution contre les maux qu'ils causent ordinairement, qu'on n'a pas sujet d'en rien craindre ; la charité chrétienne que Madame recommandoit si souvent, cette belle vertu qui est l'ame des communantez, qui fait toute la douceur de la vie Religieuse, cette vertu, dis-je, est la principale étude de ces saintes filles, ou plutôt elles n'ont plus besoin de s'étudier à la cultiver, elles l'entretiennent sans soin, elle leur est devenuë comme naturelle. Je ne parle point de la dévotion interieure, du silence, de la mortification, de l'union avec Dieu, & de cent autres vertus qui se pratiquent ici dans un degré fort éminent, j'en pourrois parler toutefois, & j'en suis assez instruit pour en dire des choses fort singu-



lieres. Ce que je ne saurois taire, c'est que lors que j'entre dās cette Maison, il me semble que je sens Dieu qui y habite, & qui y prend ses délices au milieu de ses épouses. Pardonnez-moi, Mesdames, si j'ose tenir ce discours en vôtre présence, ce n'est pas qu'en parlant de vos autres vertus j'aie oublié vôtre modestie, mais j'ai crû que je devois moins considerer la peine que je vous ferois en publiant ces veritez, que la gloire qui en reviendra à vôtre Abbessè; car il faut le confesser, ce Monastere est un grand éloge pour elle; elle ne l'auroit pas santifié si elle n'avoit été sainte elle-même, elle n'y auroit pas fait regner Dieu, comme il y regne uniquement si dans son administration elle avoit cherché quelque autre chose que Dieu seul, Dieu seul est encore tout ce qu'elle a cherché dans les hommes, si elle fait l'aumône, elle ne considere ni si les personnes sont de ses sujets, ni même s'ils sont du país, ou de quelque Province étrangere, c'est assez pour elle qu'ils soient indigens, & comme elle le disoit elle-même, qu'ils lui représentent **I E S U S C H R I S T**, elle en avoit entretenu durant plusieurs années qui étoient de plus de soixante lieuës d'ici, & que sa seule liberalité arrétoit dans le voisinage. Il y a divers tems en l'année ausquels l'Abbaïe nourrit pendant quelques jours un certain nombre de pauvres; parmi ceux qu'on lui nommoit pour recevoir cette charité, elle n'a jamais voulu qu'on préférast quelques personnes qu'elle aimoit particulièrement, parce que quoi-

qu'elles fussent dans la misere, il y en avoit de plus miserables. Pour la conversation, elle a toujours fait plus de cas de la vertu que de l'esprit, & des autres talens naturels, plus on avoit de pieté, plus on avoit de part à sa confiance, témoin cette pauvre Bergere qu'elle fesoit venir tous les jours, & qu'elle recevoit avec tant d'accueil, parce qu'elle trouvoit en elle une grande connoissance de Dieu jointe à une grande simplicité.

Mais rien n'a mieux fait paroître la pureté, & la droiture de ses intentions que le choix des filles qu'elle recevoit; elle étoit bien éloignée de l'aveugle empressement de ses Pasteurs, dont parle le saint Augustin, qui ne cherchent qu'à grossir leur troupeau, ou pour se glorifier dans le nombre de leurs brebis ou pour satisfaire l'ambition qu'ils ont de commander à plusieurs, ou pour contenter leur avarice par l'utilité qui leur en revient, *vel gloriandi, vel dominandi, vel aquirendi cupiditate*. Il est certain qu'elle avoit ce triple interest à faire quantité de Religieuses, l'heureux état de son Abbaïe fesoit qu'on lui en offroit de toutes parts, cependant elle n'en a fait que cinq en vingt ans qu'elle a gouverné. On m'a dit qu'on lui avoit présenté jusqu'à dix mille francs pour la dotte d'une Demoiselle qu'elle refusa. Ce n'étoit pas ce qu'elle cherchoit dans les prétendantes, elle vouloit trouver en elles une veritable vocation, un esprit docile, une humeur traittable, & accommodante qui ne fust

fâcheuse à personne, & qui ne leur rendit pas à elles-mêmes le joug de la Religion trop penible. On ne sauroit dite combien elle prenoit de précaution pour n'y être pas trompée, combien d'examens il falloit subir avant que de pouvoir passer; elle ne s'en tenoit pas à ce qu'elle en pensoit elle-même; elle vouloit encore avoir le témoignage des personnes éclairées, dont la probité & le desintéressement lui fussent connus.

Mais Seigneur, quelle seta vôtre liberalité envers cette servante fidelle? de quelles douceurs ne comblerez-vous pas un cœur si pur, une ame qui pour vous plaire a renoncé à toutes les douceurs de la vie, qui ne connoît plus d'autre intérêt que celui de vôtre gloire. Messieurs; toute la recompense que feu Madame a receüe sur la terre de son admirable detachment ont été des peines de corps & d'esprit. Non ce n'est point par les goûts interieurs, ni par les délices de l'amour divin qu'elle a été attirée au service de son bon Maître, au contraire elle n'y a trouvé que des amertumes, les troubles, les fraïeurs, les desolations, secheresses de cœur ont été les voies par où il a pleû à Dieu de la conduire, c'est-à-dire, qu'il l'a conduite par le chemin des Heros; qu'il l'a traité en femme forte. Il est facile de perseverer, lorsque Dieu nous fait sentir combien il est doux, il y a pour lors une espee de sensualité à le servir; mais être constant malgré ses rebuts, suivre un époux qui vous maltraite, qui semble vous mépriser, & avoir horreur de vos

embrassemens , agréer même ce procédé, & protester qu'on est content qu'il en use toujours de la sorte, c'est ce que cette sainte Fille a fait durant tout le tems qu'elle a vécu, & c'est ce que j'appelle ne chercher que Dieu dans Dieu-même.

Cela est rare, Chrétiens Auditeurs, la plupart des amantes de JESUS-CHRIST courent après l'odeur de ses parfums, on en voit peu qui soient à l'épreuve de ses rigueurs, & c'est pour cette raison que les Maîtres de la vie spirituelle regardent l'état d'une conscience scrupuleuse comme un état extrêmement dangereux, parce qu'il arrive ordinairement que quand on ne trouve nulle satisfaction dans la pratique de la vertu, on en va chercher jusques dans les ordures du vice. Celle dont nous parlons a souffert au sujet de sa conscience des inquietudes qu'on n'a jamais bien pû calmer, mais bien loin de perdre courage, elle s'est toujours soutenue par cette pensée tout-à-fait digne d'une vertu qui est arrivée à son comble, que ne pouvant être martyre de la foi, elle le seroit de la soumission à la volonté divine, que quand on ne cherche que Dieu, il importe peu qu'il se fasse sentir par des coups, ou par des caresses, que pourveu qu'il soit avec nous nous devons être contents.

Voilà, Messieurs, quelle a été la vie de nôtre illustre Défunte, sa mort a été subite, quoiqu'on s'y attendît tous les jours depuis vint ans; on peut dire qu'elle est arrivée lors qu'on s'y attendoit le moins: c'est une nouvelle preuve de

cette parole infallible du Sauveur du monde, vous mourrez à l'heure que vous n'y songerez pas, *Quâ horâ non putatis* : Cela est aussi vrai pour les gens-de-bien, que pour les pecheurs, mais cela n'est pas également terrible pour les uns & pour les autres. Car qu'étoit-il nécessaire que nôtre Sainte Abbessè eust une longue agonie ? elle qui portoit son ame entre ses mains, toûjours disposée à suivre les ordres de son Créateur ? elle qui prenoit trois jours, & souvent même dix jours entiers chaque mois, pour se préparer à mourir, pour s'exercer à ce dangereux passage, & faire par avance tout ce que nous souâittons de faire à la dernière heure ? elle qui quatre jours auparavant avoit fait une Confession générale de toute sa vie ? qui, ce jour la même avoit entendu deux Messes, & qui avant que de se coucher avoit fait sa prière avec ses Dames, & s'étoit examinée comme pour paroître devant Dieu. Que lui restoit-il à faire après cela, si ce n'est à recevoir la dernière benediction du Prêtre, à recevoir le Saint Viatique, l'Extrême-Onction, & à prendre congé de ses cheres Filles, elle eût du remps pour toutes ces choses, elle fit tout cela, Messieurs, mais avec tant de courage, avec un si grand redoublement de ferveur, qu'on voïoit bien qu'elle approchoit de son centre.

Il y auroit de la cruauté à repeter les dernières paroles qu'elle prononça, cela ne se pourroit faire sans renouvellet en tous ceux qui furent

présens, la plus-vive douleur qu'ils aient jamais ressentie. Il suffit de dire, que se sentant près du dernier moment, elle se tourna du côté de son Confesseur, & de toutes les Religieuses qui étoient accouruës au premier bruit, & nommant celui-là son cher Pere, son très-cher Pere, & celles-ci ses bonnes Filles, elle leur demanda pardon à mains jointes, mais avec une action si touchante & si animée, avec une voix si forte & si douce en même tems, en des termes si humbles & si tendres qu'il n'y eût personne, qui n'en eût le cœur comme percé, aucun des assistans n'eût plus la force de retenir sa douleur, il s'éleva dans toute la chambre un cris pitoïable accompagné d'une si grande quantité de pleurs, que tout le pavé en fut arrosé. Personne ne pût plus parler, on ne pût plus entendre parler personne. Cependant, Madame, se remit en la posture qu'elle étoit auparavant, & son visage bien-loin de devenir affreux, comme il arrive quand on va rendre l'esprit, il parût si beau, si serain, dans une blancheur si vive & si éclatante, qu'on ne douta point qu'il n'y eût du surnaturel. Ce fut un signe sensible qu'elle mouroit dans les embrassemens de son Epoux.

Elle vouloit dire par cette tranquillité, par cette joie qui se produisoit dans ses yeux & sur son front, qu'elle avoit déjà trouvé ce qu'elle cherchoit, & qu'elle ne le pouvoit plus perdre : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam.* En effet une personne qui est en répu-

ration de Sainteté, priant le lendemain pour le repos de son ame, crût la voir dans le ciel ravie & abîmée dans la contemplation de la bonté infinie de Dieu. La personne m'a raconté elle-même cette révelation avec des circonstances qui me la rendent très-probable. Mais ce qui ne me permet pas de douter du bonheur de nôtre illustre Défunte ; c'est ce que j'ai fait voir en tout ce discours, elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu, & c'est une vérité Evangélique qu'on ne le cherche point inutilement : *Omnis qui querit invenit.*

Ce n'est donc pas sans raison, bien-heureuse Ame, que j'ai dit dès le commencement, que nous ne devons pas pleurer sur vous ; si parmi les délices dont nous croïons que vous jouïssiez, vous étiez encore susceptible de quelque douleur, vous auriez bien plus de sujet de verser des larmes sur nous-mêmes, que vous voïez ici bas environnez de tant de périls, si éloignez non-seulement du terme où vous êtes heureusement parvenue, mais encore du chemin que vous avez tenu pour vous y rendre. Enfin vous voila au bout de toutes vos douleurs, de toutes vos peines, vous voila enfin au port, & nous, nous ne savons pas même si nous y arriverons jamais, nous vivons dans un exil, que nous aimons à la vérité, mais outre qu'il nous le faudra quitter quelque jour & pour toujours, nous ignorons si ce sera pour passer à nôtre Patrie. Je ne doute point qu'à la veüe de tant de miseres, de tant de

dangers, vous n'aïez aujourd'hui pour les vivans la même compassion que vous aviez n'agueres pour les défunts , & que vous ne fassiez de grandes instances auprès de Dieu pour nous procurer les graces, qui nous doivent disposer à la gloire.  
*Ainsi soit-il.*

*FIN DES SERMONS.*



# MEDITATIONS

S U R

# LA PASSION

DE NÔTRE SEIGNEUR

# JESUS-CHRIST,

PRÊCHÉES A LONDRES

les Vendredis de Carême.

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE,  
*de la Compagnie de JESUS.*



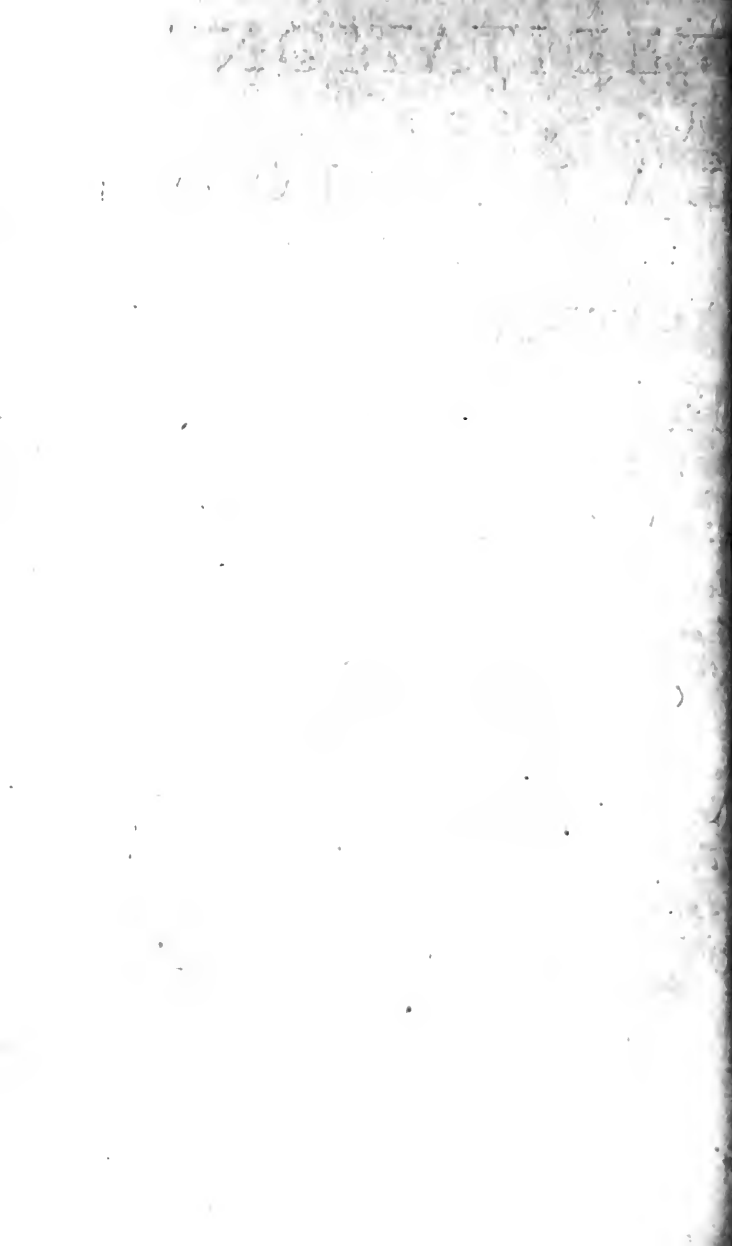
A L Y O N ,

Chez ANISSON , POSUEL & RIGAUD,  
Marchands Libraires.

---

M. DC. LXXXIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





# A V I S

## AV LECTEUR.

**T**ANDIS que l'on imprimoit les Sermons du Pere la Colombiere, on a trouvé parmi ses écrits des Meditations sur la Passion de Nôtre Sauveur. Il les a données à Londres les Vendredis des Carêmes qu'il y a prêchez, & elles y ont été receûës avec applaudissement. C'est assez la coûtume qu'on se néglige dans ces sortes d'Ouvrages, & qu'on cherche à adoucir les fatigues de la Prédication, parceque l'Auteur se laisse aller à sa dévotion, sans s'attacher si exactement aux regles de la justesse, & qu'il se contente de prévoir en gros les poinçts du sujet qu'il doit proposer à méditer. Mais on ne pourra pas dire

## AVIS AU LECTEUR.

que le Pere la Colombiere en ait usé de la  
maniere. Il a travaillé ces Méditations  
avec beaucoup de soin ; elles lui ont coûté  
toutes les réflexions & tous le tems d'un  
Sermon ; & il ne leur manque ni la soli-  
dité, ni l'arrangement, ni la force du dis-  
cours. Outre cela, ce Prédicateur habile y  
a répandu par tout cet air dévot & tou-  
chant qui fait le principal caractere de ce  
genre de composition. Ce sont les raisons  
pourquoi on a crû qu'elles pouvoient avoir  
place dans le corps de ses Sermons.





PREMIERE MEDITATION.

DE LA

PENITENCE

DE

IESVS SOVFFRANT.

Attendite & videte si est dolor sicut  
dolor meus.

*Considerez & voïez s'il y a une douleur  
pareille à la mienne. Jerem. c. 1.*

**Q**UO I-QUE IESUS-CHRIST ait souffert pour expier les pechez des hommes, ce n'a pas été toutefois l'unique motif qu'il a eû dans sa Passion, une des choses qu'il a eû en veüe, ç'a été de nous donner des exemples héroïques de toutes les vertus chrétiennes, afin qu'en les considerant

ainsi exprimées en la personne & ramassées dans ce mystère, nous apprissions plus-facilement à les pratiquer.

C'est pourquoi, quoi-qu'il soit fort à-propos de regarder JESUS-CHRIST souffrant & mourant, comme nôtre Rédempteur, pour concevoir la reconnoissance que demande un si grand amour, il est encore très-important de le considérer comme nôtre modele, afin de retracer en nous-mêmes cette image d'un Dieu crucifié, laquelle doit être le caractère & le seau de nôtre prédestination. J'ai donc crû qu'ayant à vous donner plusieurs sujets de méditations sur la Passion de JESUS, je n'en pouvois choisir de plus utiles que les vertus qu'il a pratiquées en souffrant, nous en prendrons une châque Vendredi, & aujourd'hui sa Penitence sera le sujet de nôtre entretien. C'est la première par où il faut nécessairement que passe un pecheur, pour venir à Dieu, c'est celle que l'Eglise nous recommande en Carême sur toutes les autres, & j'espère qu'en vous en entretenant, j'aurai occasion de vous dire de quelle manière les veritables Chrétiens doivent passer ce saint tems,

Nous considererons donc aujourd'hui JESUS comme un veritable penitent, chargé des pechez de tout le monde, pleurant & satisfaisant pour tous ces pechez. Nous nous ressouviendrons qu'il y a deux sortes de penitences toutes deux nécessaires pour un parfait retour à Dieu; Penitence interieure & exterieure. La première afflige l'ame & l'humilie; la seconde fait la même chose à  
l'égar

l'égar du corps , elle l'humilie & l'afflige de même. Représentez-vous I E S U S au jardin : *Tristis est anima mea* , pâle , tremblant , abbatu , suant le sang & l'eau , gemissant , criant , se prosternant. Savez-vous bien ce que c'est , c'est un homme percé & accablé de douleur. Mais le sujet ce sont les pechez des hommes. Il n'y eût jamais de douleur pareille à cause du nombre des pechez , à cause qu'il en connoissoit l'énormité , l'ingratitude , l'insolence , l'injustice , parce qu'il aimoit infiniment son Pere & les hommes. C'est pourquoi Saint T ô m a s dit , que cette douleur a surpassé toutes les douleurs soit des hommes , soit des Anges , naturelles ou surnaturelles , la raison est évidente. *Consolantem me quasiivi & non inveni... magna est velut mare contritio tua, quis medebitur tibi ?*

Les pechez n'étoient , ni ne pouvoient être personnels , & néanmoins , ô mon Sauveur , à quel comble vôtre affliction est-elle montée ? D'où vient donc que j'ai si peu de douleur des miens ; c'est que je vous connois peu , mon Dieu ! je vous aime peu , ô c'est encore que je ne m'aime gueres moi-même , je ne connois pas bien ni le nombre ni l'énormité de mes pechez. Emploions donc ce Carême à la consideration de nos pechez , nous aurons pour motifs de douleur , outre ceux que J E S U S - C H R I S T a eûs , la douleur même & les souffrances de I E S U S - C H R I S T qui peuvent bien servir à nous inspirer la componction. Pour moi j'avoüe qu'elle m'inspire une grande compassion de l'état du

pecheur. Il m'arrive à son égar ce qui m'arrive à l'égar d'un malade phrenetique, à le voir comme il est gai, comme il est transporté de joie, comme il ne parle que de plaisir, il fait plus d'envie de rire que de pleurer; mais quand je considère le Medecin qui examine le malade, avec un visage qui le condamne à la mort, que je vois une mere qui se desole, qui pleure, qui se desesperere, d'autant plus que le malade se laisse emporter à cette joie phrenetique, d'autant plus je comprends la grandeur du mal & du peril, & je ne puis retenir mes larmes. O mon Dieu! quel est donc ce crime que j'ai fait qui vous fait pâlir, trembler, suer? d'où vient que j'y suis insensible? puisque vous êtes si bon que de pleurer mes maux, faites-moi la grace que je les pleure moi-même.

2. La penitence humilie. Quels sujets d'humiliation dans le peché. Quoi de plus-déraisonnable, de plus-injuste, de plus-ingrat; cette humiliation dans **JESUS-CHRIST** a paru en toute sa passion par son silence & par sa patience. Il semble qu'il avouë qu'il se trouve, digne de tout, que ce n'est encore rien en comparaison de ce qu'il mérite. Qui croiroit que vous êtes innocent? l'innocence est hardie, elle se plaint, elle parle, elle crie, elle insulte ses accusateurs & ses juges, mais c'est lors qu'elle est impatiente, celle de **JESUS** est bien differente, elle n'éclate ni en reproches, ni en injures, elle ne forme pas la moindre plainte. Comment se comporteroit-il autrement, quand il seroit atteint



& convaincu des plus-grands crimes ? Voila les sentimens d'une ame vraiment penitente, vraiment pénétrée de la grandeur de ses crimes. Le souvenir de ses ingraturdes la rend à ses yeux si criminelle, si indigne de la vie, si digne du mépris de toutes les créatures, qu'elle ne s'étonne point d'aucun mauvais traitement, elle s'étonne comme on la peut supporter, il lui semble que tout doit s'armer contre elle. *Omnia qui invenerit me, occidet me*, dit-elle par un sentiment d'horreur de soi-même, non-seulement elle souffre avec patience les maux qui lui arrivent par ses pechez, comme la confusion, les repréensions, les châtimens, les maladies qui lui restent de ses excez. Mais les choses qu'on lui fait souffrir injustement : *Merito hac patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum* : S'ils méritent cela pour avoir peché contre leur frere, que mérite-je moi, &c.

Ces grandes occasions de souffrir arrivent rarement, mais l'ame chrétienne fait se comporter comme il faut dans les petites dont la vie est remplie. Qu'on lui parle incivilement, qu'on passe sans la saluer, qu'on soit lent, qu'on soit négligent à la servir, au lieu de se fâcher, tout cela l'humilie en la faisant ressouvenir de son peché. Son peché est toujours du parti de ceux qui l'offencent & l'oblige d'avoûer qu'ils ont raison : *Peccatum meum contra me est semper*. Comment prétendrois-je que les hommes m'honorassent, moi qui deshonoré Dieu, qui me suis deshonoré moi-même. Il est iuste qu'on donne à chacun ce qui lui est deû, ai-je gardé cette regle à l'égard de

Dieu. Cét enfant me manque de respect, quand en avez-vous eû pour Dieu ? Qui peut souffrir des serviteurs orgueilleux, négligens : Il y a trente ans que vous servez Dieu comme cela, & il vous souffre. Quand on parle des autres, qu'on exaggère leur injustice, leur ingratitude, il ne s'étonne point de cela, il s'humilie, il trouve qu'il a fait plus que tout cela, c'est à un homme, se dit-il en lui-même, & moi à Dieu. Il n'en avoit point reçu de bien, & moi j'en suis accablé, c'est une fois & moi un million. O si durant ce Carême nous nous exercions dans ces sentimens, si nous avions toujourns ces pensées, que nous le passerions saintement ; que nous serions assés d'obtenir le pardon de nos fautes. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum & humiliatum Deus non despicies.*

Non, Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur ainsi brisé de douleur & humilié en vôtre présence. O le beau sacrifice, l'agréable parfum pour vous & pour tout le Paradis. Que vous aurez de plaisir à voir cette ame ainsi pénétrée de sentimens de penitence, que vous écouterez volontiers ses soupirs, que vous oublierez volontiers ses infidelitez passées. Que vous tiendrez sa faute & vôtre gloire bien réparée, que vous réparerez vous-même abondamment la perte qu'elle a faite des graces & des dons surnaturels, qu'elle aura sujet de se consoler de son malheur, que vous lui ferez bien sentir vôtre présence, & le pardon que vous lui accorderez. C'a donc mon ame, travaillons ce Carême à exciter dans nous-mêmes de veritables sentimens

de penitence, aïons sans cesse devant les yeux & ce que IESUS a souffert pour nos pechez, & ces mêmes pechez pour lesquels il a souffert. Que la douleur que nous concevrons à cette veüe nous rende incapables de toute vaine joie, que l'humiliation qu'elle nous inspirera nous défende de toute impatience, de tout murmure. Ce sont les sentimens interieurs où tous les veritables Chrétiens doivent passer le Carême, une sainte tristesse & une salutaire confusion qui les éloignent également & de cette dissolution & de cet orgueil, &c. Hélas, Seigneur, comment pourrois-je me réjouir, voiant les larmes que vous versez pour moi dans la veüe de tant de crimes, & de quoi puis-je me plaindre après ce que j'ai mérité, punissez-moi par les maladies, par les mépris, employez en cela l'imprudence, la haine, l'ingratitude des hommes, pourveu que vous ne me livriez pas aux demons, & que je ne tombe pas entre les mains de vôtre justice éternelle.

La penitence se produit à l'extérieur; le corps ayant eü part à nos pechez, il prend aussi part à la douleur & à l'humiliation. C'est pour cela que IESUS a voulu être tourmenté & humilié en sa chair. Mais de quels tourmens & de quelles humiliations? en toutes les parties de son corps, en tous ses sens, & en toute manière, quoi-qu'il fust fort sensible. Il est étrange qu'il y ait après cela des gens qui blâment les mortifications corporelles, car s'il étoit vrai ce qu'ils disent, que ce que IESUS a souffert en son corps suffit pour tous, la contrition pourroit donc aussi suffire pour

tous, mais nous ne sommes pas ici pour disputer, je parle à des gens convaincus. Il faut expier nos pechez & satisfaire à la justice divine par les penitences corporelles. Je ne vous exôterai pas aux cilices, aux disciplines, non que je croie cela trop-rude ou peu-propre à la plûpart des gens, tout le monde en est capable, les noms de ces choses sont plus rudes que les choses mêmes, & il y a plus de mérite à s'y refoudre qu'à les pratiquer, dès qu'on a commencé on ne peut plus se retenir. Les plus délicats sont les plus fervents, quand on a un vrai repentir on s'en fait des délices, on a quelquefois veû des Cours entières où cela étoit autant en usage que dans les Monasteres. Mais laissons ces austeritez de conseil, il en est qui sont d'obligation. Commençons par le jeûne qui est de nécessité, rien ne fait voir le peu de repentir qu'on a comme cette desobéissance. Helas nous avons fait des pechez, que quarante ans de jeûne au pain & à l'eau ne pourroient expier. L'Eglise nôtre bonne Mere reduit cela à quarante jours. Mais de quel jeûne ? si aisé aujourd'hui & si facile ! & on ne peut s'y refoudre ? Je sai qu'il y a des raisons pour s'en faire dispenser, mais combien de faux prétextes ? De plus comment oserions-nous exôter les fidelles à faire des mortifications, puis qu'on ne peut les obliger à s'abstenir des plaisirs. Le Carême n'est point un tems de divertissement pour ceux qui ont un peu de Christianisme, c'est le moins que nous puissions pour nos pechez, il y a des divertissemens qui ne font Chrétiens en nulle saison.

mais en celle-ci, ceux mêmes qui sont permis doivent être interdits. C'est pour cela que l'Eglise défend les nopces quoi-que saintes, à cause des divertissemens qui les accompagnent; elle retranche les cantiques même spirituels, la musique & les instrumens dans les Eglises. Faut-il s'étonner que Dieu nous envoie ensuite des fleaux; nous l'y contraignons, il faut bien qu'il le fasse s'il nous aime, nous ne voulons faire nulle penitence, rien souffrir. Il faut cependant satisfaire pour nos pechez. O mon Dieu, un peu de ce zele, un peu de ces lumières que vous avez données aux vrais penitens, à ces grandes ames qui ne pouvoient se saouler d'amertumes & de mortifications, qui avoient tant d'horreur des délices & des plaisirs. Quand ce seroit ici la region des plaisirs, les plaisirs doivent-ils être pour les pecheurs. Non, désormais mon plus-grand plaisir sera de faire souffrir cette chair, laquelle aussi-bien n'est bonne qu'à cela, mon plaisir au moins durant ce Carême, sera de me retrancher l'usage de tous les plaisirs. Seigneur, donnez-nous la force d'exécuter ces saintes résolutions, donnez-la à mes Auditeurs, & s'ils s'y appliquent, je vous conjure de combler leurs cœurs de ces consolations, au prix desquelles toutes les autres consolations sont si fades & si imparfaites. Je ne crains pas s'ils les ont une fois goûtées, qu'ils reviennent aux vains divertissemens du monde; ils en seront dégoûtez pour toujours.

Enfin la vraie penitence renferme encore l'humiliation du corps, celle de Iesus a été prodigieuse

gieuse, non-seulement à cause que toutes ses peines ont été infames & accompagnées d'ignominies ; sur tout les soufflets , la flagellation & le crucifiement, mais encore parce qu'il a été souillé de crachats, traîné dans la bouë , vêtu en fou, en Roi ridicule. Pour punir le luxe & la vanité, pour donner un témoignage public de sa douleur. Si vous considérez IESUS en cét état, vous en serez touché infailliblement, & si vous faites réflexion sur vous, peut-être serez-vous honteux de vous voir dans un état si peu conforme à celui d'un pecheur penitent. Il y a des habits , & des manières de s'habiller qui ne sont jamais Chrêtiennes. Il faut qu'il y ait touûjours de la difference à cét égar entre nous & les Païens ; mais en carême on doit se défendre par esprit de penitence, les choses mêmes qui ne blessent point la modestie Chrétienne. L'Eglise nous l'enseigne, non-seulement parce que les Prélats prennent des habits moins riches, & comme une espee de dueil ; mais encore par la couleur triste dont elle orne les Prêtres & ses Autels. J'espere donc que les Dames Chrêtiennes se ressouviendront en se coiffant, de la teste de IESUS-CHRIST couronnée d'épines ; en s'habillant , de l'habit ridicule dont il a voulu se revêtir. Quelle consolation pour nôtre bonne Mere , si nous attachant ainsi à ses sentimens , nous passions le Carême en la manière que je viens de dire. Dieu consoloit son Prophete affligé de l'infidelité des Juifs , en lui représentant que quoi-que la plus-grand part eust manqué de foi , il y avoit encore six mille

personnes qui avoient fait leur devoir. Ce seroit une consolation très-grande dans le petit nombre de Catôliques s'ils faisoient bien, mais si ce reste de gens qui en font profession se relâchent, s'ils ne sont Catôliques qu'à l'Eglise, & d'une autre Religion à leur table, dans leurs divertissemens, dans leurs habits, quelle mortelle douleur ! Finissons donc cette Méditation, en disant chacun en particulier, mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes passées, je n'ai jamais encore fait le Carême en veritable Chrétien, je n'ai peut-être pas bien seû ce que c'étoit, & à quoi m'obligeoit l'honneur que j'ai d'être enfant de vôtre très-sainte.Eglise ; mais je suis dans la résolution de commencer cette année à faire mon devoir, fusse-je tout seul, vous aurez un serviteur fidelle, je ne rougirai point de faire ce que je dois, & ce ne sera pas par mon exemple que s'introduira le relâchement, & que vôtre Nom sera blasphémé.

Je n'ai été que trop pecheur, je n'ai que trop vécu à leur mode, je veux commencer une vie penitente ce Carême, peut-être que ma vie finira avec cette penitence de quarante jours, & que c'est tout ce qui me reste : Tout ce Carême sera pour moi partagé entre la méditation & l'imitation de vos souffrances, entre la consideration & l'expiation de mes fautes. J'espère que quand vous verrez mon cœur & mon corps ainsi affligez & humiliez, vous aurez compassion de moi, & que vous me pardonneriez, quand vous me verrez ainsi conforme à vôtre Eglise, vous exau-

396 *Prem. Med. de la Penit. de Iesus souffrant.*  
erez les prieres qu'elle fait pour moi & pour  
tous ceux de ses enfans qui lui rendent obéis-  
sance.

Pour moi je suis si persuadé de la bonne vo-  
lonté des Catôliques, si convaincu que s'ils ne  
font pas plus, ce n'est que faute d'être avertis &  
& instruits, que je ne doute nullement du fruit  
de ce discours, rendez-le encore plus-grand que  
je ne l'espère, ô mon Dieu, vous à qui en doit  
être toute la gloire. *Amen.*







## SECONDE MEDITATION.

DE LA

# CHARITÉ

DE

## IESVS SOUFFRANT.

Commendat autem charitatem suam  
Deus in nobis, quoniam cum adhuc  
peccatores essemus secundum tempus  
Christus pro nobis mortuus est.

*Dieu fait éclatter la grandeur de sa charité  
envers nous, en ce que lors que nous étions  
encore pecheurs, JESUS-CHRIST est mort  
pour nous. S. Paul aux Rom. c. 5.*

**E** ne m'étonne point que la passion ait  
été appelée un excès. Elle est en effet un  
excès de charité de JESUS-CHRIST, cette vertu

lui a fait souffrir ce qu'il ne devoit pas souffrir. Il a souffert plus qu'il ne falloit souffrir, il a souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir.

La charité ordinaire nous porte à avoir compassion des misérables & à les soulager. J'ai souvent dit que si les grands voïoient ce que souffrent les petits, il y auroit peu de mal-heureux dans le monde, parce qu'ils en seroient touchez, & il leur seroit aisé de les tirer de la misere, mais je ne pense pas qu'ils en vinsent jamais jusqu'à ce point que de se rendre eux-mêmes misérables pour les rendre heureux. Vous seul, ô JESUS, avez été capable de cét amour excessif, je ne m'étonne point que connoissant parfaitement la grandeur des maux que nous aurions deû souffrir pour nos pechez, vous aïez souâitté de nous en delivrer, que prévoiant ceux dont nôtre vie est assiégée vous aïez voulu les adoucir, mais que pour cela vous aïez voulu souffrir vous-même; qui auroit jamais osé ou esperet ou même souâitter un amour si excessif.

Représentez-vous JESUS en quelque endroit de la passion qu'il vous plaira, si vous voulez à la colonne. Son amour l'y a attaché, & l'a mis au triste état où vous le voïez, pourquoi? pour nous épargner les peines que nous avons méritées par nos crimes. *Ipsè autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* La tristesse au jardin pour mes fausses joïes, la flagellation pour mes plaisirs, la couronne d'épines pour mon orgueil, la croix pour mes ini-

patiances, les cloux pour mon libertinage & ma defobéiffance. *Ipsè autem vulneratus est, &c.* Mais pourquoi tant de peines, tant de travaux, mon Sauveur ! chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau. Une éternité de peines est étrange, mais pourquoi ne souffrirai-je pas ce que vous souffrez ? Vous vous trompez bourreaux, vous prenez l'Innocent pour le coupable. Pere Eternel vous trompez vous aussi, vous qui ordonnez ces supplices, ne savez-vous pas que c'est-là ce Fils qui vous a été si soumis, ou bien est-ce que vôtre amour pour nous est aussi excessif que celui de cét aimable Fils ?

Il a souffert pour nous adoucir le calice, pour en boire le plus-amer, pour nous épargner les maux inévitables dans la vie, pour ce qu'il y a à endurer dans les tentations, dans les afflictions, dans la pratique de la vertu, pour nous encourager par son exemple, pour les rendre glorieuses, pour nous faire voir qu'elles n'étoient pas insupportables. *Christus pro nobis mortuus est, ut sequamini vestigia ejus, qui peccatum non fecit.* Afin que nous n'eussions pas sujet de murmurer, si l'on nous menoit par un chemin si rude, afin que nous ne nous plaignissions pas de la dureté de nos maux, voiant qu'il n'avoit pas pardonné à son Fils, *proprio filio non pepercit.* Cette charité demande nos reconnoissances & nôtre imitation. Après l'avoir admiré, vous admirerez premièrement nôtre insensibilité, qui n'avons pas de compassion pour ce que JESUS souffre pour nous. S'il souffroit pour ses propres crimes nous devrions être touchez

de la grandeur de ses maux , on pleure à la veüe d'un scelerat qui reçoit la juste récompense de ses actions , & sur un Innocent qui souffre pour nous, nous demeurons insensibles. On se réjouit dans le tems que l'Eglise celebre sa Passion , à nous voir croiroit-on que Iesus souffre & que c'est pour nous. O mon Dieu donnez-nous un cœur de chair.

Cette charité demande nôtre imitation , exerçons la charité envers nos freres , sinon dans cét excez du moins en quelque manière. En premier lieu par la compassion , pour cela il faut s'en informer ; si nous en prenions la peine nous ferions beaucoup de bien. Actions de graces , sentimens d'humilité ; c'est mon frere , compassion, consolation. Secondement , par l'aumône c'est une des obligations du Carême , l'Eglise nous fait jeûner dans cette intention. Il ne faut pas que la penitence épargne pour l'avarice, ce qu'on retranche de la table, des habits , des plaisirs doit être pour les pauvres. Ce sont-là les aumônes qui charment le ciel , & dont JESUS-CHRIST se pare. Les pauvres qui donnent nonobstant leur pauvreté , qui partagent ce qui leur seroit nécessaire comme la veuve de Sarephta , font des miracles , emportent le ciel. Les grands ne peuvent pas faire cela , mais ils peuvent se priver de leurs plaisirs. Helas pendant que vous perdez avec chagrin dix , vingt , trente Escus , que vous en employez dix ou douze à la comedie , cinquante en un habit , il y a cinquante familles qui n'ont pas de pain. Combien

d'honnêtes gens qui depuis un mois n'ont pas change de linge, pourroient dire que depuis plus de deux mois ils n'ont goûté ni chair ni poisson. Vous rencontrerez des familles de huit ou dix personnes qui n'ont pas mangé un morceau de pain depuis le matin jusqu'au soir. Helas mon Sauveur, est-il bien vrai que c'est vous qui souffrez dans les pauvres, si vous aviez été aussi insensible que serions-nous devenus. Prenons les sentimens de ce cœur tendre & généreux, faisons resolution d'aimer les pauvres, de retrancher quelque chose de nos plaisirs. Si les riches faisoient cela tout le monde disneroit, personne ne manqueroit de pain, on ne mettroit pas de très-honnêtes personnes en prison faute d'avoir de quoi paier le lit où elles couchent, car, Messieurs, il y a des miseres de toutes ces manières, informez-vous-en, j'avoûë qu'il y en a qui les cachent, mais la charité découvre tout avec un peu de soin, cela mérite qu'on en prenne. Les Rois sachant que IESUS-CHRIST étoit né dans une étable vinrent le chercher, s'exposèrent à mille perils, à mille fatigues, pour lui venir faire des presens. Ce même IESUS-CHRIST souffre en des lieux pires que des étables, vos chevaux, s'il m'est permis de le dire sont incomparablement mieux que lui.

2. p. Non-seulement il a souffert ce qu'il ne devoit pas souffrir, mais il a souffert plus qu'il ne devoit souffrir. Une larme pouvoit laver toutes nos fautes. Une goûte de sang pouvoit nous mériter tous les secours. Pourquoi donc tant de

sang, faut-il demander des raisons à qui aime, il n'en peut rendre d'autres que son amour. On croit toujours quand on aime que quoi-que ce soit que l'on donne ce ne sera jamais assez. C'étoit plus qu'il ne falloit pour nos besoins, pour la justice de son Pere, pour la haine de ses bourreaux, s'il suë, c'est jusqu'à ce que le sang vienne après l'eau, s'il verse son sang, c'est jusqu'à la dernière goutte. A la flagellation ; il reçoit des coups plus que la loi n'ordonne, plus qu'il n'en peut supporter sans miracle. Il n'a plus de force, il veut encore porter la croix, il n'a plus de sang, plus de partie en son corps sans plaie, & il crie encore *sitio*.

Mais n'est-ce pas trop, mon adorable Sauveur ! Oui vous répondra-t-il, c'est trop pour appaiser mon Pere, trop pour éteindre la haine de mes ennemis, trop pour effacer tous les pechez de la terre, trop pour étouffer tous les feux d'enfer, mais ce n'est pas assez pour toucher ton cœur, pour t'inspirer le moindre sentiment de reconnaissance, ç'a été assez pour émouvoir mon juge, mes bourreaux, pour faire fendre les rochers, &c. O dureté, ô insensibilité ! En effet tous ces excez n'ont peû vaincre nôtre lenteur & nôtre tiédeur. Je parle aux ames qui craignent Dieu, mais qui ne l'aiment pas assez ; qui gardent les commandemens, mais qui résistent aux saintes inspirations ; qui ont de grands desirs, mais qui different de les exécuter. Qu'attens-tu mon ame ? que JESUS fasse quelque chose de plus ! Il a porté les choses aux derniers excez. Ecoute-  
le

le qui te dit, *Quid potui facere vinea mea*, &c. Je vous ai touché, éclairé, convaincu, réduit à n'avoir à me dire autre-chose sinon que vous ne vouliez pas avoir compassion de moi. Puisque je vous trouve toujours à me disputer des bagatelles, à examiner les choses à quoi vous êtes précisément obligé, vous ne ferez donc jamais rien par amour, jamais rien pour moi. Jusqu'à quand vous entendrai-je dire, il n'y a point de péché mortel, je n'y suis pas obligé; & IESUS-ÉTOIT-IL obligé de mourir pour vous? & à quoi n'êtes-vous pas obligé pour reconnoître une si grande bonté.

Promettons aujourd'hui de ne nous plus ménager avec Dieu, de faire pour lui tout ce que nous croirons qui pourra lui plaire, voïons ce qu'il nous demande au fond du cœur, de quitter cette vanité, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette charité, cette mortification, comparons cela à ce qu'il a fait pour nous; nous serons tous honteux de l'avoir laissé si long-tems à attendre si peu de chose, & j'espère que nôtre cœur s'élargira, & qu'il prendra de plus-généreuses résolutions.

Le troisième point & le troisième excez, il à souffert pour des gens pour qui il n'avoit pas sujet de souffrir. Ce fut un grand terme pour Iacob que quatorze ans de service, il falloit qu'il aimast bien Rachel pour cela, mais aussi Rachel étoit fort aimable, & il ne faut pas douter qu'il n'en fust aussi bien aimé. Je me représente ce Patriarche parmi les fatigues de sa profession, au chaud

au froid, à la pluie, il ne faut pas douter que cela ne lui fît bien de la peine, mais dans ses plus-mauvaises heures la veüe de son amour, le souvenir de celle pour qui il souffroit, souûtenoit son courage & lui donnoit des forces pour perseverer. Mais il n'est pas de même de I. C. car il souffroit pour des gens qui étoient dans le peché, qui étoient ses ennemis, *pro impiis mortuus est; cum adhuc peccatores essemus*. Au milieu de ses plus-grandes douleurs vous vous présentiez à ses yeux, mais que voïoit-il, hélas vous le savez, un cœur froid, ingrat, attaché au monde, des mépris, des dégoûts, une résistance éternelle à ses volontez, nulle complaisance, nulle gratitude, une ame souillée de péchez, c'est-à-dire, horrible, plus-difforme à ses yeux que les demons. Un impie, un libertin, un voluptueux, vous n'êtes plus cela; mais vous vous présentiez à lui en cet état. Vous n'êtes pas si vicieux, vous n'êtes pas un objet si odieux, mais confessez qu'il ne voïoit rien en vous qui lui deust causer de grands transports. Quel objet! que cela étoit peu capable de l'encourager?

Cependant voila ce qu'il a aimé avec tant d'excez, on dit que l'amour est aveugle, qu'il couvre les défauts, si les objets des plus-grandes passions étoient parfaitement connus, on les verroit bien-tôt refroidies, mais Iesus connoissoit nos vices, nos miseres, il nous connoissoit, tels que nous nous connoissons nous-mêmes à certains momens où nous sommes plus-raisonnables, & où nous nous déplaisons si fort, son



amour a surmonté tout cela, ces miseres l'ont excité davantage.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soïez capable d'aimer ainsi, on ne trouve rien de pareil parmi les hommes, on aime son plaisir, son interest, on aime des choses aimables, ou du moins qu'on croit aimables, vous, des personnes odieuses & dont vous connoissiez les vices. D'où vient que j'ai tant de peine à aimer mes ennemis? n'ont-ils rien d'aimable pour nous, IESUS les aime tels qu'ils sont, & tels qu'ils sont il nous ordonne de les aimer; n'est-ce pas assez. Mais vous, mon Divin Sauveur, quand vous ne seriez pas aussi aimable que vous l'êtes, un si grand amour mériteroit tout le mien, d'où vient donc que je ne vous aime point, quoi-que vous soïez si parfait, si accompli, que vous soïez si grand, si éclairé, si sage, si doux, si bien-faisant, si fidele, si liberal envers vos amis.

La raison, pardonnez-moi Seigneur, si j'ose vous le dire, c'est que vous ne m'avez pas encore assez aimé. On peut encore ajoûter à ces excez. C'est vôtre amour même. Je sai que vous trouvez des obstacles dans mon cœur, un poison froid qui l'empêche de prendre feu & de s'enflammer, je m'en vais travailler à le purifier, je vais rompre ces attaches que j'ai au monde, aux créatures, à l'argent, au jeu, à la vanité des habits, à la réputation, à moi-même: faut-il s'étonner qu'un cœur embarrassé de la sorte ne puisse donner place à vôtre amour, qui veut regner seul; je suis seût que quand je vous l'offrirai

vuide, vous ne me refuserez pas de le remplir de  
vôtre amour, d'y venir habiter vous-même, d'en  
faire un Paradis terrestre, & de le disposer à cer-  
te charité parfaite dont il doit brûler éternelle-  
ment avec les Seraphins.





TROISIEME MEDITATION.

DE LA

PATIENCE

DE

IESVS SOUFFRANT.

Sicut ovis ad occisionem ducetur & quasi agnus coram tondente se obmutescet; & non aperiet os suum:

*Il sera conduit comme une brebis à la boucherie; & il ne fera pas plus de bruit qu'un agneau devant celui qui lui ôte la laine; & il n'ouvrira pas la bouche. Isai. 53.*

**D**E toutes les vertus que Iesus a pratiquées à sa Passion, celle qui a éclaté davantage c'est la Patience. Aussi faut il avouer

qu'il n'y en avoit point dont l'exemple nous fust si nécessaire. Nous souffrons dès nôtre naissance jusqu'à la mort. Tous les âges ont leurs maux, tous les états, tous les temperamens. Nous souffrons des créatures les plus-insensibles, de tous les hommes superieurs, inferieurs, égaux, de nos ennemis, de nos amis, de nous mêmes. O qui pourroit être ferme & inébranlable au milieu de tout cela ! Rien n'est plus-capable de nous mettre dans cette belle disposition que l'exemple de **JESUS-CHRIST**.

L'impatience se produit par la langue, par le changement de visage, & par les mouvemens du cœur. La Patience modere les déreglemens de ces trois parties, elle lie la langue par le silence, elle compose le visage par la tranquillité, elle calme le cœur par la douceur.

Prenez **JESUS** en quelque endroit de la passion qu'il vous plaira, depuis qu'il est pris jusqu'au moment qu'il expire, vous ne sauriez tomber à faux, c'est par tout un agneau, une brebis ; vous le trouverez par tout muët, tranquille, & plein de douceur. **JESUS** s'est trouvé à la Passion dans toutes les circonstances, où il est le plus-difficile de se taire. On lui fait des injustices si visibles, on dresse contre lui de si noires & si fausses accusations, on lui fait endurer des indignitez si brutales & si inhumaines, que c'est un prodige qu'il puisse souffrir tout cela sans dire un seul mot. De plus, il souffre de si grandes cruantez, que la violence de la douleur auroit deü lui arracher quelque parole. Mais non, il demeure

fans replique. On crie, mille témoins s'élevent, on s'échauffe, on l'accuse sans preuve, sans raison, sans apparence même de raison, les témoignages s'entredétruisent : *Iesus autem tacebat, ego autem non contradico.* Il avoit les plus-beaux pretextes du monde. La gloire de son Pere à procurer, sa doctrine à soutenir, le scandale à éviter, il va perdre tout le fruit de ses travaux, les Prêtres lui commandent, Pilate le presse, Herodes l'interroge : *Iesus autem tacebat.* Il n'auroit pas péché, il auroit fait des réponses fort édifiantes, mais ce silence vaut mieux mille fois.

O adorable silence que vous êtes éloquent, que vous me donnez de belles leçons ! Vous vous taisez Seigneur, vous qui êtes la parole du Pere, dans de si grands maux, dans un sujet si avantageux ; dans une occasion si importante ! Quel prétexte puis-je avoir à l'avenir de murmurer & de me plaindre ? Mais comment s'en empêcher ? Une ame qui veut imiter **IESUS-CHRIST** s'en défend avec sa grace, en premier lieu par l'humilité ; elle croit qu'elle en mérite encore plus. En deuxième lieu, par le desir qu'elle a de souffrir, qui lui fait trouver ces maux si petits qu'elle n'oseroit en parler. En troisième lieu, par respect à la volonté de Dieu. En quatrième lieu, par la crainte de perdre son trésor. Une croix secrète est quelque chose de bien précieux.

Les ames imparfaites croient que pourveu qu'on ne s'emporte point, on peut conter ses maux à toute la terre : Semblables en cela à un homme qui a trouvé une bourse pleine d'or, &

qui va fendant cét or en son chemin. Si elles ne les publient pas, du moins il leur faut quelques amis, quelques confidens; une ame sainte au contraire veut que tout se passe entre elle & son Epoux. Mais je parle de mes maux comme de ceux d'un autre, au lieu d'en murmurer j'en louë Dieu, Cela est bon, mais outre que l'on s'expose à la vanité, qu'on est païé par les louanges, on se soulage; il me semble que c'est la fleur de la patience qui s'en va, il n'y a plus de secret, & par consequent le plus-doux, le plus-précieux est perdu. Vous ne répandez pas le parfum, vous l'évantez. Voïez la suite des maux qui naissent de ces plaintes, il arrive qu'on vous flatte si on en est touché, qu'on vous met en colere si l'on n'en fait pas de cas. On cherche à être plaint, & on ne vous plaint point, on est importuné, on ne trouve point que vous aïez tant de raison, vous faites voir vôtre foiblesse plus que l'injustice d'autrui, au lieu de leur attirer l'indignation de vos confidens, vous vous attirez leur mépris. On croit se soulager, & au contraire la colere, le dépit s'aumente en voulant persuader qu'on a eû grand tort, on se le persuade à soi-même, en voulant exagerer les maux, on se les grossit à soi-même. Nous en voïons tous les jours, qui aïant d'abor reçeu des afflictions avec assez de patience à force de les dire, se sont si fort échauffez, si fort animez eux-mêmes, qu'ils ont passé jusqu'aux plus-grands excez.

S'il faut se plaindre, plaignons-nous à JESUS crucifié, mais en vôtre présence, mon Sauveur! de-

qu'oi aurai-je à me plaindre, que sont mes maux en comparaison des vôtres que vous souffrez dans un si grand silence. De plus, Seigneur, je pourrois persuader à quelqu'autre qu'il y a de l'injustice, mais à vous cela ne se peut, vous connoissez mes crimes, vous savez que j'en mérite mille fois davantage. Comme c'est vous-même qui êtes l'auteur de ces maux, ce sera vous faire des reproches. *Quid dicam aut quid respondebit mihi, cum ipse fecerit.* Je viendrai toutefois pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre. Je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même & de mon impatience. Je viendrai y prendre des forces & m'encourager au silence, & à souffrir comme vous avez souffert.

2. Après avoir considéré le silence de **IESUS-CHRIST**, je vous prie de jeter les yeux sur son front & sur son visage. On se fait quelquefois violence pour ne pas produire les sentimens de son cœur, mais qu'il est mal-aisé quand on nous mal-traite de n'en être pas même émeû, & quand on a le cœur émeû, son trouble passé incontinent dans les yeux & sur le visage; on lit sur le front ou la vengeance que le cœur respire, ou la colere qu'il a conceüe, ou du moins la tristesse qui l'abbat. Or considerez, je vous prie, si vous découvrirez sur le visage du Sauveur quelque signe de ces mouvemens. Si cela avoit paru ç'auroit été sans doute quand on le faisoit lui qui ne résistoit point. Quand on lui donna un

foufflet, il n'avoit rien dit de mal. Voilà vingt-neuf coup de fouët, c'est autant que la Loi en ordonnoit, il ne les a pas mérité, sa patience ne s'échappe pas cependant; mais pourquoi y en ajoûter un seul, pourquoi doubler le nombre sans ordre, quelle malignité, cela ne s'est jamais fait à personne, cela ne se peut supporter, IESUS a la patience de s'en laisser donner jusqu'à cinq mille. Quand il prend sa Croix les forces lui manquent, on le voit bien, il plie, on le presse, on le relève à coups de pié: Quoi, mon divin Maître, n'étes-vous point surpris? Quoi pas le moindre mouvement d'indignation? nul changement; nulle alteration sur ce visage, mais remarquez que ce n'est pas un air riant ni triomphant, c'est un air humble & modeste. Que cela est beau; que cela est divin! ô qu'il y a de plaisir de vous considerer en cét état! ô que j'aime bien micux voir cela que de voir marcher des boiteux & des morts sortir du sepulcre! Anges du ciel descendez pour être témoins de la patience de IESUS. Non vous ne voiez rien de si beau dans le ciel! O heureuse Veronique qui eûtes le bonheur de retirer le portrait de ce visage! quel trouble, quels mouvemens de colere pûtes-vous y remarquer, une si grande tranquillité n'est-elle pas capable de les calmer.

Vous me demandez s'il y a du mal à sentir ces émotions: non, mais il y a de l'imperfection, c'est signe qu'on s'aime encore soi-même, qu'on n'a pas pris assez de soin de



mortifier ses passions, qu'on a encore bien de l'orgueil & de l'attache à sa propre volonté, la parfaite pieté va jusqu'à étouffer ces mouvemens quiconque s'y applique peut esperer d'y parvenir, & même plutôt qu'on ne sauroit croire, quand on y va comme il faut. O mon Dieu, quand il n'y auroit que cela à gagner à vôtre service, que cette force, cette immobilité, cette indolence chrétienne, cette paix inalterable de l'ame, cette égalité de visage & de mouvemens, que tout le monde ensemble, toutes les prosperitez ne peuvent donner, ne seroit-ce pas toujours beaucoup, mais d'où vient cette constance ?

1. D'une humilité profonde, on ne s'étonne point qu'on mal-traite un pecheur, on offense Dieu, pourquoi ne me déplaira-t-on pas.

2. D'une grande attache à la volonté du Seigneur, qui est une ancre qui nous rend immobile, parce que tout ce qui arrive est toujours selon cette volonté. Je me représente un homme assis sur un rocher au milieu de la mer, la mer vient battre à ses piés, il la regarde de sens froid, il prend plaisir à comter ses flots hors de tout peril. Il s'éleve des tempêtes, cela ne le touche point, pendant que d'autres qui sont sur de fragiles vaisseaux, pâlisent, tremblent, sont agitez au gré des vents, tantôt ensevelis dans les abîmes, tantôt suspendus en l'air sur la pointe d'un flot. Est-il possible que nous ne portions point d'envie à cette heureuse personne, est-il possible que pouvant nous attacher à

ceroc, nous aimions mieux nous tenir à une planche qui n'a point de consistance.

Faisons y un peu de réflexion, je suis sûr que si nous nous appliquons beaucoup à considérer l'ame de IESUS souffrant; si nous portons souvent les yeux sur son visage, nous deviendrons amoureux de cette vettu, & que même il nous l'inspirera insensiblement: Que ce soit donc-là votre livre de tous les jours, Chrétiens Auditeurs, que ce soit votre miroir, Dames Chrétien-nes, du moins pendant ce Carême: O que bientôt vous vous trouverez changées, que ce qui vous paroît aujourd'hui le plus-insupportable; vous paroîtra léger. Ce fut ainsi que le bon Larron considérant la patience du Sauveur, acquit lui-même de la patience: Mais que nous servira de vous regarder; Seigneur, si vous ne jetez les yeux sur nous pour nous encourager, pour nous soutenir; pour affermir nos desseins, pour nous donner des forces afin de les exécuter.

3. Entrons dans le cœur du Fils de Dieu, & voyons quelle est sa disposition à l'égard de ses ennemis. C'est une douceur incomparable; dont voici les divers degrez ou les effets. Tout ce qu'il en souffre n'empêche pas qu'il ne leur fasse justice, il reconnoit qu'il y a beaucoup d'ignorance en leur fait, & quoi-que l'envie, le respect humain, l'intérêt, la haine, l'orgueil, l'injustice aient part à tout cela, néanmoins ce cœur plein de bonté s'attache plutôt à ce qui diminue le peché, qu'à ce qu'il

les rend coupables. Nous aurions bien plus de sujet de faire le même quand on nous fâche, il y a le plus souvent plus de légereté, d'inconsidération, que de malice. Dans la personne qui nous offense, c'est un effet de son naturel brusque & colere, elle étoit en mauvaise humeur, elle a eû dit cela plutôt qu'elle n'y a pensé. Nous faisons ordinairement tout le contraire, nous exaggerons les choses comme si c'étoient des crimes, comme si c'étoient de grandes injustices, & souvent il n'y a pas un peché veniel. Nous nous réjouissons des maux de ceux que nous regardons comme nos persecuteurs, nous nous affligeons de leur prospérité. O que cela est foible, qu'on a sujet de s'humilier quand on sent ces mouvemens que cela est bas, que cela ressemble à la bête. Mon Dieu, dis-je en moi-même, si vous nous jugiez de la sorte, nous serions tous perdus ? Si cette personne qui se plaint avoir fait la même chose, elle trouveroit que ce n'est rien, on peut si on le veut donner cent bons biais à cela, & on aime mieux le prendre en mauvaise part.

2. Non-seulement Iesus fait justice à ses bourreaux, mais il est touché d'une véritable compassion, il déplore leur aveuglement & les maux qu'ils s'attirent, il dit dans son cœur ; *Quoniam si cognovisses & tu que ad pacem tibi.* Il trouve que tous ces maux ne sont rien en comparaison : *Nolite flere super me, &c.* Voila le sentiment que nous devrions avoir pour ceux qui nous offensent. Quel mal me font-ils si je suis patient ?

Quel bien ne me font-ils pas au contraire ? Mais quel mal ne se font-ils pas à eux pour le présent & pour l'avenir. 3. Il est touché d'amour à leur égar, il ressent pour eux une compassion effective, il prie, il souffre pour eux, & il souffre avec tendresse, il souhaite de les sauver, & il le fait, car sa priere n'est point inutile. Ceux qui se convertirent à la Prédication de Saint Pierre étoient ceux-là même. *Hunc per manus iniquorum affligentes interemistis. Vos autem sanctum & justum negastis, & petistis virum homicidam donari vobis, autorem verò vitæ interfecistis.* Que nous serions heureux, si nous pouvions sauver nos ennemis par nos prières ! Quelle joie, quel triomphe dans le ciel ! quelle seroit leur reconnoissance : Elle sera grande en ceux qui auront été sauvez par leurs amis, mais quel comble pour ceux qui devront leur salut à ceux qu'ils ont persecuté.

*Discite à me non mundum fabricare, non cuncta visibilia, &c.* Mais quelque chose de plus-divin. Pour apprendre cette leçon que le cœur de JESUS-CHRIST soit nôtre école, faisons-y nôtre séjour durant ce Carême, étudions-en les mouvemens & tâchons d'y conformer le nôtre. Oûi divin JESUS, je veux m'y loger, verser tout mon fiel dans ce cœur, il l'aura bien-tôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraite. Là je m'exercerai au silence, à la résignation à vôtre divine volonté, à une constance invincible. Je m'en vais faire tous les jours des prières pour vous remercier de mes croix, & pour vous demander par-

don pour ceux qui me persecutent. Je m'en vais travailler tout de bon à aquerir cette patience. Je fai que ce n'est pas l'ouvrage d'un jour , mais il suffit que je sache qu'on y peut parvenir à force de travail. Je vous demande vos prieres , ô doux **JESUS** , vous les avez offertes pour vos ennemis, ne me les refusez pas à moi qui souâitte de vous aimer , d'aimer même la croix & mes eunemis pour l'amour de vous. *Amen.*





QUATRIÈME MEDITATION.

DU MÉPRIS

DES LOIX

DES SENTIMENS

ET DE LA CONDUITE

DU MONDE,

PAR

IESVS SOUFFRANT.

Confidite ego vici mundum.

*Aiez confiance j'ai vaincu le monde.*

S. Jean c. 16.



IESUS-CHRIST a vaincu le monde en le méprisant ; & quoi-que durant toute sa vie il ait condanné ses loix , ses sentimens,

sa

sa conduite, qu'il l'ait décrié, qu'il lui ait fait une guerre ouverte par ses actions & par ses discours, cependant il n'en a jamais tant témoigné de mépris qu'à sa passion.

C'est ici une vertu qu'on s'imagine quelquefois n'être que pour les cloîtres & pour les personnes consacrées à Dieu. On se trompe, tout Chrétien a le monde pour ennemi & par conséquent il doit le combattre sans cesse, mais il ne le vaincra jamais s'il ne le méprise. Voïons l'exemple que nôtre Sauveur nous en a donné aux deux derniers jours de sa vie & de quelle manière nous devons tâcher de l'imiter.

Je trouve dans la passion un grand mépris des discours du monde, un grand mépris des jugemens du monde, un grand mépris des mépris-mêmes du monde. Si le Saint Esprit veut bien nous éclairer, cette méditation nous peut être fort utile, comme elle nous est fort nécessaire. Si nous pouvions bien nous résoudre à mépriser le monde lequel est si méprisable, & à souffrir ses mépris qui nous font si peu de tort, nous entrerions bien-tôt dans la voie des Saints, & je ne pense pas que rien fust capable de nous arrêter. Mon Dieu assistez-nous donc aujourd'hui d'une grace particulière, faites-nous connoître la foiblesse de nôtre plus-grand ennemi, je le tiens pour vaincu si elle peut être connue.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que **JESUS-CHRIST** a eû dans sa passion de grandes occasions de mépriser les discours du monde. Il ne fut pas plutôt pris & conduit devant les Prêtres,

que plusieurs faux témoins se présenterent pour l'accuser, & lui imposèrent des calomnies que tout le conseil entendit avec joie, qu'il approuva quoi-qu'elles n'eussent nulle apparence de vérité, & que les témoignages qu'on portoit contre lui s'entre-détruisoient les uns les autres. Si IESUS avoit voulu dire un mot pour fermer la bouche & aux témoins & aux juges; quoi de plus-aisé que de refuter des accusations qui se détruisoient elles-mêmes, cependant IESUS ne daigne pas dire une parole. Ensuite on le mene chez le Gouverneur de la Province, & les Prêtres & les Docteurs lui disent en arrivant, Seigneur voici un criminel que nous vous remettons entre les mains pour être crucifié. Quel crime a-t-il fait, si ce n'étoit pas un scelerat & un méchant homme, nous ne vous le mettrions pas entre les mains, nous ne sommes pas gens à demander la mort d'un innocent. *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissimus eum.* En effet il y avoit beaucoup d'apparence à ce qu'ils disoient, car ce n'étoit pas un seul homme, ni des hommes du commun, ni des personnes qui eussent la réputation d'être méchans; néanmoins il en fallut venir au détail, & IESUS le plus-saint, le plus-irreprochable de tous les hommes, en présence d'une grande assemblée & de Juifs & de Romains fut déchiré de la manière du monde la plus-indigne. On l'accuse d'avoir fait des courses dans toute la Judée excitant le peuple à la révolte, se faisant passer pour Roi des Juifs, défendant qu'on ne païast à l'Empereur les tributs



qu'il exigeoit , qu'il s'étoit vanté qu'il renverferoit le temple de Ierusalem , qu'il avoit même tâché de corrompre la Religion des peuples, que pour donner plus de credit à fa faulſe doctrine, & s'attirer plus de partifans contre Cefar, il avoit fait de faux miracles par l'invocation des demons , & avoit voulu perfuader qu'il étoit Dieu. Ils produifoient des témoins de tout cela. IESUS effuie toutes ces faulſes accusations. Mais je vous prie de remarquer ce qu'il auroit peu faire en cette occaſion. Vous ne doutez pas qu'il ne fuſt très-éloquent , que ſon innocence ne lui fournît la matière d'un très-beau diſcours & d'un grand triomphe, s'il avoit voulu uſer de recrimination, comme l'on dit , déplier aux yeux du peuple la vie de ſes ennemis , les convaincre de mille actions honteuſes & ſacrileges , les faire pleurer, les épouvanter, revolter le peuple contre eux, les confondre comme Daniel confondit les vieillars. Avec quelle gloire ne ſe feroit-il pas purgé, qu'aurions-nous fait ſi nous avions eû les mêmes avantages ?

Devant Herodes & toute ſa Cour & tous les Officiers de ſon Armée , on le décrie de même, on lui ôte une très-grande réputation que le bruit de ſon éloquence & de ſa vertu lui avoit acquiſe dans l'eſprit de ce Roi , tous ſes Courtiſans , tous ſes Capitaines s'étoient aſſemblez & l'attendoient avec impatience. O mon Sauveur, que vos ſentimens ſont éloignez de ceux du monde. Helas la médifance , les diſcours des hommes nous paroiffent ſi inſupportables. Nous

croions être obligez en confiance de ne les pas souffrir, nous sommes si délicats sur cét honneur, sur cette réputation, lorsqu'on a dit de nous quelque chose qui peut alterer la bonne opinion que nous croions qu'on a de nous, nous nous emportons, nous sommes hors de nous-mêmes, & vous ne daignez pas dire une seule parole, pour dissiper de si noires accusations. Ce n'est donc pas un si grand mal d'être accusé, d'être l'objet de la médifance & de la calomnie, on n'a pas tant de sujet de se croire mal-heureux, pour n'en être pas tout-à-fait exempt.

Voulez-vous, Chrétiens Auditeurs, que je vous dise les pensées par lesquelles il me semble qu'on peut se calmer sur cela. Premièrement supposé qu'on parle de vous, avez-vous veü quelqu'un si sage qu'on n'en ait rien dit? & qui? vos meilleurs amis. Cela est commun, cela se voit tous les jours, d'où vient donc que vous en êtes si fort surpris? comment doutiez-vous de cela?

2. Faisons nous justice, nous avons fait ce qu'on dit, ou du moins quelque chose de ce qu'on dit, ou nous y avons donné quelque occasion, nous avons fait bien des choses qu'on ignore. Nous avons souvent fait le même tort aux autres.

3. Si nous sommes innocens. Moins vous parlerez plus on vous croira, ce ne sont pas les plus-criminels qui se taisent. Il y a assez d'apparence que qui a assez de vertu pour souffrir patiemment une médifance, n'est pas trop capable de faire la chose dont on l'accuse.

4. Il vous fâche qu'on vous impute une chose fausse, & moi

quand on médit de moi je triomphe quand cela est faux, il y a cent choses de vraies à dire, mais les choses fausses se dissipent d'elles-mêmes. Plus le crime est odieux, plus je rends grâces à Dieu de ce que je n'en suis pas coupable.

5. Si nous sommes innocens, quelle douceur de pouvoir ressembler en cela à notre bon Maître, de l'aller joindre avec ses calomnies, d'avoir deux vertus que le monde ignore & que l'on pratique pour l'amour de lui. Celle que l'on nous accuse de n'avoir pas & celle que nous pratiquons en souffrant qu'on nous accuse. Soiez éternellement glorifié, mon Divin Maître. J'ai souvent pensé en votre présence, qu'il s'en falloit beaucoup que je ne fusse à vos yeux aussi bon que le monde le pensoit, & c'est pour moi une grande peine de songer qu'on sera quelque jour desabusé à ma confusion; s'il arrive donc qu'on me calomnie, il me suffit d'esperer que quelque jour je serai justifié. Quoi-qu'il en soit je veux souffrir cela pour l'expiation des médifances que j'ai faites, pour l'expiation de mes fautes secrettes pour lesquelles j'ai mérité tant de confusion; pour imiter vos exemples, enfin pour faire voir que je ne fais cas que de vous: ô mon Sauveur! & que c'est pour vous seul que je travaille. Tandis que le monde me fera justice, qu'on me croira aussi bon que je suis, qu'on me louëra, j'aurai sujet de craindre que le peu de bien que je fais, ne soit récompensé. Je douterai si c'est pour vous ou pour le monde, que je m'éloigne du vice; mais du moins cette vertu est à couvert par le

moien de la calomnie, vous m'en récompenserez Seigneur, s'il vous plaît, aussi bien que de ma patience, &c.

2. Le mépris que IESUS a fait des discours du monde a été d'autant plus-héroïque qu'on en a fait des jugemens fort defavantageux. Cela l'a fait passer pour un fou & pour un imposteur. Herode le voïant muet dans une occasion de si grande importance pour sa réputation & pour sa vie, voïant qu'il négligeoit sa faveur & la gloire qu'il auroit peu aquerir, jugea qu'il étoit véritablement insensé & toute la cour fut de ce même sentiment. Voila comme le monde juge des vertus les plus-excellentes, *quacumque ignorant, blasphemant*, tout ce qui ne se rapporte pas à leurs maximes, tout ce qui est au dessus de la portée de leur esprit, & de leur courage, au lieu de l'admirer ils le décrivent autant qu'ils le peuvent, IESUS-CHRIST un fou, ô Dieu du ciel & de la terre quelle extravagance, quelle absurdité, quel ridicule jugement ! c'est ce qu'on ne s'étoit point encore avisé de lui reprocher, on a admiré sa sagesse à l'âge de douze ans. On s'est étonné souvent dans la Sinagogue de la profondeur de sa science. *Nonne hic est filius fabri.... quomodo hic litteras scit, cum non didicerit.... numquam sic locutus est homo.* Il a rendu inutile par ses prudentes réponses les demandes captieuses des Prêtres. On l'a accusé de relâchement dans sa morale, de magie, d'ambition, &c. Mais de folie on ne s'en est point encore avisé. Si vous étiez un peu entendu en matière de phisionomie,

que trouvez-vous dans cét air, sur ce visage qui vous donne lieu de faire ce jugement. Après cela je ferai quelque état des pensées du monde, de ce monde au jugement duquel IESUS-CHRIST a passé pour fou. O mon Dieu qu'on me prenne pour ce qu'on voudra; il n'y a pas grand honneur d'avoir l'approbation de si méchans juges, il me semble au contraire qu'il me doit être glorieux d'être condamné par ceux qui vous ont condamné vous même? aussi n'en fit-il pas grand état, car quoi-qu'il eust préveu ce jugement il ne daigna pas dire un mot pour le prévenir.

Son silence & sa patience donna lieu à quelque chose de pire encore; il fit juger qu'il étoit vraiment coupable d'hipocrisie & d'imposture. Voila pourquoi on lui disoit sur la croix, *Salvum fac te metips... & nos? Alios salvos fecit, &c.* S'il avoit fait cela par une puissance qui lui fust propre, il s'en serviroit en cette occasion. *Si filius Dei est descendat de cruce & credimus ei.* Mais s'il ne descend pas, s'il est contraint de céder à ses ennemis, comment pouvons-nous croire qu'il est Fils de Dieu. Vous croirez ce qu'il vous plaira; mais pour tous vos jugemens IESUS ne descendra pas de la croix, il ne laissera pas son sacrifice imparfait. Que serions-nous devenus, mon aimable Redempteur, si vous aviez fait plus de cas de ces jugemens que du salut de vos créatures & de la volonté de vótre Pere?

Chrétiens, si nous faisons réflexion sur nous-mêmes, nous n'aurons pas de peine à admirer en cela la force du Fils de Dieu. Les Ames saintes

savent combien il leur à coûté de vaincre ces jugemens , & celles qui ne sont pas encore dans la voie de la perfection, quoi-qu'elles y soient attirées par de fréquentes inspirations , m'avouèrent franchement que c'est-là un des plus-grands obstacles qu'elles aient à surmonter. Que pensera-t-on de moi si je me retire des compagnies , si je m'habille simplement , si je m'occupe tout entier à mon salut , si je ne témoigne nul ressentiment, si je préviens ceux qui m'ont offensés. On dira que je suis fou , qu'une humeur noire m'a tellement saisi , que j'en ai perdu l'esprit. On dira du moins que je porte les choses dans l'excès , qu'il n'y a pas de raison à ma conduite, que c'est faute d'esprit & de savoir accommoder la vie du monde avec les regles de la piété. Si je prétens que les autres se veulent donner & que je veux seul me sauver. D'autres croiront que ma dévotion est intéressée, que ce n'est que bigoterie, & hypocrisie. Que c'est l'effet de quelque dégoût , &c. Que je veux tâcher de regagner par là ce que j'ai perdu d'ailleurs. O mon Dieu quel mal-heur & qui pourra jamais assez le déplorer ! Je vous avouë, Messieurs, que je vois avec une très-grande peine ce grand nombre de personnes que l'amour des plaisirs , de la gloire , des richesses attache au monde, je regrette fort que tant d'ames si belles, si propres pour la sainteté, tant de cœurs nez pour aimer Dieu, se laissent amuser à la vanité, à la bagatelle du monde. Mais quand j'en vois qui sont toutes persuadées, toutes convaincuës, qui n'ont point ni trop d'attache au

bien, ni trop d'amour pour le plaisir, qui connoissent la sainteté, qui sentent que Dieu les y appelle, & qui méprisent tous ces sentimens, qui rendent toutes ces dispositions inutiles pour un respect humain, par la veüe de ce qu'on pourra penser d'elles & qu'on n'en pensera peut-être jamais. Oüi Messieurs, j'en ai le cœur percé de douleur, & je ne puis quasi m'en consoler. O mon Dieu, est-il possible que pour si peu de chose nous renonçons à une si belle couronne. Vous êtes donc resolu à résister à Dieu éternellement, si vous êtes dans le dessein de vous rendre quelque jour, pourquoi non à cette heure, car plus vous irez, plus le monde sera surpris de vôtre changement, plus il trouvera à gloser sur les motifs de vôtre changement, & je crois que c'est proprement d'eux que IESUS a dit, *Nemo respiciens retro*, pour voir ce qu'on dit, si on ne rit point, si on ne nous montre point au doigt, *aptus est regno Dei*.

Voulez-vous savoir ce que je pense de ces personnes. Que jamais elles ne seront tout-à-fait à Dieu, quelque demarches qu'elles semblent avoir faites, parce que cét obstacle durera toujours, Dieu peut ôter les richesses & nous en détacher, ainsi il peut enlever la beauté, l'âge éloigne les plaisirs, la mort enleve ceux qui arrêtent nôtre cœur, mais le monde ne changera jamais d'humeur. De-plus je pense qu'ils ne conserveront pas long-tems les vertus qu'ils ont, Dieu retirera ces graces qui les soutiennent. *Dominus dissipavit ossa eorum, qui hominibus placent confusi*

*sunt quoniam Dominus sprevit eos.* En troisième lieu Dieu permettra qu'on dira des choses d'elles pires que ce qu'elles craignent; le contraire arriveroit, si elles avoient passé par dessus ces considerations. On disoit à IESUS: *Descendat de cruce & credimus ei.* Il ne descendit pas & néanmoins qu'arriva t-il? *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, & videbant; quæ fiebant percutientes pectora sua revertebantur.* Je pense qu'à l'heure de la mort on pourra nous dire; *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam, surgant & opitulentur vobis, & in necessitate vos protegant.* Les autres diront en tremblant voila à quoi leur a servi leur folle complaisance. *Videbunt iusti, & timebunt, & dicent; ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum.* Car comment oser s'adresser à Dieu, après avoir disputé si long-tems entre lui & le monde, & donné enfin l'avantage à son ennemi?

Mon Dieu à quoi ai-je pensé jusqu'aujourd'hui, & comment ose-je me présenter devant vous, après une lâcheté si horrible. Je me flatte d'être à vous & je cherche encore à plaire au monde vôtre ennemi mortel, & la crainte de lui déplaire me fait mépriser vôtre volonté & vos saintes inspirations. Pardonnez-moi mon Dieu l'injustice que je vous ai faite, je confesse qu'elle est énorme & qu'il falloit être aveugle, être enforcé pour balancer un seul moment sur un choix, où il y avoit d'un costé un Dieu à satisfaire & de l'autre le monde, c'est à-dire un fou, un insensé; un fantôme à contenter. J'avouë, que si desor-



mais je veux encore plaire à ce monde ; quoique je fasse, je ne suis nullement vôtre serviteur & que je suis indigne de l'être. *Si adhuc hominibus placerem, servus Dei non essem.* Mais qu'ils pensent à l'avenir ce qu'il leur plaira, je ne daignerai pas y faire réflexion, je serai sans cesse attaché à songer à ce que vous pensez de moi, à ce qu'en peuvent penser les Saints & toute la Cour celeste. *Mihi autem pro minimo est, &c.* Quand le monde m'aura condamné que me fera-t-il ? Que peut-il contre un serviteur ou une servante de JESUS-CHRIST, quelles fâcheuses suites peut avoir cét injuste jugement ? Mais si vous me condamnez, Seigneur, je suis perdu & tout l'Univers ne peut me sauver de vos mains.

Difons un mot du dernier point. JESUS-CHRIST a porté les choses plus loin, il a méprisé les mépris du monde. On l'a jugé fou, cela se pourroit peut-être souffrir, mais on l'a traité en fou, & qui ? les plus-qualifiez, un Roi, un Gouverneur, un Juge, les Docteurs ? Que cela est dur en présence de tout un peuple qui l'avoit adoré, &c. 2. Non-seulement on a jugé qu'il étoit un imposteur, en disant qu'il étoit Fils de Dieu, mais on l'a traité comme s'il l'eust été en effet. 3. On l'a accusé d'avoir voulu usurper injustement la roïauté, il a été exposé à la cruelle derision qu'il souffrit chez Pilate la nuit avant sa mort. Il savoit bien qu'en declarant que son Pere l'avoit envoié, & qu'il lui avoit donné un plein pouvoir, il s'attireroit ces sanglants mépris, mais tout cela ne l'étonne point, pourveu

que son Pere soit glorifié par ses mépris, ils lui sont très-agréables, il les préfere à tous les honneurs que les hommes lui peuvent rendre.

Messieurs, je ne vous propose point cét exemple pour l'imiter, Dieu ne nous mettra pas à de si rudes épreuves: Mais pour admirer le zele de **IESUS-CHRIST**, son admirable détachement, le grand mépris qu'il a fait des honneurs de la terre. Pour nous confondre nous qui voulons être adorez en toutes rencontres; qui trouvons étrange si l'on ne s'abbaisse pas devant nous jusqu'à ramper, nous qui méprisons souvent les autres & ceux qui sont nos freres. Pour nous encourager dans les petits mépris, pour nous les faire mépriser, nous n'avons qu'à considerer que **IESUS** qui méritoit tant d'honneur a été traité si indignement; Pour nous obliger à reparer ces outrages adorons-le souvent dans ces états, ayant une particulière dévotion à **IESUS** voilé, revêtu d'une robe blanche, couronné d'épines; honorons-le dans les pauvres où il est si méprisable & si méprisé des hommes.

O **IESUS**, que vous me paroissez adorable, digne de tout respect dans ces états si humilians! Que j'ai du plaisir de vous reconnoître pour mon Dieu, mon Roi, mon Maître sous ces déors qui vous rendent si méprisable aux yeux des hommes. Que les autres vous adorent sur le Tabor à vôtre Resurrection triomphant, à l'Ascension assis à la droite du Pere, pour moi j'affecterai de vous rendre mes honneurs dans les états; où vous êtes le plus-méprisé des hommes. Non;

mon Divin Maître , ces mépris ne vous attireront point les miens , je vous aime encore plus ainsi méprisé du monde ? ces mépris me devroient devenir aussi aimables que j'ai de honte de ne les aimer pas , moi qui en suis si digne. Helas Seigneur j'avoüe ma foiblesse. Je ne desespere pas que quelque jour vous ne me donniez des sentimens si généreux. Mais en attendant que je les desire , faites que je méprise du moins la gloire , que je n'en sois pas si avide , que si je ne la méprise pas , que du moins que je n'en fasse pas autant de cas que de ma perfection , que de vôtre grace , que de vôtre gloire.





CINQUIÈME MEDITATION.

DE

L'ABNEGATION ENTIÈRE

DE LA

PROPRE VOLONTÉ

DE

IESVS SOUFFRANT.

*Non mea voluntas sed tua fiat.*

*Que vôtre volonté soit faite non la mienne.*

S. Luc. c. 22.

**C**es paroles furent prononcées par JESUS-CHRIST au jardin de Getsemani un moment avant le commencement de sa Passion, mais le sentiment qu'elles expriment ne l'aban-

donnera point jusqu'à la mort. Elles nous représentent la conformité parfaite de sa volonté à la volonté de son Pere, ou plutôt une Abnegation entière de sa propre volonté, qui est une vertu d'un costé nécessaire au salut, & d'ailleurs si excellente qu'elle conduit infailliblement à la plus haute perfection, qu'elle renferme peut-être toute la perfection, lorsqu'elle est pratiquée comme JESUS-CHRIST nous l'a enseignée par son exemple. Pour reduire cette meditation à la methode ordinaire.

Représentez-vous le Sauveur du monde non-seulement au jardin, mais chez Caïphe au prétoire, chez Herodes sur le calvaire, dans tous les lieux & dans tous les tourmens qu'il a soufferts, lequel avec une résignation parfaite de cœur & d'esprit dit au fond de son ame ces belles paroles, *Non mea, sed tua voluntas fiat.* Il les adresse à son Pere, à ses juges, à ses bourreaux, & à tous ceux qui ont contribué quelque chose à ses souffrances, & renonce par tout à sa volonté propre, pour suivre celle d'autrui. JESUS ! Quel bonheur pour moi si je pouvois apprendre de vous aujourd'hui cette admirable vertu, si avant que de sortir d'ici je pouvois me résoudre à vous faire un sacrifice entier de ma volonté, si du moins je pouvois m'exercer à faire ce sacrifice. Je ne puis rien esperer que de vous, ô mon aimable Redempteur, mais j'attens de vôtre miséricorde qu'après m'avoir fait entendre les leçons que vous me faites, vous me donnerez les graces qui me seront nécessaires, pour pratiquer ce que vous m'aurez enſ

Il y a deux volontez en IESUS-CHRIST, non-seulement la divine & l'humaine, mais deux volontez humaines comme dans tous les hommes. Une volonté inferieure qui avoit une repugnance infinie à souffrir, parce qu'elle ne regardoit que ce que les souffrances avoient de contraire à la nature. Une superieure qui envisageoit dans ces mêmes souffrances la volonté de son Pere qui s'y soumettoit entièrement, & qui lui fesoit prononcer ces paroles : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Cette première veüe causa le combat, l'agonie du jardin, combat le plus-fort, le plus-violent qui se soit jamais passé dans l'ame d'aucun homme.

Considerez-le dans cette foiblesse, ce spectacle vous surprendra, mais vous n'en tirerez pas un petit profit dans la suite. La seconde veüe de la volonté de son Pere reprima ces agitations, surmonta cette repugnance & fit qu'il alla s'offrir de son plein gré aux soldats, qui le cherchoient ; mais admirez le pouvoir que cette consideration a sur son esprit. Il vient de suër durant trois heures au seul souvenir de ce qu'il doit endurer, & cependant le voila qui se présente avec un sens froid, une tranquillité, une serenité de visage qui surprend ses ennemis, qui les déconcerte, avec une liberté d'esprit si parfaite qu'il fait toutes choses sans trouble, sans empressement, sans embarras, avec toute la dignité d'un Dieu, comme si c'étoit un autre qui souffrît, aux souffrances duquel il ne prît aucune part. On diroit que son Pere l'a exaucé, & qu'en effet il ne doit

doit point boire le Calice dont il est question. Il fut dans cette même disposition jusqu'au dernier soupir de sa vie. Un respect profond pour la volonté de son Père : *Inde silentium*. Un amour tendre pour cette même volonté : *Inde prompta obedientia*. Ce n'est pas que la nature ne murmura, que le corps ne sentît, qu'il ne le sollicitast à former des plaintes contre la malignité de ceux qui l'accusoient faussement, contre l'injustice des Juifs & la cruauté des bourreaux ; mais à tous ces murmures la bonne volonté répondoit à la rebelle. *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum ? Quomodo implebuntur Scriptura, quia sic oportet fieri ? In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus meus volui & legem tuam in medio cordis mei. Legem tuam, id est, voluntatem tuam que mihi est pro lege. Pour y regner & regler tous ses mouvemens : Iota unum aut unius apex, &c.*

Que dites-vous de cette soumission, n'est-ce pas-là vraiment un bon Fils, à qui le bon plaisir de son Pere tient lieu d'une Loi souveraine, & peut faire agréer toutes sortes de dispositions ? Qu'en dites-vous Pere Eternel, je ne m'étonne point de l'amour que vous lui portez, & de la complaisance que vous prenez en lui. O que vous avez raison de l'aimer & de dire, *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*. Mais si vous l'avez dit sur le Tabor, lors qu'il faisoit vôtre volonté, que direz-vous aujourd'hui qu'il se soumet dans des choses si difficiles, &c. Voulez-vous que nous nous confide-

riens dans ce miroir, & que nous voions en quoi nous ressemblons à JESUS-CHRIST ? Mais en quoi avons-nous occasion de l'imiter ; dans la rigueur des saisons , dans les maux publics , dans les maladies , dans les affaires , en ce qui touche nos parens, enfans, amis , dans les imperfections d'autrui , *ipse fecit nos*, &c. dans leurs fautes , dans celles des enfans , des domestiques , ne s'en point fâcher pour nôtre interest, dans nos imprudences & nos sottises, on tombe, on se blesse, on s'impatiente, on parle mal-à propos, on dit ce qu'on ne voudroit pas avoir dit, quel trésor si on en vouloit profiter à tous les momens, à quelle sainteté parviendroit-on en peu de tems? Cela n'est difficile que dans l'application qu'il y faut apporter. Que cela fait de plaisir à Dieu ! Avec quelle cōplaisance voit-il une ame ainsi disposée.

Dans ces accidens impréveûs qui peuvent surprendre les ames saintes, ne vous impatientez pas, dittes au contraire, *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum*. C'est Dieu qui a permis ceci ; ces calamitez publiques nous chagrinent, nous nous affligeons des maux de nos amis & de nos parens, cét accident me trouble, je me sens émeû à la veûe de cét ennemi, cét affront qu'on m'a fait paroît pousser ma patience à bout, le mal n'est pas à ces premières sallies de l'ame, dont à peine les plus-justes se peuvent défendre, il n'y a point encore de peché, combattez, résistez, tenez ferme, reprochez-vous vôtre lâcheté & vôtre peu de courage, dittes-vous à vous-même avec un veri-



table sentiment de honte & de confusion : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum.* C'est Dieu qui a permis cette perte & cette affliction, il faut s'y soumettre. Ainsi peu-à-peu nous nous apprivoisons aux maux, & nous méritons beaucoup.

O mon Dieu, si nous pouvions embrasser cét exercice ! Et qui nous en empêchera ? S'il y a de la peine, les douceurs qui l'accompagnent prévalent à toutes ces difficultez qui me conduisent au plus-haut point de la perfection. J'y suis tout résolu, je le ferai, je vais commencer aujourd'hui. Il faut pour cela faire à toutes les heures, après chaque action, au commencement, & à la fin de la journée, un examen & une prière sur ce qui arrivera & sur ce qui est arrivé. J'ai manqué de me conformer à la volonté de Dieu, faisons-le à cette heure, c'est un peu tard, mais enfin il ne fera rien arrivé à quoi je ne me soumette dans le tems que j'y ferai réflexion.

2. Jesus n'a pas renoncé à sa volonté propre, pour suivre seulement celle de son Pere, mais encore celle des Supérieurs, quoi-qu'il n'en eust aucun ; quoi-qu'il fust le maître de tous, & que tous ces maîtres n'eussent qu'une vaine ombre de superiorité sur lui, il a voulu s'y soumettre, parce que dans l'ordre ordinaire les Princes, les Juges & ceux qui ont autorité peuvent nous commander, & nous devons obéir ; *Qui potestati resistit, Dei voluntati resistit.* C'est dans cette veüe que Jesus s'est entièrement soumis à ses Juges, qu'il ne leur a résisté en quoi-que ce soit, quelque in-

juste que fust leur procédé il les a respectez, on le condâne, & quelque innocent qu'il se reconnoisse, quelque aveu qu'en fasse ce Juge injuste, il se soumet. *Non invenio in eo causam...corripiam ergo illum & dimittam...Innocēs ego sum à sanguine justi hujus.* Et non-seulement il se soumet aux Juges, mais aux bourreaux, à la colomne, quand il fallut se charger de la croix, quand il fallut y être cloûé avec quelle douceur, quelle facilité tendit-il les mains. O que cela est beau, c'est le Fils unique du Pere Eternel, ô que j'ai de plaisir de penser en même tems que je le vois ainsi obéir, de penser, dis-je, que c'est-là le Maître de l'univers, &c. On croit que l'obéissance est une vertu qui n'est propre que pour les animaux ou pour les hommes qui leur ressembtent, & moi je tiens qu'elle ne peut être parfaite que dans les grandes ames, mais quoi-qu'il en soit, elle est en toutes personnes extrêmement avantageuse, parce qu'elle nous exemte de tout peché & même de rendre compte. *Ipsi enim invigilant tanquam rationem pro animabus vestris reddituri.* 2. C'est presque l'unique mérite: Car dans les choses que nous faisons de nous mêmes, la propre volonté, l'amour propre gaste quasi tout, mêmes les plus-saintes. 3. Elle rend méritoires les choses les plus-indifferentes, celles qui sont les plus-conformes à la nature, boire, manger, se divertir, &c. Dans cette consideration, dites-vous à vous-même, ô que je suis aveugle, moi qui aime tant la liberté, & qui trouve si pesant le joug de l'obéissance, moi qui ne cherche qu'à m'affranchir

de toute servitude, ô le méchant caractère de ne pouvoir s'assujettir à rien, de ne vouloir être contraint en rien, d'être sans cesse porté au murmure contre tout ce qui nous est commandé. Heureuses mille fois les personnes religieuses dont la vie est une pratique continuelle de cette vertu, quel bon-heur de pouvoir dire qu'on ne fait pas un pas de son choix, &c. tout étant ordonné ou par la Regle ou par les Superieurs ! Mais pourquoi ne les imiterons-nous point autant qu'il sera en nôtre pouvoir ? Combien de mérite pour une femme qui voudroit s'accommoder aux humeurs, aux volontez de son mari par cet esprit d'obéissance, & qui affecteroit de ne rien faire dans les choses indifférentes que par son ordre, ni dans les bonnes même contre son ordre, puisque Dieu l'y a soumise. Un enfant qui se rendroit obéissant au pere & à la mere ; un domestique à son maître & à sa maîtresse ; au directeur à l'égard des choses de la conscience, & il est vrai que sans cela, nulle vertu parfaite ; nulle perseverance dans une vertu même mediocre des illusions, des troubles, des inquietudes ; au lieu qu'étant soumis, non-seulement je ne fais pas mal, mais je fais bien & très-bien ; & si bien dans les choses les plus-menuës ; même en ne rien faisant qu'on ne peut rien faire de meilleur. Le directeur peut mal faire faute de zele, de courage ; de soin ; de lumières par une fausse complaisance ; mais pour vous rien de mieux que de lui obéir. Mais on n'a pas toujours un directeur à ses costez, & on ne veut pas tous les jours recourir à lui, il ne le faut pas, il y au-

roit de l'excès, mais pour suppléer à cela, reglez votre vie, je le disois il y a quelque tems, cela n'est pas impossible, il le faut faire selon ses occupations & autant qu'elles le permettent. Quand les affaires empêcheront de l'observer, soïez sans inquietude, mais autant qu'il se pourra il faut se coucher, se lever, manger, se divertir, vaquer à la lecture, à la prière, &c. dans le tems que vous vous serez prescrit pour toutes ces différentes actions, & qu'on ne dise pas que cela est mal-aïté; j'avoüe qu'il est plus-aïté aux femmes qui sont plus-maîtresses de leur tems, mais je connois des hommes extrêmement occupez & dans les plus-grandes affaires qui vivent dans une admirable regularité. Il faut l'être autant qu'on le peut, si on ne peut pas tous les jours, du moins les jours qu'on le peut, afin de mettre tout à profit, & de ne consumer pas mal-heureusement nôtre tems. Je ne fais pas difficulté de proposer ces points d'une pieté un peu élevée au dessus du commun, parce que je suis persuadé, & c'est l'expérience qui me l'a persuadé qu'on se défie trop de la bonne volonté des Auditeurs, que bien des gens rampent faute de savoir, comment il faut s'élever, & pour croire que les grandes vertus ne sont pas pour eux. Quand il n'y auroit qu'une ame destinée à être à Dieu, je serois au desespoir, si elle manquoit par ma faute des instructions nécessaires.

Cette regle établie, & si vous voulez approuvée, ce qui seroit encore mieux, il ne faut plus vous coucher, parce que vous êtes pressé du som-

meil, ni aller à la prière, parce que vous y êtes attiré, &c. Que je sois d'humeur ou non je veux faire mon devoir. *Iota unum aut unus apex non prateribit à lege.* O la belle vie, qu'elle est riche, précieuse, sainte ! qu'elle est douce, que de bénédictions sur une ame qui en usera ainsi. L'expérience seule peut vous apprendre le fruit d'une vie ainsi réglée, qu'il sera aisé d'en rendre compte à la mort, qu'avez-vous fait un tel jour ? Seigneur vôtre volonté, & ainsi tous les autres jours de ma vie, je n'ai pas fait de grandes austérités, mais j'ai fait tout ce que vous avez voulu, &c. Mais pourquoi ne ferions-nous pas cela, veü que le fruit en est si grand, & que cela est si aisé ? Mon Dieu donnez-nous une véritable volonté d'être à vous, car rien ne nous manque que cela. C'est une illusion que le demon nous met dans l'esprit, quand il nous persuade que la sainteté consiste en je ne sai quelle chimere, que nous ne comprenons pas, ou qui surpasse nos forces, toutes ces voies sont unies, il n'est point de petite fille si ignorante qui n'y puisse entrer sans peine, mais ces fantômes que nous forgeons dans nôtre esprit, sont des effets de nôtre peu de bonne volonté. Mais qui nous la donnera ! Dieu seul le peut.

3. JESUS-CHRIST a porté l'abnegation de la volonté propre à un degré encore plus-haut qui est le souverain degré : C'est qu'il a préféré à sa volonté celle d'autrui, & même celle de ceux qui n'avoient nulle autorité sur lui, & à qui par conséquent il ne devoit nulle obéissance, il s'est

soûmis aux bourreaux qui le flagelloient après les trente coups, il pouvoit se plaindre & opposer à leur cruauté la Loi, aux soldats qui lui banderent les yeux, qui lui mirent la couronne. Croïez-vous, Messieurs, que dans l'intervalle des douleurs du Fils de Dieu, il n'eust pas été bien aise de prendre un peu de relâche, d'être laissé seul pour s'entretenir avec son Pere, non il faut qu'il serve de jouët à sa garde, qu'il les divertisse à ses dépens, & il a pour eux cette complaisance, il aime mieux faire en cela leur volonté, que de suivre l'inclination qui l'auroit porté à la retraite. Voila ce qui s'appelle avoir fait le sacrifice entier, avoir anéanti la volonté propre, ne s'en être rien réservé du tout. O l'excellent sacrifice, mille fois plus-précieux, plus-glorieux à Dieu que celui de vôtre corps & de vôtre vie. O sainte volonté vraiment digne d'être la-regle de toute volonté angelique & humaine, d'être accomplie & au ciel & sur la terre, & sur la terre comme au ciel, comment ferai-je difficulté de soumettre la mienne qui est si aveugle, si portée au mal, puisque vous avez assujetti la vôtre qui étoit si sainte & si éclairée ?

Mais avons-nous des occasions d'imiter encore ce point de perfection. Nous le pouvons en cent occasions, où de deux choses également bonnes ou indifférentes, il dépend de nous de choisir ce qui nous plaît, ou de suivre le goût d'autrui, & en ces occasions une ame attentive à plaire à Dieu, ne manque point d'en laisser la détermination aux autres, & de s'accommoder à

leur goût plutôt que de suivre le sien propre, on peut prattiquer cette vertu avec les égaux, & même avec les inferieurs, quand cela ne regarde que nous, si on jouë ce sera au jeu que les autres voudront se divertir, je leur condescendrai, si on va se promener, on se laissera conduire au lieu où on aura quelquefois moins d'inclination, ainsi pour le livre qu'on doit lire, pour le sujet de la conversation, pour l'habit qu'on doit mettre il faut s'accommoder à la volonté d'autrui, &c. à l'égar de soi-même il n'y a presque moment qu'on ne puisse regler par la volonté d'autrui. Il faut se contraindre, ne point trop déclarer ses inclinations, ne prétendre pas donner la loi, & gêner les autres pour se satisfaire, & qu'on ne dise pas que c'est trop raffiner, puisque ce n'est faire pour Dieu que ce que la civilité fait prattiquer aux gens du monde, & ce qui distingue les parfaitement honnêtes gens de ceux qui ne savent pas bien vivre. Helas, Seigneur, nous avons tant de complaisance pour les hommes, nous ne nous laissons que trop conduire, hélas, à ceux qui nous mènent au précipice, Dieu fait combien d'ames se perdent par-là, combien de bonnes inspirations & de saints desirs cette mal-heureuse complaisance rend inutiles; vous le savez, ô mon Dieu, combien par-là vous avez perdu d'ames, que vous destiniez à être vos épouses, & à vous glorifier par des dons extraordinaires de vertu. Quoi donc, nous n'aurons de force que quand il faudra vous résister, le motif de vous plaire rendra-t-il ridicule, im-

possible ce que le motif de plaire au monde ; peut rectifier ; peut rendre & si aisé & si raisonnable.

C'a donc , Ame Chrétienne ; pour conclusion de cette Méditation , resolvons-nous à faire aujourd'hui le sacrifice de nôtre volonté propre. J'avouë qu'il est grand , mais c'est pour cela qu'il est digne de Dieu & des grandes ames , rien n'est si élevé ; on ne peut porter plus-loin la perfection , mais aussi il est aisé ; & l'on fait partie malgré qu'on en ait ; partie de plein gré par des considérations humaines , tout ce qu'il renferme de plus-difficile. Voila à quoi il tient que vous ne soiez Saints , il faut pratiquer en tout ce qui vous arrive une conformité entière à la volonté de Dieu. Il faut pratiquer en tout ce que vous faites une obéissance parfaite au supérieur ou à la regle , il faut pratiquer en toute rencontre raisonnable le renoncement , la soumission de vôtre volonté à celle d'autrui.

Que de benedictions vont tomber sur une ame qui entreprendra cét exercice ! Que de faveurs , que de caresses elle recevra de la part de son bon Maître. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* C'est-ici vraiment mon bien-aimé à qui j'ai donné toute ma tendresse ; il m'a donné sa volonté , il sera le maître de la mienne ; je m'attacherai à le satisfaire en tout , je n'attendrai pas ses prieres pour lui accorder ce qu'il desire , je préviendrai même ses desirs , non-seulement pour ce qui le



touche, mais encor pour ce qui regarde ceux  
qu'il aime, enfin je le comblerai de biens tem-  
porels & spirituels en cette vie, & de biens  
éternels en l'autre. *Amen.*





## SIXIÈME MEDITATION.

## DU ZÈLE

DE

## IESVS SÖVFFRANT :

Pro omnibus mortuus est Christus, ut qui vivunt non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est :

*IESUS-CHRIST est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. S. Paul, aux Corinth. c. 5.*

**Q**N ne peut pas porter le zèle plus-loin, il ne peut avoir ni plus d'ardeur, puisqu'il va jusqu'à mourir, ni plus d'étendue puisqu'il embrasse tout l'Univers, & qu'il ne tient pas à

JESUS que tous les hommes ne soient sauvez. De-force, Messieurs, que si nous nous donnons, nous n'en pouvons pas accuser nôtre bon Maître, car il a donné sa vie pour la rédemption des hommes, & il est très-certain que nous ne sommes pas exclus de cette rédemption. *Dilexit me & tradidit semetipsum pro me.*

Il me semble que comme nous avons tous dessein de passer les jours qui nous restent jusqu'à Pasques dans une plus-grande retraite, & aux piés de Iesus crucifié, nous ne saurions nous y occuper plus-utilement, qu'à considerer le zele qui l'a attaché à cette croix, & le dessein qu'il a eû que tout le monde profitast de ses souffrances. En quelque état que nous soions de ferveur, de tiédeur, ou d'insensibilité, nous y trouverons des considerations qui pourront nous confirmer dans la pratique du bien, ou nous y faire entrer tout de bon, ou nous retirer du mal si nous étions assez mal-heureux pour y être plongez.

JESUS est mort pour les fervents, il est mort pour les tiédés, pour les insensibles ou pour les Saints, les pecheurs, les réprouvez. Un homme fervent, c'est une personne dont la volonté est tellement disposée qu'elle se porte par tout, où elle voit le bien, à peu près comme le feu va à sa sphere ou la pierre à son centre. Qui n'aïant qu'une seule veüe qui est de plaire à Dieu, conte pour rien tout le reste, surmonte tous les obstacles, se rit des risées des hommes, méprise leurs discours & leurs mépris, ne fait plus d'état ni des biens, ni de la santé, ni de la vie, qu'autant

qu'il plaît à Dieu, auquel seul elle desire de plaire. C'est une ame qu'il faut toujours retenir & qui est devenuë si amoureuse de la mortification & de la croix pour l'amour de IESUS-CHRIST, qu'elle mérite plus à s'abstenir de souffrir que les autres en souffrant. C'est une ame qui n'hésite jamais entre deux partis differens, que tandis qu'elle doute quel est le meilleur, mais dès le moment qu'elle a reconnu ce qui est le mieux la voila entièrement déterminée.

Y a-t-il de ces ames-là ? Oui, sans doute, car ce n'est pas en vain que JESUS est mort d'une manière si cruelle, & qu'il nous a donné des exemples de tant & de si excellentes vertus, si personne ne devoit suivre ces exemples. Oui mon Dieu vous le savez, qu'il y en a & par tout & plus qu'on ne pense, mais il n'y a que vous qui le sachiez, multipliez-en le nombre puisqu'elles donnent tant de gloire, qu'elles font tant d'honneur à votre croix. Chrétiens, IESUS est mort pour tout le monde, mais il faut avouër qu'il est mort particulièrement pour ceux-là qu'il a eü en veüe, en souffrant pour ceux qui devoient l'imiter par un dépouillement parfait, par une exacte imitation de sa patience, de son abnegation, &c. J'ose dire que la mort de IESUS a été pour tout le monde, mais toutes les circonstances sont pour les ames ferventes.

Il est mort pour leur procurer ces grandes graces, ces lumières, ces ardeurs, cette force, il n'est pas nécessaire d'exciter leur reconnoissance. Personne ne peut dire qu'elles-mêmes les obliga-

tions qu'elles ont à JESUS-CHRIST. *Non fecit  
 taliter omni nationi.* Elles n'ont qu'à considerer ce  
 qu'elles ont été, quand elles étoient comme le  
 reste du monde, & les changemens qui se sont  
 faits. Je les conjure de faire souvent cette confi-  
 deration durant cette semaine sainte, de voir  
 dans les plaies de JESUS-CHRIST les sources de  
 leur bon-heur. 2. C'est pour vous principalement  
 qu'il a été crucifié; c'est-à-dire afin que vous l'i-  
 mitassiez, il attend cela de vous. *Respice & fac  
 secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum  
 est.* Considerez tous les traits de IESUS souffrant,  
 & voyez la différence qui se rencontre entre lui  
 & vous. *Quos vocavit hos & predestinavit confor-  
 mes fieri imagini filij sui.* Il faut ôter autant qu'il  
 est possible toutes ces différences, & ne point  
 cesser que vous ne puissiez dire, *Christo confixus  
 sum cruci.* Car enfin à quoi n'êtes vous point  
 obligées? que devez-vous trouver de difficile,  
 après le bel exemple qu'il vous a donné? Mais  
 quel fruit tirerons-nous de ce point, nous qui  
 n'avons pas receû ces grandes graces, qui vivons  
 dans la tiédeur, nous nous confondrons en pré-  
 sence de IESUS crucifié. Nous remarquerons tou-  
 tes les différences qui se trouvent entre nôtre lâ-  
 cheté & la ferveur de ces saintes Ames. Nous  
 admirerons le peu de fruit que nous avons tiré  
 de tant de souffrances. Nous avons tous été en-  
 fantez par JESUS-CHRIST à la croix, mais n'est-  
 il pas bien étrange, ô mon Dieu, qu'un méchant  
 avorton vous ait coûté tant de douleurs, ou que  
 de si cruelles tranchées n'aient produit qu'un

avorton? Mais si c'est-là le modele des prédestinez, il y en a peu sans doute. En suis-je, si je lui ressemble cela est, je n'en doute point; sinon c'est un grand mystère, je n'ai rien à dire si ce n'est que les apparences sont contre moi. O que les hommes qui tremblent au seul nom de prédestination se mettent peu en peine de ce qui devoit les toucher en effet; travaillez à vous faire un prédestiné. *Fac ut pradeftineris.* Entrez dans le chemin, l'ignorez-vous; allez l'apprendre d'un sage Directeur, vous a-t-il fait craindre justement d'aller en enfer par ce chemin? abandonnez-le pour en prendre un meilleur. J'espere que cette fois ici nous ouvrirons les yeux, mais le second point nous y servira beaucoup.

2. Son zele s'est étendu jusqu'aux tiédes, jusqu'aux pecheurs. Ceci est plus-admirable parce que ceux-ci devoient en user d'une manière si peu honnête, témoigner si peu de reconnoissance, ou plutôt tant d'ingratitude, que c'est merveille qu'il se soit mis en peine de les retirer du mal-heur où ils étoient. On dira peut-être qu'il y a des hommes qui ont du zele pour les pecheurs, il y a de la difference. Ils n'en ont pas été offencez. 2. S'ils n'en sont pas récompensez par les pecheurs, ils le seront par JESUS-CHRIST.

O mon Dieu, quand d'un costé je considere ces souffrances & ces ardeurs pour souffrir, & que de l'autre je fais réflexion pour qui c'est, pour nous, pour nous, dis-je, qui ne voudrions pas faire pour vous ce qui coûte la moindre chose.

1. Qui vous disputons des bagatelles. 2. Qui n'estimons

n'estimons pas même ce bienfait. 3. Qui ne daignons pas en profiter. Quelle bonté, quel zele, mais qu'il est pur, qu'il est desintereffé! Que ne la laissez-vous perir cette mal-heureuse ame, qui fait tant la dédaigneuse, qui se fait tant prier, &c. Je le méritois sans doute, mais vôtre compassion a été plus-grande que tous mes crimes. Vous avez été touché de voir la perte que j'allois faire, les maux où j'allois tomber, & cette veüe malgré mon indignité vous a fait desirer la mort pour me sauver.

Mais que me sert cette compassion si je ne laisse pas de me perdre? Que me sert ce zele si je n'en ai pas pour moi-même. Il est vrai que sans nous, vous ne nous sauverez pas, *qui creavit te sine te, sine te non salvabit te.* Mais peut-on voir une pareille negligence? Avons-nous quelque affaire de si peu de consequence qui ne nous touche plus? Avons-nous jamais bien pensé de quoi il s'agit.

*Occupation pour la solitude de la Semaine  
Sainte.*

1. De quoi s'agit-il? On nous parle tant de ce salut, de cette ame, de cette éternité, on nous en a tant prêché. Est-il bien vrai que je ne suis au monde que pour me sauver? Est-il bien vrai que JESUS-CHRIST ne se soit fait homme que pour cela? Est-il bien vrai que je dois mourir, être jugé, rendre compte, être puni ou récompensé éternellement? Nous avons les oreilles battues

de ces discours ; mais tout cela est-il bien vrai ? Suis-je convaincu que Dieu me voit, qu'il est témoin de mes lâchetés, que c'est lui que je rebutte, quand je rejette une inspiration, que c'est lui que j'offence, que c'est son Sang que je foule aux piés. Ou ce sont des songes, ou des veritez ? si ce sont des songes, nous en faisons encore trop, divertissons-nous, *Fructumur bonis quæ sunt, edamur, & bibamus, &c.... Nullum sit pratum quod non pertransseat luxuria nostra.* Continuons à aimer le monde, à faire plus d'état des hommes, que de Dieu, du corps que de l'ame. Mais si ce sont des veritez comme je le crois, si cela est vrai comme il est vrai que je vis, que je parle, &c. à quoi est-ce que je songe & que j'ai songé jusqu'à cette heure ? & si j'étois mort, & si je mourais à présent, qu'ai-je fait. Mon Dieu que vous êtes bon de m'avoir attendu ? Mais vous ne pouvez pas toujours attendre. La mort viendra bientôt, peut-être pas si-tôt, mais songez de quoi il s'agit, dit saint Jean Crisostôme, sur un peut-être hazarder son ame, c'est avoir perdu l'esprit.

Voions donc si cette affaire est en seûreté. Suis-je dans le chemin qui conduit au ciel ? suis-je seûr qu'en continuant comme je fais, 1. cela suffira, 2. je n'en deviendrai pas pire, 3. je serai content à l'heure de la mort. Mais je ne prétens pas toujours vivre ainsi, si vous êtes mal, vous ferez encore pire, car quand on est une fois dans le relâchement on n'en revient pas si facilement. De-plus ce tems ne viendra peut-être jamais, c'est sur l'état où vous serez, & non sur celui où



vous aviez fait dessein d'être, qu'on vous jugera. Appellons une fois nôtre raison à conseil. Si je crois fermement, que veux-je dire, où est ma raison, où est mon sens? Quand il n'y auroit qu'un doute, voïez ce marchand comme il abandonne ses marchandises; cét homme comme il jette ses meubles crainte du feu, comme il sort en chemise; cét autre comme il donne son argent, ce malade comme il se laisse couper. Mais ce n'est pas un doute c'est une verité. Eh quoi mon salut est en hazar, je suis en danger de perir éternellement, il ne tient qu'à moi de me mettre en sûreté, & je ne fais pas tout ce que je puis, je ne fais presque rien, je ne fais rien. Il faut se déterminer, ce n'est pas une affaire de rien, si c'est une éternité qui nous attend, cinquante ans de vie ne sont rien.

Messieurs, quand on examine cela de sens froid & avec un esprit qui n'est pas préoccupé, on ne fait plus où l'on en est, on ne fait si on est raisonnable, si on a vécu dans l'enchantement; mais mon Dieu, dit-on, il faudroit bien vivre d'une autre manière, je ne songe pas à ce que je suis, tout mon esprit est rempli des desseins de ma fortune & c'est-là un amusement. Eh mon Dieu, ce n'est point de quoi il s'agit, ce sont des choses passagères, & j'en ai à ménager qui durent toujours. Comment ai-je vécu, comment me suis-je tant amusé, comment ai-je tant fait de cas de ce qui en mérite si peu; je dois donc passer pour un insensé dans l'esprit des personnes sages & judicieuses. Non, on ne peut vous croire

tel, car on voit bien qu'en toute autre chose vous avez de la raison : mais qu'en ceci vous vous comportiez avec tant de nonchalance, c'est ce qu'on ne croiroit pas, si on ne le voïoit tous les jours. Je ne suis pas celui qui ai le plus pénétré ces vérités, mais pour le peu d'intelligence que j'en ai, j'avouë que la conduite du monde en cela m'est plus-impénétrable que la Trinité, que l'Eternité. Je ne trouve rien dans nos mystères qui soit contraire à la grandeur, à la bonté, à la puissance de Dieu, mais ici tout me paroît opposé à nos propres lumières, ce sont d'effroiables contradictions entre la foi, la raison & nôtre conduite.

Voilà ce qui surprend, mais ce qui touche, c'est que ce qui nous détourne ne sont que des bagatelles & de fausses craintes, c'est que cela sera de la sorte jusqu'au bout, comme si on n'en avoit jamais parlé; c'est qu'on ne peut bien faire comprendre ce qu'on sent. O mon Dieu, que nous sert la raison? Eh bien, dois-je continuer dans cette manière de vivre? oui, par quelle raison? je vous desie de m'en donner une seule. Changeons donc dès aujourd'hui, parce que peut-être il ne sera plus tems demain. Faisons quelque chose pour nous, pour qui I E S U S - C H R I S T a tant fait, il nous a appris ce qu'il falloit faire. Mon Dieu, rendez-nous cette considération utile, nous voila convaincus, mais que servira tout cela sinon pour nous rendre inexcusables.

3. Il est mort pour les réprouvez. *Christus*

*mortuus est pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantum ; sed & pro totius mundi.* Pourquoi cela? pour n'avoir rien à se reprocher, afin que les réprovez n'aient rien eux-mêmes à lui reprocher; & qu'ils n'aient rien à dire quand on les condamnera à l'enfer; C'est pour ce sujet qu'au jour du jugement la Croix adorable de mon Sauveur; ses Plaies convaincront les réprovez de leur obstination; ils se tairont à ce spectacle. Auront-ils la hardiesse de se défendre sur l'impossibilité des commandemens qu'on leur a fait; on leur présentera la Croix d'où les grâces découloient pour les encourager; pour les fortifier; diront-ils qu'ils ne savoient pas de quoi il s'agissoit; qu'ils y ont été trompez, & qu'ils ne pensoient pas que l'affaire fust si considerable; qu'ils avoient regardé le peché comme une bagatelle: Aurois-je donc donné mon Sang; dira **IESUS-CHRIST**, pour une bagatelle; un Dieu mourant devoit du moins vous persuader que l'affaire demandoit quelques momens d'une serieuse réflexion: Prétexteront-ils qu'ils ignoroient par où il falloit aller au ciel; & ne leur a-t-on pas prêché tant de fois; n'ont-ils pas tant d'exemples devant les yeux, tant de livres qui le leur apprennent:

Pourquoi est-il mort? pour mettre sa justice à couvert; & que les dannez ne peussent pas se plaindre de la manière équitable mais très-rigoureuse dont il les punira. Vous ne voulez pas; pecheurs à présent considerer un Dieu crucifié; pour l'amour de vous & pour vous sauver, vous

l'aurez pendant toute l'éternité devant les yeux, & cet objet dont vous n'aurez pas voulu profiter fera vôtre plus-grande peine, ces plaies, ce sang, cette agonie si cruelle vous reprochera éternellement vôtre insensibilité, accablé de ces réproches vous gemirez inutilement, vous le direz & vous ne le direz jamais sans desespoir. Un Dieu est mort pour moi & je suis donné éternellement. Mon ame a été rachettée à un si grand prix & elle est perduë sans ressource. Dieu m'a aimé iusqu'à ce point & me voici mal-heureux pour toujours. Un Dieu s'est fait homme pour m'ouvrir le paradis & je suis donné. Dieu vouloit me placer dans le ciel, voila ce qu'il a fait pour ce sujet, c'est une marque qu'il en avoit bien envie, & je n'ai pas voulu profiter de tant de douleurs, de tant d'efforts, de si grands soins, une si grande satisfaction ne m'a servi de rien. Je vous exôterois à avoir du zele les uns pour les autres à l'imitation de **IESUS-CHRIST**; mais si vous êtes des fervens, je n'ai que faire de vous exôter à cela, quand on a connu l'importance du salut & combien Dieu est aimable, on y travaille sans y songer. Si nous sommes tièdes comment sommes-nous susceptibles de zele pour le salut des autres, veû que nous négligeons le nôtre, si nous ne faisons pas les choses nécessaires pour nous, comment ferons-nous pour les autres les choses de surerogation. Je n'ai donc qu'à vous prier d'écouter **IESUS-CHRIST**, qui du haut de sa Croix vous dit, toutes ces peines m'ont paru légères en comparaison de celles que je vous

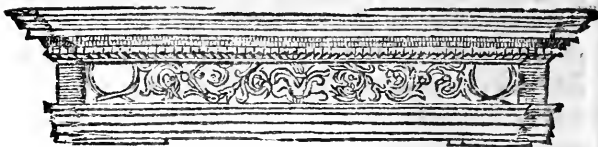
épargnois. Pourquoi en faites-vous si peu de cas, pourquoi tant flatter ce corps dans la veüe du mien tout déchiré, à quoi bon tant de plaisirs, tant de douceurs, si je m'en suis entièrement privé pour l'amour de vous: *Miserere anima tue placens Deo.* Aïez pitié de vôtre ame; la mort n'en terminera pas les miseres puisqu'elle est immortelle. Vôtre corps perira, il n'en testera plus rien & vous le gorgerez de plaisirs qui aumanteront les tourmens de l'ame pendant toute l'éternité. *Miserere anima tue.* Croïez-moi, aïez pitié de vôtre ame de qui j'ai eü tant de compassion. Vous ne pouvez pas sauver vôtre ame, si vous voulez conserver vôtre corps, elle perira infailliblement, c'est un article de foi, si vous ne faites perir le corps. Soïez donc sage une fois & dans une affaire de si grande consequence; rangez-vous au plus-seür; il n'y a pas d'autre chemin pour le ciel que celui que je vous ai montré, je vous l'ai fraïé, i'y suis vôtre modele & en aiant le premier essuïé toutes les difficultez, que devez-vous craindre après de si grands exemples. Embrassez donc cette Croix, c'est par elle seulement que vous pouvez entrer dans le paradis, que je vous promets, si vous vous y attachez avec moi. Il n'en faut pas douter, ames saintes, il n'y a point de salut hors de la Croix, dans cette veüe dites-lui avec le Disciple du Sauveur, *O bona crux quæ decorem ex membris Christi accepisti.* Mais dites-le de bon cœur. O bonne Croix, aimable Croix que vous vous faites desirer, que vous vous faites attendre, où étiez-vous donc cachée, lorsque je

vous cherchois avec tant d'inquiétude, que vous m'avez coûté de larmes & de soupirs, mais enfin je suis trop heureux, puis qu'après tout cela je vais vous posséder & mourir entre vos bras.

Si ce sont-là les sentimens que **JESUS-CHRIST** & les Saints ont eû de la Croix, mon Dieu que nos sentimens sont differents ! Avec quels empressemens les Saints n'ont-il pas cherché la Croix, avec quels soins ne l'évitons-nous pas. Il faut que nous aïons des interets bien differents, ou si **JESUS-CHRIST** ne s'est pas trompé, que nous soïons dans une erreur effroïable. Mais quoi promettons-nous à Dieu d'aller chercher à l'avenir les plus-rudes croix ? Non, Chrêtiens Auditeurs, je n'ai garde de vous donner ce conseil, cela est encore trop fort pour nous, nous manqueroïons à nôtre parole, il ne faut rien promettre à l'oraison que nous ne puissions tenir, il faut songer que c'est à un Dieu que nous promettons. Que nous servira donc la veüe de tous les tourmens de ce divin Sauveur, à nous humilier, à nous confondre ? Que je suis honteux d'avoir si mal receû les croix, d'avoir témoigné si peu d'amour, si peu de soumission. Mon Dieu, comment me suis-je comporté à la moindre parole, que de lâchetez ? quels discours ai-je tenus ! Quelle consolation si j'avois souffert patiamment tout ce qui m'est arrivé, quel trésor de grace & de mérite ! tous ces maux sont passez, & il me resteroit des mérites, & des récompenses éternelles. Si ie ne puis forcer mon cœur à aimer les croix, ie l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaisir,

je m'en passerai souvent pour l'amour de vous,  
ô mon Dieu, & par-là je me disposerai peut-  
être à recevoir de plus-grands biens. Mon divin  
JESUS benissez nos résolutions, rendez-les effi-  
caces, &c.





## SEPTIÈME MÉDITATION.

DE LA

## TRAISON

DE

## JUDAS.

Juda , osculo Filium hominis tradis.

*Judas vous traïsez le Fils de l'Homme par un baiser. Luc. 22.*



Oici un grand sujet de Méditation : c'est la traïson de Judas , le plus-énorme & le plus-étonnant de tous les crimes qui aïent jamais été commis. Faisons, s'il vous plaît, quelques réflexions. 1°. Sur son peché. 2°. Sur son ôstination dans son peché. 3°. Sur sa mort en son peché. Il n'y a rien que de singulier, rien que d'extraordinaire



en tout cela. Mon Dieu donnez-nous des lumières pour profiter du malheur de ce traître, & pour concevoir tant d'horreur de sa perfidie que nous ne l'imitions jamais.

Judas s'étant apperçeu du dessein des Prêtres & des vains efforts qu'ils avoient déjà faits pour se saisir de la personne du Fils de Dieu, conçût dans son cœur le plus-detestable dessein qui ait jamais été formé par nul autre homme. Il alla trouver les ennemis de son Maître, & il leur dit, je vous vois bien embarrassés dans le dessein que vous avez de prendre IESUS de Nazaret. Le jour vous craignez le peuple, la nuit vous ne savez pas où il se retire, que me donnerez-vous, & je vous le livrerai ? Quoi malheureux, vous le livrerez, vous traitez votre bon Maître, vous le mettez entre les mains de ses plus-cruels ennemis, vous vous servirez de l'amitié qu'il a pour vous, pour lui faire cette perfidie. Il s'offre pour cela, on lui promet trente deniers, il donne sa parole, & deslors il ne cherche plus que l'occasion favorable pour s'acquitter de sa promesse. Il vient à la Cene, il sort, il demande des Soldats, il leur donne un signal, il aborde le Fils de Dieu, il le saluë, il le baise. On se saisit de lui. Sur cela on peut faire plusieurs considerations.

La première, sur la grandeur de ce crime, sur l'injustice de ce traître, livrer un Innocent, un Saint, un Dieu ; sur son ingratitude, son Apôtre le traïr, le témoin de ses miracles & de son pouvoir ; sur le motif trente deniers, 1<sup>o</sup>, Admirez

la foiblesse & la fragilité épouvantable de l'homme.

Mon Dieu , de quoi est-ce qu'un homme n'est pas capable ; puis qu'un Apôtre a pû vous vendre comme un esclave , & vous mettre entre les mains de ceux qui vous cherchoient pour vous perdre. Que cela nous doit inspirer & d'humilité & de crainte: Quand aujourd'hui je serois un Apôtre ; je puis être demain un Judas: Tout ce qu'a pû faire un autre homme je le puis faire ; je ferois encore pis que tous ceux dont la vie & les actions me scandalisent ; si vous m'abandonniez un seul moment: Ne m'abandonnez donc pas ; ô mon Dieu ; toute ma confiance est en vous ; je suis assez persuadé de ma foiblesse ; si je ne tombe pas dans les plus-grands defordres ; toute la gloire vous en est deüe ; je n'en ai que trop d'experience ; & j'ai assez veü par ce que j'ai fait ; ce que je suis capable de faire :

En second lieu , admirez jusqu'où l'avarice peut porter un cœur ; quand une fois elle s'en est renduë la maîtresse: Vous savez , Messieurs ; les haines ; les divisions , les querelles ; les meurtres que l'amour de l'or & de l'argent cause dans le monde ; c'est la source de la plupart des grands crimes. Ne la nourrissez-vous point dans vôtre cœur cette cruelle passion ? Comment pourrez-vous le connoître. N'avez-vous point de peine à donner l'aumône ; à paier vos dettes , à donner ce qui est nécessaire à vôtre famille ; quand vous perdez soit par le jeu ; soit par quelque autre accident , n'êtes-vous point troublé , &c. Ne

traïss vous point quelquefois **JESUS-CHRIST** pour l'argent, ou pour en gagner, ou de peur d'en dire, ne mentez-vous point, ne jurez-vous point, Judas le fit pour trente deniers, la somme n'étoit pas si petite que vous pensez, combien de fois pour moins vous êtes-vous emporté, avez-vous médit, outragé, trompé peut-être. Mon Dieu, quelle honte de vous vendre ainsi pour de la bouë, & vendre en même tems mon ame, le Paradis, & mon salut éternel. Mal-heureux or que je n'ai que trop aimé, que je le haïrai à l'avenir, puisque tu m'as si souvent porté à offencer Dieu. Mon Dieu, que ne puis-je rachetter par la perte de tous mes biens, les pechez que l'amour du bien m'a fait commettre; je le ferai, mon Dieu, en faisant part aux pauvres de ce même bien, en vous le donnant par les mains des pauvres, il m'a été une occasion de vous déplaire, il me sera désormais un moïen de vous servir.

En troisiéme lieu, considerez que Judas n'en est pas venu si avant du premier coup, il avoit une pente naturelle à l'avarice, & **JESUS-CHRIST** l'ayant fait son trésorier, il déroboit de tems en tems quelque petite chose dans la bourse commune. Un homme fort prudent, & qui auroit eû envie de se sauver, autoit prié **JESUS-CHRIST** de confier cét argent à un autre, c'étoit peu que ce qu'il prenoit, il ne pouvoit pas prendre beaucoup, mais cela nourrissoit toujours, & faisoit croître sa passion, elle en vient au point que nous avons dit. Messieurs, de tous

les avis qu'on peut donner à un homme, soit pour la vie civile & morale, soit pour la vie chrétienne & parfaite, le plus utile, le plus nécessaire, le plus important, c'est celui-ci; connoissez votre passion & soïez continuellement en garde contre elle. Ce n'est rien dans le commencement, mais si vous la négligez, vous verrez que dans la suite elle vous jouëra quelque mauvais tour, un jour viendra que vous n'en serez plus le maître, il se présentera une occasion, le demon vous tentera fortement, vous succomberez, vous perirez. Quoi-que vous ne fassiez aujourd'hui que de petites fautes, l'habitude ne laisse pas de se former comme elle feroit par des grandes. Vous ne dites que de petits mensonges pour vous excuser de petites fautes, vous vous accoutumez à mentir, si l'on ne vous croit pas, pour excuser de grandes fautes, vous vous parjurez; Vous ne dérobez que peu de chose, mais la passion d'avoir croîtra, & vous en déroberez de grandes dans la suite. Aujourd'hui ce ne sont que des pensées, ou tout au plus des regards; la suite en sera funeste; ai-je donc de la passion, de l'empressement pour quoi-que ce soit, même pour des choses permises, je dis davantage pour des choses saintes. Arrachons-là de bonne heure si j'en ai pour le jeu, pour la comédie, pour des personnes & même d'un autre sexe, pour le gain, pour m'élever, &c. Détruisez ces monstres naisans, vous ne sacrifierez pour eux dans les commencemens que vos prières, pendant lesquelles ils vous troubleront, mais après cela ira jusqu'à

sacrifier vôtre ame , vôtre religion. Mon Dieu , ne le permettez pas , guerissez-moi de mes passions , je m'en vais veiller deormais avec soin , pour m'empêcher de satisfaire à ma passion quelque innocente qu'elle paroisse , ce sera assez que je m'y sente trop de pente , trop d'empressement , je tâcherai de conserver mon cœur libre , afin que vous seul en soïez le maître , que vous y regniez tout seul & avec un empire absolu.

Nous verrons encore mieux ce que peut une passion déjà établie , par l'ôstination de Judas dans son peché. Car , Messieurs , on peut dire que **IESUS-CHRIST** n'oublia rien pour le faire revenir. 1. Comment peut-il résister à l'adieu que **IESUS-CHRIST** fit à ses Apôtres au Cénacle , leur disant qu'il alloit verser son Sang pour eux , que l'heure en étoit venue , qu'il vouloit manger avec eux pour la dernière fois , ne pouvoit-il pas penser , que puisqu'il prévoïoit sa mort il prévoïoit aussi son crime , mais **JESUS** le déclara tout haut , il dit un de vous me traïra , & Judas lui ayant demandé si c'étoit lui , il lui répondit qu'oui : Il ajoûta même que c'étoit comme une nécessité qu'il mourust , mais malheur à celui qui le traïroit. Il ne laissa pas de lui laver les piés , de le communier. Au jardin il lui dit , *Amice ad quid venisti ?* Il lui parle encore plus clairement , dans le tems même qu'il exécute son dessein , que c'est une chose faite , qu'il le livre : *Juda osculo Filium Hominis tradis.* Mon Dieu que vous avez de peine à nous perdre , qu'il vous fâche de nous voir perir ! Que ne faites-vous point

pour l'empêcher ! Que de réproches, que de rémontrances douces & amoureuses, que d'instances, que de poursuites avant que de nous desesperer : Mais quelle est nôtre dureté de résister à un si grand zele !

Messieurs, ne sommes-nous point coupables de cette faute, examinez-vous un peu là-dessus, ne résistez-vous point à Dieu ? Ne demande-t-il point quelque chose que vous ne voulez pas lui accorder ? Il y a si long-tems que cette confiance est inquiétée, elle se sent chargée de je ne sais quoi qui ne lui donne pas de repos, vous n'entendez jamais parler de Dieu, vous ne songez jamais à la mort, vous ne rentrez jamais en vous-même que vous ne soiez troublé ; vous-entrevoiez je ne sais-quoi qui ne va pas bien, vous ne voudriez pas mourir comme vous êtes. Mais pourquoi, dira quelcun, je ne fais pas grand mal, je ne me sens coupable de nul grand péché, & cependant je ne suis pas satisfait. Prenez garde, c'est que Dieu demande quelque chose de plus que ce que vous faites pour lui, ce n'est pas assez, veû les graces qu'il vous a faites. Que je suis mal-heureux de vous résister, ô mon Dieu ! de m'opposer ainsi à mon bonheur. Quand je n'aurois nul interest à faire ce que vous demandez de moi, ne seroit-ce pas assez que vous me fassiez l'honneur de me le demander, de m'en presser, de me faire comprendre que je vous plairai en le faisant, que je vous en serai plus-agréable. Mais prenons garde à une chose, c'est qu'après avoir résisté long-tems par ôstination, par lâcheté,

enfin

enfin on résiste par impuissance, on ne se rend pas au commencement, parce qu'on ne le veut pas, mais à la fin on est insensible, parce que Dieu ne veut plus de nous, quand on a résisté durant un certain tems & jusqu'à un certain point, c'en est fait. Toutes les plus-grandes graces de Dieu nous deviendront inutiles, on emploïra en vain & les caresses & les menaces, quand on feroit des miracles on ne nous changera pas, tout le monde se convertira à nos yeux, & nous ne pourrons pas les imiter.

On en trouve de cette espee, quand j'en vois je les plains, je fremis, mais je ne perds gueres de tems après eux. Ne sommes-nous point déjà dans cet état, à Dieu ne plaise, nous serions perdus sans ressource; mais n'y serons-nous point peut-être bien-tôt? Non, Seigneur, parce que dés-ici je me rends à vous, & je vous promets à la veüe & du ciel & de la terre, que je ne vous résisterai plus. Je vous demande pardon mille fois de ce que j'ai si long-tems abusé de vôtre bonté, qu'elle est grande, qu'elle est excessive cette bonté, de ne s'être point rebuttée pour tant de mépris que j'ai fait d'elle. Mon Dieu, que je vous suis obligé de ne vous être point encore lassé, de ne m'avoir point encore abandonné. Ça mon ame, sans aller plus-loin, voïons ce que Dieu demande de nous & ne differons plus de l'exécuter.

*Domine quid me vis facere* : Peut-être une Confession générale, une restitution, l'éloignement du jeu, des compagnies, un peu plus de charité envers le prochain, eh que fais-je de mon bien,

de mon loisir, & de tous les talens que Dieu m'a donné pour gagner le ciel, & dont il me doit rédemander compte, un peu plus de regle dans ma vie, un peu plus de douceur, un peu plus de serieux, de modestie, moins d'affectation, un peu plus de soumission, de mortification, &c. quoi que ce soit, mon Dieu, vous allez être content.

Le comble de l'ôstination, c'est lorsque l'on va jusqu'à l'impenitence finale, quand on meurt dans son péché : Mais qui seroit assez mal-heureux, pour vouloir finir ses jours dans son péché, & ne faire pas penitence au moins en mourant ? Ecoutez, Messieurs, une des choses les plus-étonnantes qui soit jamais arrivée en matiere de penitence. Judas n'eût pas plutôt livré son Maître aux soldats qui le cherchoient, que se retirant de la troupe, il commença à songer au crime qu'il avoit fait ; toutes les bontez de JESUS-CHRIST, toutes les graces qu'il en avoit reçues lui revinrent à l'esprit, il se ressouvint de la posture où il l'avoit veû à ses piés, de la maniere douce & amoureuse dont il l'avoit averti, du baiser qu'il avoit bien voulu recevoir ; d'ailleurs il se représente l'innocence, le zele, la charité, la sainteté de cet homme, & à toutes ces veûes on ne sauroit dire combien son péché lui paroît énorme, combien il se trouve abominable à ses propres yeux, de quel trouble, de quelle douleur il est saisi. Il avoit crû que JESUS s'échapperoit d'eux comme il avoit fait si souvent.

*Quare tenete eum & ducite cautè.* De plus, il ne



pouvoit s'imaginer qu'on trouva jamais de quoi le condanner a la mort, ou que le peuple püst souffrir cette injustice ; mais quand il vit que la chose alloit plus-loin qu'il n'avoit pensé, qu'il avoit été déclaré digne de mort par les Pontifes, & qu'on l'alloit livrer aux Gentils pour être crucifié, & que la mort d'un Dieu alloit être le fruit de son avarice ; sa douleur s'aumente à un tel point, qu'il s'en va retrouver les Prêtres, confesse sa faute hautement, *peccavi*, rend l'argent, tombe dans le dernier desespoir. Quelle penitence, & qu'il est étrange qu'elle lui soit inutile ? Il confesse son peché, il se détache de l'objet de sa passion, il conçoit un horreur de son crime si grande, qu'il ne peut se supporter soi-même. Enfin sa douleur va si loin que la vie lui devient insupportable après son crime, & cependant, Messieurs, il est damné. Ce n'est pas faute de douleur, de confession, &c. c'est faute d'esperance, il est vrai, mais qu'importe d'où vienne le défaut, si enfin il est perdu. O combien de penitences dont les apparences sont les plus-belles du monde, & qui au fond sont de fausses penitences, des impénitences véritables. Que dirons-nous de la vôtre qui est si froide, si imparfaite, si Dieu n'a pas voulu accepter celle de Judas, voila ce que c'est que de differer, que de pousser Dieu à bout, que d'attendre à l'extrémité.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que ce fut principalement le souvenir de la bonté de JESUS-CHRIST qui lui causa cette excessive douleur, & que ce même souvenir ne pût le rassûrer contre

le desespoir, il le crût si bon, qu'il jugea que son crime ne méritoit nul pardon, & il ne crût pas qu'il fust assez bon pour lui pardonner. Hélas ! si dans l'excès de sa douleur il étoit venu se jeter aux piés de IESUS-CHRIST, & que devant Pilate, & en présence de tout le peuple il lui eust demandé pardon ; si sur le Calvaire, tandis qu'il étoit en Croix, avec quelle joie IESUS auroit-il veû venir cette brebis égarée. Voilà, Messieurs, le plus-grand outrage qu'il ait fait à JESUS-CHRIST ? Voilà les deux plus-grandes tentations. La première pecher dans l'esperance du pardon, & après avoir peché refuser de se convertir par desespoir d'en venir à bout. On ne sauroit dire quel est le plus-grand de ces deux maux, il y a en tous deux quelque chose d'horrible. Ne suis-je point coupable du premier quelle brutalité ! offencer Dieu parce qu'il est bon. C'est parce que vous êtes bon que je veux me garder de vous offencer, que je veux éviter les moindres fautes, que je veux chercher à vous plaire en tout. Je deteste, j'ai en horreur ma brutalité passée, mais néanmoins je ne desespere pas de vôtre bonté, je ne me flatte pas de la fausse esperance des pecheurs, qui s'imaginent qu'ils y seront toujours à tems, qu'il suffit de demander pardon, quand ils ne pourront plus offencer Dieu. Mais j'espere que vous vaincrez ma résistance, que vous me donnerez la force de surmonter mes passions, de faire une prompte & une veritable penitence, de mourir à mes vices long-tems avant la mort, de consacrer le reste de mes années à vôtre service.

Voila ce que j'espere de vous , ô mon Dieu , & voila ce que je vous demande. Mais pourquoi ne l'espererai-je pas , puisque je sens déjà que mon cœur se détache des choses qu'il a le plus aimées, qu'il commence à desirer ardemment d'être à vous , & de n'aimer plus que vous. Soutenez ces desirs , Seigneur , puisque c'est vous qui me les avez donnez, rendez les efficaces par vôtre grace, ne permettez pas que je perde plus de tems, mais que je commence à faire dès aujourd'hui ce que je voudrai avoir fait , & ce que je ne pourrai pas faire à la mort. *Amen.*





## HUITIÈME MEDITATION.

DE LA

# C H Ê U T E

DE

## SAINT PIERRE.

Amen dico tibi quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis.

*Je vous dis en vérité qu'en cette nuit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. S. Matt. c. 26.*

**Q**Uoi-que la chute de saint Pierre ne soit pas si funeste que celle de Judas, elle n'est ni moins surprenante ni moins instructive. Il est dit dans l'Évangile que JESUS-CHRIST étant pris

& conduit chez les Pontifes, saint Pierre le suivit de loin jusqu'à la maison d'Anne & de Caïphe; & qu'étant entré dans la sale avec plusieurs autres, il s'approcha du feu, où plusieurs domestiques du Pontife hommes & femmes parloient entre eux en se chauffant. Une servante l'ayant envisagé fixement, n'êtes-vous pas, lui dit-elle, un des disciples de cét Homme; non, répondit saint Pierre, je ne suis point de ses disciples, je ne le connois pas. Deux & trois il se mit à detester, & jurer qu'il ne le connoissoit point. Voïons les causes de cette cheûte du costé de saint Pierre, les causes de cette cheûte du costé de Dieu, & la penitence de saint Pierre. D'où vient qu'il a fait une cheûte si funeste? D'où vient que **JESUS-CHRIST** a permis que le premier de ses Apôtres tomba d'une manière si funeste? Quelle penitence en a-t-il faite?

Les causes du costé de saint Pierre, sont la présomption, la négligence, & son imprudence. Vous savez que **JESUS-CHRIST** aiant prédit à tous ses Apôtres que sa passion leur seroit une pierre de scandale, & qu'elle les détacheroit tous de sa personne, Pierre eut la témérité de dire qu'à l'égar des autres cela pourroit être vrai, mais qu'à son égar on lui arracheroit plutôt la vie. Voila une extrême présomption. Eh quoi Pierre, vous croïez donc que vôtre Maître se trompe, qu'il parle à l'étourdie; & qu'il ne fait ce qu'il dit? Mais je me sens une résolution forte de mourir pour lui, mais lequel des deux vous paroît le plus-probable, ou que **JESUS-CHRIST** a fait un

fausse prophétie, ou que vous changerez de résolution ? Il ne pense point à tout cela, & le Sauveur pour rabattre son orgueil, pour l'humilier lui aiant dit qu'il le renonceroit trois fois cette même nuit, il lui donna un dementi, & lui ajouta que quand il faudroit mourir avec lui, il ne le renonceroit pas. Il y avoit à saint Pierre de la présomption à parler de la sorte, quoi-que le crime fust énorme & qu'il n'eust jamais commis de pareille lâcheté. Mais si nous avions cette même confiance en nos propres forces après tant de cheûtes ce seroit encore bien pis. Travaillons à nôtre salut, Chrétiens Auditeurs, & travaillons-y avec courage, mais travaillons-y avec crainte, *Cum timore & tremore salutem vestram operamini.* Hélas mon Dieu, si les cedres ne peuvent résister à un petit soufle de vent, si une servante a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de vôtre Eglise, comment est-ce que par moi-même je puis résister à tant d'ennemis & domestiques & étrangers, à tant d'objets, à tant de mauvais exemples, à tant d'occasions, à tant de demons qui me persecutent & qui ont juré ma perte.

La deuxième cause fut son imprudence, aiant été averti du peril, il falloit veiller, prier, être sur ses gardes, comme IESUS-CHRIST l'avoit ordonné. *Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem, spiritus quidem promptus est caro autem infirma.* Oû je vous prie de remarquer en passant, que IESUS-CHRIST en lui donnant un avis, semble aussi lui préparer une excuse pour sa faute.

Il semble même l'excuser par avance, afin que quand il sera tombé il ne se desespere pas. Je sai bien que si vous m'offencez, ce sera bien plus par fragilité que par malice, l'esprit & le cœur sont pleins d'amour. Ne sommes-nous point coupables de cette imprudence? *Vigilate*, sommes-nous sur nos gardes, marchons-nous toujours les yeux ouverts, pour voir s'il n'y a point de pièges où nous posons le pié. Ce livre, cette compagnie, cette conversation, ce lieu ne sont-ce pas des dangers à éviter. C'est merveille de voir comme quand on craint Dieu, on craint jusqu'à l'ombre du peché, comme on se défie de tout. Je ne saurois assez admirer la vigilance des Saints: Un Bien-heureux Louis de Gonzague n'ose regarder en face l'Imperatrice, non pas même sa mere, &c. Voila comme on en use quand on vous craint, ô mon Dieu, faut-il s'étonner si je tombe, je marche sans armes tout découvert au milieu des ennemis: Mais quelle peine, quelle contrainte de marcher toujours avec tant de circonspection? Oui, quand c'est par une crainte servile, mais quand c'est l'amour il n'y a point de peine, s'il y en a on en est récompensé par la pureté du cœur, par la pensée que Dieu en est témoin, par la paix, il faut du soin pour garder une ville, mais aussi on dort en seûreté. *Orate*. Pour se défendre du peché, un peu d'oraison tous les jours; nulle cheûte que faute de cela; on a remarqué que tous les scandales ont commencé par-là; comment se pourroit-il faire qu'une personne qui s'entretient tous les jours avec Dieu,

après avoir considéré sa grandeur infinie puisse l'offencer ce jour-là.

La troisième cause est son imprudence, il connoît sa foiblesse & il se jette dans l'occasion, c'est déjà un péché de se mettre dans l'occasion. La plupart des gens ne seront pas tant dannez pour avoir péché, car qui peut s'empêcher de tomber dans le monde, puisqu'on a tant de peine à se tenir ferme dans la solitude, mais ce sera pour s'être mis dans l'occasion. Examinez-vous & promettez à Dieu d'en sortir. Mon Dieu! je suis sûr qu'en faisant comme cela, je ne vous offencerai point, mais quand je vous offencerai nonobstant tous ces soins; je viendrai me jeter à vos pieds avec confiance, & je vous dirai, *Domine tu nosti figmentum meum, quoniam pulvis sum...quis potest facere mundum de immundo conceptum semine nisi tu solus Deus.* Remarquez que les mauvaises compagnies sont dangereuses, on s'y corrompt insensiblement, pour moi si j'étois dans le monde, je ne voudrois avoir commerce qu'avec les gens-de-bien, outre les avantages temporels, ils sont fideles, raisonnables; plus-doux, moins intéressés, il n'y a rien à craindre pour l'ame; mais quand il n'y auroit que votre considération Seigneur, voudrois-je bien avoir pour ami un de vos ennemis, pourrois-je me joindre avec des ames dont vous avez horreur, puis-je dire que je vous aime véritablement, tandis que j'aimerai vos ennemis; ne crains-je point d'être envelopé avec eux dans les accidens qui peuvent leur arriver, aimer des ames qui sont au demon. Le veur



peu d'amis , ô mon Dieu , parce que vous me suffirez , mais si j'en ai ils feront les vôtres , ou je les choisirai tels , ou je les rendrai tels si je puis , ou si je n'en puis venir à bout , je les renonceraï pour touûjours.

Les Raisons de la cheûte de Saint Pierre du côté de Dieu , ce n'étoit pas simplement pour le punir , mais pour prévenir les scandales. Car qui s'étonnera de voir des cheûtes après que le premier des Apôtres est tombé. C'étoit pour donner courage au pecheur , voïant que saint Pierre n'en a été ni moins grand , ni moins caressé , qu'il n'en a reçu nul réproche , qu'il n'a pas laissé d'être le chef de l'Eglise. Saint Grégoire dit que c'étoit afin d'obliger saint Pierre à qui il donnoit les clefs de son Paradis de ne pas être rude aux pecheurs , de ne pas faire le difficile. Comme il avoit beaucoup d'amour pour **IE SUS-CHRIST** , il eust été dangereux que son zele ne l'eust rendu fort severe aux penitens , il en avoit donné une marque , quand le Fils de Dieu lui aiant ordonné de remettre les pechez , il lui demanda , *quoties , usque septies ?* Mais après cette cheûte peut-on dire combien il eut de compassion de tous les pecheurs , après avoir reçu avec tant de facilité la remission de son crime , comment auroit-il pû la refuser aux autres. Se presenta-t-il jamais à lui de pecheur qu'il ne fust touché , qu'il ne se ressouvint de sa propre faute , qu'il ne la pleurast amerement &c. Est-il bien vrai que vous voulez non-seulement nous pardonner , mais encore qu'on nous traite avec

douceur. Mon Dieu que nous sommes mal-heureux de vous avoir offensé ; mais que nous sommes misérables de ne pas retourner à vous au plutôt ! De plus croiez-vous que quelque présomptueux qu'eust été saint Pierre, le Fils de Dieu eust permit sa cheûte ; s'il n'eust seû qu'elle lui devoit être avantageuse ? Il aimoit I E S U S - C H R I S T. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* ; il prévoioit qu'il en seroit plus humble & plus circonspect ; combien s'est-il attiré de graces par son humilité qu'il n'auroit jamais eûes ? Combien a-t-il évité de fautes par sa circonspection où il seroit tombé. Il prévoioit que son amour en seroit plus ardent après une si grande indulgence. Pour moi, Messieurs, je vous dirai ce que je pense, je ne doute point que saint Pierre n'ait été incomparablement plus saint que s'il n'avoit jamais peché. O mon Dieu si je pouvois faire cet usage de mes pechez ; seroit-il bien possible que je tirasse encore du profit de mes plus grands maux ? Il ne tiendra qu'à nous, faisons-nous des remedes de nos propres maux ? Que nôtre penitence repare toutes choses avec avantage ; récompensons par nôtre ferveur le tems que nous avons perdu, faisons servir nos propres pechez à la pratique des plus excellentes vertus, comme à l'humilité en les confessant, à l'esperance en esperant en Dieu malgré ces sujets de desespoir, en l'aimant d'autant plus qu'il nous a aimé lorsque nous le haïssions &c.

La penitence de saint Pierre fut prompte, amere & continuelle. Saint Pierre aiant renié

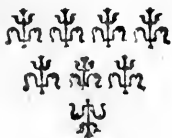
pour la troisiéme fois , le coq chanta , & JESUS le regarda. Il n'en fallut pas davantage , il se ressouvent de la prédiction. Voila un cœur qui se fond , qui s'éclatte de douleur , voila une ame noyée dans l'amertume , deux fontaines de larmes coulent de ses yeux , il se retire , il ne paroît plus , il s'en va s'enfermer pour donner liberté à sa douleur. O vertu ! O force des regards de JESUS-CHRIST ! Mon Dieu quand est-ce que vous me regarderez de la sorte. *Domine quando respicies ?* Mais ne l'a-t-il point fait déjà souvent, hélas combien de fois vous a-t-il non-seulement regardé , mais touché intérieurement, combien de fois nous a-t-il parlé au fond de l'ame. N'en avons-nous point de confusion , mais cela ne nous fait-il point de peur ? Voila la différence qu'il y a entre les cheûtes des prédestinez & des réprouvez. Les prédestinez tombent comme les autres , car quel est l'homme qui ne peche point, mais ce n'est que pour un moment , à peine le mal est-il fait qu'on s'en repent & qu'on le repare. La première inspiration , la première grace , le premier bon mot qu'on entend perce le cœur de douleur , un reprouvé peche , & il demeure dans son peché , & il s'y plaît , & il s'en glorifie , on a beau prêcher & crier , ce n'est pas pour lui qu'on parle. Ne sommes-nous point de ceux qui résistent. Oûi mon Dieu jusqu'ici , mais s'en est fait je ne croûpirai plus dans mon peché , je voudrois bien pouvoir vous promettre que je ne vous offencrai plus , mais du moins ne dormirai-je point sur mon peché , je ne lais-

Étai point croupir mes fautes au fond de ma conscience, je me confesserai souvent, & s'il arrivoit que je fisse quelque peché considerable, ce que vous ne permettrez pas s'il vous plaît, Seigneur, je préviendrai le tems ordinaire,

La penitence de saint Pierre fut amere, ce ne fut pas de ces douleurs superficielles, il eût le cœur brisé, c'est pourquoi il sort du lieu où il l'a commis, il a horreur de tout ce qui l'a porté au crime, il se va cacher, il ne lui faut pas dire de sortir de l'occasion. Comparons cela à tant de Confessions que nous avons faites. Mon Dieu, est-ce donc si peu de choses que de vous avoir dépleû? sai-je bien le mal que je me suis fait à moi-même? hélas! le moindre mal que je me fais ou aux piés, ou à la teste, ou même au bout du doit me met en desordre, mais à l'ame, je ne daigne pas en considerer les plaïes, je m'en moque; je ne voudrois pas avoir fâché un de mes amis, non pas même un miserable que je ne connoîtrois point, je suis si tendre pour les personnes que j'aime, d'où vient donc ma dureté envers vous, seroit-ce que je ne vous aime point? *Quis det capiti meo aquam & oculis meis fontem lacrimarum, & plorabo die ac nocte.* Il n'y a que vous, mon Dieu, de qui je puisse esperer cette grace, &c.

Sa penitence fut perpetuelle, quelle plaïe au cœur de saint Pierre, qui ne cessa de saigner jusqu'à la mort, toutes les nuits se passoit à verser des larmes, ses jouës sillonnées le fesoient assez voir, pour un seul peché, où il avoit si peu demeuré, où il y avoit eû tant de fragilité, &c.

moi qui ne me confesse jamais que je ne me trouve coupable de plusieurs infidelitez, je m' imagine que ma penitence a duré assez lorsque j'ai recité cinq fois le *Pater noster*. Combien de dannez pleureront éternellement de moindres pechez & un moindre nombre de pechez. Que veut dire cela, Chrétiens Auditeurs, que toute nôtre vie doit être une vie de penitence. Sainte Magdeleine en usa encore ainsi. Ce n'est pas à dire qu'il faille se retirer dans la solitude, porter la haire, &c. Il y a une penitence propre de toutes les conditions, & c'est la bonne, le détachement du monde, se faire chez soi une solitude, porter comme un dueil continuel, & dans ses habits par la modestie de ceux qu'on porte, & dans le cœur. Fuir & avoir en horreur la vaine joie des gens du monde. Mais cela est triste, qu'en favez-vous, demandez-le à ceux qui en ont la pratique, cette tristesse s'accorde avec une joie incroyable. Mais quand je ne trouverois point d'autre joie que celle de vous vanger, ô mon Dieu, de punir mes sens, de satisfaire vôtre justice, de purifier mon ame & de la rendre agréable à vos yeux, & de me préserver de nouvelles cheûtes. N'est-ce pas assez pour me faire aimer la vie du monde la plus-triste en apparence?





NEUVIÈME MEDITATION.

DE LA

CONDUITE

DE

PILATE

DANS LA PASSION

DE

JESUS-CHRIST.

*Ego nullam invenio in eo causam.*

*Je ne trouve cét Homme coupable de rien.*

*Joan. 18.*

**L**A conduite de Pilate dans la Passion de JESUS-CHRIST a quelque chose de si singulier & de si instructif, que j'ai crû qu'il seroit bon

bon d'en faire le sujet de l'une de nos considérations. Quelques-uns souhaitteroient sans doute que je m'attachasse aux circonstances de ces mystères qui regardent plus immédiatement JESUS-CHRIST , & qui paroissent plus propres pour exciter la dévotion, mais je me suis imaginé que dans les commencemens , il valloit mieux prendre des sujets capables de nous instruire , & propres pour toutes sortes de personnes. Les douleurs de JESUS-CHRIST sont plutôt des sujets de contemplation que de méditation , & ceux qui se sentent attirés à les méditer , n'ont gueres besoin de secours pour y réussir. Peut-être qu'on aura encore l'occasion de traiter ces points plus tendres & plus-propres à exciter la compassion, cependant travaillons à purger nôtre ame , à purifier le cœur qui sont les dispositions , sans quoi on n'entre point dans l'intelligence des mystères.

Messieurs , Pilate connût JESUS CHRIST , il le voulut sauver, & pourtant il le condanna. Voilà les trois points de cette Méditation.

Pilate connût JESUS-CHRIST : *Quid enim mali fecit ?* Le silence , la patience , la modestie de JESUS-CHRIST le persuada , qu'il ne pouvoit être un aussi méchant homme qu'on le disoit , il n'avoit point l'air d'un séducteur , son visage, son procédé démentoit toutes les accusations. Que lui reste-t-il pour l'adorer , pour lui rendre les honneurs qui lui sont deûs , pour se faire son disciple. O mon Dieu ! qu'il y a de distance entre vous connoître & vous aimer. Helas pres-

que tout le monde vous connoît, il est peu de personnes à qui vous ne présentiez du moins quelquefois je ne sai quelles lumières, qui leur font très-bien entendre ce que vous voulez qu'elles entendent; mais la plûpart de ces gens se contentent de voir ces lumières, de les admirer, puis c'est tout.

Lorsque Jésus commença à paroître dans la Judée, on n'a jamais rien veû de pareil aux mouvemens qu'il excita dans tous les esprits, il n'y eût pas un cœur qui ne fust émeû, on ne pouvoit se rassasier de l'entendre, on le suivoit dans le desert, sur les montagnes, jusques sur le bord de la mer. *Nunquam sic locutus est homo*, disoit-on, le fruit de cela, une Magdelaine, un Saint Mathieu converti, douze Apôtres, quelques disciples, quelques femmes, que servit-il à tout le reste, de pierre, de scandale, d'occasion d'une plus-grande condamnation? *Positus est hic in ruinam & resurrectionem multorum*. Chrétiens Auditeurs, le même arrive encore tous les jours. On vient à la Prédication, c'est la parole de Dieu qu'on y debite, & quelque miserable que soit le Prédicateur, il ne sauroit affoiblir la vertu divine de cette parole. *Vivus est enim sermo Dei & efficax & penetrabilior omni gladio ancipiti, & pertingens usque ad divisionem anima ac spiritus compagum quoque ac medullarum*. On en est donc touché, pour ainsi dire, malgré qu'on en ait; quelques-uns, quatre ou cinq profitent, changent entièrement, tout le reste se contente d'admirer cette parole, On avouë franchement que le Prédicateur à



raison, qu'il faudroit bien faire ce qu'il dit, qu'on est bien mal-heureux de ne se pas rendre, ils voudroient mieux faire, mais cependant ils ne font rien. Saint Iaqués compare cette sorte d'Auditeurs à des gens, qui se regardent dans un miroir, & se retirent ensuite sans se nettoier de leurs ordures. Ce sont des gens qui croient qu'il suffit d'être touché, de prendre plaisir à la Prédication, d'en parler, & qui s'en tiennent-là. Cependant le tems des Sermons se passe, & l'on oublie tout ce que l'on a entendu. Cela suffit-il pour les justifier? au contraire cela suffit pour les rendre inexcusables. C'est en quoi je trouve le sort des Prédicateurs bien mal-heureux, ils ne seruyent quasi qu'à la condamnation des pecheurs, & pour justifier la justice de Dieu. On disoit de IESUS : *Positus est hic in ruinam & resurrectionem*, on peut dire, *in ruinam multorum & resurrectionem paucorum.*

Voilà assez de consideration. Venons maintenant à la réflexion. Des quels sommes-nous? Chrétiens Auditeurs, quel fruit tirons-nous de la parole de Dieu, ne nous contentons-nous point de l'admirer? Qu'avons-nous fait? Si nous avons profité, quel sujet de joie! voilà une grande marque de nôtre prédestination. Croïez-moi, ce n'est pas une petite faveur, Il vient bien des gens au Sermon, mais il y en a bien qui s'en retournent, tout comme ils y sont venus. Mais si nous sommes toujours les mêmes, si nous voïons le bien sans l'embrasser; Que veut dire cela mon ame, d'où vient cette dureté? Quelle funeste

marque est celle-là : Quel obstacle trouve en moi cette parole ? Il faut que j'en fasse mon profit à l'avenir. *Venit hora in qua mortui audient verbum Dei ; & qui audierint resurgent.* Que ferons-nous ? Nous fuirons les occasions , nous romprons les habitudes , nous renoncerons à la vanité , nous nous reconcilierons avec Dieu , nous nous occuperons dans les œuvres de charité , nous donnerons plus de tems aux exercices de piété.

Pilate aiant connu JESUS-CHRIST pour ce qu'il étoit , quoi qu'il ne prit pas la résolution de le suivre, il voulut du moins le sauver ? Que ne fit-il point pour cela ? il prit des soins incroyables , où il n'y avoit rien de si aisé , il l'envoie à Herodes , il le propose avec Barrabas , il le fait fouëtter , il déclare qu'il ne se charge point de l'injustice qu'il y avoit à le faire mourir. Il n'avoit qu'à dire , je ne le veux pas , à le tirer d'entre les mains des Prêtres, à les menacer de les faire châtier comme des imposteurs. Mais il vouloit sauver JESUS-CHRIST , & en même tems ne perdre pas l'amitié des Prêtres. Il vouloit contenter Dieu & le monde, mal-heureuse politique, aveugle prudence des hommes, qui veut allier des choses qui sont aussi incompatibles que Dieu & le monde ! Mais que cela arrive souvent encore aujourd'hui ! Voila une personne que Dieu éclaire , qu'il presse interieurement de mieux vivre. Elle voit clairement , non je n'ai nulle dévotion , je ne vis point en Chrétien , tout sent le Païen en moi. Il faut changer ; mais quel moïen, il faut trouver un temperament. Je ne veux plus

faire du mal dans les compagnies, mais je ne laisserai pas de m'y trouver pour me divertir. Pour ces habits, ces ajustemens je ne saurois m'en détacher, mais je me veux confesser toutes les semaines. Je jouërai, mais il y aura toujours quelque chose pour les pauvres, je n'irai plus tant à la comédie, mais je la lirai chez moi.

Chrétiens Auditeurs, il auroit mieux valu & pour JESUS-CHRIST & pour Pilate, que ce Juge se fust d'abord resolu à le faire mourir. Car il fut cause des risées qu'il souffrit chez Herodes, qu'on lui préfera Barrabas, qu'il fust flagellé & au bout de tout cela il n'en fut ni plus ni moins. Ainsi il vaudroit mieux que ces faux dévots n'eussent jamais eû la pensée d'aimer la dévotion, ils lui font tort, ils se font tort, puisqu'ils ne sauroient perseverer dans cet état, tout ce qu'ils font pour le monde, ne contente pas le monde. Dieu n'est nullement content, & ainsi s'ils ne brisent entièrement leurs chaînes, ils sacrifieront enfin leur Dieu, & Dieu à son tour les abandonnera. C'est pourquoi il me semble qu'à voir de quelle manière on debutte, on peut quasi juger de la perseverance; en verité on ne s'y trompe gueres à cette marque. Dés le moment que vous voiez une ame qui ne demande point de quartier, qui est prête à tout donner, Dieu a pris possession de ce cœur, c'en est fait. Mais tandis qu'on demande à traiter, il n'y a encore rien de fait, il faut toujours bien esperer, mais il ne faut pas faire grand fond sur le peu de bien qu'on fait.

Eh bien, Messieurs, parlons franchement à

nôtre Dieu, confessons nôtre misere en sa présence. Voila comme nous avons fait jusqu'à cette heure, nous l'avons mis en comparaison avec le monde, nous avons voulu servir ces deux maîtres avec des soins égaux, que dis-je égaux, de combien s'en est-il fallu. Quelle honte ! mais dans le projet de vie que je fais aujourd'hui, n'est-ce point-là le plan que je me suis tracé. Helas il est vrai mon Dieu, je m'imaginois que c'étoit prudence, discretion d'en user de la sorte, mais mon Dieu je commence à découvrir le piège. Non je ne veux avoir qu'un maître, quand je saurois d'en pouvoir contenter deux, je voudrois être à vous seul. Allons donc plus de reserve pour nôtre Dieu, tout ce que je puis faire n'est rien, & je voudrois encore un partage. Cela est-il fait, la résolution en est-elle prise, je prie nôtre Seigneur qu'il verse sur vous mille benedictions, mais je n'ai que faire de l'en prier, il les a déjà répandues avec abondance, c'est un torrent dont vous avez rompu la digue, &c.

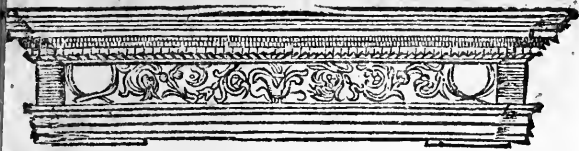
Pilate voyant qu'il ne peut sauver **I E S U S - C H R I S T** & contenter ce peuple, dans toutes les regles, devoit préférer la justice à l'injustice. Mais il s'étoit rendu indigne de la grace qu'il lui falloit pour cela ; il le condamne contre sa conscience, quel réproche pour toute sa vie ? Ce fut donc, Messieurs, à vrai dire, ce fut un respect humain qui le condamna ; on lui fit entendre qu'on se plaindroit à Cesar ; il vit qu'il s'attireroit toute la Sinagogue, & pour cela **I E S U S - C H R I S T** est condamné. Vous voila donc, •

mon bon Maître, vous voila immolé à une considération humaine, par un homme sage & éclairé qui connoît vôtre innocence, votre sainteté, &c. Quelle injustice ! quelle foiblesse ! mais quelle folie de craindre Dieu moins que les hommes, mon Dieu que vous souffrez souvent la même injustice. Car il est vrai on trouve des personnes, & on en voit tous les jours tellement touchées de Dieu, tellement dégoûtées, desabusées des plaisirs & de la vanité, remplies de tant de ferveur, qu'elles ne se sentent plus de repugnance à rien, que la solitude, les mortifications leur seroient agréables ! rien ne leur fait de la peine que cette déclaration qu'il faut faire, & les discours qu'on va s'attirer par-là.

Que dira le monde si je fais cela ? mais que dira Dieu si vous ne le faites pas ? si vous aimez mieux lui déplaire après tant d'inspirations ? qu'a-t-il dit des autres ? qu'en dit-il ? on ne prendra pas garde à vous, quand on diroit quelque chose ; est-ce qu'on ne dit rien de ceux qui demeurent dans la vanité ? Dieu permet que l'on dise des choses étranges d'une personne qui a craint de passer pour dévoté. Mais que m'importe qu'en puisse dire le monde ? Est-ce le monde qui doit me juger, ce monde me tirera-t-il de vos mains, il s'en va, il passe, quel gré me saura-t-il des égars que j'aurai pour lui ? Mon Dieu, qu'il dise tout ce qu'il voudra, celui-là est indigne de vous servir qui craint de passer pour vôtre serviteur, vos ennemis se déclarent, & vos amis seront lâches & timides. Je veux donc bien que

490 *Neuv. Med. de la cond. de Pilate, &c.*  
tout le monde le sache, je ne l'ai que trop servi;  
il faut que je commence à songer à mon Dieu,  
pour le service duquel j'ai été créé. Je veux que  
tout le monde le sache, afin qu'on perde toute  
esperance de me rengager dans les vains amuse-  
mens du monde. *Mihi mundus crucifixus est &  
ego mundo.* Le pis que me puisse faire le monde,  
c'est de me mépriser, de me traiter comme il a  
traité I E S U S - C H R I S T. C'est tout ce que je  
souhaitte, &c.





DIXIÈME MEDITATION:

DE L'EMPRESSEMENT

DE


STE MAGDELAINE

POUR ÊTRE AUX PIÈS

DE JESUS.

Stabant autem juxta crucem Jesu mater  
ejus, & soror matris ejus Maria Cleo-  
phæ & Maria Magdalene.

*La mere de JESUS & la sœur de sa mere  
Marie femme de Cleophas, & Marie  
Magdalaine étoient auprès de la Croix.  
S. Jean c. 19.*

 O M M E je cherchois sur le Calvaire  
un sujet pour nôtre dernière méditation,  
je me suis attaché à ce que j'ai trouvé le plus

près de la Croix de JESUS-CHRIST, je me suis attaché à Magdelaine que j'ai trouvée elle-même attachée à cette Croix & la serrant étroitement entre ses bras, & comme je la considérois ainsi desolée aux piés de IESUS crucifié, il m'est venu dans l'esprit, que quelque part que l'on cherche cette sainte Amante, on la trouvoit toujours aux piés de son Bien-aimé. Nôtre Evangile nous fit hier le recit de sa penitence, elle se fit chez Simon le Pharisien, IESUS y étoit prié à dîner; Marie y vint & elle se tint aux piés du Fils de Dieu; elle les baïsa, elle les arrofa de ses larmes, elle les essuja avec ses cheveux, elle les embauma de parfums très-précieux. Quelque tems après IESUS lui fit l'honneur de venir en sa maison à la prière de sainte Matte; je trouve encore la Magdelaine aux piés de IESUS, qui le considère & qui l'écoute parler, *quia etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius.* Enfin sur le Calvaire elle retient encore sa place. Messieurs, il auroit été plus-régulier de me tenir précisément à ce qui regarde la passion, & il y avoit mille sujets que nous n'avons point touché, mais il me semble, que je vois qu'on entend parler assez volontiers de sainte Magdelaine; & je vous avoue que j'en parle aussi volontiers. D'ailleurs rien de plus-beau, rien de plus-édifiant que les considérations qu'elle nous fournit.

Magdelaine fit sa penitence aux piés de IESUS chez Simon le Pharisien, cette penitence fut parfaite, aussi obtint-elle bien-tôt ce qu'elle vouloit, qui étoit la remission de ses pechez. Amies



penitentes je vous prie de la considerer & de l'imiter. 1. Elle a une grande confusion de ses pechez *sans retro*, elle en a sujet & nous aussi, comment osons-nous paroître devant Dieu, après le mépris que nous avons fait de ses graces. 2. Un grand courage, sa confusion n'est pas de paroître devant les hommes, mais devant **IESUS-CHRIST**; elle fait sa penitence avec autant de hardiesse qu'elle avoit été hardie à pecher. Elle n'avoit nulle habitude dans cette maison, on étoit à table, il n'y avoit que des hommes; elle vient pourtant, mais en quel équipage, toute déparée, toute deshabillée, toute échevelée. Mais que dira-t-on dès le premier jour, ne vaudroit-il point mieux faire cela peu à peu, peut-être que si vous me demandiez conseil, je vous dirois qu'ouï, mais si vous étiez remplis de l'esprit dont sainte Magdelaine étoit animée, vous n'en croiriez rien, vous ne demanderiez pas même conseil là-dessus.

Le premier sentiment qu'inspire la grace de la penitence, c'est une grande confusion. Mon Dieu, comment est-ce que j'ai vécu iusqu'ici, quelle ingratitude, quelle vanité, quelle inconstance, quelle vie; oserai-je bien me présenter devant Dieu? mais autant qu'on a honte de paroître devant Dieu, autant en a-t-on peu de paroître devant les hommes. On dir ses pechez avec une ardeur, une douleur mêlée de plaisir; on prend le même plaisir qu'à la vengeance, de plus on a honte de ses pechez, mais on ne l'a point de la penitence. N'est-ce point en moi tout

le contraire, ne crains-je point les discours, je ne les ai pas craint en pechant, quoi-qu'ils fussent à craindre, si j'avois un véritable repentir, la Confession ne me feroit pas tant de peine, voyez avec quel plaisir une personne affligée se repand en réproches contre l'auteur de sa douleur. Voilà la disposition d'une ame vraiment pénitente.

2. Elle ne se contente pas d'avoir renoncé à tout, elle fait un usage tout contraire des instrumens de sa vanité, ses yeux, ses cheveux, ses parfums, tout sert à sa penitence. C'est ainsi qu'on donne aux pauvres l'argent qu'on consumoit à la débauche, au jeu; qu'on revest les Autels des habits qui avoient servi à la vanité.

Voilà pour nôtre exemple, voici pour nôtre consolation. Quel est le fruit d'une penitence faite de la sorte. Voyez-le dans Magdelaine, elle la tire du nombre des pecheresses, *remittuntur tibi peccata tua*. Elle la met au nombre des amantes de JESUS-CHRIST, & au dessus de la plûpart des Saints les plus-fervens. Simon ne le croioit pas, il murmuroit, *quia peccatrix est*, mais que dit le Fils de Dieu, *vides hanc mulierem*, voyez-vous cette femme, elle est plus pure que vous, elle aime plus Dieu que vous ne l'avez jamais aimé, elle a plus fait en ce moment que vous n'avez fait en vôtre vie. Quoi, mon Dieu, avez-vous si tôt oublié nos pechez. Sainte Térése s'en plaignoit à lui. On voit tous les iours des pecheurs à qui Dieu dès le deuxième iour fait plus de graces qu'il n'en fait aux ames les plus-fidèles. Les personnes qui ne font pas de grandes

fautes , mais qui ne sont pas assez bonnes , sont bien mal-heureuses de se laisser ainsi surmonter. *Erunt novissimi primi* , les femmes prostituées vous devanceront au Roïaume de Dieu.

Voiez , Ame Chrétienne , voiez cét homme, cette femme qui n'a fait sa Confession générale que depuis quatre iours , vous la méprisz encore dans vôtre cœur , mais les Anges , Dieu-même en fait bien un autre iugement, elle a peché, il est vrai , mais dés le moment que Dieu l'a eü éclairée , elle a fait des sacrifices à Dieu que vous lui disputez depuis bien du tems, elle a tout quitté , elle a brisé tous ses liens , & peut-être que vous disputerez encore avec Dieu sur un rien, que vous vous tenez dans un entredeux, dont il ne peut vous tirer par toutes ces graces. Ah ! Chrétiens Auditeurs , à quoi songeons-nous de servir nôtre Dieu avec tiédeur & de ne nous donner à lui qu'à demi ? On dit que quand les soldats combattent aux yeux de leur Prince , sur tout si le Prince est grand & d'un mérite extraordinaire , ils vont au peril teste baissée & ne trouvent rien de trop difficile. Ils esperent d'avoir son estime & ils savent bien qu'elle est touïours suivie de récompenses. Cela est vrai s'ils échappent, mais nous , nous servons lâchement le plus-grand de tous les maîtres & à ses yeux. Faisons des résolutions selon l'état où nous sommes, mais quoi que nous aïons à faire , tâchons d'être fervens au service de nôtre Dieu , c'est le moïen de lui plaire , de faire beaucoup & avec facilité en fort peu de tems.

IESUS étant allé loger en passant chez Sainte Marthe , il ne fut pas plûtôt entré en sa maison, qu'ayant pris sa place, Magdelaine s'alla asséoir à ses piés, pour l'entendre parler & pour s'instruire. C'est ce que doit faire une ame qui s'est purifiée par la penitence , si elle a envie de se conserver dans ce bien-heureux état , il faut qu'elle se tienne le plus près de IESUS-CHRIST , qu'il est possible ; car sans cét appui il sera difficile qu'elle ne retombe. Le demon a un étrange dépit quand il perd une ame sur laquelle il faisoit fond, & qu'il contoit déjà pour sienne ; d'ailleurs , quand on est gueri recemment de grandes plaïes, qu'on releve d'une maladie mortelle, on est encore bien foible , il faut donc se tenir le plus-près qu'on peut de IESUS-CHRIST par l'usage fréquent des Sacremens , on en a besoin , & j'ose dire que sans cela on n'ira pas loin. Je n'en suis pas digne , vous en serez encore moins digne après un mois , vous n'en êtes pas digne , personne n'en est digne , & vous y êtes très-bien disposé , &c. 2°. Par l'usage de la lecture des Livres saints. 3°. Par un peu de Méditation ; c'est un moïen infallible pour asséurer sa perseverance ; tandis qu'on entend la parole de Dieu , elle nous fortifie , mais quand on ne dira plus mot, il faudra se tenir aux piés du Fils de Dieu , & l'oûir parler lui-même de tems en tems , y repasser ce qu'on aura appris & ce qu'il nous aura dit au fond du cœur. De plus , il faut se tenir autant qu'on peut auprès du Fils de Dieu dans quelque action qu'on fasse ; dans la conversa-

ion parler de lui , dans la solitude songer à lui.

Marthe travailloit avec grand zele pour régaler nôtre Seigneur , elle se plaignit de ce que la sœur ne l'aidoit pas. Iesus lui répondit , *Martha Martha sollicita es & turbaris erga plurima.* Que veut dire cela ? Faut-il laisser ses affaires & même les œuvres de pieté pour vaquer à la Méditation ? Non , mais il faut moderer les occupations extérieures, si elles nous dissipent , quelque belle apparence de pieté qu'elles aient , mais le meilleur c'est de les joindre ; Marie & Marthe, dit Saint Bernard , représentent l'action & la contemplation , il faut que l'une aide l'autre , & par ce moïen tout ce fait avec douceur & avec mérite , chacun a ses affaires il y faut vaquer , mais il faut , s'il est possible , s'y appliquer sans se détacher du Fils de Dieu. Mon doux Iesus , que jusqu'ici nous avons été cloignez de cette prattique. 1. Combien de choses qui ont deû éloigner J E S U S - C H R I S T de moi. 2. Avec quelle dissipation ai-je fait les indifférentes. 3. Celles mêmes qui sont les plus-saintes. Aussi qu'a été ma vie , elle a été semblable à la course d'un étourdi & d'un insensé , qui court sans penser ni sans regarder où il va. 1. Il n'avance point , il s'égare , il fait beaucoup de chemin , il prend beaucoup de peine & ne fait rien. 2. Il tombe à chaque pas & court mille perils en une heure de tems. Quelle perte ! que j'aurois amassé de mérite ! que je serois avant dans les bonnes graces de Dieu , si j'avois

vécu avec un peu plus de réflexion. Mais soyez beni éternellement, ô mon Dieu, de ce que vous me donnez aujourd'hui des lumières, que je n'avois jamais eûes. Je prens dès cette heure ma place à vos Piés ; c'est la meilleure part, & on ne peut point l'ôter à qui l'a une fois prise, j'espère que vous m'y souffrirez, que vous m'y retiendrez, que vous m'y attacherez de telle sorte que je ne l'abandonnerai jamais.

Vous savez, Messieurs, que la Passion du Fils de Dieu fit un grand changement dans la plupart de ceux, qui étoient le plus-attachez à sa Personne. Dans Magdelaine nul changement, allez-vous en sur le Calvaire, vous la trouverez comme par tout ailleurs aux Piés de son Amour crucifié. C'est quelque chose de plus que nous ne pensons, parce que la foi nous donne une idée fort avantageuse de la Croix de IESUS-CHRIST ; mais imaginez-vous une Dame qui s'iroit attacher à la potence d'un homme qu'on pendroit, & cela à la veüe de toute la terre ? Voilà la dernière preuve de l'amour parfait, on voudroit savoir, si on aime bien Dieu, on croit que tout consiste à sentir des ardeurs, à soupirer ; nullement : C'est de se tenir aux piés de IESUS-CHRIST, moqué, méprisé, crucifié, de se tenir même à sa Croix, je veux dire de ne se contenter pas d'être bon, & d'honorer la vertu parmi des gens qui l'honorent, mais en faire gloire parmi ses plus-grands ennemis. 2. Se tenir attaché à Dieu, non-seulement au festin & lorsqu'il nous instruit & nous éclaire, mais dans  
les

es croix interieures, dans les tentations, dans les secheresses, on n'est jamais plus-heureux qu'alors, jamais plus-assêuré qu'on plaît à Dieu, on ne gagne jamais tant de mérite, & c'est pour lors qu'il faut le serrer étroittement, de-peur que le demon ne nous arrache de nôtre appui, plus de fidelité alors, plus-d'exactitude à la regle, à la mortification. 3. Dans les croix exterieures, aimer JESUS-CHRIST crucifié, s'attacher à la Croix, aimer à l'y considerer, à porter la Croix avec lui, se rendre semblable à lui dans cet état, nous ne sommes pas encore venus-là, mais prenons courage, cela n'est point impossible, faisons cette semaine à imiter sainte Magdelaine, c'est la semaine sainte, c'est-à-dire une semaine où tous les Chrétiens doivent vivre saintement, tâchons de le faire, pour voir s'il n'y auroit point d'esperance de nous y addonner tout de bon.

Occupez-vous donc sous la Croix avec Magdelaine, à recueillir les gouttes de sang qui y tombent, mettez-vous vous-mêmes sous la Croix & recevez cette pluie sur vôtre corps, afin qu'elle vous santifie, considercz toutes les plaies de IESUS, entrez dans toutes ces plaies & jusques dans son cœur; considercz toutes les vertus qu'il prattique, & tâchez au moins durant ces huit jours de les prattiquer en toutes les occasions, la patience, l'humilité, le pardon, l'obéissance, le zele, la charité, la mortification. 2. Crucifiez-vous pour ces huit jours, privez-vous de toutes compagnies, de tous plaisirs, ne vous habillez point si proprement, imposez-vous

quelque petite penitence , dittes-lui mille fois le jour que vous voudriez pouvoir vous attâcher à la même Croix , puisque vous ne le pouvez pas, mettez-vous quelquefois à genou en sa présence & les bras étendus quelque tems en forme de croix. Enfin s'il vous vient quelque croix extérieure , imaginez-vous que c'est **IESUS-CHRIST** qui vous l'envoie , réjouissez-vous-en , remerciez-le mille fois , portez-la de bonne grace.

Mon Dieu , je ne vois personne ici qui ne soit très-disposé à tout cela , mais comme c'est une route nouvelle pour quelques-uns, si vous ne leur servez de guide , si vous ne les prenez par la main , ils auront bien de la peine & ils n'en tireront que peu de fruit , mais je suis sûr que pour peu qu'ils fassent d'efforts , & qu'ils se disposent de leur costé, ils vous trouveront fort près d'eux, & ils sentiront plus de forces & plus de capacité pour ces exercices , qu'ils ne l'auroient crû.

*Ainsi soit-il.*

F I N.



---

*Fautes à corriger.*

- P**Age 7. effectivement de vie, lisez effective-  
ment de changer de vie. ligne 18.  
pag. 12. songe rien, lisez songe à rien. lig. 16.  
pag. 20. le me persuader, lisez me le persuader.  
lig. 26.  
pag. 37. trouble tout, lisez trouble, qui tout.  
lig. 1.  
pag. 68. veiroit nous, lisez verroit lui. lig. 12.  
pag. 75. embarrasse, lisez embrasse. lig. 2.  
pag. 91. conclurre, lisez combattre. lig. 5.  
p. 141. des petits, lisez de petits. lig. 19.  
p. 225. que desobéir, lisez que de desobéir. lig. 5.  
p. 226. se tenir, lisez s'en tenir. lig. 12.  
p. 236. elle la, lisez elle le. lig. 10.  
p. 248. facile apparence, lisez fausse apparence.  
lig. 27.  
p. 257. qu'elle gloire, lisez quelle gloire. lig. 31.  
p. 259. en c'est, lisez ce n'est. lig. 33.  
p. 278. mourir, lisez meurir. lig. 22.  
p. 301. effectives, lisez effectifs. lig. 15.  
p. 301. s'écrioient, lisez s'ecrieront. lig. 21.  
p. 303. suppositions, lisez superstitions. lig. 22.  
p. 305. ces, lisez ses. lig. 24.

